PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

39e Année. N° 16.

SEP 16 1932

LA REVUE DE PARIS

15 AOÛT 1932

		Pages.
uis Barthou	*Wagner et Judith Gautier.* — II.	721
cques Chardonne	*L'Amour à la Maison*	753
orges Duhamel	*Tel qu'en lui-même* (fin)	766
ladimir d'Ormesson	*Les Élections allemandes*	792
erre Lièvre	*Pradier.* — I.	807
nri Gardel	*Les Banques américaines*	828
chel de Pourichkevitch.	*Le Passé de Sobakine.* — II.	846
orges R. Manue	*L'Occupation du Tafilalet*	882
né Martel	*Napoléon en Lithuanie*	897
nstantin Photiadès	*En l'honneur de Joseph Haydn.*	913
bert Flament	*Tableaux des Lacs*	927
Albert-Petit	*Les Livres d'histoire*	943

Jean Poirier : *Chronique bibliographique.*

Copyright 1932 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

La REVUE DE PARIS ***publiera prochainement :***

Lettres diverses et curieuses.

par HENRI DE RÉGNIER
de l'Académie française

L'Idiot de la Famille

par MARGARET KENNEDY

Joffre et Lanrezac

par le GÉNÉRAL DE LARDEMELLE

La Comtesse de Ségur, née Rostopchine

par JACQUES CHENEVIÈRE

Les Fouilles récentes en Afrique du Nord

par P. WUILLEUMIER

Les Deux Maroc

par MAURICE ORDINAIRE

RICHARD WAGNER

ET

JUDITH GAUTIER[1]

(DOCUMENTS INÉDITS)

III

LA GUERRE DE 1870

Si les affaires de l'Allemagne, où tout était « en craque », ennuyaient « horriblement » Wagner à la fin du mois de mars 1870, les ennuis qu'il éprouvait ne se rattachaient qu'à son œuvre. Il prévoyait si peu l'orage qui allait s'abattre trois mois après sur les deux pays qu'il songeait, puisque les projets d'un théâtre wagnérien rencontraient tant de difficultés en Allemagne, que Paris pourrait être l'asile d'un théâtre international, où il va de soi qu'il escomptait une large place, sinon même une place prépondérante. A cette occasion, il portait sur le tempérament des deux races un jugement que les événements n'allaient pas tarder à accentuer et à aggraver.

Au moment de la déclaration de guerre, Judith Gautier était à Lucerne. Elle ne se méprit pas sur l'attitude que Wagner devait adopter : « Il était évident qu'avec son caractère ardent il ne pouvait manquer d'être vivement impressionné par les événements. L'idée de l'unité allemande devait le passionner, et j'avoue que je l'aurais moins aimé s'il n'eût pas subi, comme nous tous, dans ces moments de crise, le fanatisme de la patrie. » Il n'y a rien à dire. Mais Wagner, auquel le ménage Mendès

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er août.

avait signifié que « rien ne pourrait les mettre d'accord sur les questions brûlantes », essaya d'expliquer son « fanatisme », le 12 août 1870, par une des lettres les plus révélatrices de son caractère complexe qui aient jamais été publiées.

Chers,

Je n'ai pas à vous dire combien votre lettre m'attriste. Il y a une véritable tragédie qui se passe entre nous. Je n'ai rien, absolument rien, à vous offrir, qui puisse ressembler à une consolation, puisque je comprends que, même s'il m'était possible de vous persuader de la justesse parfaite de mon point de vue au sujet de tout ce qui se passe maintenant, vous devriez toujours rester dans votre disposition d'âmes élégiaques, tristes, et résolues d'y rester. — Quand j'ai passé des pareilles angoisses, il y avait enfin une seule chose qui m'a sauvé. Ce n'était pas l'enivrement par l'art, c'était la cure hydropathique (sic) *par la philosophie. Tout ce qui me désole au moment où je tâche de me mettre en rapport avec l'esprit français, c'est d'y rencontrer trop de sentimentalités (je ne parle pas de phrase rhétorique, ne voulant rien dire là où je m'attends à une réflexion froide et une pensée stricte). Il y a là une sorte de fausse poésie qui, assez longtemps, a été soutenue comme vraie poésie par une chance propice qui flattait l'esprit d'une nation sanguine. Cet esprit ne connaît que le présent, l'actualité, et c'est par cela qu'il est d'une étroitesse si pénible pour ceux qui veulent s'expliquer avec lui. Au contraire, la nourrice de l'Allemand était l'Histoire : d'y remonter, c'était notre instruction qui nous consolait en nous fortifiant. L'état des choses d'il y a deux siècles nous est si présent comme l'est à peine à vous votre grande Révolution. C'est pour cela que tout ce qui nous est adressé maintenant, même par vos esprits les plus élevés, nous semble un spécimen de fausse logique, orné d'une éloquence déplacée. L'esprit de l'Histoire est comme la justice mondaine; il dit :*

Jede Schuld rächt sich auf Erden!
Chaque coulpe se venge sur terre!

Et cet esprit se crée ses instruments; ceux qui sont froids et terribles comme vos Dantons (si vous voulez!). Ils ont à punir des crimes inexpiés depuis longtemps, et ces hommes sont nés

d'après les mêmes lois de la nature que les enfants portant quelquefois les traits d'un bisaïeul.

Vous me direz que ce n'est pas le temps de vous recommander de pareilles réflexions et vous aurez peut-être raison; seulement ne me nommez pas cruel! Car c'est dans mon désespoir que je me recueille moi-même par des réflexions, puisque je voulais vous dire un mot qui puisse vous délivrer de l'état de triste souffrance dans lequel je vous vois. Et comme je cherche après de l'eau froide pour rafraîchir vos nerfs, je me permets encore d'attirer votre attention sur un point de soutien de votre situation beaucoup plus recommandable que ne le sont dans ce moment les orateurs de tribune et les écrivains de proclamation, fussent-ils même vos plus admirés poètes! Cherchez à trouver un vrai homme d'État! *C'est cela seul qui vous manque et qui puisse tirer la France de sa situation. Un homme d'État d'un* vrai courage, *non flatteur de l'esprit public* (sic) *mal guidé depuis qu'il est gouverné par des journalistes ignorants et des comédiens frivoles de la tribune, un homme d'État qui sache, avant tout, expliquer à la nation française ce qui est et ce que veut la nation allemande : car c'est elle suspectée* (?) *par ignorance comme par fatuité, qui frappe maintenant à vos portes, et non pas les « Prussiens », comme on se plaît à nous regarder pour nous dénoncer à une haine pleine de mépris. Faites expliquer cet homme d'État à des gens pour qui toute loi n'existe que pour être expliquée à leur seul profit, que cette loi de récompense et de justice existe aussi pour des autres et que, pour sauver la France, il ne suffit pas de faire acclamer une république non existante par ceux qui acclamaient, il y a quelques jours, tout ce qu'on leur donnait à acclamer, mais qu'il faut avant tout se réserver sur soi-même, renoncer à une fausse gloire, et sentir dans un noble recueillement pour étudier les vraies forces d'une nation vraiment généreuse!*

Qu'est-ce que cela vaut, tout ce que je vous dis? Probablement pas même la peine d'être lu par vous. Pourtant je voulais vous relever, et je ne crois pouvoir le faire qu'en vous invitant à regarder les choses en philosophes pratiques.

Voulez-vous que j'aille encore plus loin pour vous donner un élan dont je me sens — moi — parfaitement capable, si j'étais à votre place? Écoutez d'abord. L'amie que je suis si heureux

de nommer ma femme était étonnée du calme que je conservais aux premiers commencements de cette guerre; alors je lui expliquais que je n'apercevais dans tout ce qui se passe qu'un jugement de Dieu, porté cette fois par la nature des choses et des forces; dans ce sens, je me disais que, si les Allemands étaient vaincus et détruits, cela m'aurait prouvé que l'espoir fondé par moi sur leur destinée était vain, et que j'avais été dans une erreur magnanime à moi. Rien de plus! C'est dans ce sens que je vous écris maintenant : acceptez le sort, tel qu'il est jeté, comme un jugement de Dieu, et étudiez le sens profond de ce jugement.

*Je me vois — à votre place — sur les remparts de Paris, et je me dirais alors : si cette capitale énorme devait tomber en ruines, peut-être! Mais, non peut-être! Plutôt assurément. La régénération du peuple français aurait son point de départ; comme ce Paris était le gouffre dans lequel se perdait le vrai esprit d'*une nation, *qui toujours s'est perdu quand il s'enfermait dans une seule ville, il se reconnaîtra et se développera d'après sa destinée; et dès lors il y aura des* Français, *pendant qu'à présent* (sic) *depuis deux siècles, il n'y avait que des Parisiens!...*

Ceci vous paraîtra trop fort? — Oui, c'est plus que cela, c'est énorme! Pourtant, je vous le jure, ce sera là mon sentiment quand je serais à votre place....

Et voyez! J'aurais tant de raisons d'être à votre place parce qu'alors je n'aurais pas tant d'angoisses pour vous. Je n'aime pas vous voir sur des remparts, pendant que je sais (même par les prophéties de votre chère femme) — que je n'y pénétrerais pas moi! Et ce que je regrette seulement, c'est de n'avoir pas vous retenus de force parmi nous!

Mais, pensez à moi, quand je me mets en pensée à votre place : dites à vous que c'est Wagner qui s'y trouve au lieu de vous, et rien ne vous arrivera!... C'est notre seul souhait, à moi comme à ma chère Cosima.

Soyez bénis par vos amis! Nous sommes avec vous! Au revoir! Tout à vous. »

Peut-on analyser un semblable document? Il est d'une sincérité terrible. Wagner y associe au fanatisme d'un patriotisme exalté et excité par la victoire les vues les plus paradoxales, mais qu'il croit justes, sur la philosophie de l'histoire. Il s'accommode aisément d'un destin qui a assuré le succès

des armées allemandes. Aurait-il eu la résignation dont il se flatte si elles avaient été vaincues? Quoiqu'il traite la France de « nation sanguine », et qu'il accuse sa « sentimentalité », « son étroitesse » et sa « fausse poésie » d'avoir causé ses revers, je ne crois pas qu'il cède à une rancune personnelle. Certes, il n'a pas eu à se louer de son séjour à Paris, où il a connu l'amertume des jours sans pain et l'injustice d'une soirée scandaleuse qui a sifflé son génie. Mais il n'a jamais rendu Paris, le vrai Paris, responsable des intrigues d'une cabale politique. Quand il accepte, si même il ne la désire, la destruction de la capitale, il y voit, en se plaçant au point de vue de l'Histoire, la condition du relèvement de la France, et c'est la « consolation » qu'il offre à ses « chers » amis français! Évidemment, il trouve cette vue « trop forte » et même « énorme », mais il ne la renie pas puisque, à leur place, il n'aurait pas pensé autrement. Il n'est pas, quoiqu'il s'en vante, un « philosophe pratique ». Il met la philosophie et l'histoire, déformées et détournées de leur vrai sens, au service de la plus grande Allemagne, que la haine et le mépris ne doivent pas confondre avec la Prusse. Pourtant, rien n'est plus « prussien » que cette lettre écrite par un Saxon qui n'a pas eu à se louer de la Prusse. Elle est, malgré les nuances d'une abstraction à la fois lourde et subtile, l'apologie de la force. Wagner s'en rend compte. « Qu'est ce que cela vaut, tout ce que je vous dis? » Peu et beaucoup. Peu, comme démonstration. Beaucoup, comme opinion et comme attitude. La lettre rend Wagner à son pays. Judith l'aurait moins aimé s'il ne s'était pas prononcé pour l'unité allemande. Mais que dut-elle penser des regrets qu'il exprimait de ne les avoir pas gardés, son mari et elle, au début d'une guerre qu'une nation « vraiment généreuse » pratiquait comme un jugement de Dieu? Le tact et le génie ne vont pas toujours de pair.

Au milieu de cette tourmente, Richard Wagner redevenait « essentiellement Allemand », pour employer l'expression dont il se servait en 1852 dans *Une Communication à mes Amis*. Comme alors, « toute son activité tendait vers l'Allemagne » et si son patriotisme n'était plus « sentimental et nostalgique », il ne perdait rien en abritant son fanatisme derrière les raisons assez obscures d'une philosophie fataliste et cruelle. Catulle

Mendès lui avait écrit. Sa réponse du 5 septembre 1870 montre que cette nouvelle lettre de son ami, moins dure sans doute, que la première, avait voulu maintenir dans le domaine de l'Art des relations dont la guerre brisait ou suspendait l'intimité, jusqu'alors si cordiale et si confiante.

Mais Wagner dépassait la mesure. Il ne sentait pas, avec la délicatesse qu'il aurait fallu, la douleur qui étreignait le cœur de ses amis et qui aurait dû atténuer les manifestations de sa joie personnelle. Il était heureux!

« *Hier — dimanche — enfin! notre Siegfried a reçu le baptême.* Au moment de la bénédiction, un orage éclaté (*sic*) nous envoya des éclairs et des coups de tonnerre bruyants. *La famille du comte Bassenheim, et une ancienne connaissance du bout du lac de Zurich, la famille du Dr With, donnaient leur assistance, avec le bon Ritter.*

Il paraît que les coups de foudre joueront leur rôle dans la vie de ce terrible garçon. Mais j'aime ces augures du Ciel, pendant que je prends en aversion ces coups terrestres qui nous ont privés de votre assistance, chers amis.

Votre lettre, cher Catulle, m'a profondément touché. Soyez-en remercié! Oui, heureusement, il y a une région d'existence où nous sommes et resterons toujours unis. Tout ce qui nous sépare, même dans nos jugements, des choses appartenant à cette région, ne peut contribuer qu'à nous rapprocher davantage et plus intimement avec le temps. *Car nous sommes parfaitement d'accord dans ces deux grands principes : l'Amour et la Musique. Ce sont là les deux lumières, réflectant d'un seul foyer, qui, mises derrière la mauvaise peinture de cette vie terrestre, la rendent transparente et nous la montrent comme un mirage du ciel!...*

Eh bien! Ne soyons qu'amants et musiciens! Pendant les terribles événements qui se passent maintenant dans votre pays, vous penserez, je le présume, assez souvent à moi... Je garde votre silence convenu de si bon sens. *Je voudrais, pourtant, vous exprimer en quoi consiste l'attristement* (sic) *qui me remplit quand je m'occupe de vous dans cette situation. Aussi c'est difficile à dire. Mais peut-être me comprendrez-vous si je vous dis que ce qui m'ôte toute espérance, c'est que je n'entends que les proférations* (sic) *d'assurances de courage patriotique parmi*

vous, d'un courage à exterminer tout envahisseur de votre sol, pendant que j'attends en vain une seule voix qui ait le courage de dire la vérité, cette vérité qui est qu'il s'agit ici d'une invasion cruellement méditée et seulement prévenue par ceux auxquels elle été (sic) *méditée! Mais il paraît que l'aveuglement est plus patriotique que l'éclaircissement sur la vérité! Et comme j'attends toujours en vain, je perds toujours de plus l'espoir d'une tournure bienfaisante et réconciliante de ces luttes. Oh! que c'est difficile de dire : J'ai eu tort! Mourons plutôt tous... O Avignon! O promenades sur les différents lacs de certains pays non existants! Seriez-vous restés chez nous! Je vous aurais faits prisonniers. De guerre, non. Seulement en tout honneur, mais en amour et en musique surtout. Et nous nous serions mariés, baptisés et bien d'autres choses avec cela!... Mais ces lacs d'Avignon!... Je le devinais!...*

Et maintenant, tout s'est calmé autour de moi et ma généreuse épouse. Tout est réglé, — la loi s'est accomplie, des félicitations de toutes parts nous arrivent, c'est comme dans un port après un orage de mer : — et maintenant, vous, pauvres amis bien-aimés! Vous aurez là une jolie tranquillité! Et même après la paix... Qu'est-ce que jouera Pasdeloup? Il n'osera plus jamais jouer une note allemande! En effet, il faut que j'arrange « Bayreuth » pour vous dédommager... Nous verrons!

Adieu! chers amis! Ma femme vous envoie ses plus cordiales tendresses, et moi je vous reste toujours dévoué de tout mon cœur. Au revoir, donc. »

Cette lettre précise et aggrave la précédente. Wagner est si heureux qu'il ne fait pas à l' « attristement » de ses amis le sacrifice de sa joie débordante. Tout lui réussit. Il a épousé Cosima, sa « généreuse » amie, qui lui a été si dévouée, et l'orage qui a accompagné le baptême de leur fils Siegfried, dont Judith Gautier a été la marraine lointaine, ne lui fait rien redouter pour la destinée du « terrible garçon » qui porte le prénom du héros principal de la *Tétralogie*. S'il a connu des « misérabilités », pour employer son expression favorite, qui ont persécuté et assombri sa vie, l'heure de la revanche paraît avoir enfin sonné. Il est dans un port tranquille, *suave mari magno*, où lui arrivent les félicitations et les encouragements.

Aux « coups terrestres » qui frappent ses amis de France — car il traite les Schuré comme les Mendès — il oppose la sérénité d'une âme qui se complaît dans l'amour et dans la musique. Il leur offre ces consolations. N'est-ce pas la région où ils peuvent continuer à être unis? La fidélité de l'amitié qu'il leur propose ne manquerait pas d'une certaine noblesse s'il n'en accompagnait pas l'expression de l'opinion la plus fausse, la plus partiale et la plus paradoxale sur les origines de la guerre. Peut-être parce que « c'est difficile à dire », il dit mal sa pensée, mais l'obscurité d'une forme embrouillée n'en dissimule pas le fond. D'une part, il accuse la France d'avoir prémédité l'invasion « cruelle » de l'Allemagne, et, de l'autre, il lui reproche les « proférations » par lesquelles s'exhale son courage patriotique. Aucune nuance n'atténue la rigueur de son jugement. D'après lui, nous avons tous les torts, et il s'étonne que nous n'en faisions pas l'aveu, un aveu de vérité, qui mettrait fin à la lutte, comme si la résistance de Gambetta pouvait devenir un obstacle aux intentions « réconciliantes » de Bismarck.

Et Wagner badine! A quels « lacs d'Avignon » fait-il allusion? Que lui a écrit Catulle Mendès? Je n'ai pas pu le savoir. Il y a dans ces phrases de Wagner, qui veut avoir l'ironie légère, une lourdeur obscure et une plaisanterie choquante. Tandis que ses amis ont tout à redouter de l'invasion allemande, il renouvelle ses regrets de ne les avoir pas faits prisonniers pour assister à des baptêmes et à des mariages, sans compter « bien d'autres choses avec cela! » Quelle tristesse et quelle misère! La musique est-elle donc au-dessus d'une Patrie envahie et ravagée? Et qu'aurait dit Wagner si l'Allemagne avait été vaincue? Je ne lui fais pas l'injure de penser que la musique, même la sienne, aurait suffi à sa consolation.

***

« Quand l'horrible tempête fut calmée, a écrit Judith Gautier, nous nous retrouvâmes dans les mêmes sentiments, tout en continuant les uns et les autres à réserver nos opinions. » En 1872, le projet si cher à Wagner d'édifier un théâtre qui correspondrait à ses conceptions déjà très

anciennes entra dans la voie des réalisations. Il avait choisi Bayreuth. Au moment de quitter Lucerne pour s'engager, « le cœur gros et l'esprit inquiet », dans une entreprise dont elle sentait tous les risques, Cosima envoyait à sa jeune amie le souvenir et les tendresses de son ménage. Un an après — mais le dossier n'a-t-il pas des lacunes? — Richard Wagner leur donnait, le 12 décembre 1873, des nouvelles de la situation que sa volonté tenace avait créée. Il employait le langage haletant qui caractérisait sa manière. « *Chers, chers amis! Vous, Judith et Catulle! Nous voudrions vous avoir auprès de nous pour bien vous faire comprendre combien vous êtes chers à nous!...* » A l'occasion d'un désir exprimé par M. Grandmougin, dont une « charmante esquisse » lui avait fait le plus grand plaisir, de recevoir quelques mots de lui, il disait : « *Ce n'est pas peu de chose, une lettre française pour moi!* » Cet aveu, où il entrait plus de sincérité que de fausse modestie, lui servait de transition pour faire une déclaration de principe dont l'importance serait grande si le sens en était plus clair. Telle quelle, elle est curieuse. « *Je n'entends plus les nationalités : moi, je ne veux plus d'initiations dans ce genre. J'aime les Français, mais je déteste les Alsaciens,* (en note : *excepté le seul Schuré qui a recu mon absolution absolue*) *et veux garantir l'Allemagne de devenir une grande Alsace, ce d'où elle n'était pas très loin. Alors, vous pourrez peut-être encore tirer quelque profit d'une culture vraiment allemande et originale...* » Qu'est-ce à dire, sinon la proclamation et la satisfaction d'une grande Allemagne définitivement unie? Mais Wagner n'insistait pas. Il sentait, enfin! combien des questions de cette nature étaient délicates à engager avec ses amis, auxquels il disait : « *Mais nous à vous, mes chers, laissons ces débats futiles!* » Il y avait eu entre eux un long silence, interrompu par un télégramme relatif au « grand Pasdeloup », que Wagner trouvait, du reste, *un peu endormi*. Après avoir cru que ce chef d'orchestre n'oserait plus jamais jouer une note allemande, il manifestait son impatience d'être entendu dans ses concerts. De Bayreuth, il disait : « *Chez nous, tout marchait bien, quoiqu'un peu lentement. Notre grand théâtre se présente déjà grandieusement* (sic) *sur sa colline, et si l'argent ne nous manque pas, tout peut se finir pour l'an 1875.* » Il invi-

tait ses amis : « *Mais vous viendrez nous voir, j'espère, déjà l'été prochain. Cela ne peut plus durer comme cela, croyez-moi. Au printemps vous nous trouveriez déjà emménagés dans notre nouvelle maison qui nous donne encore grande besogne. Cela sera très convenable, vous verrez.* » En attendant, le « cher Catulle » était prié de lui faire adresser des livres, dont il lui envoyait la liste, de littérature brahmanique et bouddhiste pour remplir sa bibliothèque, qui commençait à prendre *des proportions respectables*. Judith y avait sa *bonne place*, avec ses œuvres « *joliment reliées* », car Wagner avait formé un relieur bayreuthois. Il se faisait pressant et caressant afin de panser les plaies de la guerre. « *En attendant, nos enfants, notre maison, la grande entreprise, mes travaux personnels, nous occupent de jour en jour, d'heure en heure, de manière à ne pas sentir la solitude dans laquelle nous vivons. Il faut que vous voyiez tout cela, c'est indispensable. Aussi pourrai-je vous jouer de jolies choses de la* Gœtterdæmmerung *que vous ne connaissez pas encore du tout. Du reste, vous voyez combien je suis encore maître du français, vous aurez bien à rire quand je me mets en colère française. Je vous dis tout cela pour vous séduire. Adieu! chers amis. Donnez-nous de vos nouvelles et que Dieu donne qu'elles puissent être bonnes. Les enfants, avec Siegfried, qui se fait admirablement bien, vous embrassent, et moi et Cosima, nous faisons la même chose! Nous vous aimons d'un vrai amour, croyez-le, et soyez un peu heureux.* »

IV

LA RUPTURE AVEC CATULLE
L'AMITIÉ AMOUREUSE AVEC JUDITH

La séduction entreprise par Wagner aurait, à n'en pas douter, réussi et l'amitié se serait rétablie entre les deux ménages s'il ne s'était pas produit un incident qui détourna Catulle Mendès de tout projet de réconciliation. L'auteur de la *Tétralogie* avait écrit, en octobre 1870, sous le titre de *Capitulation*, une « comédie à la manière antique ». Il voulait se reposer des vastes travaux qui avaient si longtemps occupé son génie et il se croyait apte à faire revivre Aristophane. Mais, comme

il voulait que la pièce fût « une parodie des parodies d'Offenbach », il laissait à un autre qu'à lui le soin de la musique. Ce fut Hans Richter qu'il désigna. Ce jeune ami, malgré son dévouement fanatique à la religion wagnérienne, ne mit pas un grand empressement à faire aboutir un projet qui ressemblait si peu à son culte habituel. Qu'avait, en réalité, tenté Wagner? Il trouvait que la « farce » allemande, telle qu'elle se jouait dans les théâtres populaires, manquait d'originalité et que la « mauvaise imitation » des inventions parisiennes faisait tomber ces théâtres « d'une façon ignoble, au-dessous du ridicule ». Ayant appris que des acteurs dramatiques allemands voulaient exploiter les revers des armées françaises, il pensa que ce genre, dans lequel il leur serait supérieur, ne serait pas indigne de son talent et il s'appliqua à railler la présomption des Parisiens qui s'étaient, « avant même le début de la campagne, réjouis par anticipation de la défaite » de l'Allemagne, « prévue avec certitude ». Son œuvre lui plut. « Je trouve la comédie antique tout à fait bien », écrivait-il à Richter. Hélas! même en ne la jugeant pas d'après ses intentions et d'après son sujet, elle est au-dessous du médiocre, lourde, grossière et pédante. Aucun trait d'esprit ne la relève. C'est l'erreur la plus sotte et la plus insipide qu'un homme de génie ait jamais commise. Jules Ferry y accueille Offenbach comme le « rédempteur des *rats* »... un jeu de mots sur les danseuses de l'Opéra! Mais c'est surtout Victor Hugo qui est mis en scène. Il parle un jargon où des rimes en français, qui veulent être drôles, sont de la plus basse niaiserie. « *Dansons! Chantons! — Mirliton! mirliton! — C'est le génie de la France, qui veut qu'on chante et qu'on danse.* » Ou encore : « *Chantez, dansez, — Allez aux soupers! Je veux qu'en France on s'amuse, — Et que personne ne s'en excuse!* »

Cette platitude ne fut publiée qu'en 1873. Elle exaspéra Catulle Mendès qui, tout en restant l'apôtre fervent du génie de Wagner, ne lui pardonna jamais une « pantalonnade abjecte et stupide » et cessa d'être son ami. Évidemment, *Une Capitulation* ne supprimait pas *Tristan et Isolde*. Mais elle était un outrage aux vaincus et une insulte à la France, que ne pouvaient excuser les injustices dont l'auteur de *Tannhäuser* avait été la victime. « Est-ce qu'un artiste de la valeur de Richard

Wagner n'aurait pas dû se maintenir au-dessus des niaises rancunes, pardonnables à peine aux esprits ordinaires? » Catulle Mendès, disciple enthousiaste et fidèle, se refusait surtout à excuser ou à oublier les lourdes railleries qu'*Une Capitulation* dirigeait contre l'auteur de *La Légende des Siècles*. «...Il a fait pis encore. De toutes nos gloires, il en est une, grâce à Dieu, qui demeure inattaquée; oui, inattaquée, car certaines injures sont comme si elles n'existaient pas, et le vent en a emporté bien d'autres. Eh bien! cette gloire sans tache, Richard Wagner a tenté de la souiller. Lui, poète et musicien, il a essayé de bafouer Victor Hugo, le plus grand des poètes... » Les mains de Catulle Mendès continuaient à applaudir les chefs-d'œuvre de Wagner, mais il ne les lui tendait plus. Quand il vint à Bayreuth, il passa devant Wahnfried sans frapper à la porte. Son amitié morte ne connut pas de résurrection.

Judith se montra moins intransigeante. Quand le théâtre de Bayreuth s'ouvrit pour la *Tétralogie*, au mois d'août 1876, elle assista aux représentations et peut-être aux répétitions. Entre elle et Wagner les relations étaient devenues si affectueuses que les mots d'amitié amoureuse sont la moindre expression qu'on puisse leur appliquer. Wagner avait soixante-trois ans : elle en avait vingt-six. Il avait du génie : elle avait du talent. Il était ardent, sensuel, entreprenant : elle était un « adorable exemplaire de la femme, sculpturale avec aisance, à la figure dorée, aux yeux noirs, larges et profonds, au sourire lumineux », (Rémy de Gourmont), mais le cerveau, chez elle, n'avait-il pas pris l'empire sur les sens? En cette année 1876, les déclarations de Wagner avaient franchi le pas qui sépare l'amitié de l'amour, mais un amour déclaré ne peut-il pas se contenter des satisfactions qu'accorde l'amitié la plus tendre... s'en contenter ou s'y résigner? Il y a des textes : que chacun les commente. Aucun n'est absolument décisif, mais quelle contribution ils apportent à la psychologie de Wagner!...

Le 4 septembre 1876, il écrit à Judith Gautier : « *Chère. Je suis triste! Il y a réception encore ce soir, mais je ne descends pas.*

« *Je relis quelques pages de ma vie, dictées autrefois à Cosima. Elle se sacrifie aux habitudes de son père, hélas!*

Aurais-je vous pour la dernière fois embrassée ce matin? Non, je vous reverrai. Je le veux — puisque je vous aime. Adieu! Soyez bonne pour moi... »

Ce court billet n'en dirait long que si une interprétation tendancieuse s'appliquait à en forcer le sens. Le reproche que Wagner fait à Cosima vise et ne dépasse pas le goût, qu'elle a hérité de Liszt, des réceptions mondaines. Jamais, au cours de sa correspondance avec Judith, il ne commettra l'injustice de méconnaître les vertus et les services de la femme admirable qui lui a donné son cœur et sa vie. Mais il a trop pardonné à Wotan, ce Jupiter volage de la mythologie où il a trouvé son inspiration poétique et musicale, pour ne pas s'accorder à lui-même une certaine indulgence. Jusqu'où la pousse-t-il? La lettre du 4 septembre 1876, qui a suivi les représentations triomphales de la *Tétralogie*, est, sans qu'on puisse en douter, l'aveu renouvelé d'un amour naissant. Est-ce un baiser d'amour ou un baiser d'adieu qui l'a exprimé le matin? Le : *soyez bonne pour moi*, surtout à la façon dont il est dit, me fait pencher pour la première hypothèse. D'ailleurs les lettres qui suivent ont un accent plus vigoureux, sinon plus significatif, et, de quelque façon qu'on les interprète, elles donnent à l'année 1877 un caractère particulier dans les relations de Richard Wagner et de Judith Gautier.

Il y a trois lettres du mois de mai dont la succession chronologique ne peut pas être établie avec une exactitude absolue, mais auxquelles leur ton même assigne une date. Comment ne pas classer première celle où Wagner se réjouit de pouvoir correspondre avec Judith?

« *Chère âme. Me voilà en correspondance avec vous! Vous verrez que je m'y porte en homme exact. Pour les deux paires de pantoufles désignées par Cosima, il était question de deux robes de chambre que vous trouveriez chez M. Félix. Eh bien! depuis cela, cet heureux Félix a décliné d'arranger une de ces robes.*

C'est une chose baroque que je trouvai à Boulogne chez un antiquaire, c'est-à-dire un vêtement japonais. Cosima ne sait pas comment ajuster cette robe qui manque de dessous. M. Félix a également manqué. Cela sera maintenant à vous et à votre génie chinois-japonais de trouver ou d'inventer un arrangement

qui puisse faire portable ce monstre de vêtement qui, du reste, ne servira qu'aux soirées ou matinées intimes.

Évidemment faut-il une robe de dessous, une sorte de jupon qui puisse s'adapter à ce drôle de costume. Eh bien!, inventez, commandez, ordonnez et demandez ce que cela peut coûter... Ah! du reste, vous pourriez m'écrire directement, puisque j'ai prévenu (sic) *le cas. Seulement les envois se feront par l'intermédiaire de M. Schnappauf.* »

Jusqu'ici il n'y aurait rien à dire, si la liberté d'écrire directement, pour un cas prévu, c'est-à-dire connu de Cosima, ne laissait pas supposer que d'autres lettres, adressées à un intermédiaire, ont pu disparaître. Rien n'éveille les soupçons comme les lacunes voulues de certaines correspondances. Mais la fin de la lettre n'en est pas moins curieuse.

« *J'aurais voulu avoir un mot de vous. Puisque je vous vois toujours ici — de ma table à écrire — à droite — sur la chaise-longue, me regardant (Dieu, avec quels yeux) quand j'écrivais des souvenirs à mes pauvres cantatrices. Oh! ce qu'il y a de tout extraordinaire, c'est que vous êtes l'Abondance de ma pauvre vie, si bien calmée et abritée depuis que j'ai Cosima.*

Vous êtes ma richesse, mon superflu enivrant! (Beau français, n'est-ce pas?) Mais c'est égal, vous me comprenez. Adieu, Judith! »

Cette lettre est tout Wagner. On y retrouve, même si on n'y suppose pas autre chose, l'agitation tumultueuse de son âme complexe. Il raille son « beau français », mais il n'en dit pas moins ce qu'il veut dire, avec des expressions pittoresques qui donnent à sa déclaration une saveur particulière. Cosima lui a assuré, par la vigilance d'un dévouement courageux que rien n'a abattu, la sécurité du port où il s'abrite. Il lui rend hommage, mais il sait gré à Judith de lui avoir apporté l'Abondance. Son cœur et sa vie ont besoin de luxe. Il a connu si longtemps la pauvreté, l'injustice et le mépris qu'il jouit enfin de la revanche. La gloire lui est venue. Aucun musicien n'en connaît de semblable. Il est le Maître, discuté encore, mais souverain, de l'Art nouveau qui a conquis l'élite du monde. Il va se surpasser lui-même par une œuvre unique. Il travaille à *Parsifal*. Jamais les angoisses de la douleur humaine, l'attrait périlleux de la volupté et la douceur de la consolation

divine n'auront inspiré de tels accents. Mais l'Art ne lui suffit pas. Qu'est-il sans l'Amour? Amoureux impénitent, au « cœur innombrable », Wagner a trouvé le « superflu enivrant » qui lui est nécessaire. Il a surpris dans les yeux magnifiques d'une jeune et belle femme une admiration intelligente dont la ferveur ressemble à de l'adoration. Il est le prisonnier de sa conquête. Il aime, mais il exige que son amour soit partagé, car, impérieux en tout, il ne veut jamais à demi. « C'est égal, vous me comprenez. »

Comment Judith ne comprendrait-elle pas? Mais peut-être Cosima a-t-elle compris aussi. Il y a eu un « démêlé » dont Wagner, écrivant à Judith, lui fait la confidence discrète. C'est Cosima qui se chargera maintenant des « commissions » et des « arrangements » dont il avait « *peiné* » depuis si longtemps son amie parisienne. Il n'y a plus « *de surprise en vue!...* » D'ailleurs les affaires de Wagner, « *qui ne sont pas du tout agréables* », ne lui laissent pas le loisir de continuer sa composition de *Parsifal*. Que sont donc ce démêlé, cette surprise, ces affaires? Ils le rendent malheureux et c'est de Judith qu'il attend sa consolation. « *Prenez pitié de moi! Tout finira bientôt et je retrouverai les beaux moments de loisir dans lesquels j'aime à vous parler de moi.*

Mais ne vous tourmentez pas à cause de moi : ce qui m'ennuie passera sous peu.

Soyez bonne pour Cosima, écrivez bien et longuement à elle. J'apprendrai tout.

Aimez-moi toujours! Vous me verrez souvent, et enfin nous nous reverrons un jour! A vous. »

Il y a un mystère, sinon un drame, sous ces phrases haletantes. Avec la lettre qui suit, il s'accentue, mais sans livrer son secret.

« *Chère âme, douce amie!*

Et tu n'es pas venue me voir! Vrai, tu n'aurais pas eu joie de me voir, presque exténué de fatigue et des aigreurs continuels (sic) *auxquels je suis exposé depuis que je ne t'ai plus vue. Oh! — pourtant — que cela m'aurait ranimé de te revoir!*

Il y a encore des concerts, lundi et mardi prochains, peut-être même samedi en huit jours.

Si tu es gênée, je te tirerai d'embarras, tu me le diras ici.

Le bon Bénédictus m'a écrit de belles choses!
M'aurait-il pardonné de t'aimer? Et je t'aime!
Ceci est vrai et restera vérité! Oh! chère âme! Douce amie! »

A ce moment, Judith habite 50 rue des Martyrs. C'est de Bayreuth que Wagner lui écrit. Lui avait-elle promis une visite, qu'elle n'a pas faite? La lettre paraît le laisser entendre. Il y a, dans toute la personne de Judith, un charme qui en fait une amie d'une douceur à la fois enivrante et apaisante.

Quelles sont les « aigreurs » dont Wagner souffre? Judith n'est pas une inspiratrice, surtout à la façon de Mathilde Wesendonck; elle est une consolatrice. Faut-il dire qu'elle est aussi une commissionnaire? Cosima et son mari ont confiance dans son goût et ils la chargent de faire des emplettes, tantôt ensemble, tantôt séparément. Il y a telle *petite affaire* que Wagner est heureux de traiter *quasi a parte*. C'est le 8 octobre 1877 que tombe l'anniversaire de leur fille aînée, Daniela, qui serait charmée de trouver dans les cadeaux « un joli sachet parfumé ». Cosima sait son désir, mais elle ne veut pas que son mari « dépense de l'argent pour cela ». Le père est plus généreux, ou moins économe. Il envoie à Judith un mandat-poste de 62 francs pour qu'elle « *joigne un très joli sachet garni en soie* », dont elle choisira l'odeur à son goût, un goût auquel Wagner tient particulièrement. Ne lui demande-t-il pas d'ajouter une demi-douzaine de poudres-sachets en papier pour qu'il puisse les mettre le matin dans son propre linge, « *ce qui me servira d'être en bons rapports avec vous*, écrit-il, *quand je me mets au piano pour composer la musique de* Parsifal. *Oui, il est question de la musique de* Parsifal. *Je ne pouvais plus exister sans me jeter dans une telle entreprise. Aidez-moi! Comment va votre allemand? Oh! si vous saviez bien ma langue, mon poème vous ferait plaisir! Et quand vous reverrai-je? Vous qui étiez si méchante de ne pas accepter mon invitation pour Londres? Et par quelle raison? — Bien! je la connais! Oh! que c'est méchant! — Maintenant, quand? Comment? Mais, soit! Aimez-moi et n'attendons pas pour cela le ciel protestant: il sera fort ennuyeux. Chère! Chère! Aimez-moi toujours!* »

Aidez-moi et *aimez-moi* : voilà les deux mots qui résument les sentiments de Wagner pour Judith. Ils se répètent d'une lettre à l'autre. La « bonne » Daniela-Senta a été très contente.

Mais « *ce qui reste est encore immense!* » Cosima a fait tout un catalogue pour les cadeaux de Noël, qui est en même temps son jour de naissance. « *Examinez-le bien, même avec quelque tendresse*, écrit son mari à son amie parisienne; *ajoutez plutôt que vous n'en diminuiez. Une capsule, tirée d'un nécessaire de voyage, suivra cette lettre : c'est la boîte pour la brosse dont fait mention le catalogue. Vous y trouverez le modèle des gants désirés. Mais avec cela un échantillon de satin dont je voudrais avoir une trentaine de mètres; c'est une fantaisie à moi que je veux octroyer secrètement et forcément à Cosima. Tâchez de trouver la juste nuance de la couleur, bien vraiment rose, mais très pâle : ce qui n'est pas à la mode.*

*Pour notre parfum de correspondance, réfléchissez-y sérieusement. Peut-être l'*Exquisite *de Rimmel, si elle vous convient. J'aimerais aussi la* Rose, *pure mais forte. Faites un compte des prix du tout ensemble et vous en aurez aussitôt le montant.*

Vous me voyez dans un entrain frivole. Ah! je fais de la musique, je me moque de toute la vie, de tout le monde. Je me sens aimé, et j'aime. Enfin je fais la musique du Parsifal *dont Cosima vous fait une traduction française. Avec d'autres échantillons, je vous en envoie un également de ma musique. Cette fois, secret de surprise! Adressez vos lettres et vos envois à Herrn Bernhard Schnappauf, Ochsengasse (Bayreuth). C'est lui qui vous a conduite l'autre soir à votre demeure, à Bayreuth.*

Adieu, chère âme! Douce amie!

Aimez-moi toujours. (9 novembre 1877.)

Ce Richard Wagner est vraiment un homme complexe. Pendant qu'il écrit la sublime musique du poème religieux de *Parsifal*, il se détend l'esprit en s'occupant de frivolités, de gants, de parfums, de robes de chambre, et son cœur s'exalte à la pensée d'un amour qu'il sent partagé, ou d'une amitié amoureuse qu'il voudrait transformer en amour. Ce géant s'amuse comme un gamin. A part sa musique, Judith... et Cosima, il se moque de tout et de tous. La joie qu'il éprouve à créer un grand chef-d'œuvre le met en dehors et au-dessus du monde. Son Siegfried, moins l'innocence, revit en lui. Il a des épanchements de gaîté juvénile et presque puérile. Quand les caisses sont arrivées, il n'a pas

« osé se mêler aux parfumeries », mais la robe japonaise et un certain flacon Henri II augmentent son admiration pour la si obligeante Judith. Il a « goûté avec délices » aux quatre tout petits paquets d'une poudre qu'il a trouvée dans la boîte des gants. Est-ce de la verveine? Cette odeur lui est si agréable qu'il en demande « *des multitudes* », pour lui, « *tout spécialement* », à celle qu'il appelle de ce cri : « *Oh! ma Judith!* » (11 novembre).

Mais voici que la santé de sa « chère âme » l'inquiète. Il lui a écrit par l'intermédiaire de M. Schnappauf et la réponse qu'elle lui a faite a confirmé ses troubles. « *Heureusement, je vois que vous êtes encore bonne pour moi. Mais quelque amertume s'y mêle; vous rappelez vos souffrances pendant le siège. C'est horrible! Évitons pour jamais toute querelle sur des choses qui ne valent pas la poudre de fusil qu'elles ont coûtée...* » Évidemment, le silence est plus commode. Mais si Wagner, fils glorieux d'une patrie victorieuse, ne veut pas qu'on réveille certains souvenirs, Judith, qui a subi, à l'âge de vingt ans, les périls et les privations d'un siège cruel, ne peut pas avoir la même faculté d'oubli. Elle souffre dans son âme et dans son corps. Avec quelle légèreté le Saxon qui l'aime ne parle-t-il pas de ces choses, parmi lesquelles il y a l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine, qui ne valent pas la poudre de fusil qu'elles ont coûtée! Il décline la « querelle », et, avec une aisance à laquelle on voudrait plus de délicatesse, il passe à la plus singulière déclaration d'amour. « *Je ne suis jaloux qu'à votre égard. Je ne veux pas que vous appartenez à quelque autre sentiment que celui que je puisse parfaitement partager avec vous. Oh! vous devriez m'entendre!...* » En d'autres termes, et si Judith veut l'entendre, il faut qu'elle étouffe, dans son cœur meurtri, les nobles sentiments qui font d'elle une vraie Française. Il faut aussi qu'elle soit « bonne » pour Cosima! Ce dernier conseil serait vraiment étrange si l'on ne pouvait pas l'appliquer à la traduction française de *Parsifal* que la femme de Wagner a entreprise. Puis, Wagner fait le compte, dont il enverra le montant, des « futilités » qu'il a commandées à Judith. Il y a parmi celles-ci un « petit flacon en bois », dont il préfère le parfum *comme le plus noble* et dont il se servira *avec prudence...* Il demande deux ou trois de ces « charmants pulvérisateurs » qu'il a reçus et qu'il craint d'abîmer bientôt, à cause de son *inhabileté*. De

nouveau, il revient à l'amour. « *Judith! Soyez de bonne humeur! Je me porte mieux que jamais. On tient loin de moi tout ce qui pourrait troubler mon âme, et je ne m'occupe que de la musique. Bientôt la composition du premier acte sera finie, et vous en verrez prochainement un petit extrait.*

Oh! Soyez saine et portez-vous bien! Croyez que je ne souffre que de vous savoir si digne d'un amour qui vous rende si heureuse. M'aimez-vous toujours? Toi? DU. *Chère âme aimée!* (16 novembre).

L'amour et l'égoïsme se touchent et se confondent dans cette lettre, où Wagner se dépeint sous le double aspect qui lui est familier.

Avec la lettre qui suit, le 27 novembre, les « futilités » et les « frivolités » reprennent tout d'abord le dessus, mais *Parsifal* y occupe heureusement la plus large place. Wagner a renvoyé la robe japonaise. Il laisse à Judith tout le temps nécessaire pour travailler au satin rose, « *une fantaisie à part* », qui ne sera pas décidément un cadeau de Noël, et aussi pour conduire à bonne fin l'affaire des « lampas ». Comme dessin, il préfère des roses avec, si son amie peut y réussir, un fond blanc. Les « niaiseries » auxquelles elle s'applique avec tant de bonne grâce serviable lui prouvent au moins qu'elle l'aime un peu. « *Ah! mais le Parsifal! Oh! écrivez toute votre opinion à Cosima. Seulement ne craignez pas de l'offenser. Ne voyez pas aussi qu'elle avait traduit littéralement. Oh! Si vous saviez combien cela est impossible de rendre le moindre sens de cette poésie dans votre langue si conventionnelle. Cosima n'a fait (de là cette roidure* [sic]) *que des expressions sobres à mourir! pour des choses naïves dont le sens même est inconnu aux Français. (Bénédictus vous en racontera quelque chose quand il aura le poème allemand). C. n'a voulu que faire comprendre à peu près ce dont il s'agit, tout en supposant que cela devait être bien autrement arrangé pour le faire goûter aux Français comme poésie. Il me semble que vous ayez cruellement souffert en lisant ces pages, étant obligée de les prendre pour poésie. Toujours serait-il très bien si vous vous entendez fort franchement avec elle Leconte de Lisle? Oh! bien! bien! On ne demanderait pas mieux!*

La dernière mélodie? Prenez-la pour feuille d'album. Mais

vous verrez au deuxième acte les charmeuses de Klingsor, fleurs de son jardin enchanté (tropique), qui viennent avec le printemps et qui vivent jusqu'à l'automne, pour séduire très gracieusement et naïvement, comme jeunes filles, les héros du Graal. Elles caressent Parsifal, lui tâtent les joues, le menton, comme des enfants en jeux. Peut-être chanteront-elles, à cette mélodie : Viens! viens! jeune héros, beau garçon, etc. *Enfin vous verrez et vous serez contente. Sinon!... Eh bien, m'aimerez-vous pourtant? Je l'espère. — Oh! oui. Et si vous ne voulez pas, je vous embrasse toujours néanmoins! — Oh! j'ai déjà une chose que je nomme Judith. Adieu! adieu!* »

Cette lettre, riche de détails et d'intentions, mériterait, prise ligne par ligne, un long commentaire. Que vient faire ici Leconte de Lisle? S'agit-il d'une de ses poésies, que Judith, son amie, avait proposé à Wagner de mettre en musique, ou plutôt n'était-il pas question de lui faire traduire en vers français le poème du *Parsifal*? Aucune autre allusion ne le vise dans la correspondance. Quant au deuxième acte de *Parsifal*, Wagner en donne le sens avec une précision aisée qui est à retenir. De même, pour ce qu'il dit de la langue française. Il la trouve « conventionnelle ». J'accorde que la langue allemande est plus solidement ou plus logiquement construite, mais n'a-t-elle pas aussi ses « conventions »? La vérité est que la traduction en français des poèmes de Wagner est presque impossible. Littérale, elle a une « roidure » qui choque l'oreille : poétique, elle échappe difficilement à la fantaisie et elle trahit le texte en l'enjolivant. Wagner n'est tout entier lui-même qu'en allemand.

Quant à son amour pour Judith, il n'est pas une lettre qui n'en renferme l'aveu. Il n'a pas échappé à la séduction de cette jeune femme, intelligente et sensible, mais plus sensible peut-être à la musique d'un génie tout-puissant qu'à ses invitations câlines. Elle se défend. Lorsque Wagner parle des baisers qu'il lui a donnés, il y a en elle comme une sorte de révolte gênée. Mais, lui, il insiste. « *Chère âme! Ne criez plus! Je ne me souviens de vos embrassements que comme du plus enivrant et du plus enorgueillant* (sic) *événement de ma vie. C'était un dernier don des Dieux qui ne voulaient pas que je succombe au chagrin de ma fausse gloire des représentations du*

Nibelungen. — Mais, quoi parler des misérabilités! Je ne crie pas, mais je garde dans mes meilleurs moments un désir si doux, si bienfaisant, ce désir de vous embrasser encore et de ne pas perdre jamais votre divin amour. Vous êtes à moi, n'est-ce pas? »

Qu'est-ce à dire? Des baisers échangés, oui, il n'y a pas de doute. Mais un baiser, même passionné, ne prouve pas toujours l'abandon complet d'une femme. Wagner, quand il aimait, avait un lyrisme délirant qui « criait » son désir. Aimé, jusqu'où l'était-il? Mathilde, immortalisée par *Tristan*, a gardé son secret, dont la tendresse ardente de ses lettres laisse le mystère intact. Que furent les lettres de Judith? Sont-elles conservées à Wahnfried? Cosima a brûlé beaucoup de choses. Mais, si elle avait appris que son mari évoquait les « embrassements » qu'il avait échangés avec son amie comme l'événement « le plus enivrant et le plus enorgueillant » de sa vie, s'en serait-elle émue outre mesure? Elle savait la part, si utile, si fervente et si noble, qu'elle avait eue dans cette vie. Elle savait aussi jusqu'à quelle exaltation l'imagination de Wagner pouvait s'élever. Mais nous, que saurions-nous dire de plus? Quand on interrogeait Judith, après la mort de Wagner, elle se défendait auprès des hommes d'avoir été sa maîtresse, mais, avec les femmes, il ne déplaisait pas à sa coquetterie de laisser planer un doute sur la nature des relations qu'elle avait eues avec le Dieu de Bayreuth... Qu'importe? Elle fut sa correspondante, sa confidente et son amie. Wagner connut beaucoup d'aventures, mais peu de femmes eurent comme elle la faveur de pouvoir attacher leur gloire, tel le plus précieux des joyaux, au collier de leurs souvenirs.

Après le « divin amour », il arrivait à des « choses sérieuses », ou qu'il disait telles en plaisantant, pour annoncer les commandes dont il chargeait Judith : des pantoufles pour Cosima, une brosse d'ivoire, un flacon de cristal, une lorgnette d'opéra, des parfums, parmi lesquels il préférait toujours celui qui plaisait à son amie et dont elle se servait. Il lui envoyait un échantillon de satin foncé qui représentait la nuance de son goût, pour les besoins du jour, tandis que la mode s'attachait aux étoffes faites pour la lumière du soir. Il ajoutait : « *N'économisez pas pour les cadeaux de Cosima. J'aime toujours à surpasser*

ses demandes. Soyez large pour les parfumeries indiquées par elle : tout cela doit servir pour toute une année. Enfin, ne vous gênez point. » Puis la déclaration d'amour revenait, à la fois tendre et badine : *Ah! tout cela était sérieux. Maintenant encore quelques notes moins sérieuses que les précédentes. Oh! oh!, Chère! Chère! A vous.* »

De Modane, le ton se faisait plus pressant.

« *Chère âme! Douce amie! Je vous aime toujours!... Toujours vous me restez ce que vous m'êtes, le seul rayon d'amour dans ces jours si réjouissants pour quelques-uns et si peu satisfaisants pour moi. Mais vous étiez pour moi pleine d'un feu doux, calmant et enivrant! Oh! que j'aimerais vous embrasser encore, chère douce!...* Je *vous plains de votre existence. Mais tout est à plaindre! Surtout ce serait moi, si je suivais votre conseil de vous oublier.* »

Voilà bien, à moins que je ne m'abuse tout à fait, la lettre la plus révélatrice, si brève qu'elle soit, de toute la correspondance de Richard Wagner à Judith Gautier. Cette simple phrase : *Vous étiez pour moi pleine d'un feu doux, calmant et enivrant,* en dit plus que de longs développements. Quoique les épithètes n'en aient pas été pesées, elles ont une signification que je suis porté à tenir pour décisive. La jeunesse et la beauté de Judith embrasent Wagner d'un feu qui réchauffe sa vieillesse encore vigoureuse, mais la « douceur calme » de son amie ressemble-t-elle à l'ardeur d'une femme qui s'est donnée? Elle veut se faire oublier. Il semble que tant de passion l'accable. Elle n'a pas bu le philtre fatal. Du côté de l'homme, c'est l'amour, avec tous ses désirs; du côté de la femme, c'est l'amitié amoureuse, avec toutes ses prudences.

La lettre du 28 novembre ne dément pas cette double hypothèse, malgré les souvenirs heurtés qu'elle évoque. « *Et comment allez-vous? Chère, chère Judith, n'est-ce pas, c'est votre nom? Oh! Je le connais! Et je passe souvent devant cette maison... là-bas! Mais tout a disparu, et les* Nibelungen *avec vous. Je n'y pense plus et ne garde d'autre souvenir que de ce qui s'est passé là-bas.*

Oh! douce amie! Chère âme! Soyez bonne pour moi! »

Quelle maison? quel là-bas? que s'y est-il passé? Évidemment, ces points d'interrogation permettent une autre interprétation que celle d'une amitié amoureuse, mais quand on

détache une lettre d'un ensemble, on risque d'en forcer et d'en fausser le sens.

Au mois de décembre 1877, Wagner songe aux « bonnes matinées » qu'il organise chez lui pour *Parsifal*. Il lui faut pour sa chaise longue une couverture *toute belle et extraordinaire*, qu'il appellera Judith! C'est une obsession. Il lui faut aussi, pour de petits meubles, ces « lampas » qu'il a déjà demandés. Il veut un fond de satin jaune, le plus pâle possible, parsemé de tissus de fleurs roses. A défaut, du bleu très clair ou même du fond blanc, qui est plus facile à trouver.

L'allusion qu'il fait à *Parsifal* lui donne l'occasion de s'expliquer sur le nom du héros virginal de son chef-d'œuvre. « *Ce nom est arabe. Les anciens trouvères ne l'ont plus compris. Parsifal signifie Parsi* (*pensez aux Parses, adoreurs* (sic) *du Feu,* pur), fal dit fou *dans un sens élevé, c'est-à-dire homme sans érudition, mais de génie.* Fellow, *en anglais, paraît être en rapport avec cette racine orientale. Vous connaîtrez — apprendrez, pardon! — pourquoi cet homme naïf portait ce nom arabe.*

Adieu, ma chère, ma dolcissima, adieu!... Ton R. W. »

Tandis que cette lettre allait être « expédiée », Wagner en recevait une par les soins de M. Schnappauf, qui servait d'intermédiaire pour sa correspondance clandestine. Il lui ajoutait un post-scriptum. « *Bien! Bien! Oh! ces écrits, ces bons écrits de votre main si chaude que je tenais pendant les Nibelungen! Donc, vous avez compris mon français! Ah! j'avais peur d'avoir dit des bêtises. Bien! Bien!... Alors, maintenant, les commissions. J'écris à Félix pour vous livrer la robe japonaise. Pantoufles-babouches? Bien entendu! Les gants, selon l'échantillon! je pense chamois. Rien de plus! Ah! chère, chère et encore chère, chère. R.* »

En attendant, la copie du *Parsifal* allemand se poursuit. Comme Wagner n'a pas d'autre manuscrit que celui qui lui sert à composer la musique, il promet à Judith de lui envoyer une épreuve le plus tôt possible. Il s'en remet du soin de lire l'allemand à « frère Bénédictus », son « aimable » cousin, qui n'est d'ailleurs ni son cousin, ni celui de Judith, mais qui occupe auprès de celle-ci une place avec laquelle la parenté ou l'alliance n'ont rien à voir. Il discute les termes de la traduction française et il profite de l'occasion pour rapprocher

et comparer les deux langues. Son ironie s'exerce aux dépens du français. « *Ah! dit-il, c'est de la logique pour une langue qui est un produit de la nature, tout irrationnel, pendant qu'une Académie est très nationale et tout ce que cela soit* (sic), *mais elle ne produit pas, elle arrange et décrète la convention. Et ce qui a régné deux siècles, en faisant la gloire des Français modernes, ne sera jamais aboli que par la barbarie.* (*Ah! je ne parle pas de Hugo.*) *Mais à quoi bon des querelles de patriotisme linguistique? C'est vous, chère, qui me faites regretter plus amèrement qu'autrefois de ne pas pouvoir me plonger en vous au moyen de votre langue. Voyons ce que dira Bénédictus...* »

Suivent des allusions à l'essence « trop délicieuse » qui a causé un mal de tête à Judith, à un corsage et à un coupon de 111 centimètres, *drôle de chiffre*! Quant au satin, Wagner s'obstine dans son goût : « *C'est la seule forme sous laquelle la soie me fait plaisir par le jeu si doux de la lumière aux plis. Eh bien! vous verrez, et si vous ne trouvez pas, contentons-nous : dernière philosophie! Toujours, soyez si bonne de payer le coupon, qui servira un jour à un petit meuble du salon de Cosima.*

N'ayez plus de mal à la tête, chère Judith! Tout ce que vous enverrez sera regardé comme un don de votre tendresse. Aimez-moi et oubliez les luttes linguistiques. — Je vous aime!

P. S. Moi, je ne connais pas l'arabe. C'était un savant allemand, Gœppe, premier éditeur de l'ancien Lohengrin, qui traduisait le nom de Parsifal de la sorte : le prédestiné. Il est bon, mais il ne va plus. C'est le garçon fou, sans érudition, sans académie, ne comprenant rien que par la compassion, qu'il me faut. Cherchons : peut-être y a-t-il encore un dialecte en arabe qui entend autrement. — Répondez à Cosima, à laquelle je n'ai rien communiqué de votre lettre. R. »

Au-dessus de cette lettre il y a une ligne de musique : *Ossia*, avec cette note : *Voilà le père né après le fils!*

Et encore un post-scriptum, s'il appartient, comme je le crois, à cette lettre, mais dont le sens ne serait pas changé s'il faisait suite à une autre :

« *Mais parlons de choses sérieuses. Comment va le mal de tête? Et les courses dans les rues boueuses? Oh! j'avais de la boue sur mon pupitre! Vous l'aurez reçue, cette malheureuse épreuve du* Parsifal *imprimé? Oh! quel goût d'imprimerie! J'étais*

furieux et je tiens à ce que tout soit nouvellement imprimé. Mais encore n'entrons pas aux choses frivoles, comme poésie, traduction, édition, etc... Vos dessins des flacons étaient à ravir. Oh! chère âme aimée!

Maintenant, pour ce flacon dont il s'agit, je tiens à une chose extraordinaire. Je veux un peu égaler Cosima pour ses excès : elle m'a fait cadeau d'une tabatière incroyablement belle, du commencement du siècle Louis XVI, qu'on a trouvée en possession d'une ancienne famille à Munich. Ainsi choisissez une très belle chose, mais il faut que vous la choisissiez; c'est à votre goût que je me confie! Je vais vous envoyer 500 francs, en attendant vos autres commandes. Abstenez-vous du satin. Je m'en passe. Je suis fou d'une certaine couleur qui ne se trouve plus : ce qu'on présente, c'est du chamois, ou peut-être de la couleur de chair.... (Ah! si c'était la couleur de votre chair, j'aurais en même temps le rose voulu!) Mais si cela peut vous amuser, tâchez de trouver encore une (ou même deux) de ces étoffes, bien Pompadour, à rayures, que je vous ai signalées, toujours à six mètres chacune.

Pour les parfumeries, excédez, *je vous en prie, des eaux pour bains,* etc..., *en flots abondants, par douzaines. Car nous vivons dans un désert délaissé de toute aménité! Faut-il que je vous renvoie l'échantillon du satin qui, pour la qualité, était tout de mon genre? C'est vrai.*

Et maintenant, douce amie! Beau génie! Je rêve de passer encore en réfugié les rues boueuses de Paris, abandonné par tout le monde! Souvenir — je vous rencontre, ô vous, Judith! Vous me prenez au bras; vous m'emmenez chez vous; vous me couvrez de vos baisers... Ah! c'est très touchant, très touchant! Oh! temps et espace! Ennemis! J'aurais dû vous trouver, alors... Il est longtemps de là!

Je vous embrasse.

RICHARD W.

Je garde vos beaux dessins.

Il y a dans l'évocation que fait Wagner des tristesses de son séjour à Paris comme exilé plus de tendresse que d'amertume, parce que c'est pour Judith qu'il est tendre. Jamais il ne lui a écrit avec un amour plus délicat. L'allusion à sa chair rose est un hommage qu'il rend à ses charmes physiques,

et qui pourrait se prendre pour un madrigal, mais il ne saurait rien lui dire de plus flatteur que ce regret de ne l'avoir pas rencontrée, dans les rues boueuses de Paris, pendant ses années de misère, comme consolatrice et comme amante. Sa philosophie s'exprime dans une brève et vigoureuse formule, qui accuse l'hostilité du temps et de l'espace. Cet amoureux n'est pas banal.

D'ailleurs il revient, dans la lettre du 2 décembre, à ces « rêves » de Paris, mais, cette fois, sans insister. L'approche du nouvel an le ramène à ses commandes, à ses étoffes, à ses chiffons et à sa parfumerie. Il s'est trompé. Au lieu d'un corsage, il a demandé à la femme de chambre de Judith un corset, qu'elle lui a envoyé, et il s'amuse de sa « bêtise ». De même il a confondu pour les lampas, les étoffes tissées ou brodées avec le « broché », qui est un article dans lequel on excelle à Paris, et il accuse son goût, « cette fois trivial », de lui avoir fait commettre plus d'une bévue. D'autre part, la correction des épreuves du *Parsifal* lui donne beaucoup de peine, Quoique fatigué, il cherche *la solitude du travail* : *rien que cela*! Il avoue à Judith que l'origine arabe du mot *fol* était de son invention : il voulait imposer ce mot à un dialecte quelconque. Pourtant Gœsse était sûr de son assertion. Qu'importe? « *Cela ne me trouble pas. Je me moque de la réalité des significations des mots arabes, et je pense que, dans mon public de l'avenir, il n'y aura pas trop d'orientalistes... Salut! Amour! Chère âme!* »

Et voici que Bénédictus « décline essentiellement dans l'affection » de Wagner! Ce « frère » de Judith, qui est par conséquent son « cousin » à lui — quelles parentés imaginaires! — ne s'est-il pas avisé de composer de la musique, sur laquelle elle voudrait avoir l'avis du Maître? L'aventure n'est pas pour le surprendre! « *C'est ce qui se passe à toute nouvelle connaissance que je fais du moment où l'on se découvre en musiciens même composant musique* (sic), *et tout le monde compose aujourd'hui, et presque toujours sont-ce des hommes méprisables, surtout par leur faiblesse et leur paresse. Si je pense combien de musique existe au monde, et à combien peu d'ouvriers de musique j'ai pu attacher une vraie affection de manière que ce peu d'œuvres contient pour moi tout ce que je comprends sous le nom de* musique, *vous seriez étonnée si je vous le disais... Mais je ne le dis pas.*

Déjà les audaces de l'instrumentation dont vous me parlez m'attristent; je ne connais au commencement de tous ces jeunes gens autre chose qu'audaces, soit d'instrumentation, soit d'harmonie, jamais de mélodie... » Ce jugement n'est pas encourageant. D'autre part, Wagner se dit *très mauvais musicien*! Mais il parle de son aptitude à parcourir une partition. « *Je lis très mal; une partition nouvelle me distrait, et je ne sens rien.* » Pourtant, que son « cousin ose!... »

Ceci dit, il reprend sa plaisanterie habituelle en revenant au *sérieux*, au satin broché, aux soies, aux robes, aux essences. Il fait appel à l'*âme de bienfaisance* de Judith. Qu'elle soit prodigue pour les ambres destinés aux bains! Comme il a sa baignoire au-dessous de son atelier, il « *aime à sentir monter des odeurs. Du reste ne pensez pas mal de moi! Je suis assez âgé pour me mettre en enfantillages! J'ai les trois ans de* Parsifal *devant moi et rien ne doit m'arracher à une douce paix de réclusion productive. Venez! Venez même avec mon cousin. — L'Exposition? Oh! qu'elle vienne chez moi s'exposer dans mon Atelier! Oh! chère âme! bien-aimée âme! Tout est si tragique, tout ce qui est* réel*! Mais, vous m'aimerez toujours, et moi, je ne saurais autrement, même avec la plus forte volonté.* — Mille baisers. » (20 décembre.)

Cette lettre n'est pas du goût de Judith. Quoi que Wagner lui dise de l'amour qu'il éprouve pour elle, elle y est moins sensible, l'habitude aidant, qu'à la façon dont il a répondu au désir qu'elle lui a exprimé. Elle a mal pris cette réponse. Aussi Wagner s'efforce-t-il de l'atténuer et de la rattraper. Il lui écrit le 22 décembre :

« *Mais, chère âme! je n'ai pas dit que je ne voulais pas voir la musique de B. J'ai peur de la voir, c'est tout! Car je parle d'expérience. Dans les derniers temps, plusieurs de mes plus fervents partisans m'ont invoqué pour juge de leur avenir musical : à contre-cœur, je leur ai caché mon désespoir; mais ils l'ont deviné et se sont refroidis, ou plutôt aigris. C'est une chose qui m'a fait de la peine et m'a attristé. J'étais de mauvaise humeur par cela et plus que cela. Bénédictus,* qui venit in nomine veraoe novationis! *je l'embrasse d'avance. Je n'ai pas caché mon humeur, c'est tout! Si vous voulez, je la cacherai à l'avenir? Et puis, vraiment! Je lis mal la musique. Mais la conclusion*

était toujours de me faire parvenir Bénédictus? Vous me l'enverrez — et vos livres?

Oh! femmes! voudriez-vous un peu mieux comprendre nous autres pauvres hommes, maltraités de toutes parts!... Allez! Tous vos parfums d'Arabie ne laveront pas cette tache de ma reconnaissance!

Pouvez-vous rire? — Alors, chère âme, riez, riez! »

Y avait-il de quoi rire? Quand les géants plaisantent, leur bonne humeur n'est pas toujours contagieuse. Les explications de Wagner aggravaient sa réponse plus encore qu'elles ne la justifiaient. Un Maître peut refuser, à cause des expériences qui l'ont mal servi et qu'il ne veut pas recommencer, de lire une partition, mais quand il déclare qu'il a « peur de la voir », n'est-ce pas la condamner avant même de la connaître?

D'ailleurs les reproches de Judith l'avaient lui-même touché et attristé. « *J'ai relu votre dernière lettre. Elle m'a bien blessé. Comme on a hâte de blâmer quelqu'un et de supposer des principes durs! Moi et principes! Moi qui ne fais que souffrir et quelque peu produire, dont la vie n'est qu'un éternel crampon, dont les mouvements en face du monde ne sont que des convulsions! Vous vous repentirez, j'en suis sûr, et moi, je me plongerai dans les audaces de votre ami... Mais que dis-je!* »

Au moment où il écrivait ces lignes, il revenait à la pensée qu'exprimait le début de la lettre datée du 24 décembre. « *Oh! ma Judith! Si vous êtes belle, vous êtes bonne à tout excès! J'ai pleuré quand j'ai retiré l'œuvre de votre grâce, de cette caisse qui contenait pour moi plus que je ne puis vous dire : le parfum de votre âme! Oh! que vous êtes bonne et bienfaisante!... Puissiez-vous être heureuse!* »

« *Ce soir, à six heures, Noël éclatera devant les yeux de nos enfants, pendant que je prépare l'expédition des dons pour Cosima, qui fêtera son heure de naissance, à minuit. Je prévois sa surprise, sa joie. Certes vous n'attendrez pas longtemps pour ses remerciements.* »

Après avoir ainsi commencé, il n'avait pas résisté au besoin de prendre un ton de défense et de reproche. Mais il regrettait ce mouvement d'humeur et il s'en excusait avec un de ces accents de câlinerie qui lui étaient familiers. « *Ingrat que je suis! — ces caisses, cette multitude de choses dont la recherche*

vous doit avoir causé des peines inouïës! Pourtant, il y a quelque chose d'oublié : un de vos baisers qui m'enivraient lorsque j'étais harassé au dernier point. Allons, soyons contents, tout ira bien. Et bientôt vous apprendrez encore de moi, de votre triste méconnu! »

Au mois de janvier 1878, Judith était tombée malade. Il s'en inquiétait. « *Judith! oh! ma belle chaleur! Je vous aime toujours!... Mais il ne s'agit pas de cela. Votre bronchite? Je veux savoir comment elle se pose. Et vous ne me dites rien de votre santé? Et la musique de mon cousin* B? *Maintenant, vous savez tout : je n'ai plus rien à vous dire...* » Il est dommage que nous n'en sachions pas tout à fait autant. Cette lettre du 4 janvier renferme un passage légèrement obscur, mais, tel quel, il rend à Judith un hommage dont il faut lui faire honneur. « *J'aime vous voir défendre si vaillamment votre patrie en toute occasion, même quand il s'agit de reconnaître que Madame de Pompadour d'il y a treize ans était plus gracieuse que celle d'aujourd'hui. (Il n'était question que de cela quand je parlais d'un alourdissement du goût.) Oh! vous! méchante intraitable! Mais je vous admire d'autant plus, pour votre patriotisme, parce que j'en suis absolument dépourvu, me trouvant le seul Allemand dans cette population stupide que l'on appelle des Allemands!*

Ainsi êtes-vous plus heureuse que moi. Mais, trêve aux querelles — du reste délicieuses, quand elles se font entre nous deux! »

Qu'après cela, Wagner, reprenant sa plaisanterie habituelle, crie une fois de plus : *Au sérieux!* pour reparler des étoffes et des parfumeries, il n'importe guère. L'hommage et l'aveu que sa lettre renferme ont vraiment un tout autre intérêt : il suffit de les retenir sans avoir besoin de les souligner. Mais il y a autre chose. Wagner recommande à son amie de lui écrire quelquefois « *directement, en songeant un peu à ce qu'il n'ait pas à cacher ses chères lettres* ». Craignait-il quelque scène de jalousie intérieure? Il n'en gardait pas moins l'usage possible de l'intermédiaire. « *En cas de besoin absolu... Oh! alors..., Vive Schnappauf!... Je vous embrasse, belle aimée, chère et adorée âme!... Mon enfant! ma Judith!...* Parsifal *marche bien : bientôt vous aurez quelques nouvelles mesures...* »

La rancune de Judith ne s'est pas encore tout à fait dissipée puisque Wagner lui reproche à son tour de ne lui avoir pas envoyé la musique de Bénédictus. Mais c'est surtout sa bronchite qui l'afflige et il lui ordonne de se soigner (6 janvier). Quand elle sera guérie, elle pourra s'occuper des soieries qu'il lui a demandées. Quoiqu'il y ait, à propos des étoffes, des « discussions » entre Cosima et Wagner, ils s'accordent tous les deux pour rendre hommage au « goût d'invention » de Judith. Wagner trouve seulement, et ainsi il précise son allusion un peu forcée à *madame de Pompadour*, que les étoffes brochées d'autrefois, dont il envoie un coupon vieux de treize ans, faisaient plus d'honneur au « goût » et à l'« esprit » de la France. A son sens ils s'étaient « un peu alourdis depuis quelques lustres ». Était-il nécessaire de le redire? Après des explications sur l'origine et l'odeur des parfums qu'il désirait, Wagner s'en remettait d'ailleurs à l'avis de sa correspondante, et il terminait ainsi sa lettre : « *Félix est arrivé, — à Noël! Et vous, belle et douce, que j'aurais dû trouver, alors — alors, là! Gardez votre santé et soyez sûre de moi, qui vous aimerai toujours! Lebewohl! Liebe Schöne!* RICH »

Toutes ces commandes de janvier sont bien arrivées. Wagner exulte. *Ma Judith!... Je dis : meine Judith!... Geliebtes Weib!* (*voir le dictionnaire*). Il a trouvé le lait d'Iris, pour son bain quotidien, excellent, et aussi la Rose de Bengale de Rimmel. De tout il lui faut une « multitude », car, dit-il, « *je suis excessif. Et quoi encore? Oui, je veux absolument que vous vous portiez bien, car je passe très souvent devant cette pauvre maison de Bayreuth, duquel* (sic) *j'étais chassé par vous. Mais avant tout, comment va-t-il avec votre robe japonaise? Ah! la belle idée! Mon âme, mon amie!*

Sous peu de jours j'aurai fini la composition du premier acte. Vous en aurez, après, des échantillons! Aimez-moi! Belle Abondance souffrante!... » (27 janvier.)

Judith l'avait-elle donc « chassé » de la maison qu'elle habitait à Bayreuth? Cet aveu n'est pas pour contredire ceux qui pensent avec moi que les complaisances de la jeune femme ne répondaient pas aux audaces du trop jeune vieillard qui l'aimait. Il se disait « *très stupide de temps en temps* », comme Parsifal devant le Graal, mais il ajoutait : « *Ah trève! j'ai*

ma musique, c'est à qui se fait mieux comprendre. » Judith comprenait mieux ses commissions toujours nombreuses que son amour. Surtout elle admirait sa musique. Une Sonate d'Album l'intriguait. Wagner, pour qu'elle n'y cherchât pas « trop de choses indicibles », lui racontait que c'était un «manuscrit d'occasion », retrouvé par Cosima, qu'il avait donné à une jeune femme dont il avait reçu, en cadeau, un bel oreiller de canapé. Il lui promettait, à elle, l'envoi prochain de *Siegfried-Idyll.* Puis encore des histoires de robes, de pantoufles, de savons et de parfums. Quels soucis chez un homme qui compose *Parsifal!* Je l'aime mieux dans l'amour obstiné qu'il porte à Judith : « *Oh! vous! Ame chaude et douce! Que je me trouvais inspiré dans vos bras! Faut-il l'oublier? Non. Mais tout est tragique, tout penche — au meilleur cas — à l'élégie! A vous! à vous! Belle abondance de ma vie!...* »

Tantôt Wagner lui recommande de ménager un peu M. Schnappauf, car il a peur d'un « confident », tantôt il prend en pitié ce monsieur, qui « se plaint amèrement » de ne plus recevoir des lettres pour son « pauvre client » (29 janvier). Que signifie ce silence prolongé de Judith? « *Où êtes-vous? Comment êtes-vous? Je me casse la tête en combinant des raisons, des excuses. Ne querellez pas, chère âme. Et si vous ne m'aimez plus, envoyez-moi du moins de belles choses, puisque vous m'avez dit que c'était votre devoir. Oh! vous, maligne bien-aimée!...* » Il lui parle de *Parsifal,* dont il voudrait qu'elle ait bien compris le texte allemand. Mais il lui écrit surtout à cause de sa *grande, solennelle inquiétude.* Est-elle malade? Est-ce une bronchite? « *Mais rassurez-moi donc, chère cruelle!... Je crois presque que vous mettez du doute dans mon amour. Il était pourtant bien spontané. Sans cela, à quoi bon que pour me troubler?... Chère âme! Parlez! écrivez! Hélas, Schnappauf est toujours à vos ordres. Oh! vous!...* »

Judith répond. Elle est malade et ce sont ses malaises qui expliquent son silence. Wagner, que cette lettre ne rassure pas, se rappelle le temps des *Festspiele,* où elle montrait une « si radieuse et si forte constitution ». Il lui parle encore des essences, des parfums et du satin, et aussi de *Parsifal,* dont le premier acte est fini. En échange de la partition de Bénédictus *non envoyée,* il fera parvenir à son « cousin » un exem-

plaire de l'*Idyll*. Cosima reste toujours dans les mêmes sentiments d'admiration et de gratitude que lui a inspirés le costume japonais. Puis Wagner mêle de nouveau son chef-d'œuvre et son amour. « *Donne le bon Dieu qu'enfin les querelles traductionnelles* (sic) *à cause du pauvre Parsifal se passent. Croyez, tout cela ne vaut pas la peine!* »

Mais, j'aime voir mon adresse tracée par votre main! Oh! que... que... Mais c'est le genre (?) *du monde! Pourquoi, au nom du Ciel, ne vous ai-je pas trouvée aux jours qui suivaient la chute du* Tannhäuser *à Paris? Étiez-vous trop jeune à cette époque?... Taisons, taisons! Mais aimons, aimons!...* » (6 février.)

Cette lettre haletante et sincère dit la profondeur de l'amour de Wagner. Trois ans après, en septembre 1881, Judith revenait à Bayreuth. Elle y voyait son filleul Siegfried, « grandelet déjà », avec un « front énorme et des yeux bleus d'une douceur exquise ». Wagner, « toujours le même et rajeuni plutôt », l'accueille avec une « effusion attendrie ». Liszt est présent, « superbe avec ses longs cheveux blancs, ses sourcils en broussaille, sous lesquels brûlent des yeux de lion ». Wagner fait entendre au piano des morceaux de *Parsifal*. C'est en 1882 que ce « miracle » révèle au monde ses sublimes beautés. Judith assiste à la représentation. Mais Wagner ne survit que quelques mois à l'apothéose de son génie. L'histoire de son existence tourmentée ne serait pas complète si Judith Gautier ne venait pas y prendre sa place. Elle en fut un des « rayons ». Elle ajouta son « superflu enivrant » aux deux grandes passions entre lesquelles se partagea le cœur tumultueux de Wagner. Moins qu'une inspiratrice, elle fut plus qu'un disciple et, si elle ne s'abandonna pas comme amante, elle eut la gloire d'être la plus amoureusement aimée des amies.

LOUIS BARTHOU,
de l'Académie française.

L'AMOUR A LA MAISON

Les plaisirs de l'intimité sont faits de rien. Un entretien affectueux, la beauté d'un arbre, l'art, un regard tendre, n'offrent que des joies très calmes. Nous ne saurions les goûter sans être délicats et un peu stoïques, fiers de sentir que des choses si modestes, des choses d'aujourd'hui, sont pour nous exquises et l'essentiel de la vie.

L'univers de la vie intime est illimité. Nous ignorons où le cœur nous mène et la portée d'une émotion.

N'attendez pas que l'amour pour un être vous donne le bonheur. C'est un amour trop grave.

Vous trouverez plus facilement le bonheur dans l'action, dans une tâche absorbante, pleine de surprises et qui ne laisse aucun repos. J'envie les savants, enfermés dans un laboratoire, sur la piste d'une invention. Ils ont résolu tous les problèmes.

Le bonheur d'un couple de très jeunes mariés, qui s'aiment, est un bonheur si innocent, comme tous les bonheurs, qu'il n'a vraiment pas de réalité. Ces jeunes gens ne savent pas qui ils aiment et s'ignorent eux-mêmes. Que tant d'aveuglement porte en soi, parfois, un instinct très sûr, et que ce couple, sortant de la nuit et enfin diversifié, absolument autre, n'ait pas de repentir, c'est étrange, mais cela se produit.

Le bonheur par l'amour, je me le représente plutôt dans l'âge mûr, lorsqu'on a conscience du miracle qui le constitue, de ses rapports avec la souffrance, de tout ce qu'il vous donne et peut reprendre. Je vois sa fragile image sous des traits

frémissants, des tons doux et sombres, et toute pareille à la douleur.

Avant tout, l'amour suppose un accord physique; il n'est pas un sentiment idéal. Mais il pénètre les êtres si entièrement qu'il ne se distingue pas de l'âme. Lorsqu'un romancier tente de le représenter par des scènes charnelles, il n'évoque rien qui lui ressemble.

On ne se consolerait pas de voir vieillir un beau visage aimé, si on s'en apercevait. Meurtri par les années, il prend comme plus de finesse, il devient si délicat que le moindre fard l'abîme. Cette présence agréable qui persiste à travers tous les changements d'un être, c'est le mystère de la chair.

Pour être heureux, par l'amour, il faut une certaine sagesse; il faut aussi une certaine sagesse pour se passer de l'amour. C'est la même.

J'ai appris que les feux de la chair dévorent l'humanité. Il paraît que les êtres ne rêvent que de se précipiter les uns sur les autres et de se consumer en étreintes lascives. J'ai été bien trompé sur terre, car ma vie touche à son déclin, et je n'ai pas vu cette fournaise. J'ai questionné des amis; ils n'ont pas remarqué que les sens fussent si redoutables. Je me doute, malgré tant de témoignages alarmants, que l'humanité est assez calme de ce côté. Bien entendu, il y a des malheureux obsédés par l'appétit charnel, et ce qu'ils disent de leurs rencontres ne fait pas envie. Ils ont reçu leur châtiment sur terre.

Le joli mot d'aventure désigne, en réalité, une entreprise longue, ardue, qui exige des simulations, une présence d'esprit continuelle, des courses fatigantes et beaucoup de temps; ou bien l'affaire est si courte qu'elle ne compte pas. La plupart des hommes évitent cet embarras. D'ailleurs, si une femme vous plaît, elle n'est pas libre. Les femmes qui méritent d'être aimées sont inaccessibles.

Du moins, je suppose qu'il en est ainsi, car, pour ma part, je n'ai pas eu d'aventures; je ne les ai pas fuies, ni redoutées, ni recherchées : tout simplement, il ne s'en est pas présenté. J'ai suivi les chemins de tout le monde, et je n'ai pas rencontré

de femmes; à dire vrai, j'en ai rencontré une ou deux : cela suffit pour bouleverser la vie.

Des hommes très raffinés épousent des bergères, et des manants épousent des princesses, mais ce cas est plus rare. L'exotisme est la cause de ces unions disparates. Le rôle de l'exotisme est important dans l'amour, comme dans la vie. Un être étranger à nous, opposé à notre tempérament, et en qui nous ne retrouvons rien de notre famille et de nos habitudes, est souvent revêtu d'un charme presque ineffaçable. Nous aspirons aux qualités et aux défauts qui nous manquent, nous aimons notre contraire, notre complément, mais aussi notre pareil, et il nous plaît que nos goûts soient partagés. Parfois l'amour est indépendant de la personne aimée : nous chérissons la paix qu'elle nous procure, la permission qu'elle nous donne d'être nous-même; ou bien nous aimons une compagnie, ou une contrainte ou un contraste. Parviendrait-on à définir les raisons innombrables de l'amour, et qui varient avec chacun, un mystère subsisterait : ces qualités délicieuses sont très répandues, mais elles ne touchent que chez un être déterminé, de forme unique et reconnaissable à sa chair. La chair est un signe, comme le style : une seule phrase révèle un écrivain; il est reconnu, jugé, aimé, détesté jusqu'au fréfonds.

La chair n'est aimée que pour l'âme, et c'est pourquoi elle ne se flétrit pas et conserve son pouvoir. L'homme est très peu bestial; c'est un romanesque. Le plus sot est ravi par l'intelligence de sa maîtresse. Dans un couple, on trouve tout, sauf le goût des sens à l'état pur. D'ailleurs, les sens n'existent que par l'esprit, même les plus grossiers : pour savourer un vin, il faut être connaisseur.

Les poètes qui ont le mieux parlé de l'amour ignoraient l'amour. Les amants fameux étaient séparés, et ont laissé, comme témoignages, des lettres brûlantes ou une légende tragique. Aussi, l'amour est tenu pour une chimère, ou, plutôt, pour une aspiration qu'il est imprudent de contenter.

Si, dans le mariage, une seule fois, la présence, l'intimité, les années n'ont pas éteint l'amour, c'est qu'il existe vraiment

sur terre. Je pense que, plus d'une fois, l'amour fit le bonheur de deux êtres, qui ont vécu longtemps ensemble sous le même toit. Et même, il n'y a pas d'autre amour. Il est de substance inaltérable, ou bien on s'est mépris à l'origine.

Des gens demandent encore aujourd'hui : « De quelle sorte d'amour s'agit-il? Stendhal en comptait cinq. » Cette question prouve que les fausses définitions d'un écrivain prestigieux ont plus de pouvoir sur l'esprit que les données quotidiennes de l'expérience. A travers les âges, l'opinion erronée d'un auteur se perpétue dans la foule, comme si l'homme n'avait aucun discernement propre, même sur des choses qu'il éprouve fortement. Il n'existe qu'une seule forme du véritable amour.

Mais les simulacres de l'amour sont nombreux. Leur variété est infinie; il y en a autant que d'individus. Il faut dire que l'amour, chez les autres, est incompréhensible. Hors de l'amour que nous éprouvons, il n'existe pas de véritable amour.

L'amour persiste dans le mariage à condition d'être romanesque; c'est-à-dire à condition d'incarner l'émotion première, l'étonnement que vous réserve toujours un être à votre convenance. Par malheur, l'homme et la femme manquent de discernement. Le hasard, la société, la vanité, l'intérêt déroutent un faible instinct; d'où les drames inextricables.

L'amour fixe l'homme; c'est sa grande vertu. Un homme fixé est libre. L'amour a mieux préservé l'humanité que la peur de l'enfer.

Le péché originel est sans doute atténué. Je ne vois pas de graves vices chez les hommes, en général. Ce qui gâte la vie, ce sont de légers travers : la jalousie, la vanité, la mauvaise humeur. Nous ne demandons pas au ciel de nous délivrer de ces défauts : nous ignorons nos défauts, ou bien nous en sommes fiers.

Celui qui atteint un grand âge s'expose à mourir en n'aimant plus rien. Le détachement est la pire affliction. Mais personne ne devient très vieux. L'important est que la vie nous

donne assez, ne fût-ce qu'un moment, pour qu'on ne se méprenne pas sur elle.

Au fait, ce sont les vieillards qui aiment la vie.

Une particularité de sa personne, nous a plu d'abord, chez une femme, et a éveillé l'amour; mais nous voulons qu'une femme nous agrée entièrement, bien qu'elle n'ait dévoilé que des parcelles de son être : il est étrange que cela soit possible.

La passion est plus vive quand son objet reste vague et lointain. Et pourtant l'amour veut la connaissance, la possession, et c'est dans la réalité qu'il puise sa force.

Ne dites pas que vous aimez l'intelligence d'une femme; vous seriez mal compris aujourd'hui. Il est entendu qu'une femme est une mère ou une courtisane, et que l'intelligence est réservée aux mathématiciens.

Combien l'intelligence, sous sa forme la plus ravissante, comporte de sensibilité et d'attaches à la vie profonde, on ne le sait vraiment que par une femme.

Et combien le tempérament privé de raison, le sentiment aveugle et déchaîné, versatile ou buté, sont malfaisants, on l'apprend aussi par une femme.

Le cœur a ses raisons, mais il s'exprime par le langage et la raison raisonnante, une raison étroite, sourde, despotique. C'est par la parole, la logique, l'argutie que les gens de cœur sont parfois insupportables.

Existe-t-il une duperie qui tient à la vie commune, à l'affection, à la présence? Non. Tout ce qu'on ressent est vrai et répond à une réalité certaine. Lorsque l'oubli vous a détourné d'un être jadis aimé, vous ne comprenez pas que vous ayez pu lui attribuer tant de prix. Il fallait de l'amour pour le comprendre.

Si un être ne répond pas exactement à votre attente, ne croyez pas toujours que la réalité a dissipé vos illusions. Chacun se modifie sous l'influence de la vie, et nous devons sans cesse adapter notre vision à un objet changeant. La réalité est plus complexe qu'une simple chimère. Parfois,

c'est par un long chemin à travers la vie que nous rejoignons notre rêve.

Deux êtres qui s'aiment se connaissent toujours mutuellement, et par une voie qui pénètre profondément en soi pour atteindre l'autre. Mais tous deux sont des êtres vivants, inachevés, inexplorés, infinis. Aussi l'amour peut durer; il s'instruit sans cesse. Il faut beaucoup d'années pour apprendre certains mots d'amour.

Dans les pays où l'industrie est très développée, les hommes sont actifs, inventifs, ardents au travail et assoiffés de gain; je me figure qu'ils s'ennuient à la maison et qu'une certaine difficulté à rester auprès des femmes ou en face d'eux-mêmes les jette dans mille entreprises.

L'amour n'a jamais produit de grandes œuvres; il s'oppose à l'action et à l'effort. Tout au plus est-il un prétexte à la volonté, une assistance, mais il ne peut rien sur les aptitudes spéciales et prédestinées, dont l'origine est ailleurs.

Le but de la vie, pour l'homme, est sa tâche, son œuvre, son art, ou encore, chez les plus doués, l'accomplissement d'un dessein intérieur, qui se passe de tout. On n'imagine pas sans effroi, qu'un homme ait pour objet exclusif l'amour et une femme.

Et pourtant dans les pays où le sentiment décline, où la femme et l'amour sont relégués, quelque chose d'essentiel fait défaut, et il semble que l'homme a manqué le but.

On refuse encore aux Françaises les droits civils et politiques que possèdent les femmes des nations voisines. Même si les Françaises avaient plus de droits, leur sort ne serait pas très différent. L'homme gagne l'argent et en dispose; s'il a mauvais caractère, il peut déployer dans la vie familiale son despotisme natif. Comment soulager les innombrables victimes du mari autoritaire, fat ou jaloux? Mais, si elle est aimée, par de légers caprices, un peu de sottise, une sensibilité un peu trop vive, des défauts imperceptibles, une femme peut anéantir un homme. Dans l'amour et le mariage, les rapports des êtres sont tels, en France surtout, qu'on ne peut rien pour eux.

Le peuple français est-il le plus rétrograde, dans l'intervalle

de ses révolutions? Il semble indifférent aux avantages des lois. Par un prodige, il amène au gouvernement des hommes souvent qualifiés et de valeur, mais il maintient des institutions ridicules, un parlement frivole, afin d'empêcher que rien de sérieux ne s'accomplisse jamais. Aujourd'hui, les grandes villes sont inhabitables. Pour bénéficier de certains progrès, il faut tout changer. On a montré au Français des plans logiques, qui permettaient de circuler sans danger dans une ville aérée et silencieuse. Mais il tient à ses mesures et aux rues étroites. Pour lui, elles ont une âme. Ou plutôt, il a une aversion instinctive pour tout ce qui est commode, salubre, raisonnable. Il est le dernier vestige de l'antique Grèce.

Enfin, après des semaines de paresse, de remises et de remords, vous avez écrit cette lettre. Mais le remords a trop duré, et, quand la lettre est partie, vous pensez encore à l'écrire. Enfin, vous avez payé cette dette, mais votre inconscient n'est pas soulagé. Il a été trop longtemps débiteur; il doit toujours quelque chose.

Nous portons, dans notre sensibilité, les traces de froissements qui subsistent lorsque la cause a disparu. Des chocs, même légers, commandent inconsciemment nos goûts, nos terreurs, nos idées. On reçoit des chocs à tout âge; ne situez pas dans l'enfance toute la formation de l'être.

Nous avons peu de goûts réels. Parfois, nous croyons aimer ce que nous détestons et nous souffrons de ce qui nous est bon; la sensibilité inconsciente complique beaucoup les sentiments. Il y a d'étranges méprises dans le bonheur, comme dans le malheur.

Les femmes les plus heureuses que j'ai connues n'étaient pas mariées; elles avaient suivi une voie improvisée. Pourtant, une femme a besoin d'enfants, mais un mari ne lui est pas nécessaire. L'homme, qui a fait les lois, a dû la contraindre au mariage en l'enfermant. Elle a contracté dans la servitude une seconde nature très âpre. Est-ce pour se venger qu'elle

a pris tant de pouvoir? Aujourd'hui, on ne sait plus qui est le maître.

L'homme et la femme sont identiques, mais longtemps encore des écrivains les décriront comme essentiellement différents. Les simplifications artificielles, les faux contrastes, les erreurs, le passé imaginaire, ont beaucoup enrichi la littérature. Toutefois, on remarque des traits exclusivement féminins, mais ils sont rares et tout extérieurs.

Il existe une passion peu connue, qui ne se manifeste que chez la femme : c'est la passion conjugale. Cette passion se déclare quand le mariage est menacé. Elle surpasse en durée, en virulence, en douleur, toutes les passions de l'amour, dont elle reste distincte : l'épouse n'a souvent qu'indifférence et même, parfois, aversion secrète, pour le mari qui est l'objet de ce sentiment, où il entre pour une bonne part, de la vanité, souvent si vive chez la femme, et divers éléments indiscernables, entièrement transformés par un feu très ardent, que rien n'apaisera et qui conduit bientôt à la maladie et à la mort.

Certaines tragédies du couple sont sans issue. Aucun cri ne touche, car personne ne l'entend; on se bat avec des fantômes. C'est alors que l'on connaît la folie des êtres, leur innocence, la fatalité, l'impuissance à s'exprimer, la duperie envers soi-même, l'inutile bonté, la cruauté inévitable — quoi qu'on fasse, toujours trop tendre ou trop dur. Ceux qui ont la vocation de la sainteté pourraient l'exercer dans ces conflits. Mais la tentation est trop proche; plutôt la fuir.

Une grave question serait de savoir si on a le droit de sacrifier le bonheur d'un être, afin d'assurer le sien, et d'établir son propre repos sur des ruines; si le malheur d'autrui a un caractère sacré, si le prochain vous est réellement préférable. Pour le soulagement des humains, la vie propose rarement de tels problèmes, du moins sous cette forme. Dès que ces revendications se posent, il n'y a plus rien à perdre; pour l'un et l'autre, il n'était plus question de bonheur, et c'est tout autre chose qu'il s'agit de sauver. Je plaindrais celui qui aurait condamné un être au malheur, pour son propre plaisir, ou qui part en voyage d'agrément avec de l'argent volé. Le

meilleur de la vie est si précaire, si gris, que, pour le goûter, il faut avoir au moins la conscience tranquille.

Les obstacles au divorce sont utiles, à condition de ne pas être insurmontables. La société a raison d'opposer toute sorte d'entraves aux libres mouvements des individus. Ces gênes obligent à réfléchir; ce sont des appareils de culture morale qui affinent l'homme.

Nous portons allègrement un cœur dur, nous vivons dans l'inconscience de notre injustice, nous négligeons mille devoirs, nous profitons sans remords de nos privilèges, mais s'il faut rompre une union malsaine et nous séparer d'une femme que nous souhaitons quitter, un scrupule nous retient, et, tout à coup bon, compatissant, héroïque, nous lui sacrifions parfois notre paix, nos forces, notre vie.

C'est qu'il y a dans l'amertume de certains liens un attachement secret : l'ensorcellement de la douleur.

Ne jugez pas la conduite du prochain. En toutes circonstances, il y a place pour la noblesse ou la turpitude selon l'intime complexion de l'être. Ce qui mériterait réellement le blâme ou l'approbation échappe à tous.

Un tribunal décide sur des actes, des faits, des preuves grossières. Il se méfie des nuances et de toute subtilité. Ainsi, le juge résoud fort bien les problèmes que de fins psychologues, tels que les intéressés, ne cesseraient jamais de discuter, car la nuance les abuse.

Quand j'écrivais mon premier roman, je ne me doutais pas que, dans la suite, tous mes livres auraient à peu près le même sujet. Aujourd'hui, je sais que je ne pourrais décrire un personnage d'homme, s'il n'est en contact avec une femme, dans le mariage. Là seulement, il me paraît vivant et complexe. Je pourrais justifier ma théorie et dire que les rapports du couple font le mieux ressortir les profondeurs du caractère, qu'ils sont le carrefour des voies montantes, que là est le secret de chacun; il est plus honnête d'avouer que mon secret est là. Un peu plus qu'un autre, peut-être, j'ai senti ce qui dépend d'une femme dans notre vie. Je n'en

dirai pas davantage, non par pudeur, mais de crainte d'être injuste. Là-dessus je m'expliquerai en donnant le jour à des personnages de femmes différentes, affreuses, exquises, redoutées, adorées, sans jamais parvenir au bout de ma pensée.

Le travail, le bruit des enfants, la ville, permettent à bien des couples de supporter leur union. Avec l'âge, ces divertissements cessent, et on est ramené face à face. C'est alors que l'amour manque.

La femme reçoit les plus grands coups de la vie, parce qu'elle demande tout à l'amour. Elle perd sa jeunesse et sa beauté, puis les enfants partent; souvent elle reste la dernière à la maison, avec un visage foudroyé, les yeux encore vivants et pleins de savoir.

Je suis surpris par le nombre des veuves. On dirait que toutes les femmes finissent ainsi. C'est une autre existence, parfois très longue, qui leur est réservée dans un curieux renversement de la famille. La mère se rapproche des enfants et alors on ne se comprend plus du tout. Elle pleure un homme jeune que les enfants n'ont pas connu; les enfants ont pris de l'âge, et elle ne s'en est pas aperçue. Heureuses, les vieilles femmes qui ont conservé leur maison et qui peuvent se passer de tout! Pour elles, la vie ne change guère. Elles supportent la solitude mieux que l'homme, car elles sont des êtres de maison, qui savent attendre. Parfois, à ce moment, une mère retrouve ses enfants. Certains n'aiment leurs parents que très tard. Tout cela est étrange et mal organisé. C'est la vie... Il ne faut pas y toucher. Sans cela, la vie ne serait rien.

Le malheur ne veut pas de résignation; il est toujours imprévu, exaltant, extraordinaire, et demande une belle âme.

Des jeunes femmes ont cherché l'amour. Elles l'ont trouvé dans les larmes ou dans la joie, ou bien, il a manqué. Elles ont eu des vies très différentes. Vieillies, ces femmes se ressemblent. A chacune, il est arrivé la même chose.

Pour un homme qui n'est plus jeune, l'instant radieux et tel que l'amour n'en a jamais donné de pareil est celui de la

naissance d'un enfant. A ce moment, il sent que rien n'a été dit encore sur la vie.

L'amour des parents pour leurs enfants n'est pas le même selon les époques, les pays, les circonstances. Le nouveau-né bénéficie quelque temps des lois naturelles; un peu plus tard, l'amour maternel change dans son essence.

Un enfant qui a été élevé entièrement loin de nous, ou que nous n'avons pas connu, est à peine notre enfant. L'enfant qui nous a donné du tourment tient de près à notre chair.

Nos enfants sont toujours, pour nous, un peu nuageux. Ils grandissent vite, leur enfance est courte; la nôtre était infinie.

Nous avons craint que cet enfant ne fût léger, quand il était têtu, poète, alors qu'il est devenu mécanicien, trop rude, quand il était trop sensible. Il nous ressemble? mais comment se reconnaître parmi tant de reflets étrangers, qui se posent sur lui et s'effacent? A moins de vivre très vieux, nous ne savons pas qui est notre enfant.

On voudrait s'en tenir à une première image, et on se résignerait aux défauts; mais l'image change. C'est l'imprévu qui alarme, même s'il provient d'une qualité nouvelle. Les vraies qualités d'un enfant sont les derniers traits que l'on comprenne. Seule, une mère peut discerner dans son enfant un avenir qui échappe aux autres. Elle a des motifs d'espoirs, des lumières personnelles; souvent elle se trompe, mais en somme, il y a beaucoup de vérité dans cette confiance aveugle. Pour un étranger, le cas de tout enfant est désespéré.

Plus un enfant nous ressemble, plus il nous inquiète. Nous craignons surtout pour lui les dangers que nous avons courus. Nous ne désirons pas qu'il nous continue.

Quand un enfant se plie sans défense à une bonne éducation, il est perdu. Heureusement, on se penche en vain sur cette existence oscillante, cette croissance mystérieuse, sans jamais comprendre son développement, rassuré à tort, tourmenté sans motifs, redoutant ce qui est bon, ignorant ce qu'il faut souhaiter.

Les plus grands bonheurs sont liés à ces incertitudes, les plus grandes douleurs aussi.

Pour le fils de Gœthe, c'est le suicide qui a été délivrance. Il fut trop surveillé par son auguste père, qui l'a fait dépérir dans son ombre, sous une sollicitude impérieuse. A la table paternelle, où naguère on buvait bien, la jeune femme que le sage a choisi pour son fils, la bru qu'il a voulue, est assise à la place de Christiane; elle se révèle désolante linotte. Le vieillard, plein d'amertumes familiales quitte encore son cabinet, pour monter dans la grande salle, où il reçoit l'hommage d'un étranger, qui n'a pas lu ses livres; puis il retourne à ses travaux. Il révise ses œuvres complètes, où il a déposé une sagesse intransmissible, qui a été funeste à ses proches. Il faut avoir le courage d'abandonner ses enfants; leur sagesse n'est pas la nôtre.

A peine avions-nous atteint une sorte de repos, une apparence de sécurité et d'ordre, que nous voici compromis, engagés dans la formation douteuse d'un autre être, englobé dans un nouveau destin plein de périls et dont nous ressentirons tous les mouvements au plus vif du cœur.

Le terrible dans la paternité, c'est qu'on ne peut jamais se désintéresser d'un enfant.

Je ne vois pas une différence de génération entre un père et un jeune fils, mais la différence de deux mondes incommunicables : la jeunesse et la maturité. C'est parmi nos contemporains, dans l'âge mûr, que nous constatons, entre hommes, des différences de générations.

L'avare déteste ses héritiers; par force, une fortune leur écherra. Il amasse pour soi, jusqu'au dernier jour, et même les innombrables petits despotes, pourvus d'une propriété commerciale ou terrienne, songent très rarement à former un successeur, fût-il leur fils. Pour eux, assurer une continuité, c'est être déjà dépossédé.

Selon les femmes, trop expansives ou trop renfermées, ou évaporées, chagrines et papillotantes, ou trop raisonnables et dominatrices, trop tendres ou trop sèches; selon

les hommes, qui diffèrent si profondément, pour un degré d'insuffisance ou d'excès, dans les défauts et les mérites; selon la place des sentiments dans le cœur et le côté où la vie nous a blessé, l'enfant qui manque ou qui est trop présent, l'âge et ses surprises, la maladie, la santé, les aïeux, et tant d'événements très particuliers, on s'aperçoit que l'amour à la maison, le couple et les enfants, la famille, forment pour chacun un composé sans pareil, une nuance de l'ennui, de la souffrance ou du bonheur qui n'a pas d'analogue chez le prochain.

Cependant ces êtres si dissemblables par l'expérience et la sensibilité, à jamais façonnés par des circonstances uniques, s'intéressent à d'autres aventures; ils ont l'étrange faculté de comprendre, et même de ressentir et de vivre par l'esprit ce qu'ils n'ont pas connu, comme à peine engagés dans leur existence propre, et toujours disponibles pour une autre vie.

On trouve difficilement un titulaire convenable pour le moindre poste qui exige un peu d'initiative et de jugement, mais le premier venu est chef de famille. Les hommes sont occupés et toujours soucieux; c'est la femme, fût-elle nerveuse et fantasque, qui assume la direction familiale. Les défauts des hommes se montrent, chez eux, sans retenue. Dans la maison rien n'est prévu pour l'enfant; il s'agit uniquement de l'asservir. S'il a une mère faible, il fera bientôt connaître sa force. C'est une lutte entre tyrans et victimes. Ou bien l'enfant est trop aimé et devient indispensable : encore des victimes.

Il en coûte beaucoup de faire un individu. Justement, dans la famille, l'homme acquiert des particularités utiles. Sa formation originale est due, en partie, à ce milieu affectif fermé, distinct de celui du voisin, avec ses conflits propres, ses personnages bizarres, ses souvenirs, son idiome spécial, ses liens uniques. Lorsque la société, trop tôt, s'empare entièrement de l'enfant pour lui imposer des notions pratiques et uniformes, les êtres perdent leurs diversités et deviennent exclusivement des serviteurs de la communauté, fragments dociles dans une masse sans âme.

JACQUES CHARDONNE

TEL QU'EN LUI-MÊME...[1]

XXV

Dargoult partit donc, l'âme en peine, et, pendant les mois de France, il écrivit à Chavegrand toutes sortes de lettres pressantes, touchantes, naïves, qui ne reçurent pas de réponse.

Parfois, Gertrude surprenait son mari méditant devant le papier, la bouche ouverte, la plume au ciel. La jeune femme affectait de ne rien voir, de ne pas même distraire le rêveur. Mais le beau visage sérieux semblait enlaidi soudain d'une inquiétude jalouse.

Un jour, Gertrude crut voir que son mari souhaitait de rester seul et que, d'un coude maladroit, il tâchait à dissimuler la lettre inachevée. Ce geste d'écolier précipita la querelle. Pâle tout à coup, les lèvres frémissantes, la voix basse et altérée, Gertrude laissa paraître une passion sans larmes, une colère blanche, étouffée.

— Oh! — disait-elle, — je ne veux que ton bien, je ne pense qu'à toi et tu finiras par croire que j'ai le cœur desséché comme le désert de Sur où Moïse n'a pas trouvé un seul puits.

Louis s'était levé, gagné par l'émotion. Il venait vers Gertrude et cherchait à lui prendre les mains. Il bredouillait des phrases inhabiles :

— Vous autres, vous voulez toujours nous sauver, même de périls imaginaires.

Elle secoua la tête avec violence.

— Tu ne penses plus qu'à lui. Crois-tu donc que je ne le sente pas?

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 juin, 1er, 15 juillet et août.

— Oh! — murmura Louis, le regard absent, — quand je pense à lui, c'est comme si je pensais à moi.

Gertrude se cacha le visage dans son bras replié. Elle gémissait presque :

— J'aurais tant voulu que tu sois heureux.

Louis écarta les bras du corps pour exprimer que le tourment n'était pas à souhaiter, mais non plus à renier.

— Il ne t'a pas répondu, — soufflait Gertrude. — Je n'ai rien vu dans le courrier.

— Non, — fit le jeune homme avec un profond navrement. — Je ne sais pas ce qui se passe. Tous les gens à qui j'aurais pu demander des renseignements sont de ce côté de l'eau. Sémenov est à Monastir et ne rentre que dans huit jours. Les autres... Oh! ils tâcheraient d'imaginer les raisons d'une telle curiosité. Je pourrais faire beaucoup de mal en cherchant tout le contraire.

Gertrude, une seconde, tendit l'oreille. On entendait, dans une chambre proche, gazouiller la petite Christine.

— Je ne veux pas, — dit-elle, — te voir dans une telle inquiétude. Je peux même t'avouer que je suis aussi malheureuse que toi. Voici déjà le 15 septembre. L'été s'en va. Eh bien, nous prendrons le premier bateau. Mercredi, veux-tu?

Louis saisit la main de sa femme et se prit à la serrer, à la secouer, sans une parole.

Ils quittèrent la France par une trouble journée de l'arrière-saison pour arriver dans une Tunis consumée, délirante encore de lumière, de poussière et d'odeurs.

Et, tout de suite, l'appartement retrouvé, les fenêtres ouvertes, les valises débordantes sur le dallage semé de mouches mortes, Gertrude murmura :

— Maintenant, Louis, tu peux aller.

Il semblait n'attendre que ce mot. Il baisa Gertrude au front, l'air complice, et s'éloigna, les sourcils noués d'inquiétude.

Depuis un an, le visage du jeune homme s'était sensiblement transformé. On y pouvait lire encore beaucoup de tendresse candide, mais aussi tous les signes de l'étonnement douloureux, de la féconde inquiétude, de la recherche, de l'attente.

Il arriva rue des Maltais, pressant le pas, malgré la chaleur. Il s'épuisait, d'avance, à d'extravagantes images.

De loin, il vit que le magasin était ouvert et d'aspect normal. Eh! qu'avait-il donc rêvé? Des tremblements de terre? Le feu? Le cyclone? Les vitrines étaient poudreuses, le bec-de-cane sur la porte.

Il entra très vite, le cœur nerveux, et resta quelques secondes sur le seuil, ébloui par la ténèbre intérieure. Une voix sourde disait avec lenteur :

— Que voulez-vous, monsieur?

Et la même voix, sans changer de ton ni de rythme, poursuivit aussitôt :

— Comment allez-vous, Dargoult?

Chavegrand venait de se mettre debout. L'ombre d'une ombre. Un homme extraordinairement maigre et courbé. De longs bras pendant contre le corps. Des cheveux blancs, un peu trop longs. Une barbe mal répartie, grise et jaunie près des lèvres. Au fur et à mesure que Louis s'accoutumait à l'obscurité, il distinguait mieux les traits du visage, qu'on pouvait croire corrodés par quelque substance mortelle, les lunettes de fer posées un peu de biais, les mains blanches, très propres, agitées de tremblement. Seul, dans cette carcasse humiliée, le regard, noir, vivant, fier, gardait noblesse et beauté.

— Simon, — dit le jeune homme, les mains tendues, — nous sommes arrivés ce matin même. Je viens. Je suis venu. Je voulais vous dire... J'ai tant regretté de n'avoir pu passer l'été près de vous.

— Asseyez-vous, — fit Chavegrand avec flegme.

Dargoult s'assit. Il s'était découvert et s'épongeait le front. Il avait l'air embarrassé, pitoyable.

— Simon, — dit-il avec reproche, — pourquoi n'avoir pas répondu, même d'un mot, à mes lettres?

Chavegrand hocha les épaules :

— Franchement, Dargoult, je n'avais rien à vous dire de bon. Non, rien du tout. Je n'étais même pas sûr d'être encore ici pour votre retour.

Comme Louis marquait de la surprise, Simon ferma doucement un œil et dit, l'air confidentiel :

— Je ne pourrai pas me maintenir ici. Non que mon travail ne donne pas satisfaction aux directeurs de la Compagnie. Non, certes. Depuis la fin de mes... expériences, je crois être devenu un subordonné tout à fait recommandable. Mais nous avons discuté, par lettres, avec ces messieurs, sur certains points d'organisation commerciale. Je leur ai dit des paroles très vives, assurément. Ils m'ont fait, en réponse, des observations insolentes. Des choses qu'il m'est impossible d'accepter. En sorte que je vais, dans un temps indéterminé, m'en aller.

— Vous en aller, Simon! — s'écria Dargoult stupéfait. — Et vous en aller où?

— Nulle part, — répondit Chavegrand avec indifférence.

Il avait tiré de sa poche un cornet de papier. Il y prit une pincée de tabac et fit une cigarette.

— Oui, oui, — murmura-t-il, — je fume. Vous regardez ma moustache et le bout de mes doigts. Vous jugez que je fume beaucoup. C'est vrai, je fume beaucoup.

Il se tut un instant, considéra le jeune homme d'un œil absent et poursuivit :

— Soyez tranquille, je ne bois pas. J'ai l'estomac trop malade. Je n'ai d'ailleurs pas besoin de consolation.

Après cette singulière confidence, il ajouta :

— Le misérable Moktar boit beaucoup. Il est très bas. J'ai tout fait, soyez sûr. Il n'y a, sans doute, rien à faire. C'est un monstre, un objet intolérable. En outre, depuis la semaine dernière, je sais qu'il se prostitue! Il amène ses clients dans la cour, le soir. Le brocanteur italien a menacé de le dénoncer à la police : ils se querellent tout le temps.

Toutes ces choses étaient dites d'une voix égale, paisible, presque funèbre.

— Il est encore temps, je vous en suplie, Simon, — balbutiait Dargoult; — renvoyez ce malheureux, chassez-le de votre maison.

— Oh! — dit Chavegrand en haussant les épaules, — ma maison n'est pas ici. Pour Moktar, il partira, bien évidemment, avec le reste, avec tout le reste. Un instant, Dargoult, voici quelques-unes de mes pratiques.

Plusieurs personnes venaient de pénétrer dans le magasin

qui s'emplit, durant un quart d'heure, des rauquements du phonographe. Les chalands servis, la porte refermée, Chavegrand se rassit sur sa chaise et fit encore une cigarette. Dargoult restait immobile, désespéré, perdu.

— Je vais m'en aller, — dit-il, — il faut que je réfléchisse.

— A quoi? — fit Simon, levant sur son visiteur un regard sec et froid.

— Je vais chercher, voir ce qu'il faut faire.

— Que voulez-vous donc faire? — prononça posément Simon Chavegrand.

XXVI

Les deux jours qui suivirent, Dargoult les passa dans la retraite et dans la disgrâce de soi-même. Parfois, ressaisi par les chimères, il imaginait de ces conjonctures qui font sortir les hommes de leur caractère et suscitent des actes magnanimes. Il s'exaltait à ces fables et ne savait plus très bien si le geste de salut serait accompli par lui, Dargoult, ou par le décevant personnage qu'il avait, sans doute à tort, adopté pour émissaire et délégué à l'héroïsme.

Le midi du second jour, comme le repas familial se poursuivait dans le silence et la contrainte, la servante introduisit un enfant porteur d'une lettre. En hâte, Louis défit le pli et le poussa tout aussitôt devant Gertrude. Une simple feuille, sur laquelle on ne voyait que deux mots fort mal écrits au crayon : « Venez. Simon. »

Le messager souriait à pleines lèvres dans l'entrebâillement de la porte, pieds nus et poudreux, chéchia luisante de crasse, doigts rougis de henné jusqu'à la seconde phalange.

— M. Chavegrand est-il malade? — demanda Gertrude à l'enfant.

Pour sourire encore, le petit découvrit une denture d'un blanc bleuté.

— Sais pas... Connais pas.

Déjà Louis s'était levé, laissant l'assiette à demi pleine.

— Il m'appelle, — dit-il. — J'y vais.

— Finis de manger. Réfléchis une minute. Il ne dit rien pour te presser.

Louis fit un geste soucieux. Il cherchait son chapeau du regard. Il murmurait :

— S'il me dit : « Venez », c'est qu'il faut y aller.

— Alors, je t'accompagne.

Le visage de Louis Dargoult se rembrunit.

— Non. Laisse-moi aller seul. J'ai déjà bien assez de mal à comprendre, moi seul.

— Louis, prends garde!

— A quoi, Gerty?

— Oh! je ne peux pas dire. J'ai peur.

Louis secoua la tête et sortit, sur les pas du petit messager.

Les abords de l'impasse étaient encombrés par une foule silencieuse. Trois ou quatre agents indigènes s'efforçaient de disperser les curieux. Le magasin était ouvert, du moins libre de volets. Louis, sans prendre le temps d'interroger personne, fendit les groupes et poussa la porte. Tout de suite, il aperçut Chavegrand, assis au fond de la pièce et fumant une petite pipe de terre.

— Oh! — fit le jeune homme avec un soupir de soulagement. — Vous êtes ici. Tant mieux! Que se passe-t-il, Simon?

Simon haussait les épaules avec une froideur feinte: mais ce fut d'une voix altérée qu'il répondit :

— Du vilain.

— Mais quoi? Dites quelque chose, bon Dieu! Expliquez-vous.

Chavegrand posa sa pipe et se mit debout. Il vacillait. Il était parfaitement blême.

— Venez, — dit-il.

Il passa dans l'arrière-magasin, faisant signe à Dargoult de le suivre.

— Parlez bas, — reprit-il. — Où nous sommes, il ne peut pas nous voir. Mais il pourrait nous entendre, si nous parlions trop fort.

L'arrière-magasin prenait jour sur l'impasse par une petite fenêtre et par la porte vitrée. Ces deux baies étaient pourvues de rideaux légers qui permettaient de voir dans la cour, tout en dérobant aux regards du dehors ce qui se passait dans la maison. Chavegrand saisit Dargoult par l'épaule et l'inclina doucement vers la porte vitrée.

— Regardez, — dit-il, tout bas. — Regardez d'ici, sans faire bouger les rideaux. A la rigueur, il pourrait tirer dans cette direction.

La cour était vide, au premier coup d'œil. De l'autre côté de l'aire ensoleillée, on distinguait, au bout d'un instant, trois ou quatre agents de police, immobiles, aplatis dans une bande d'ombre, le long du mur de la mosquée. Au milieu de la cour, affaissé parmi les détritus, une sorte de paquet gris d'où s'échappaient deux minces ruisseaux de sang noir, déjà visités par des vols de mouches. Sur toute cette scène, un silence terrible que le bruit de la ville environnante ne parvenait pas à troubler.

— Qui est-ce? — fit le jeune homme avec épouvante.

Simon répondit dans un souffle.

— Il est mort, du moins, ça fait une bonne demi-heure qu'il ne bouge plus. C'est le brocanteur italien, Moktar et lui se sont battus, ce matin, une fois de plus. Moktar a eu tout de suite deux dents brisées d'un coup de poing. Il cherchait l'une de ses dents, par terre, en crachant et en sanglotant. Et puis il a disparu pendant quelques minutes. Où pouvait-il avoir caché ce pistolet? Et comment a-t-il appris à s'en servir? Quand il est revenu, la cour était vide. Les potiers étaient dans la mosquée pour la prière. Ils y sont encore. Alors Moktar s'est mis à injurier le brocanteur en le menaçant de cette arme. Et le brocanteur riait. Et je comprenais très bien qu'il accusait Moktar de lui avoir volé ce pistolet, mais que c'était un objet hors d'usage. Alors Moktar a fait une chose... oh! une chose de haine et de cruauté. Il a tiré une balle dans une gargoulette pour montrer que le revolver fonctionnait. Et le brocanteur est devenu tout blanc et il est tombé à genoux, là-même où vous le voyez. Et Moktar s'est mis à tourner autour de lui pendant deux minutes au moins, en l'injuriant. Il bavait de rage, Moktar. Il était affreux à regarder. Finalement, il a tiré deux fois, à moins d'un mètre d'abord, puis de tout près. Une fois dans le ventre et la seconde fois dans la tête. Alors, comme il venait du monde, il est entré chez les potiers.

— Mais vous, vous, Simon, que faisiez-vous? — murmura Dargoult.

— Moi, j'étais là.

— Et vous n'avez pas essayé de les séparer?

Simon se prit à claquer des dents. Il secouait la tête avec désespoir.

— Non, non, je n'ai pas pu.

— Et alors?

— Eh bien la police est arrivée, presque tout de suite. Deux fois, ils se sont avancés jusqu'au milieu de la cour, pour essayer, d'abord, d'enlever le cadavre. — Sûrement, c'est un cadavre. — Deux fois, Moktar a tiré. Il a manqué le premier agent, mais il a blessé le second au poignet. Regardez : ils sont là, contre le mur de la mosquée. Ils n'osent pas bouger. Dix centimètres de plus par ici, et ils seraient dans la ligne de tir.

— Que va-t-on faire?

Chavegrand leva les sourcils pour montrer qu'il ne savait pas. Et les deux hommes se regardèrent pendant un long moment. Sur ce, la porte du magasin s'ouvrit avec toutes sortes de précautions et un officier de police passa la tête.

— Ne restez pas devant les vitres, messieurs, — fit-il en baissant la voix. — Nous avons fait demander des lacrymogènes et nous pensons venir à bout du bonhomme dans l'après-midi. Malheureusement, la cave est grande : il peut se cacher encore et faire du mal. S'il n'a pas de cartouches de rechange, il ne lui reste, vraisemblablement, qu'une balle dans le barillet. Ne vous montrez pas, car le gredin tire très adroitement. Je crois, monsieur, que vous feriez mieux de mettre les volets extérieurs de votre magasin, ne serait-ce que pour éloigner les curieux.

L'officier disparut et les deux hommes restèrent un long moment sans parler.

— Dargoult, — dit enfin Simon, — vous m'aviez souvent prié de me défaire de ce garçon.

Louis fit un geste désolé des épaules pour exprimer cette pensée qu'il n'y avait pas lieu de revenir sur les événements. Mais Simon se reprit à parler.

— Vous pensez assurément, Dargoult, que j'aurais dû me jeter sur Moktar; enfin le désarmer, essayer quelque chose pour éviter tout ça. Dites, Dargoult, voilà bien ce que vous pensez.

Dargoult fit un grand effort pour regarder Chavegrand en face. Il hochait les épaules tête et disait d'une voix imperceptible : « Mais non... mais non... »

Chavegrand baissa lentement la tête, si bien que son menton touchait sa poitrine. Un silence mortel survint, qui dura très longtemps, peut-être un quart d'heure. De temps en temps, Chavegrand claquait des dents, et on pouvait deviner qu'il serrait pourtant les mâchoires pour se contenir. Un chat rôdait dans la cour et miaulait, le poil hérissé, en épiant le cadavre. Hormis quoi, tout était immobile et comme figé dans une horrible paix.

Soudain, Chavegrand commença de remuer. Il allongeait la main vers la porte vitrée. Il en saisit le bouton qu'il se mit à tourner lentement, lentement, comme s'il eût craint de tirer Dargoult de la léthargie. Dargoult regardait et n'avait pas l'air de voir. Un moment vint où la porte tourna sur ses gonds. Dargoult dit, d'une voix faible : « C'est trop tard. Mais non, c'est trop tard. » Il aperçut alors le visage de Chavegrand et ne dit plus rien. Chavegrand se glissa par l'entrebâillement de la porte et s'avança dans la cour.

Une grosse voix sortit de la muraille :

— Vous êtes fou, là-bas! Rentrez vite!

De la main, Chavegrand fit un signe. Il avançait, tête basse, dans l'aveuglante lumière de midi. Le silence devint soudain si grand qu'on entendit le vent de la mer soupirer dans les touffes d'herbes desséchées, à la crête du mur. Chavegrand avançait toujours vers l'entrée de la cave. Il s'arrêta, les bras pendants, et se mit à parler. Il disait :

— Moktar, mon enfant. Sors de là. C'est ma faute. J'aurais dû t'empêcher... J'expliquerai tout. Je leur demanderai à genoux de ne pas te faire de mal. Toi, tu ne sais pas...

On entendit une détonation et Chavegrand tomba sur le côté. Il avait l'air étonné. Il faisait des efforts inutiles pour se relever. A ce moment une voix forte cria :

— Il ne tire plus : il n'a plus de balles. Allons-y tous ensemble.

Il y eut une ruée violente. La porte de la cave, à moitié pourrie, céda tout de suite. On entendit des piétinements souterrains, des grognements, des cris étouffés, des coups de feu.

Chavegrand était maintenant couché sur le dos, près du cadavre, en plein soleil. Il perdait beaucoup de sang par une plaie du genou droit.

XXVII

— Nous l'avons porté sur son lit, — racontait Louis, le soir même, à Gertrude. — Nous l'avons fait beaucoup souffrir, l'escalier est si mauvais. Comme je lui demandais s'il fallait appeler Sylvain Rude, qui le connaît bien, il m'a dit plusieurs fois « non ». Je le comprends un peu, et je t'assure que ce n'était pas un « non » plein d'orgueil, mais un « non » suppliant, éperdu. On avait appelé le pharmacien, qui semblait affolé par l'abondance du sang. Je peux bien t'avouer que je ne savais pas moi-même où donner de la tête. Mais lui, Simon, comme il était calme! Il avait l'air mourant, mais détendu, soulagé, consolé. Je suis allé au téléphone, dans la pharmacie. Et devine ce que j'ai fait? J'ai téléphoné à l'Institut, chez le docteur Arnauld qui rentre de Sicile. On tardait à le trouver, et je crois bien que j'aurais crié de rage, là, dans le téléphone. Je lui ai dit la chose, en quelques mots, et, dix minutes après, le temps de la course en auto, il était là, rue des Maltais. Il est arrivé, tel que tu le connais, avec son grand air qui vous intimide un peu, avec son sourire, aussi. Et je lui ai bien expliqué... quoi donc, Seigneur! Presque rien, vraiment, car, pour dire ce que je sais... Et ce que je sais n'est rien. Il est monté dans la chambre de Simon. Il y faisait très chaud. Simon était sur le lit, tel que nous l'y avions mis, les paupières baissées, la sueur au visage. Et nous le regardions sans mot dire. « L'hôpital français », m'a soufflé le docteur. — « Il ne veut absolument pas aller à l'hôpital. Il veut rester ici. » — « Mais c'est à peu près impossible. Enfin, nous verrons ce soir. Attendez-moi : je vais chercher Henriot et ce qu'il faut pour un appareil convenable. » Je t'affirme, Gerty, que tout cela n'a pas traîné, malgré ma grande impatience. Les docteurs sont arrivés avec des boîtes, des paquets, des bouteilles. Henriot a mis sa blouse et ses gants. Pendant ce temps, nous faisions de notre mieux pour déshabiller

le blessé. Enfin, on a pu l'étendre dans les draps. Il frissonnait, malgré la chaleur. Il disait, de temps en temps : « Pourquoi? Pourquoi? Ne vous donnez donc pas tout ce mal. » Henriot examinait la plaie. La balle est entrée en dehors du genou et sortie de l'autre côté. Je te dis ce que j'ai cru voir. Henriot lavait avec de l'éther, mettait de la teinture d'iode, puis des compresses, des bandes, un appareil en fil de fer. Il disait : « C'est un travail insuffisant. Si la fièvre monte, il faudra y aller voir et passer coûte que coûte par l'hôpital. » Et Simon murmurait, sans même ouvrir les yeux : « Je ne veux pas. Je ne veux pas. » Henriot est parti. Le docteur Arnauld s'est assis sur une petite chaise basse, près du lit. Et il a pris la main du blessé. C'était la chose la plus naturelle du monde et je dois te dire que j'ai failli en pleurer, tant c'était beau. Et tu ne peux pas imaginer l'effet. Le visage de Simon s'est aplani, adouci, comme si l'on avait soufflé sur les rides et que ça ait suffi pour les dissiper. Deux larmes se sont formées sous ses paupières, et elles restaient là, sans couler. Elles brillaient! Alors le docteur Arnauld a dit : « Laissez-nous, tous deux, seuls. Voulez-vous, Dargoult? » Je suis descendu dans le magasin. Les volets étaient fermés. La police avait dispersé les derniers curieux. On entendait le bruit de la rue des Maltais, le bruit habituel; mais le magasin était triste comme une tombe abandonnée. Je n'ai pas compté tout le temps que je suis resté là. Quand le docteur a fini par descendre, il m'a dit : « Mettons-nous sous l'escalier. Il pourrait appeler d'une seconde à l'autre. » Il ne paraissait pas décidé, le docteur, à en dire davantage. J'ai risqué une question, une question vague : « Alors, docteur, que savez-vous? » Il n'a pas répondu tout de suite. Il avançait les lèvres : une moue songeuse qu'il fait quand il réfléchit. Et enfin, comme s'il éludait ma question : « Nous ferons ce que nous pourrons pour le soulager, n'est-ce pas? Il a grand besoin de paix. C'est un homme bien respectable. Moi, je reviendrai ce soir, vers huit heures. » Il est six heures, Gerty. J'ai pu joindre Sémenov, qui est rentré ces jours-ci. Sémenov est un garçon très sûr et très bon. Il m'a relevé pour une heure, le temps que je vienne ici, prendre du linge pour la nuit et quelque chose à manger.

— Je peux, — dit Gertrude à voix basse, — je peux aller passer la nuit.

Dargoult lança vers sa femme un regard implorant, comme pour dire : « Laisse-moi ce devoir. Il m'appartient. Ne m'envie pas cette petite part d'épreuve. »

Gertrude étreignit son mari en silence et dit :

— Va, mon ami.

Dargoult s'élançait déjà, sa valise à la main. Les jours suivants, il fit, matin et soir, une visite haletante rue de l'Alfa. Ainsi Gertrude apprenait, bribe à bribe, la suite du drame. L'état de Chavegrand était loin de rassurer les docteurs. La plaie semblait en bonne voie. Il n'y avait ni suppuration, ni fièvre; mais la faiblesse du blessé s'aggravait de jour en jour. On ne pouvait ni l'alimenter, ni le faire sortir de la torpeur. Dargoult s'épuisait dans cette lutte immobile. Le soir du cinquième jour, il tira Gertrude par le bras et l'emmena dans le coin le plus retiré de leur chambre.

— Gerty, — dit-il avec émotion, — j'ai pris sur moi de faire une chose très grave. Cette après-midi, Simon somnolait. On n'entendait pas même le bruit de sa respiration. J'ai cru qu'il allait mourir. J'avais peur, vraiment. Alors je me suis rappelé cette lettre dont il m'a parlé plusieurs fois. Une lettre déposée dans la malle. Tu sais, la clef de la malle devait se trouver sous un carreau de la chambre. Nul besoin de la chercher si loin. La clef de la malle était sur la malle. Je ne l'avais pas encore remarquée, les jours précédents, parce que le linge est rangé dans une armoire et c'est là que nous le prenons. Je suis resté un bon quart d'heure avant de me décider. Mais quoi! Simon pouvait se réveiller tout à coup. Alors, j'ai, tout doucement, ouvert la malle. Elle était presque vide. Au fond, des dossiers, de menus objets sans importance. Et tout de suite, j'ai vu la lettre. Elle était là, bien exposée aux regards. Et même il y avait mon nom dessus. Je crois, Gerty, que je n'ai pas outrepassé les droits de l'amitié. J'ai refermé la malle et je suis descendu dans l'escalier, à mi-hauteur. L'enveloppe avait d'abord été collée, puis ouverte. Je pense même qu'elle a dû contenir beaucoup de feuillets que l'on a dû retirer, qui n'y sont plus, c'est certain. Tiens, Gerty, regarde. Oh! C'est un nom complètement inconnu. Et même,

cette lettre, on ne peut pas dire que ce soit une lettre.

Il dépliait une feuille de papier bleuté, de format commercial. L'écriture était non pas droite, comme celle de Chavegrand, mais petite, cursive, très bien formée, un peu trop élégante. On lisait d'abord, tout en haut de la page :

S'il m'arrive de mourir, je prie l'ami qui lira ce papier d'écrire à madame Marguerite Salavin que son mari est mort dans telles et telles circonstances. On trouvera ci-contre une enveloppe toute préparée, avec l'adresse. Mes vêtements et mes papiers devront être expédiés à cette même adresse. J'espère, au moment de la mort, posséder le peu d'argent nécessaire à cette expédition. Sinon qu'on me pardonne et qu'on veuille bien faire cette petite dépense en souvenir de

SIMON

Sur la même feuille, et plus bas, on pouvait lire encore plusieurs phrases de la même écriture, mais beaucoup moins ferme :

J'ai cru qu'en jugeant tout selon un principe constant on évitait la contradiction; mais ce n'est pas vrai.

Je ne suis pas fait pour les grands événements. Je me suis trompé; une fois de plus.

Je m'ennuie. C'est une grande honte de plus.

Il aurait fallu pousser à tout prix jusqu'aux Nouvelles-Hébrides. Je suis trop près de moi.

La seule vertu de l'humanité, c'est son besoin de vertu. Terrible. Terrible.

Je ne serai jamais que lui, toujours lui.

Il faut toujours recommencer. Je ne peux pas.

Et, tout au bas de la page, en caractères plus gros et soulignés deux fois :

Je ne peux pas. C'est impossible. Tout, tout est impossible.

— Alors? — fit Gertrude toute blanche en repliant le papier. — Tu vas écrire, je pense? Oh! laisse-moi écrire. Une femme peut parler à une femme.

— Inutile d'écrire, — répondit Louis. — J'ai télégraphié. Un long, long télégramme qui dit l'essentiel : la blessure, l'espoir quand même, et qu'elle doit venir tout de suite, cette dame. Et j'ai donné notre adresse avec... comment te dire? Il fallait bien la rassurer, lui faire comprendre à quelle sorte de gens... J'ai mis que nous étions professeurs, tous les deux.

Gertrude réfléchissait, le menton dans le creux de la main.

— As-tu pensé, — dit-elle enfin, — que cette dame pourrait ne pas avoir d'argent? Le voyage de Paris à Tunis! Quelque chose, quand même.

— J'ai mis un mot pour ça, — fit Dargoult.

Gertrude hochait doucement la tête.

— Il ne reste plus qu'à patienter. Les gens qui peuvent prier ont bien de la chance.

XXVIII

Comme Louis ne pouvait quitter le malade, Gertrude se rendit seule au port. C'était le premier vendredi d'octobre, le temps des retours, et, pendant que le grand bateau manœuvrait pour accoster, mille saluts voyageaient entre la terre et les ponts illuminés par l'aurore.

Il avait été convenu que la voyageuse attendrait qu'on la vînt chercher. Dès que Gertrude put monter à bord, elle se fit conduire dans la cabine du commissaire, homme courtois et serviable qu'elle avait parfois rencontré dans les milieux lettrés de la ville.

— Madame Dargoult, — dit-il en consultant ses listes, — la personne qui vous intéresse a fait le voyage dans une cabine de troisième classe. Veuillez me suivre, et nous allons nous mettre ensemble à sa recherche, puisque vous me dites ne l'avoir jamais vue.

Gertrude suivit le commissaire dans ce tumulte du débarqué dont on dirait une déroute.

— Voici, — dit-il en faisant un signe, — la voyageuse inscrite sous le nom que vous m'avez donné. Adieu, madame. Vous me trouverez toujours à votre service.

Comme Gertrude approchait, la main tendue, la dame dit avec simplicité:

— Je suis Marguerite.

Les deux femmes se regardèrent une seconde, en silence. Marguerite n'avait guère plus de trente-huit ans. La chevelure blonde et légère se décolorait par places. Les traits du visage, bien qu'alourdis un peu, paraissaient beaux et réguliers; on y lisait de la noblesse naturelle, mais aussi cet air de tristesse courageuse que prennent les femmes du peuple usées dans les épreuves. Les muscles du visage étaient lents à se mouvoir. Parfois, l'un des yeux dérivait un instant, et cette lueur égarée serrait le cœur. Marguerite était vêtue de noir, non comme pour un deuil récent, mais parce que c'est l'uniforme des gens simples, toujours prêts au malheur. Elle avait dû souffrir de la mer : ses lèvres en demeuraient décolorées.

Elle prit avec simplicité cette main qui lui était tendue.

— Il vit, madame, — fit Gertrude.

Marguerite inclina la tête en signe de remerciement. Et comme elle ne posait aucune question, Gertrude ajouta :

— Je vais vous conduire à son chevet. Nous y retrouverons mon mari.

Les deux femmes descendirent à terre et prirent un équipage indolent qu'excitait un cocher maltais. Marguerite semblait soudain lasse, épouvantée, engagée dans une de ces aventures incompréhensibles où toute question demeure en suspens, car elle semble ne pouvoir attirer que des révélations terribles.

— Madame, — dit encore Gertrude, — vous avez appris par nos télégrammes que votre mari était grièvement blessé.

Marguerite fit, de la tête, un signe hésitant. Elle semblait, en vertu d'une tradition de toutes ses fibres, se préparer à souffrir, comme si l'heure était enfin revenue des surprises déchirantes. Gertrude lui prit la main.

— Madame, — dit-elle, — votre mari, depuis près d'un an qu'il vit parmi nous, s'est comporté comme un homme de bien. Nous l'aimons et nous l'admirons. Ceux qui auraient pu douter de lui en sont bien confus aujourd'hui.

Ces quelques mots, qui étaient autant d'allusions à

d'obscurs événements inconnus de Marguerite, eurent pour effet de briser sa réserve. Elle se mit à sangloter à la manière extraordinaire des femmes qui ont beaucoup souffert : elle ne pleurait pas; ses traits même restaient contractés et immobiles; mais elle respirait par secousses, comme après une quinte convulsive.

— Madame, — fit Gertrude saisie de pitié, — nous allons arriver dans un très petit moment. Pour le bien de votre mari, soyez forte et raisonnable.

Marguerite remua la main pour exprimer qu'elle pourrait se contenir.

— Il ne sait pas, — dit encore Gertrude, — il ne sait pas que nous vous avons appelée.

Gertrude attacha sur la voyageuse un regard attentif et poursuivit, en manière de conclusion :

— Mais je suis bien sûre que nous avons eu raison.

On arrivait rue des Maltais. Gertrude prit la valise et s'engagea dans l'impasse, précédant Marguerite. Au moment d'aborder l'escalier, elle mit un doigt sur ses lèvres et les deux femmes gravirent les degrés sans bruit. La porte de la chambre était entrebâillée. Gertrude entra la première et tira Marguerite par la main.

Le jour, au dehors, éclatait maintenant dans toute sa force. Mais la chambre, bien défendue, n'accueillait qu'une lumière filtrée. Dargoult fit un signe de la main pour montrer que le blessé dormait.

Il dormait, en effet. Son souffle était si léger qu'on le percevait à peine. Ses mains posées sur le drap, ses mains longues, brillantes de sueur, ne cessaient de trembler.

Marguerite contemplait ces mains, ce visage auquel, en cet instant, le repos prêtait une pureté surnaturelle, Marguerite regardait cette épave dramatique et sa bouche s'ouvrait et se fermait, avec une lenteur laborieuse, comme pour raconter aux ombres une histoire, une histoire infinie de détresses, d'orgueils, de solitudes incurables, d'espérances immolées, de recommencements, de fuites, de retours et de pardons.

Gertrude tira son mari par le bras et souffla :

— Laissons-les.

Ils descendirent tous deux, à pas étouffés.

— Sortons dans la cour, — fit Gertrude.

— Non, non, — murmura Dargoult.

Il regardait la cour avec frayeur, comme si ce lieu fût habité de fantômes, même au clair soleil du matin.

— Non, — reprit-il. — Restons ici, dans le magasin. Nous entendrons mieux, s'ils appellent.

Ils s'assirent côte à côte et attendirent. Le magasin sentait la poussière chaude. Parfois, un appareil posé dans une vitrine s'éveillait au passage du tram et propageait une vibration nasale, presque humaine.

Ils étaient là depuis une demi-heure environ quand ils entendirent remuer quelque chose à l'étage : une chaise, peut-être un coffre.

Ils gravirent les degrés avec précaution, l'un derrière l'autre, leurs deux cœurs battant à l'unisson.

Marguerite avait retiré son chapeau et passé une blouse de toile. Elle était assise à côté du lit et tenait sur ses genoux la main du blessé qui disait d'une voix humble :

— Emmène-moi, Marguerite. Emmène-moi d'ici.

Marguerite, de la tête, répétait le signe rassurant et maternel qui dit « oui ».

XXIX

Cette promesse, Marguerite fit, pour la tenir, un effort obstiné, surprenant chez une femme aussi timide et silencieuse.

Tout d'abord, l'état du blessé s'améliora beaucoup. Marguerite avait commencé par nettoyer à sa façon la pauvre chambre. Elle avait lavé et gratté les dalles, essuyé les murs, rangé les meubles et les bagages, disposé sur les tables des linges propres pour les visites des médecins. Elle couchait le soir, non loin du patient, sur une chaise longue prêtée par Gertrude. A peine institué cet ordre, elle descendit au bureau et tria tous les papiers commerciaux, abandonnés dans les cartons. Sur les conseils de Louis Dargoult, elle vit un avocat-défenseur, homme très sûr qui se chargea de traiter, avec la compagnie N. T. M., une résiliation de contrat et de préparer une liquidation à l'amiable.

Toutes ces affaires n'allaient pas sans difficultés insidieuses

Jusqu'au règlement définitif, Marguerite demeura soigneusement dans l'ombre. Le nom de Simon Chavegrand fut seul admis dans les pourparlers afin d'éviter des complications dont il eût été impossible de prévoir la tortueuse gravité. Par bonheur, Simon Chavegrand possédait maints papiers en règle et même un passeport bien établi sur lequel Marguerite rêva tout un soir.

Cependant les médecins venaient assidûment observer la blessure et surveiller les appareils. La blessure semblait vouloir se fermer. Il n'y avait qu'une fièvre faible, irrégulière, et qui même décroissait de jour en jour.

— Monsieur, — dit un matin Marguerite au docteur Henriot, — ne doutez pas de notre reconnaissance pour votre grande bonté, mais mon mari voudrait savoir si vous l'autoriseriez à voyager.

Le docteur Henriot leva les sourcils d'un air mécontent.

— Où voulez-vous aller? — fit-il.

Marguerite balbutiait :

— En France. A Paris. Chez nous.

Le blessé, la tête au creux de l'oreiller, surveillait d'un air anxieux le visage du médecin.

— Madame, — dit ce dernier, affectant de ne s'adresser qu'à Marguerite, — votre mari souffre d'une fracture du genou. Cette fracture semble, jusqu'ici, évoluer de manière favorable; mais la faiblesse générale est encore grande. Il faudrait, pour se résoudre à pareille imprudence, des raisons impérieuses. Et encore! Même avec un très bon appareil plâtré, le voyage serait difficile, pénible, et j'ajoute : coûteux.

Le blessé ferma les paupières et Marguerite n'insista pas.

Le soir même, comme les Dargoult venaient aux nouvelles, Marguerite les arrêta dès la porte et les fit entrer dans le magasin.

— Je suis honteuse, madame, — dit-elle, — de m'adresser à vous pour une chose... oh! je vous affirme, madame, que je ne suis pas pressée. Mais Louis... Je veux dire mon mari... — Je sais que vous l'appelez Simon, mais il s'appelle Louis. — Mon mari me prie chaque jour de l'emmener. Il veut partir. Même s'il en devait souffrir, il faut céder. Excusez-le, je vous prie. Mon mari a beaucoup d'amitié pour vous, monsieur Dargoult,

et pour vous, madame. Il veut partir quand même. Peut-être dans huit jours sera-t-il en état d'entreprendre le voyage. Madame, j'ai grand'honte, mais...

— Je vous en prie, — dit Gertrude avec confusion. — Laissez-nous, madame, nous occuper de votre voyage.

— Je crains, — dit Marguerite, — je crains que ce voyage d'un malade couché ne soit bien cher.

Elle se tut, se mordit la lèvre et poursuivit avec désespoir.

— Je ne sais comment vous dire que, les affaires de mon mari mises en ordre, il ne nous restera rien. Absolument plus rien. Aucune porte où frapper. C'est fini. Aucune porte.

— Madame, — s'écria Dargoult avec élan, — nous avons envers votre mari une grande dette.

Il s'arrêtait, confus, balbutiant. Ce fut Gertrude qui poursuivit :

— Il a sauvé notre enfant de la mort.

Marguerite rougit violemment. Elle joignit les mains en un geste enfantin et murmura :

— Merci de me l'avoir dit.

Plusieurs jours passèrent, et l'état du blessé continua de s'améliorer. Lavé dès le matin, peigné avec soin, revêtu de linge blanc, il recevait la visite du docteur et endurait les pansements avec patience. Puis il passait tout le jour à rêver, l'œil au plafond, ne mangeant guère, dormant de-ci, de-là, une couple d'heures, d'un sommeil fragile.

Toute la maison en ordre, maintes courses et démarches accomplies, Marguerite venait s'asseoir auprès du lit. Un jour, le blessé lui saisit une main, cette main un peu rugueuse et mordue des femmes dévouées aux soins de la vie. Il prit cette main avec embarras et, soudain, la baisa. Il balbutiait, la voix rauque d'émotion :

— Pardonne-moi, pour que je me pardonne.

Elle avait l'air éperdu. Elle murmurait : « Oh! Louis! Oh! Louis! »

Ce fut, pendant ces jours douloureux, le plus clair de leurs entretiens.

L'avocat-défenseur survint un jour, chargé de paperasses. Marguerite et Dargoult le reçurent en secret, dans le magasin. La Compagnie N. T. M., pressée d'en finir avec cette affaire

embrouillée, acceptait une liquidation au pair. Elle reprenait le matériel, mais exigeait sous huit jours la libération de l'immeuble.

— Nous voici bien forcés de partir, — fit Marguerite.

Elle regarda Louis Dargoult en souriant et dit encore :

— Vous avez été bon. Je n'ai pas hâte de vous quitter, monsieur. Mais j'ai promis de le ramener à la maison.

Consulté, le docteur gronda. Puis il finit par consentir, non sans manifester toute sorte d'inquiétudes. Il vint avec ses aides, et le malade fut enfermé dans un énorme appareil de plâtre qui devait permettre le transport sans trop de souffrance et de danger.

Les derniers jours furent, pour Dargoult, des jours de grande exaltation. Il avait obtenu quelques délais de son collège, où les cours venaient de reprendre. Il fit démarches sur démarches, obtint une cabine commodément placée, l'assurance que les voyageurs seraient surveillés, assistés dans la mesure du possible. Il courut les bureaux, loua une voiture d'ambulance et des brancardiers, mit toût en œuvre pour faciliter ce difficile voyage.

Le matin du départ, le blessé eut un petit accès de fièvre, ce qui fut, par tout le monde et même par les médecins, attribué naturellement aux soucis de la circonstance.

— Le docteur Arnauld, — dit Dargoult, — va venir vous souhaiter bonne route. Il arrive sur mes pas.

Le docteur poussait déjà la porte. Il demeura dans la chambre pendant un grand quart d'heure. Quand il sortit, le regard du blessé brillait de contentement et de gratitude.

Le bateau devait partir à la chute du jour. Une heure avant, Marguerite et son mari étaient installés dans une cabine convenable et si bien exposée que le brancard, adroitement conduit, avait pu l'aborder sans peine. Le blessé paraissait agité, mais presque joyeux. Une flamme mauve lui brûlait les pommettes. Sémenov et Magnier-Bedoux vinrent lui dire adieu. Tout cela se fit avec peu de mots et peu de gestes. Plus tard, une silhouette massive se dessina dans la porte de la cabine. Une voix bourrue grondait : « Sylvain Rude a bonne mémoire. » Le visiteur tendit la main, salua silencieusement Marguerite et s'en fut.

La cloche retentissait de pont en pont.

— Au revoir, Simon, — dit Louis Dargoult en s'approchant à son tour de la couchette.

Le blessé ferma les yeux.

— Simon Chavegrand est fini, — dit-il.

Il attira Louis, l'étreignit par le col et l'embrassa.

— Si je vis, — souffla-t-il, — je vous écrirai, Dargoult, je vous raconterai certaines choses de moi qu'un ami tel que vous doit savoir pour me comprendre et m'absoudre.

Dargoult sourit. Il avait longuement causé de toute cette aventure avec le docteur Arnauld.

— Nous en savons assez pour que Simon soit à jamais honoré chez nous.

Quelques instants plus tard, le grand bateau saluait la terre d'Afrique et s'engageait dans le chenal.

La première nuit s'annonçait calme, car la mer était favorable; mais le malade souffrit beaucoup de sa blessure. Le médecin du bord vint et prit la température qui se trouvait fort élevée.

Cette fièvre s'aggrava d'heure en heure pendant la journée du lendemain. Le malade souffrait cruellement et le médecin, alléguant avec raison la médiocrité de son infirmerie, n'osait prendre sur soi d'ouvrir l'appareil. Marguerite, effrayée, ne quittait pas son mari du regard.

A la chute du jour, et comme on abordait le golfe du Lion, le mistral se leva. Le navire se mit à tanguer. Marguerite, le visage décomposé, surveillait le malade auquel chaque vague arrachait des gémissements. Quand, à l'aube, on pénétra dans les eaux calmes de Marseille, le médecin du bord déclara qu'il était impossible de poursuivre le voyage vers Paris et qu'il allait téléphoner à l'hôpital de la Conception.

Au prix de mille douleurs, le blessé fut acheminé vers ce lazaret sordide, semblable, au cœur de la ville joviale, à quelque ulcère honteux, à quelque réduit de la désespérance. Il y parvint à l'heure même où les chirurgiens prennent le couteau pour la tâche matinale, et il eut la chance d'être admis dans le service du docteur Jean Fillon.

C'était un homme au visage creux, illuminé par un regard sombre, large, chargé de compassion. Il fit porter le blessé

sur la table et commença tout de suite d'entailler le plâtre. Il ne posait que de rares questions, parlait peu et presque à voix basse, mais regardait souvent et avec une attention extrême l'homme qu'il devait et faire souffrir et soulager.

Au cours de l'examen, une hémorragie considérable se produisit par l'un des orifices de la blessure. Il fallut poser un garrot en toute hâte et porter le blessé sur la table d'opérations.

— Madame, — dit le chirurgien à Marguerite, — cette hémorragie secondaire est une sérieuse complication. Votre mari souffre d'une arthrite aiguë récente, et, si les vaisseaux essentiels sont touchés, par surcroît, je serai peut-être dans l'obligation de sacrifier la jambe tout entière.

— Monsieur, — murmura Marguerite, — ayez la bonté de le lui dire.

Le docteur revint vers le patient et prononça quelques mots. Le blessé baissa les paupières et secoua la tête pour approuver.

XXX

Louis dit Simon fut amputé le matin même. Le docteur dut porter le fer bien au-dessus du genou et mener l'opération très vite, car l'état du patient inspirait les plus pressantes inquiétudes.

A la surprise de tous, le blessé survécut à cette mutilation redoutable. Il se rétablit même assez vite pour qu'on pût le croire hors d'un danger immédiat. Mais il avait l'aspect d'un vieillard usé jusqu'à l'âme et sa maigreur était si grande qu'il donnait le spectacle de la consomption parfaite. Au secrétaire qui lui demandait un jour son âge il répondit simplement :

— Je vais avoir quarante-trois ans.

Le docteur l'avait fait porter dans une salle étroite comme un couloir de prison où l'on ne mettait heureusement que quatre lits et dont les fenêtres donnaient sur un jardinet malingre. Le blessé y rêvait silencieusement, de longues heures, en regardant s'agiter au souffle du mistral les feuilles lacérées d'un ricin qui végétait contre le mur. Parfois, ce regard revenait vers Marguerite, assise à côté du lit, dès le matin, par la

faveur du bon médecin. Le visage du blessé marquait alors de l'étonnement, de la confusion et de la joie.

Un matin du mois de novembre, le docteur Fillon fit un signe à Marguerite qui le suivit aussitôt hors de la chambre.

— Madame, — dit le chirurgien, — la plaie de votre mari est presque cicatrisée. Il est assurément très faible, mais tout séjour lui serait meilleur que celui de cette misérable masure.

Il jeta tout autour de lui un regard plein de tristesse, haussa les épaules et poursuivit :

— J'aime assez mes malades pour leur conseiller de s'enfuir aussitôt qu'ils sont en état de le faire. Vous n'êtes pas de Marseille, bien sûr. Où devez-vous aller en nous quittant?

— Nous allons rentrer à Paris.

Le docteur faisait claquer à petits coups la pointe de sa langue contre ses dents.

— C'est loin. C'est bien loin.

Il réfléchit une minute entière, puis écarta les bras du corps avec navrement.

— Partez quand même. C'est une chance de salut. Vous le voyez, madame, je vous dis bien franchement le fond de ma pensée. Comment comptez-vous voyager?

Marguerite rougit un peu.

— De bons amis nous ont aidés et nous aident encore. Nous pourrons prendre la seconde classe. Peut-être aurons-nous la chance qu'il puisse s'allonger un peu...

— Je vous prêterai ma voiture jusqu'à la gare, — dit le docteur en hochant la tête. — Je vous ferai donner deux bons coussins, et mes infirmiers iront vous mettre dans le wagon.

— Docteur, — fit Marguerite, — comment vous remercier?

Le docteur eut un sourire mélancolique et murmura :

— Mais, c'est mon métier, madame. Le métier que j'ai choisi.

Grâce à l'assistance de cet homme excellent, Marguerite et son mari furent conduits sans encombre jusqu'à la gare pour un des trains du soir. Les infirmiers déposèrent un moment le blessé sur un fauteuil de la salle d'attente. Ce lieu sentait la vieille mairie, une odeur douceâtre de colle, de cendre froide, d'humanité lasse et de gaz d'éclairage.

— Oh! — dit le blessé, souriant. — L'odeur de la France!

Il était extraordinairement faible et, dès qu'on cessait de le soutenir, se laissait glisser de côté. On l'avait gratifié, à la prière du docteur, de deux béquilles neuves dont il ne pouvait se servir. Les passants regardaient, avec un respect craintif, ce voyageur décharné, presque transparent comme un fantôme. Les infirmiers le portèrent jusqu'au wagon.

C'était une voiture médiocre et mal chauffée. Mais, sur la banquette où le blessé fut déposé, il n'y avait, par bonheur, qu'un seul voyageur, un jeune homme. A peine le train parti, ce jeune homme souleva son chapeau :

— Madame, si le monsieur veut s'allonger.

Il sortit dans le couloir, fumer des cigarettes, et ne reparut qu'au matin pour prendre son bagage en s'excusant.

La nuit fut longue. Les voyageurs assis à côté de Marguerite s'efforçaient de dormir, intimidés par la présence de cet extraordinaire compagnon. Marguerite, vers le matin, se mit à genoux et saisit la main du malade. Cette main tremblait sans arrêt. Marguerite se prit à souffler dessus, ouvrant bien la bouche pour que l'haleine fût chaude. De temps en temps, le malade tendait l'autre main et disait d'une voix insensible : « Les deux. J'ai si froid, si froid. »

A la gare de Lyon, Marguerite trouva un porteur serviable et gai qui, jetant les yeux sur le blessé, n'hésita pas une seconde :

— Ça me connaît. J'ai fait la guerre. Attendez, madame. On va le placer sur un petit chariot.

Le long calvaire s'achevait. Le malade et les pauvres bagages furent hissés dans un taxi.

— Allez doucement, — disait Marguerite.

Il pleuvait. Le franc jour ne se décidait pas à paraître. Les feux des boutiques se reflétaient encore sur le bitume lavé.

En arrivant près du Jardin des Plantes, le blessé sortit de la torpeur.

— Marguerite, — dit-il, — je t'avais promis de ne revenir ni en réprouvé, ni en mendiant.

Marguerite étreignit la grêle poitrine dans son bras reployé.

— Tu reviens, — dit-elle. — Tu me reviens. C'est assez.

Le blessé ne dit plus rien. Il semblait faire un grand effort pour conserver les yeux ouverts.

La voiture s'arrêta bientôt dans la petite rue du Pot-de-Fer. Le chauffeur posait les bagages sur le trottoir. Il dit : « Comme vous allez être embarrassée, madame. » Marguerite regardait autour d'elle. Les ménagères et les ouvriers se rendaient au travail. Elle retira soigneusement son manteau et son chapeau. Elle mit un pied dans la voiture et prit le blessé à plein corps.

— Que veux-tu faire, Marguerite? — dit-il avec effarement.

Elle répondit :

— Te monter chez nous.

Elle venait de se redresser d'un coup de rein. Elle était encore robuste et courageuse. Les passants du trottoir la virent soulever avec lenteur cette forme humaine dont la tête s'abandonnait, se balançait. Elle s'engagea dans le couloir et commença de monter l'escalier aux degrés rongés par des millions de pas. Le blessé ne pesait pas lourd. Marguerite devait quand même s'arrêter à chaque étage et souffler longuement. Une fois, le moribond ouvrit la bouche et dit :

— Oh! j'entends ton cœur.

Parvenu sur le palier du quatrième étage, Marguerite chercha la clef dans son sac. Le blessé se cramponnait avec effroi.

La porte ouverte, Marguerite reprit son fardeau, comme on porterait un enfant, à plein bras, et pénétra dans le petit logement. Elle se dirigeait vers le lit; mais elle perçut un souffle :

— Sur mon vieux canapé, je te prie.

C'était un meuble ancien, revêtu d'une housse élimée. Dans cet asile d'ombre, le rêveur avait, pendant toute une existence d'homme, médité, souffert, cent fois refait la vie et le monde. Il s'y étendit en grelottant, et Marguerite accumulait les manteaux, les couvertures, et cherchait même le vieil édredon rouge, héritage d'un temps lointain.

Et, tout de suite, les bagages montés, Marguerite alluma du feu, puis elle revint s'asseoir auprès de son mari.

Le visage du blessé, maintenant, exprimait une paix profonde. De temps en temps, il entr'ouvrait la bouche

comme pour parler, et ses lèvres frémissaient finement. Il ouvrit les yeux, vers midi, jeta sur Marguerite un regard bien droit, bien pur, et dit :

— Oh! si je devais recommencer une autre vie, il me semble que je saurais. Comme ce serait simple! Comme nous serions heureux!

Il retombait dans le silence. Marguerite demanda :

— Veux-tu boire quelque chose?

— Non. Je ne veux rien. Reste là seulement. Merci. Je suis bien, très bien, très content.

Trois ou quatre heures passèrent encore. Comme le jour déclinait, le moribond commença de divaguer sereinement. Il soupirait des paroles sans suite, murmurait « ma vie... ma vie... » et une sorte de sourire paisible s'ordonnait petit à petit sur ce visage torturé.

Il ne bougeait plus depuis longtemps et la nuit était tout à fait noire quand Marguerite, rencontrant dans l'ombre une joue creuse, comprit que la chaleur commençait de s'en retirer.

FIN

GEORGES DUHAMEL

Dors, dors, pauvre homme! Dors, toi, mon ami, mon frère malheureux. Retire-toi dans le néant d'où je t'avais fait sortir, ô compagnon de ma jeunesse et de mon âge mûr. Tu as bien assez souffert par moi, et j'ajoute aussi pour moi. Tu as, depuis tant d'années, bien assez souffert en moi. Il est temps que je t'abandonne, maintenant que vient le soir. Tu ne marcheras plus à ma gauche, dans les ruelles creuses et pourries de la Montagne Sainte-Geneviève. Tu ne me réveilleras plus, la nuit, pour me tourmenter de tes rêves. Est-ce possible? Est-ce possible? Je vais donc te quitter, mon frère, à l'heure où, recru de chimères, j'accepte, avec un calme désespoir, de n'être que ce que je suis.

G. D.

APRÈS
LES ÉLECTIONS ALLEMANDES

On s'accorde à dire que la vie constitutionnelle est suspendue en Allemagne. Et pourtant!... Existe-t-il un pays où l'on vote autant?... En cinq mois, les Allemands sont déjà allés quatre fois aux urnes. « Quand un malade a la fièvre, ce n'est pas en lui mettant le thermomètre tous les quarts d'heure qu'on le guérira », remarquait récemment Mgr Kaas. La vérité est que la machine politique allemande fonctionne d'une façon désordonnée. L'Allemagne donne un spectacle de révolution larvée, de guerre civile au ralenti, de demi-dictature et de demi-liberté (tout cela se passant dans un cadre pseudo-constitutionnel), qui serait bien la chose la plus ahurissante qui soit au monde, si presque tout n'était pas déjà à l'envers sur la douce planète où nous vivons...

Donc, le 31 juillet dernier, le peuple allemand a élu un nouveau Reichstag pour remplacer celui que le chancelier von Papen avait dissous en prenant le pouvoir. Deux fois de suite, une dissolution anticipée est venue mettre un terme aux législations allemandes. Dissolution en juillet 1930, dissolution en juin 1932. Les parlements d'outre-Rhin en sont réduits à la moitié de leur existence normale. A quand la prochaine dissolution?

Pour apprécier celui qui vient d'être élu, le mieux est de jeter un coup d'œil sur ses devanciers. Aux élections du 12 décembre 1924 (lendemain de l'accord de Londres et la mise en œuvre du plan Dawes) le peuple allemand avait

élu : 14 nationaux-socialistes, 103 nationalistes (Hugenberg), 131 socialistes, 45 communistes, 51 populistes, 32 démocrates, 88 centristes et populistes bavarois, 13 économistes, etc. Aux élections de 1928, le fait saillant est le recul marqué des nationalistes qui tombent de 103 à 73 et l'avance des socialistes qui passent de 131 à 152.

Les nationaux-socialistes perdent deux sièges (14 à 12) les communistes en gagnent 9 (45 à 54). Les centristes et les bavarois passent de 88 à 78, les populistes de 51 à 45; les économistes font un bond : 13 à 23. — En septembre 1930, renversement total de la situation. C'est que la « crise économique » est déjà très accentuée en Allemagne et que le chômage s'installe. Les hitlériens prennent une avance vertigineuse. Ils étaient 12 dans l'ancien parlement. Ils sont 107 dans le nouveau. Les communistes gagnent aussi (54 à 77). Les nationalistes s'effondrent — il ne sont plus que 41. On compte 97 centristes et populistes bavarois, 30 populistes, 23 économistes, 14 démocrates et quelques petites fractions de droite modérée. Enfin, le scrutin du 31 juillet 1932, envoie 230 hitlériens au Reichstag, 37 nationalistes Hugenberg, 89 communistes, 133 socialistes, 98 centristes et bavarois. Quant aux partis moyens, ils n'existent pour ainsi dire plus. Ils représentent en tout 15 députés... Il y a lieu de remarquer, d'ailleurs, que le nombre des votants s'était accru de plus de deux millions; le nouveau Parlement compte 30 députés de plus que le précédent. Le fait saillant des élections du 31 juillet, c'est la simplification, sinon de la politique allemande, du moins des partis allemands. Finie, cette mosaïque subtile de formations secondaires qui, de même que chez nous, permettait à un gouvernement sans majorité homogène de vivre au jour le jour en se conciliant certaines voix. Il n'y a plus, à l'heure actuelle, que 5 partis en Allemagne. A l'extrême droite et à droite, le front hitlérien et nationaliste qui bloque 15 905 741 voix et 267 sièges. A l'extrême gauche et à gauche, les communistes et les socialistes (mais qui ne s'entendent pas) qui représentent 13 229 339 voix et 222 sièges. Au centre, enfin, les catholiques (y compris les catholiques bavarois) qui groupent 5 776 954 voix et 98 sièges. Le reste est négligeable.

Le nouveau Reichstag compte 607 mandats. La majorité absolue est de 304, or il n'y a pas de majorité absolue possible à gauche — les communistes s'excluant par définition de toute majorité positive. Il n'y en a pas au centre et il n'y en a même pas à droite. La seule combinaison qui puisse donner une majorité importante est l'alliance des hitlériens, des nationalistes et du centre. En fin de compte, le centre est donc le seul et le véritable arbitre de la situation parlementaire. S'il accepte de collaborer avec les nazis et si les nazis acceptent de collaborer avec lui, le Reichstag peut fonctionner et la politique allemande reprendre un cours à peu près régulier. Si cet accord ne se fait pas, il n'existe aucune issue parlementaire normale.

Resteraient alors quatre solutions. L'interdiction pure et simple du parti communiste — ce qui enlèverait 89 voix à l'opposition. Mais quelle partie à jouer! Une nouvelle dissolution du Reichstag. Mais à quoi cela servirait-il? Le maintien *per fas* et *nefas* du cabinet actuel (c'est évidemment ce qu'il espère). La prise du pouvoir total par un coup de force hitlérien. Mais des factieux qui comptent leurs voix et qui au lendemain de « la victoire foudroyante » observent sagement la trêve politique de dix jours ont de plus en plus l'air d'être des factieux en peau de lapin...

Quoi qu'il en soit la situation reste plus embrouillée que jamais outre-Rhin et il fallait s'y attendre. Si elle ne se tranche pas inopinément par une décision héroïque, elle sombrera dans un maquignonnage byzantin. Il ne faut pas perdre de vue, en effet, que la situation politique est également en suspens en Prusse. En somme, il y a deux gouvernements à former, l'un pour le Reich, l'autre pour la Prusse et la position des partis est identique dans les deux cas. Là se trouve sans doute la clé du problème. Selon la formule hugolesque « Passe-moi l'arsenic, je te passe les nègres, » des marchandages ministériels s'opéreront sans doute entre Prusse et Reich qui permettront, à la longue, d'amalgamer hitlériens, nationalistes et centristes, chacun recevant une certaine satisfaction; ici à l'aide des cultes et d'une réforme scolaire, là à l'aide de la police et d'une réforme administrative et partout avec des prébendes. On aura ainsi un régime nègre-

blanc en Prusse et blanc-nègre dans le Reich, jusqu'au jour où tout cela craquera de nouveau, où nous verrons les équivoques se dégonfler, et, sous la double influence des déceptions et des appétits, le national-socialisme se diviser en trois tronçons; une part s'embourgeoisant au pouvoir; une autre s'y exaspérant et reprenant sa liberté mystique et révolutionnaire et le plus gros passant au communisme. Car, en temps de crise économique et de chômage, ce qu'il y a de plus avantageux pour un parti, c'est de rester vierge. Révolution ou compromis, telle est, en définitive, l'alternative devant laquelle l'Allemagne se trouve. Mais le compromis, c'est la réalité même de la vie collective allemande.

***

On vient de le voir dans le conflit qui a éclaté entre le Reich et les États. Conflit plein d'enseignements et de perspectives, mais qu'on aurait bien tort d'interpréter en France comme une fissure quelconque survenue dans l'unité du Reich. Précisément, ce sont ces antinomies internes que nos esprits logiques, habitués depuis si longtemps à penser un état homogène et parfaitement unifié ont tant de mal à admettre. Nous ne parvenons pas à comprendre que l'Allemagne puisse à la fois être *une* et *diverse*. Allemands du Sud et Allemands du Nord se disputent-ils, voyons-nous la Bavière réagir violemment contre les actes dictatoriaux de Berlin qu'aussitôt nous imaginons « des Allemagnes » et nous soupirons en évoquant la politique de Mazarin ou de Vergennes; nous condamnons une fois de plus le traité unificateur de Clemenceau... Il n'est pas de regrets plus superflus. Certes le problème de *la vie intérieure allemande* existe toujours et peut-être est-il entré dans une phase critique. Mais le problème de l'*Allemagne tout court* est bel et bien résolu et tout ce que l'on échafaude à ce sujet n'est qu'abstractions.

Je viens de dire que le problème de la *vie intérieure* allemande allait peut-être entrer dans une phase critique, on peut se demander, en effet, comment s'y prendront les hitlériens, s'ils occupent le pouvoir pour manier cette mécanique

infiniment fragile et compliquée qu'est le Reich. Déjà, en procédant vis-à-vis de l'ancien gouvernement prussien à une « opération de police un peu rude » le chancelier von Papen s'est attiré de vives réactions de la part de certains États et il a dû aller à Stuttgart pour calmer les appréhensions de leurs délégués et composer avec eux. Or il n'est pas douteux qu'un gouvernement hitlérien ou semi-hitlérien devrait, *en principe* (s'il reste fidèle à sa « doctrine ») avoir la manière encore plus forte vis-à-vis des particularismes allemands. Et ceci nous ménage peut-être d'assez curieux développements.

C'est que si la constitution de Weimar a aboli les formes dynastiques du fédéralisme allemand; si même elles les a réduites — de nombreuses principautés ont été fondues dans tel ou tel État — elle a cependant respecté ce fédéralisme; sur certains points, elle l'a même rendu plus vivant. En fait, les « Républiques » allemandes — (les anciens états, qui ont pris le nom de « Länder » — territoire — vis-à-vis du Reich, s'intitulent eux-mêmes : républiques) — possèdent chacune leur constitution, leur parlement, leur gouvernement, leur administration, leurs fonctionnaires. Elles ont leur police, leur instruction publique, leur législation agricole, religieuse, culturelle. Elles entretiennent même entre elles une représentation diplomatique (mais des soucis d'économie réduisent chaque jour ces vestiges du passé). Certes, un tel chevauchement de réseaux administratifs — car au-dessus des réseaux régionaux règne le grand réseau administratif du Reich qui dispose de l'armée, de la politique extérieure, d'une partie des finances, etc. — représente une déperdition de forces, un luxe de dépenses, un archaïsme qui s'accordent aussi mal avec la vie moderne qu'avec la précarité des finances publiques. Il n'en est pas moins vrai que cette organisation en partie double répond encore aux habitudes de la vie collective allemande. N'oublions jamais — nous qui sommes « faits » depuis Louis XI, en tout cas depuis Louis XIV — que les premiers efforts d'unification datent, en Allemagne, d'à peine cent ans et que l'empire bismarckien a tout juste deux générations...

Cependant, un aménagement aussi délicat que celui du « Reich » et des « Länder » demande, pour fonctionner harmo-

nieusement, une vie intérieure calme, un accord à peu près stable entre les diverses parties qui le constituent. Or depuis que la nation allemande, sous la double influence de la crise économique et de l'agitation hitlérienne, est en proie à un désordre moral et à une anarchie spirituelle sans précédent, les rouages grincent à l'intérieur de la machine allemande et les accidents deviennent de plus en plus fréquents et sérieux. « Le manque de synchronisme entre les consultations populaires en Allemagne est la cause de la crise fédérale actuelle — écrit M. Paul Ravoux dans une étude absolument remarquable qu'il a récemment publiée dans l'*Europe Nouvelle*[1] — il a contribué en même temps à en retarder l'éclat... Au fur et à mesure que la contrainte résultant de la défaite et du traité pèse moins durement sur l'Allemagne, le poids de l'unité se fait sentir... l'unification totale du Reich n'ayant pu être réalisée, il importe d'assurer d'une manière effective la prépondérance de l'Empire. Telle est la grande idée politique des militaires allemands, dont le général von Schleicher est le représentant le plus connu... le meilleur moyen serait de rétablir l'union personnelle entre la Prusse et l'Empire, comme du temps de Bismarck. Ce nouveau Preussen-Deutschland aurait pour tâche d'absorber successivement les autres États d'importance moindre et viserait en fin de compte à unifier l'Empire sous l'hégémonie d'une Prusse élargie jusqu'à devenir toute l'Allemagne. Ces plans aventureux expliquent l'émoi des États du Sud, lors de l'intervention du chancelier dans la politique intérieure de la Prusse. L'arrière-pensée du général von Schleicher était de supprimer le fédéralisme... »

Ainsi, dans la crise que subit actuellement le fédéralisme allemand — c'est-à-dire la survivance des anciennes souverainetés régionales — deux courants distincts s'exercent dans le même sens. Un courant nettement militariste et prussien qui voit, dans une mainmise de la Prusse sur l'ensemble du Reich, le seul moyen d'imposer un ordre absolu à l'Allemagne. Un courant hitlérien, fondé à la fois sur la conception précédente et sur l'idée — d'essence franchement socialiste et révolutionnaire — que le fédéralisme et le particularisme sont des obstacles désuets au mouvement qui doit

1. Le Reich et les pays. *Europe Nouvelle* du 9 juillet 1932.

emporter le peuple allemand vers de nouveaux destins. On retrouve là, une fois de plus, les éternelles contradictions de l'Allemagne.

***

Tout cela finira-t-il par la résurrection de l'empire monarchique? Et le régime impérial dynastique est-il le seul, au bout du compte, qui convienne à un complexe politique aussi embrouillé? C'est possible. Tout est possible, en Allemagne, à l'heure qu'il est. Bien fou celui qui se risquerait à faire des prophéties rigides. Je ne pense pas cependant — en raison même de cet embrouillement — qu'une restauration monarchique puisse se produire aussi facilement qu'on le croit chez nous. Car le jour où un Hollenzollern remonterait sur le trône (même en passant par l'étape classique de la présidence du Reich) ce jour-là même, ou plutôt la veille, le prince Rupprecht de Bavière rentrerait dans le palais royal de Munich et de tous les côtés, en Allemagne, il se produirait des contre-coups de ce genre qui n'iraient pas sans provoquer de très graves difficultés. C'est bien ce caractère perpétuellement « multilatéral » de la politique allemande qui rend malaisées les solutions, *a priori*, les plus simples et qui font qu'outre-Rhin, malgré les attitudes tranchantes, tout se termine presque toujours par des compromis. Beaucoup d'eau coulera encore sous les ponts de l'Elbe, du Mein et de la Sprée avant que le peuple allemand ait purgé, dans sa vie intérieure, le séculaire héritage des diètes du Saint-Empire.

Quant à la question de savoir si une restauration monarchique serait souhaitable, non seulement du point de vue allemand mais du point de vue européen, c'est une tout autre affaire. J'entends bien que des émissaires plus ou moins camouflés vont en murmurant à nos oreilles que « l'empire, c'est la paix »... (tiens, c'est curieux, j'ai l'impression d'avoir déjà entendu ça!...), que le kronprinz Wilhelm est un homme mûr, parfaitement raisonnable, orienté vers l'entente franco-allemande; que d'ailleurs, dès le lendemain de la bataille de la Marne, il avait été le seul, dans les conseils du Kaiser, à préconiser une paix immédiate, ce qui prouve son sens politique; que son avènement marquerait le retour à une Europe

ordonnée et bien portante et ceci et cela... — Laissez-moi rire. Je veux bien admettre que l'ex-kronprinz ne soit plus tout à fait le jeune étourneau qui, d'une tribune du Reichstag, applaudissait à tout rompre les adversaires bellicistes de Bülow. Je ne dis pas qu'il rêve de plaies et de bosses, mais je dis que demain, s'il était au pouvoir — il serait aussitôt la proie d'un entourage qui sans peut-être avoir le désir d'une guerre immédiate, persiste cependant à considérer la guerre comme le seul moyen politique que les hommes « réalistes » aient à leur disposition et s'arrange en conséquence... C'est d'ailleurs la tendance qui prévaut dans les milieux réactionnaires militaristes qui détiennent actuellement les avenues du pouvoir en Allemagne. Grattez l'un de ces dirigeants, et sous des dehors « modernes », vous trouverez l'officier prussien cent pour cent, tout imbu des « vertus » mystiques de la guerre, pénétré de sa « nécessité » sociale et prêt à pousser de vigoureux « Hoch! Hoch! Hoch! » en l'honneur des exploits que l'armée allemande ne manquera pas d'accomplir un jour et des conditions de paix qu'elle dictera... Sachons-le bien, la restauration des Hohenzollern c'est tout simplement la cristallisation pure et simple de cet aimable état d'esprit et de cette séduisante doctrine politique. C'est pour cela — dois-je le dire! — que si fous qu'ils soient, j'aime encore mieux les hitlériens que ce genre de militaires d'ancien régime. Car le hitlérisme est un mouvement passionnel, où il entre toutes les possibilités — y compris les plus désastreuses — mais aussi un certain idéal, une certaine préoccupation humaine; tandis que « l'idéologie » de Potsdam, c'est le « pas de l'oie » et rien de plus.

Certes, il serait absurde et contraire à la vérité de généraliser la formule : système monarchique = esprit de guerre, quand on voit, par exemple, ces admirables régimes monarchiques britannique, belge, hollandais, scandinaves qui ne sont que sagesse, équilibre, pacifisme et rendent bien vaines les prétentions républicaines. Nous-mêmes, si nous consultons notre histoire, nous ne pouvons oublier que c'est la tradition jacobine qui est intransigeante et militariste et la tradition monarchique qui représente l'esprit de conciliation diplomatique (mais tout est à l'envers depuis cinquante ans dans la position des partis politiques français). Qui donc fut plus

profondément pacifique et même pacifiste qu'un Vergennes, avant la Révolution et un Louis-Philippe peu de temps après? Et même quand on considère l'Allemagne, n'y a-t-il pas d'essentielles distinctions à établir entre les Hohenzollern, leur politique, leurs façons de vivre et de régner et les Wittelsbach — par exemple — ou cette maison grand-ducale de Bade, ou l'ex-famille régnante de Saxe, ou ces petites maisons princières, qui, dans leurs capitales stendhaliennes, menaient des existences si patriarcales, si dignes du respect et de l'affection de leurs sujets? Non. Aucune assimilation possible entre ces mœurs dynastiques et l'insupportable mise en scène des Hohenzollern, leur phraséologie truculente, leur mystique de la poudre sèche et leurs appels du pied. On perd son temps en nous persuadant que la Restauration serait un gage de félicité universelle et de paix. Ceci ne signifie pas, hélas, que cette mauvaise plaisanterie nous sera épargnée, car, encore une fois, tout est possible dans l'état d'anarchie spirituelle où est l'Allemagne. Mais cela signifie que, le jour où nous serons placés devant cette réalité, nous ferons bien de nous tenir pour avertis.

***

Parmi tant d'incertitudes, il est une chose, cependant, qui ne comporte aucun mystère. C'est la politique extérieure que suivra demain le Reich, quels que soient les hommes qui le gouverneront. Car, s'il y a des divergences en ce qui concerne les méthodes, il n'y en a point quant au fond des revendications à faire valoir. Au reste, nous aurions mauvaise grâce à nous montrer surpris de cet accord. En dépit des apparences dont la diversité tient seule à des questions de mots, l'unanimité profonde, en matière de politique extérieure, est de règle dans tous les pays.

Or, depuis quelques années déjà, c'est un fait que la politique extérieure allemande s'est de plus en plus « radicalisée ». Pour deux raisons. D'abord, parce qu'au fur et à mesure que la guerre s'éloigne de nous, il est normal que les plaies et les charges qu'elle a laissées paraîtront de plus en plus insupportables aux jeunes générations et que celles-ci cherchent impa-

tiemment à s'en délivrer. Ensuite parce que la crise mondiale ayant jeté l'Allemagne dans un marasme sans précédent, ses dirigeants ont trouvé plus facile de rejeter sur l'étranger — et particulièrement sur la France — toutes les responsabilités de la situation tragique de leur pays. A force de s'être entendus rabâcher matin et soir que le « traité de Versailles » était la cause de tous leurs maux, les Allemands croient à ce dogme national dur comme fer. C'est qu'il y a des vérités qui ne sont pas bonnes à dire. « Que voulez-vous, — m'a avoué un jour un de mes amis allemands, conservateur d'ancien régime, avec lequel je discutais des origines de la guerre — que voulez-vous, nous autres, appartenant à la classe dirigeante nous ne pouvons tout de même pas reconnaître que la politique extérieure impériale est responsable de la guerre. D'abord parce que un sentiment bien naturel de dignité nationale s'y oppose. Et puis, parce que si nous reconnaissions que nous avons commis ou laissé commettre ce crime, il n'y aurait vraiment aucune raison pour que le peuple ne nous torde pas le cou. » Le même sophisme s'est reproduit à propos de la crise économique. La classe dirigeante allemande préfère clamer sur tous les tons que le traité de Versailles et la France sont responsables de l'intensité qu'elle revêt en Allemagne plutôt que d'admettre que si l'Allemagne souffre plus que tout autre nation européenne du désordre économique actuel, c'est que sa structure interne, telle que les deux dernières générations l'ont aménagée, est foncièrement malsaine.

Certes, personne ne songe à nier que la social-démocratie a une part de responsabilité dans ce désordre, ayant administré les finances du Reich avec gabegie et multiplié sans mesure la législation sociale. Mais pourquoi la social-démocratie a-t-elle pu pousser ses avantages jusqu'au point de rompre l'équilibre de la nation? Parce qu'elle a trouvé en Allemagne le milieu le plus favorable pour se développer avec excès. Et qui a créé ce milieu? Les pires adversaires du socialisme. Depuis soixante ans, en effet, l'Empire allemand est devenu un pays de civilisation urbaine et industrielle. Il y a 46 millions d'Allemands sur 65 qui sont parqués dans des villes, dont 10 millions dans des cités qui dépassent 500 000 habitants. Voilà des chiffres qu'il ne faut jamais perdre de vue

quand on raisonne sur l'Allemagne. Car le citadin est plus exigeant que le paysan. Il faut qu'il travaille pour vivre (l'inflation ayant détruit le peu de bourgeoisie « rentière » qui restait) et comment travaillerait-il si ce n'est industriellement? Ainsi les deux tiers de la population se trouve-t-elle liée aux fluctuations de l'économie. Si, par son jeu naturel, l'économie ne suffit plus à la faire vivre, il faut qu'elle trouve ailleurs ses moyens de subsistance. C'est alors qu'elle compte sur l'État pour les lui fournir. On dit que la démocratie n'existe plus en Allemagne. Je veux bien le croire. Mais il y a une chose qui existe toujours, c'est le prolétariat. Un innombrable prolétariat. Tout le « problème allemand » est un problème de prolétariat. Voilà ce qu'oublient volontiers les grands propriétaires, les chefs de l'industrie d'outre-Rhin, toute cette classe de féodaux qui essayent de réagir contre un état de choses qu'ils ont créé et qui s'imaginent naïvement pouvoir se dérober à ses conséquences en se réfugiant dans une politique « réactionnaire ». En somme, ce que l'on paye aujourd'hui outre-Rhin, bien plus que la guerre perdue ou le séjour au pouvoir des socialistes, c'est une longue suite d'erreurs due à la mégalomanie de l'ère bismarckienne. Nos 5 milliards de 1870 ont servi aux Allemands pour s'équiper d'une façon prodigieuse, pour changer du tout au tout leur train de vie. Quand on examine les courbes industrielles de cette période, on est effaré par leur élan. Veut-on des chiffres? En 1880, la production des houillères est de 50 millions de tonnes, celle de la fonte de 2 millions et demi. En 1905, on passe à 121 millions pour la houille et à 11 millions pour la fonte. En 1912, à 180 millions et à 18. De 1851 à 1871, 200 sociétés capitalisaient 2 400 millions de marks. Ces mêmes sociétés représentaient plus de 20 milliards en 1914. L'Allemagne entière, prise de vertige, se machinise, s'électrifie, s'industrialise. La Westphalie, la Silésie deviennent des forges tentaculaires. Partout, ce ne sont que gares, dépôts de marchandises, usines, fabriques, laboratoires qui se construisent. Le monde est inondé de produits allemands, car il faut exporter au maximum pour que la « machine » tourne à plein et rende... Cependant les campagnes se vident comme par enchantement au profit des villes. Dès 1895 une

voix jette un cri d'alarme. C'est celle du ministre de l'Intérieur, le baron von Rheinbaben. M. von Rheinbaben signale, de façon pathétique, que l'Allemagne est lancée, à toute vapeur, sur une voie sans issue. L'écoute-t-on? Non pas. On continue. La veille même de la guerre, un autre Allemand célèbre, Ballin, écrit un article qu'on a trop oublié. Il y affirme qu'une crise sans précédent menace le pays, que l'Allemagne va être dévorée par le fléau du chômage, que les faillites vont se succéder, que l'édifice doré, mais fragile, de l'Empire craque de tous les côtés. Un mois après, la guerre éclate et Ballin se tue. « Invoquant trois chiffres qui fascinaient la nation, a écrit M. Charles Bonnefon dans son intéressante *Histoire d'Allemagne* : les 80 millions d'habitants que le Reich compterait en 1925; les 18 milliards de marks du commerce qu'il fallait porter à 25 milliards; les 50 millions d'habitants groupés dans des villes et que le chômage guettait, le parti militaire posait en dogme que la guerre était inévitable. Et il s'y préparait en conséquence. » Le malheur est que les rudes leçons qu'ils ont reçues n'ont pas ouvert les yeux des Allemands. Je disais plus haut qu'on était effaré lorsqu'on considérait les courbes de l'essor industriel allemand entre 1870 et 1914. On l'est davantage lorsqu'on poursuit cet examen après la guerre : de 1920 à 1930, sous l'influence des méthodes américaines, et de l'absurde mystique de la « production », l'Allemagne, en se rationalisant à outrance n'a fait qu'accroître sa puissance industrielle, comme si la capacité d'absorption des marchés étrangers était sans limite. « Nous avons trop parlé fer, pétrole, charbon, disait Stresemann dans un discours aux Autrichiens; nous avons faussé le sens de notre vie, oublié notre raison d'être. » La conséquence de ce déséquilibre? La ruine de l'État qui doit supporter aujourd'hui le poids accablant de ces constructions artificielles. Car comme tout est malsain en Allemagne, industrie, banque, agriculture, commerce, il faut que l'État intervienne partout, qu'il subventionne à tour de bras, qu'il renfloue à gauche, à droite pour que tout le système allemand ne s'effondre pas dans un cataclysme inimaginable... Mais combien de temps un tel régime peut-il durer? Et, encore une fois, qui est responsable de cette situation tragique? Les

dirigeants du Reich me font vraiment rire quand ils répondent que c'est le traité de Versailles, et la social-démocratie!

Quand je dis qu'ils me font rire... c'est une manière de parler! Car, précisément, ce qui est grave dans l'état psychologique du peuple allemand, c'est que pour ne pas lui révéler la vérité telle qu'elle est, ses chefs ont pris l'habitude d'accuser autrui — c'est-à-dire nous — de tous les maux qui les accablent. Le résultat de cette tactique est qu'elle a porté au maximum la fièvre obsidionale dont l'Allemagne souffre à l'état chronique mais qui n'a jamais été aussi aiguë qu'aujourd'hui.

On dira que le champ d'activité de la politique extérieure allemande (et partant la fièvre obsidionale) se trouve réduit du fait de la conférence de Lausanne qui a « réglé » la question des réparations. Savoir. Sans doute l'accord de Lausanne a-t-il ramené la valeur de la dette, réparations de 37 annuités à 2, ce qui eût été considéré, même en Allemagne, comme un résultat inouï et inimaginable il y a un an. Mais aujourd'hui, même un forfait si réduit paraît encore abusif aux Allemands et ils sont fermement décidés à ne plus jamais décaisser un pfennig au titre des charges de guerre. C'est aussi que nous n'avons pas su saisir les occasions quand elles s'offraient à nous. Lorsque, il y a un an, M. Laval est allé à Washington et à Berlin, il avait en main tous les éléments pour déterminer, aussi bien en matière de réparations qu'en matière de réduction des dépenses militaires, un accord franco-anglo-germano-américain qui eût provoqué une détente internationale considérable, sauvegardé l'essentiel de nos droits et amorcé entre les États-Unis et nous une politique vraiment constructrice. Les mois ont passé. Les difficultés se sont accrues. Nous avons dû tout abandonner des réparations — ou presque — et amputer notre budget militaire de 1 500 000 000 francs et cela sans en retirer *la moindre contre-partie politique, le moindre bénéfice moral.* Nous payons ainsi, et lourdement, la faute de ne pas avoir su ménager à temps la part du feu. La responsabilité en revient à l'aboulie diplomatique des deux dernières années de la précédente législature. Ceci dit, il reste que, même sur le terrain financier, pourtant déblayé jusqu'au dénuement, nous nous heurterons

encore à de sérieuses difficultés. Le spectre des réparations, même fictif, jouera encore un rôle dans la polémique franco-allemande, car les réparations, c'est pour les Allemands une *obsession psychologique*, bien plus qu'une obsession matérielle. Puis il y aura la question des dettes privées. Car nos amis anglais se sont fait beaucoup d'illusions en croyant que l'accord de Lausanne suffirait à délivrer définitivement leurs créances commerciales des risques qui pèsent sur elles. Déjà la campagne en faveur de la réduction du taux d'intérêt est amorcée. Elle ne fera que croître et embellir. Actuellement l'Allemagne est obligée de décaisser 1 800 000 000 marks tous les ans pour assurer le service de ses emprunts commerciaux et privés. Charge équivalente à celle de feue l'annuité Young. La perte de substance que représentent de tels transferts est évidemment énorme, si l'on tient compte de l'affaissement économique et de la diminution sans cesse croissante de l'exportation. Il ne peut y avoir d'assainissement définitif des finances allemandes que si l'Allemagne arrive à réduire — et considérablement — cette hémorragie. Mais il faudra alors que cette réduction se fasse sur le dos de quelqu'un. La cessation de l'hémorragie-réparations s'est faite sur notre dos (et par conséquent aussi sur le dos des Américains). La réduction de l'hémorragie-dettes privées se fera sur le dos des Anglais, des Américains, des Suisses et des Hollandais. Nous entrerons à bref délai dans cette phase. Gageons qu'elle ne manquera pas de grincements. Il est vrai qu'en l'occurrence nous aurons — enfin! — le privilège d'être à peu près des spectateurs...

Viendront alors d'autres questions, celles-là politiques, c'est-à-dire psychologiques, où nous retrouverons, hélas, les premiers rôles! Celle des frontières de l'Est, celle surtout de l' « égalité » des armements. Et sur ce point nous pouvons nous attendre à de rudes assauts, à des décisions qui provoqueront peut-être une crise mortelle (ou salvatrice?) de la Société des Nations. M. le général von Schleicher, qui ne parle pas souvent, nous a nettement dit quelles étaient les intentions officielles de l'Allemagne. Or, l'Allemagne entière le soutient dans cette revendication militaire, parce que, pour le peuple, — qui se croit, de bonne foi, désarmé au milieu de nations armées jusqu'aux dents — « l'égalité », c'est la justice;

et que pour l'état-major, qui sait que les armements clandestins comportent tout de même une gêne assez sérieuse pour brusquer une mobilisation — « l'égalité », c'est la supériorité.

Ce qui est tragique — oui, tragique — c'est que pendant que l'Allemagne s'agite ainsi dans des luttes intestines inextricables et dans des revendications nationalistes radicales, sa situation, sa vraie situation, au lieu de s'améliorer, ne cesse d'empirer. Il faudrait à ce pays et à ce peuple, pour sortir peu à peu de la crise qu'il traverse, un calme, une tranquillité, un ordre, une méthode, une bonne volonté extérieure qui lui font horreur. Plus il souffre, plus il s'excite, aggravant ainsi son état et Dieu sait jusqu'où cette psychose collective le mènera?

Aujourd'hui, le devoir des vrais pacifiques est de crier : casse-cou. De toutes les forces de leur volonté de paix et de cohésion internationale, il leur faut barrer la route aux pêcheurs en eau trouble; dénoncer leurs agissements, leur tactique; déjouer leurs pièges. Car la paix exige un effort de volonté tout aussi inflexible que la guerre. Un moyen existe encore d'empêcher que l'Europe ne sombre dans de nouvelles catastrophes, c'est que les Grandes Puissances résolument pacifistes — et pacifistes, non pas dans le sens d'un conservatisme desséché, mais dans le sens de l'évolution paisible des événements — au premier rang desquelles se rangent la France, la Grande-Bretagne et les États-Unis, s'accordent pour faire comprendre aux amateurs d'aventures que toute tentative de leur part se briserait contre leurs forces conjuguées. L'avenir de la civilisation occidentale est à ce prix.

WLADIMIR D'ORMESSON

PRADIER

I

QUELQUES POINTS DE LA VIE DE PRADIER

James Pradier (Jean-Jacques Pradier serait plus régulièrement exact, car ce prénom de James fut choisi par l'artiste, au détriment de ceux que lui avait attribués une mère nourrie dans d'admiration fanatique de Rousseau) — James Pradier naquit à Genève en mai 1790. Cette date devait permettre à sa petite enfance, quand le XIXe siècle commença, de prendre conscience de cet événement. Ce nouveau siècle débutait d'ailleurs dans une splendeur qui devait fortement frapper les jeunes imaginations, et celle de Pradier d'une façon d'autant plus vive qu'il en tira bientôt un bénéfice personnel.

En effet, il se trouvait issu d'une famille languedocienne qui s'était réfugiée en Suisse après la révocation de l'Édit de Nantes. Or, quand Genève s'agrégea à l'unité française par l'effet des victoires napoléoniennes, la naturalisation de Pradier s'effectua en quelque sorte comme une récupération de nationalité originelle. Denon, qui l'avait distingué au cours de ses inspections provinciales, l'avait dirigé sur Paris et sur l'École des Beaux-Arts. Élève de cet établissement, premier grand prix de Rome à vingt ans et professeur à trente-cinq, il put courir une carrière officiellement française. Il fut d'ailleurs un sculpteur officiel en un temps où nul discrédit ne s'attachait à cette épithète. L'État se trouvant le principal client des artistes, il n'en était point alors qui

n'aspirât à se la voir décernée. Plus ils se sentaient de mérite, plus ils estimaient comme leur dû de recevoir quelqu'une des commandes distribuées par le pouvoir. Aussi les gouvernements de M. Thiers, dont des fournisseurs se nommaient Ingres, Delacroix, Rude, David d'Angers, Pradier, faisaient-ils naître des chefs-d'œuvre, tout comme ceux de Louis XIV ou des Médicis.

Dans une fraction de temps où les changements de régime furent en France plus nombreux que jamais, Pradier fut, si l'on peut dire, protégé par le signe de Napoléon. Les travaux de l'empereur avaient favorisé ses études et ses jeunes années, la décoration de son tombeau lui procura l'occasion de produire l'un de ses chefs-d'œuvre. Au reste parmi les hommes de cette génération qui, née avec le siècle, donna vers 1830 ses fruits les plus éclatants, la génération romantique, s'il faut l'appeler par son nom, bien peu se sont soustraits à l'influence napoléonienne.

Pradier fut très exactement un personnage romantique, sa physionomie a une couleur et une fantaisie qui sont à la rigueur celles de l'époque. D'autre part les circonstances de sa vie l'ont intimement mêlé aux aventures des plus marquantes personnalités du monde qui occupait alors tout le devant, de la scène.

Par ses petits côtés, sa silhouette est celle de maint autre représentant de l'école. Il s'habillait avec cette truculence même que Théophile Gautier par exemple faisait voir dans son ajustement. Couleurs voyantes, formes insolites, feutre aux larges ailes le charmaient. Il portait sa chevelure longue et répandue comme Balzac ou comme Gautier. Aucun de ses contemporains n'a parlé de lui sans décrire sa mise. Il y faisait preuve d'une capricieuse imagination. Des pantalons collants, des pourpoints, des bottes à bord découpé où voltigeaient des houppes et des glands, des capes de mousquetaire attiraient les yeux sur lui. C'était d'ailleurs un homme d'une physionomie délicieuse. Avec la maturité lui était venue, disait-on, une certaine ressemblance avec le Poussin. Il la cultivait, car il est toujours flatteur pour un artiste de rappeler un si grand maître. Aussi lui voit-on sur ses dernières

effigies les cheveux rejetés, la barbiche des vieux courtisans de Louis XIII, cet air enfin que présente le buste colossal qui, répondant à celui de Puget, garde, rue Bonaparte, le seuil de l'École des Beaux-Arts. Plus jeune, c'était un fort joli homme blond aux grands yeux sombres, plein d'élégance et de séduction légère, *aimable et charmante nature*, disait Flaubert. Il aimait vivre dans le bruit, dans les divertissements, et s'entourait de monde et de bruit pour produire. On faisait des armes dans son atelier de la rue de l'Abbaye, comme dans celui d'Horace Vernet. On y jouait du piano et de l'orgue, on y discutait. Tout Paris s'y rencontrait. Des flâneurs s'y attardaient en débitant des facéties bruyantes et des coq-à-l'âne.

Lui-même avait cet esprit plaisant, cette blague de rapin peut-être contemporaine du romantisme, puisqu'elle est déjà décrite par Balzac qui en a doué Léon de Lora dit Mistigris. Elle se maintint dans les époques suivantes et, dans *Manette Salomon*, les rapins et les artistes que les Goncourt peignirent la font encore voir. Pradier faisait des à-peu-près. Il appelait son chat blanc maître Farinier, estropiait des proverbes, disant qu'il faut battre son frère pendant qu'il a chaud ou bien que l'on n'est jamais trahi que par des chiens. Il avait l'esprit de calembour comme Victor Hugo, qui le surnommait le prince de Furstenberg, parce que son atelier de l'Abbaye donnait sur la rue de ce nom qui demeure aujourd'hui encore, cent ans plus tard, un lieu si paisiblement hanté de grandes ombres. N'avait-il pas la passion de la musique comme Ingres? Ne fut-il pas le rival de chacun de ces deux maîtres? Du premier dans l'ordre sentimental, du second dans l'ordre esthétique. Et malgré ces rivalités, ne demeura-t-il pas leur ami jusqu'au bout?

***

Ce dut être un homme léger, voluptueux et sensuel, et l'on discerne bien dans son art quelques traces d'un pareil caractère, malgré le rare degré d'excellence qu'il y atteignit, malgré l'allure prestigieuse qu'affecta sa carrière, qui en moins de quinze ans le conduisit du banc de l'écolier à la chaire du professeur. Mais ce n'est pas encore le moment de nous

occuper de l'artiste. Nous voulons nous occuper un instant encore de l'homme, pour lequel on fut souvent bien sévère. Faut-il dire que sa mémoire ait besoin d'être défendue? Certains le prétendent. Ils assurent même qu'il est impossible, sinon dangereux, de le faire. Sans doute attachait-il fort peu d'importance aux choses de l'amour, et le hasard mêla sa destinée à celles d'autres personnes qui le prenaient furieusement au sérieux. Ne réussirent-elles pas, à force de persévérance, à conférer au plus caractérisé des adultères une sorte de dignité patriarcale, tout comme Louis XIV conférait aux siens quelque chose de la majesté dont il était toujours revêtu. Lorsqu'en cheveux blancs, Victor Hugo et Juliette Drouet se voyaient entourés d'amis, sinon de descendants, et de ces admirateurs qui allumèrent les premiers feux du culte qu'on leur rend encore aujourd'hui, avec quel sentiment pouvaient-ils penser à Pradier, s'il leur arrivait de rappeler le souvenir du temps où, modèle et maîtresse du sculpteur, Juliette faisait les beaux jours de son atelier?

Assurément Pradier se comporta envers Juliette de tout autre façon que Victor Hugo. Mais si l'on veut bien admettre qu'au point de vue de la morale absolue aucun des deux ne se conduisit parfaitement bien envers elle, — et je ne sais pas comment on pourrait soutenir le contraire, — on ne saurait dire qu'en ne la traitant que comme une fort belle créature Pradier l'ait frustrée de quoi que ce soit qui lui appartînt ou qu'elle lui eût réclamé. Ces deux amants de rencontre ne s'étaient point juré de serments éternels. Au reste il semble que jusqu'ici les critiques et les historiens qui se sont occupés de cette aventure amoureuse et qui se montrèrent toujours durs à l'égard de Pradier prirent cette attitude, parce que leur sympathie et le sens de leurs études les amenaient toujours à considérer uniquement Pradier par rapport à Juliette Drouet. Faisant alors abstraction des autres aventures de cette jolie femme, ils considéraient essentiellement la conduite de Pradier à son égard pour l'opposer à la conduite, d'après eux, admirable de Victor Hugo.

Or le point de vue doit nécessairement changer, si, au lieu de se comporter de la sorte, on examine non plus Pradier dans la vie de Juliette, mais Juliette dans la vie de Pradier.

Quand, à trente-six ans il la rencontra, on ne sait où, il ne l'avait point attendue, on le pense, ni pour faire l'expérience de la femme, ni pour lui attribuer la place de compagne définitive qu'il aurait espérée en vain jusqu'alors. Dans la vie de cet homme ardent et sensuel, où tant de femmes passèrent, bon nombre avaient déjà tenu leur rôle.

La liaison qu'il avait entretenue avec cette belle patricienne romaine qui lui inspira la statue de Psyché venait de finir. Cette femme avait eu pour lui une brûlante passion, du fait de laquelle elle vit son existence entière ravagée. En 1824 elle passait triomphante au bras du sculpteur pour qui elle avait tout abandonné; vingt ans plus tard, vieillie avant l'âge, on la voyait dans les musées italiens copiant des tableaux à la miniature et vendant, pour subsister, ses travaux quelques baïoques.

L'amour de Pradier comme celui de tous les grands amoureux n'était pas sans péril. En était-il moins attrayant?

On conçoit cependant que les femmes n'étaient pas faites pour avoir beaucoup de prix à ses yeux. Un modèle moins qu'aucune autre. D'ailleurs, toute jeune qu'elle fût quand l'attention de Pradier la mit en lumière, Juliette ne devait pas être absolument inexpérimentée. De gré ou de force les historiens de cette grande amoureuse laissent flotter une épaisse obscurité sur les temps qui s'écoulent entre l'époque où elle quitta le couvent où elle fut élevée, et son apparition à l'âge de dix-neuf ans dans l'atelier du sculpteur. Ils la font passer sans transition de l'une à l'autre, exactement comme certaine héroïne de Giraudoux. Peut-on dire que cette obscurité permette toutes les hypothèses? Nous ne tenons pas à en faire de particulièrement défavorables. Nous nous croyons cependant autorisé à émettre l'idée que Juliette à cette époque ne devait pas être bien différente des personnes que l'on rencontre communément dans les ateliers, et que Pradier ne dut avoir à lui faire aucune violence pour obtenir qu'elle posât devant lui. Au reste, elle devait être parfaitement belle dans ce temps, et ne point l'ignorer. C'est un sentiment qui aide singulièrement à gravir les degrés de la table à modèle.

Inconstant, et sans doute cruel envers les femmes, comme

un héros de Porto-Riche ou de d'Annunzio, — don Juan né, — (et qui, si ce n'est un homme de tant de séduction, pouvait vivre en don Juan?) Pradier, s'il aima Juliette un instant, ne s'attacha point à elle. La naissance même d'un enfant ne sut créer un lien qui pût le retenir sérieusement à cette femme. Il n'était point de ceux qui se tiennent pour indissolublement liés à une femme par la naissance d'un enfant. On peut lui en faire grief assurément : peut-on dire qu'il soit seul de cette espèce? Quoique libre, jamais il n'envisagea d'épouser la mère de sa fille. Aussitôt son désir éteint, il n'eut qu'un souci, celui de l'écarter de sa vie. Qu'on juge cette attitude sévèrement, on en a le droit, mais il est difficile de contester qu'elle soit extrêmement masculine. Au reste, il fit ce qu'il fallait pour se débarrasser de Juliette en la poussant dans une voie où elle allait pouvoir regagner les apparences d'une certaine dignité. Il la dirigea vers le théâtre. Elle n'avait cependant et ne devait jamais avoir aucune espèce de talent. Mais ses dehors de très belle personne lui permettaient de prétendre aux emplois de figurantes de premier ordre : elles font valoir de brillants costumes qui le leur rendent bien.

En outre, si peu d'art qu'il s'y dépense, la profession où le père de son enfant vient d'engager Juliette peut cependant passer pour une profession classée. Elle voile les commerces secrets qui peuvent se tramer à son abri, et Pradier ne néglige rien pour que Juliette puisse l'exercer commodément. Elle ne s'en fit point faute. Il lui fournit des recommandations auprès des gens de théâtre et la dota même d'une bonne duègne qui faisait dans l'ombre figure de mère, de sorte que l'on voit un abîme entre le modèle obscur que Pradier découvrit et la brillante théâtreuse entretenue par un prince, qui, six ans après leur rupture, devait séduire Victor Hugo. C'est Pradier qui le lui fit franchir, et c'est grâce à lui que Victor Hugo put rencontrer beaucoup moins bas qu'on ne l'avait trouvée d'abord, celle qui longtemps encore après ne refusait point de faire figure entre les plus belles femmes de Paris[1] à côté de Louise Colet et de quelques belles Parisiennes de toutes sortes.

1. *Les belles femmes de Paris*, par une société de gens de lettres et de gens du monde. Paris, 1839.

Elle devait être d'ailleurs à ce moment déjà beaucoup moins belle qu'à l'instant où Pradier l'avait trouvée dans la fleur de ses vingt ans. Il n'y a que les artistes de l'ordre plastique qui peuvent de la sorte donner son prix à la beauté nue. Juliette en avait l'âge réel quand elle passa dans les mains du sculpteur. Les vraiment beaux modèles se rencontrent parmi des filles de quatorze à vingt ans, et l'on sait que c'est vers seize ans qu'une femme est en état de recevoir des couronnes dans un concours de beauté. C'est par jugement esthétique que Pradier distingua Juliette, mais c'est à l'imagination de Victor Hugo qu'elle s'adressa tout d'abord.

Elle avait ce qu'il faut pour lui parler : sa beauté mûrie, son luxe, son prestige de comédienne, tout servait sa puissance féminine. En outre Hugo, à trente-deux ans, précocement marié, depuis des années déjà longues était singulièrement moins averti et moins blasé, infiniment plus neuf que ne pouvait l'être Pradier à trente-six ans. Il faut d'ailleurs qu'il ait eu une sorte de naïveté soigneusement maintenue pour considérer, rencontrant Juliette là où il le faisait, qu'il la trouvait dans le ruisseau. Dans leur phraséologie romantique ils se complaisaient à cette image de ruisseau. Je *n'aurai jamais assez de reconnaissance*, écrivait Juliette dans ses innombrables lettres, *pour toi qui m'as sortie du ruisseau*. Il ne peut s'agir là que d'un ruisseau métaphorique, mais si Juliette vécut jamais positivement dans le ruisseau, il faut reconnaître que c'est Pradier qui l'en avait tirée.

Cette différence qu'elles portaient dans leur origine suffirait à expliquer celle que l'on remarque dans le déroulement de ces deux liaisons..

Nous n'avons pas à nous occuper ici de la seconde. Au reste on la connaît. Cet amour entretenu malgré les orages par une constance de cinquante ans est trop fameux pour que nous nous y attardions. Difficile au début, traversé par les infidélités réciproques, puis ensuite par les seules trahisons du poète, il devint plus paisible avec le temps, et comme sa tranquillité définitive fut longue, c'est elle qui répand sa couleur sur sa pleine durée. Il a ses historiens, ses érudits, sa bibliographie. Il est presque l'objet d'un culte : c'est un des parangons de l'amour dans les temps modernes. On ne peut même considérer

sans quelque ironie la prodigieuse exaltation que suscite cette aventure. La vénération dont on entoure la mémoire d'Hugo revêt d'un caractère sacro-saint ceux-là mêmes de ses gestes devant lesquels il y aurait lieu de tirer quelques voiles. Il y eut dans son attitude à l'égard de Juliette Drouet un mélange de passion, d'enthousiasme et de candeur qui correspond exactement à ce que l'on sait de son caractère. Il avait le sérieux et la gravité qu'il faut pour entretenir une liaison un demi-siècle durant. Il avait une sorte d'évangélisme laïque qui le fit s'attendrir sur ce que Juliette put lui faire connaître de son passé. Le fonds dont Fantine devait naître s'émut au souvenir des difficultés que la jeune femme avait connues. Il y avait en lui quelque chose de pré-tolstoïen. Déclamant qu'on ne doit jamais insulter une femme qui tombe, il montrait que l'on peut aussi à l'occasion en relever une, à condition de ne pas avoir à se baisser trop pour la trouver.

***

Cette comédie à trois n'aurait rien présenté que d'assez conventionnel, et elle ne se serait pas évadée du banal, ni même de tout ridicule, n'eût été la personnalité des acteurs. Mais, et c'est là ce qui empêche que l'on soit tenté d'en sourire, elle fit une touchante victime.

Du caprice de Pradier naquit en 1826 un enfant : ravissante fille qui reçut le nom de Claire. Pendant la période qui s'étend entre les deux liaisons de Juliette, quand la jeune femme menait son aventureuse existence de tournées théâtrales, il s'occupa du bébé avec une sollicitude passionnée. Ce petit être maintenait un lien entre les amants désunis.

Mais quand Juliette eut refait sa vie, la situation se modifia. Peut-être la présence à Paris de la jeune femme détourna-t-elle Pradier de continuer avec une même assiduité à s'occuper de l'enfant. D'autre part, à moins de six mois d'intervalle, l'année même où Juliette nouait cette liaison qui devait être indissoluble, lui, de son côté, se mariait légitimement et devait voir de ce fait naître mille raisons qui détournaient ses soins du fruit de cet ancien amour. Toujours est-il que la

pauvre petite, aimée par l'un et l'autre de ses parents et, de surplus, par l'amant de sa mère sinon par la femme de son père, semblait être à charge à tout le monde. Pensionnaire, elle vivait à l'écart, et le cœur se serre à la lecture des lettres que reçoit cette petite fille de neuf ans, et où sa mère fait preuve de tant d'égoïsme inconscient : « Bonjour, ma chère petite Claire, j'espère que lorsque tu liras ma lettre tu seras tout à fait guérie. Maintenant que te voilà convalescente je puis causer avec toi d'affaires sérieuses? etc. »

On la câlinait de loin. Victor Hugo lui-même s'associait à l'occasion à ces effusions épistolaires. S'il la recontrait d'aventure chez sa maîtresse, il lui faisait d'ailleurs d'éloquents discours aussi, plein qu'il était de bienveillance pour elle. Mais la bienveillance, la sympathie, les velléités de *soigner* Claire *comme son enfant*, et même la sollicitude financière, puisqu'aussi bien Victor Hugo eut fort souvent, sinon toujours, la grande bonté de contribuer de ses deniers à l'entretien de la jeune fille, ne sont que peu de chose; pendant les vingt ans de sa brève existence cette sensible créature vécut solitaire. Où qu'elle portât ses yeux, elle ne voyait que choses qui la pussent affliger, voire l'offenser. Son père lui présentait le spectacle d'un mariage qui la lui rendait étrangère, il allait jusqu'à lui défendre de porter son nom, auquel il est hélas bien vrai qu'elle n'avait pas droit. Sa mère l'associait aux rites du culte qu'elle rendait à son célèbre amant. Humble, modeste, inaperçue malgré sa beauté, comme elle ne pouvait pas attendre grand'chose de l'avenir,

> Et qu'elle acceptait peu sa vie involontaire[1],

elle mourut de consomption en 1846, à moins que ce n'ait été des suites d'un suicide manqué. Elle n'avait pas vingt ans. Tout son proche entourage avait des torts envers elle, qui n'avait eu que celui de naître. Mais enfin elle avait inspiré des vers à Victor Hugo et des dessins à Pradier; elle n'avait pas vécu en vain.

1. *Contemplations*, VI, 8.

II

QUELQUES POINTS DE LA VIE DE PRADIER (*suite*).

La mort de Claire ne marqua pas un instant définitif dans l'existence des trois illustres personnes qui se trouvaient groupées autour d'elle. Ce ne fut ni une étape décisive, ni une fin de chapitre. Ce douloureux événement passé, cette date pénible franchie, ce qui subsistait de relations entre Pradier d'une part, Hugo et Juliette d'autre part, se maintiendra. Il advint encore à Victor Hugo d'aller dîner chez Pradier. Et même il y rencontrait Alphonse Karr avec qui l'on sait que ses rapports ne s'interrompirent jamais non plus.

Cette réunion, à la même table, de trois amants d'une femme que la quarantaine ramenait à une sorte de vertu, prête à la réflexion. Elle ne surprendrait point au temps où nous vivons, dans ce premier tiers du XXe siècle, où l'on en voit bien d'autres. Mais l'on sait que notre époque se fabrique la réputation d'être particulièrement dissolue et relâchée, tandis que nous avons l'impression qu'il y a un siècle, un solide corset de convenances morales soutenait encore la société.

En outre, ces hommes de 1830, nous en avons connu beaucoup personnellement. Ils sont morts sous nos yeux, jouissant de tout notre respect : ce sont nos grands-parents ou nos arrière-grands-parents. Nous les avons contemplés dans leur austérité finale, et nous n'imaginons pas qu'ils aient jamais différé de l'image qu'ils nous présentèrent d'eux-mêmes. Une méditation plus sage doit corriger ce préjugé. Nous devons nous pénétrer de cette idée que, si peu que vaille le petit-fils, le grand-père ne valut pas mieux. L'humanité est prodigieusement égale à elle-même dans la bassesse. Les époques qui précédèrent la nôtre ne furent pas beaucoup meilleures, si tant est que meilleures elles furent. Sommes-nous dissolus, elles l'ont été, et bien davantage, inclinerais-je pour ma part à penser, car c'est elles qui furent jeunes : nous, leurs enfants, sommes plus vieux qu'elles, nos enfants seront plus vieux encore et, par un progrès naturel, le relief des caractères

mauvais ou bons s'efface et devient fruste, la vigueur des vices décroît comme celle des vertus.

Mais sans poursuivre davantage ces développements qui sont de telle sorte que l'on n'en peut jamais tirer de conclusions définitives, bornons-nous à constater que les plus grands hommes, ceux qui sont doués des caractères le plus élevés, et à Dieu ne plaise que l'on considère autrement Victor Hugo, ne savent pas se montrer complètement exempts de toute médiocrité humaine. C'est dans ce fond commun qu'il faut trouver l'explication de la persévérance des relations de Victor Hugo avec Pradier, à une époque où une moralité un peu stricte aurait préféré qu'elles cessassent.

A moins que l'on préfère une autre malicieuse explication qui, sans être plus digne, ne manque point de sel. L'on murmure que Victor Hugo n'aurait pas été insensible aux attraits de la très belle madame Pradier. Nous n'avons sur ce point délicat recueilli qu'une tradition orale, et quelle que soit la confiance que nous inspire la personne à qui nous la devons, nous n'en pouvons faire état qu'avec une extrême réserve. Nous tenons cependant à ne point la passer sous silence. Puisqu'aussi bien nous sommes dans l'immoralité, restons-y, et comme nous avons en quelque sorte adopté le rôle de défenseur de Pradier, envers qui l'on fut toujours si sévère, déposons nos conclusions en insistant sur ce point qu'alentour de lui on ne valut guère mieux.

Assurément il est extrêmement piquant de voir Victor Hugo tirer une vengeance galante de l'homme par lequel il avait été trompé en herbe. Cela flatte le vieux fond de gauloiserie qui subsiste en chacun de nous, mais cela tend à montrer aussi quelles similitudes profondes se voyaient établies entre le sculpteur et le poète, à quel point ces deux hommes étaient unis par la base — sinon par la bassesse.

Au demeurant cette madame Pradier, née Louise d'Arcet, était une fort belle créature : on peut s'en rapporter au choix de Pradier sur ce point. D'une famille académique, elle avait vingt ans et était veuve d'un certain Dupont quand, ayant franchi lui-même la quarantaine, il l'épousa en 1833, homme comme nous en voyons chaque jour qui avait besoin sans cesse de voir une jeune femme à son côté. C'était l'année

même où Juliette Drouet, la maîtresse abandonnée depuis six ans, formait avec Victor Hugo cette liaison qui devait être indissoluble. Par une coïncidence curieuse on devait voir encore quelques années plus tard Pradier et Hugo traverser des aventures correspondantes, à une même date. En effet, en 1845, l'année même où Victor Hugo, infidèle à Juliette non moins qu'à madame Hugo, était pris en flagrant délit avec madame Biard, Pradier surprenait sa femme dans la même posture avec M. Charles Puis; ce n'était pas un pair de France, il ne dut pas faire en faveur de sa complice ce que Victor Hugo put faire pour la sienne, et d'après le sort de madame Biard on peut imaginer quel fut celui de madame Pradier : arrestation, détention à Saint-Lazare, et, comme adoucissement, réclusion dans un couvent.

Le mariage n'avait pas été favorable à Pradier. Sa femme, soit par nature, soit pour avoir ardemment adopté les goûts de son époux, était extrêmement portée au plaisir, et le plaisir coûte cher. Ce fut une ère de folles dépenses, de dissipation, et, par ailleurs, pour l'artiste une ère de surmenage et de surproduction. C'est alors qu'il s'industrialisa par besoin, qu'il réduisit ses œuvres en dessus de pendule ou en lampadaire, tant était grand le besoin d'argent qui régnait dans son ménage. Les fêtes qu'il donnait d'aventure dans son atelier, devenu un salon, et où se précipitait tout Paris, arrivèrent parfois à lui coûter dix mille francs. C'est quarante mille par an, qu'artiste en vogue, richement rétribué, il en gagnait. Il marchait donc à la ruine. Que l'on s'étonne après cela de ses perpétuels besoins d'argent, de ses promesses même sacrées, non tenues, et qu'il ait laissé Claire sans monument. Trois enfants légitimes qu'il fallait élever ne lui étaient-ils point survenus? Ses charges n'en avaient-elles pas été accrues, et, cela même mis à part, la folle prodigalité de madame Pradier suffisait à creuser un abîme sous ses pas. Elle aimait à la fureur les bals masqués et, disent les mauvaises langues, les suites de bal masqué : on peut croire que c'est là ce qui la perdit. Généreuse de sa beauté, elle y figurait volontiers sous des voiles transparents qui révélaient à peu près tous ses secrets. Pradier avait-il une propension naturelle à jouer les rois Candaule? Rien ne le prouve. Toujours est-il qu'il fit une

statue de Nyssia après avoir quitté sa femme, ce qui prouve bien que, pour une raison ou pour une autre, son esprit s'était arrêté sur cette fabuleuse aventure.

La sienne se termina moins tragiquement que celle du légendaire roi de Lybie. Une bonne séparation mit fin à cette rude épreuve conjugale.

Il faut cependant admirer que la fièvre dans laquelle il dut vivre pendant les treize années que dura son mariage ne suspendit point son activité artistique. C'est au contraire l'époque de ses plus grands travaux, la Fontaine de Nîmes, où certains voient son chef-d'œuvre, les figures de la fontaine Molière, la décoration de l'horloge du Sénat datent de cette époque, comme s'il eût poursuivi les importantes commandes officielles avec un soin d'autant plus attentif qu'il avait de plus pressants besoins d'argent. Il est vrai qu'il était en ce temps dans la pleine maturité de son talent et qu'il était donc parfaitement naturel que les grandes commandes lui advinssent d'elles-mêmes.

Trouva-t-il la tranquillité pour les six dernières années qui lui restaient à vivre quand son ménage eut été rompu? Il serait hasardeux de l'affirmer.

C'est à ce moment qu'une autre femme, madame Ratazzi, traverse son existence. Peu de choses nous sont connues de leurs rapports, mais ce que l'on sait du caractère de cette personne compliquée, agitée et un peu aventurière, qui avait un tempérament de femme de lettres et de conspiratrice, empêche de supposer que le sculpteur ait connu grâce à elle les paisibles plaisirs d'une liaison de tout repos. Heureusement que les ressources de son caractère aimable, cette jeunesse d'esprit et de cœur qui se prolongèrent en lui sans se démentir ni jamais s'altérer, lui permettaient de supporter les traverses et les embarras de ce genre avec une sérénité philosophique et souriante.

Quatre femmes en définitive, dont une légitime, se partagent à nos yeux l'existence de Pradier. Ce n'est guère, eu égard à cette réputation de grand viveur qu'il s'est acquise, non plus qu'à cette impression de voluptueux toujours actif que l'on est obligé de se composer de lui pour si peu que l'on examine attentivement ses ouvrages.

Nous n'avons pas la prétention d'avoir totalement élucidé le détail de sa vie. Comme nous l'avions projeté nous en avons mis quelques points en lumière. On sent qu'il demeure dans son existence beaucoup d'inconnues.

III

PRADIER VU PAR SES CONTEMPORAINS

« Honneur à M. Pradier artiste genevois », disait Stendhal vers 1837. Si ses statues de marbre étaient brisées et enterrées et qu'un jour on en retrouvât seulement les fragments, on ne saurait à quel siècle les attribuer et ils seraient placés avec vénération dans quelque musée.

Et quand Flaubert parlait de lui à Louise Colet, il le surnommait Phidias. Ce n'était pas un mince éloge de la part d'un homme, qui, pour enthousiaste qu'il fût et empressé à exalter le mérite de ses amis, n'en savait pas moins d'une façon fort précise le sens des mots. Ce n'est point au hasard qu'il employait celui-ci; il pensait apercevoir en Pradier quelque chose de grec. « C'est un excellent homme, disait-il, et un grand artiste, un vrai grec, et le plus ancien de tous les modernes. »

A tous ceux qui virent les travaux de Pradier dans leur nouveauté, le sentiment antique et l'influence hellénique apparaissaient nettement. D'autant plus nettement peut-être qu'il n'était personne, dans le *monde artiste* (comme on disait alors) qui pût ignorer les goûts et les dégoûts du sculpteur. Il n'aimait pas Michel-Ange et s'en vantait comme d'un trait de sagesse. Les figures des tombeaux des Médicis n'avaient aucune valeur à ses yeux, et il allait jusqu'à traiter de maniérés ceux qui avouaient leur admiration pour ces sculptures. Il répétait après bien d'autres que Michel-Ange avait corrompu le goût. Il imaginait que l'amour de la Grèce et de la Renaissance sont inconciliables. Par contre, l'art grec avait déterminé en lui une bien vive impression. Pendant la troisième année de son séjour à Rome, l'Angleterre avait acquis les marbres du Parthénon apportés par Lord Elgin. On imagine quelle commotion durent ressentir les jeunes gens

à qui il fut donné d'être les premiers à étudier sérieusement ces débris merveilleux, un Pradier, un Géricault, son camarade d'école depuis la première heure. Est-ce à cette vue que Pradier se sentit grec? Je ne me hasarderai pas à le dire. Mais toute sa vie durant, il voulait être le disciple des maîtres attiques.

Quoi qu'il n'eût pas une culture extrêmement sérieuse, il avait profondément sondé la mythologie grecque. Il prétendait même l'expliquer d'une manière nouvelle. Il en avait une connaissance analogue à celle des lettrés du XVIIe siècle, qui leur permettait de rendre pathétiques des allusions aux moindres aventures des dieux. Il en tirait quant à lui un autre profit, celui de pouvoir désigner d'un grand nom légendaire ou divin toute silhouette que modelaient ses doigts merveilleux.

Ce qu'une femme, qui se lève nue, gagne à être Vénus naissante, ce qu'une autre qui se déshabille gagne à être Phryné devant l'Aréopage, on ne le saura jamais dire assez, ni ce que perdent les artistes qui privent leurs ouvrages des vertus d'un sujet pathétique. Mais à cette question, objet d'un si grand débat, de génération en génération se présentent des solutions diverses. En certains siècles il faut en effet faire ressouvenir les artistes que Niobé ou que la Vierge ne sont que des femmes en pleurs, mais en d'autres temps il faut leur représenter à l'esprit que toute femme en pleurs peut être une Vierge ou une Niobé.

Pradier, au témoignage de ses contemporains, était un instinctif. Jamais il ne sentit le besoin de se recueillir. Flaubert reconnaissait qu'il manquait un peu de sens critique. « Sur son art même, disait-il, je n'ai jamais pu en rien tirer. » Et il concluait assez singulièrement : « C'est ce qui le rend supérieur à mes yeux, car c'est un homme d'instinct. » Trait singulier, car il n'était pas encore de mode, ni de mise d'exalter de la sorte l'instinct aux dépens de l'intelligence. Gustave Planche, de son côté, disait la même chose, rapportant que Pradier n'avait jamais eu le goût de la réflexion. Quoi qu'il en soit, il avait suffisamment réfléchi pour avoir reconnu quel est en art le pouvoir du sujet.

Cette réflexion limitée, ou même, si l'on veut être plus caté-

gorique, ce manque de réflexion, ne l'empêcha point d'être le premier sculpteur de son époque. Quelques réserves qu'ils aient pu faire sur ce point, par ailleurs les écrivains et critiques qui ont parlé de lui sont d'accord.

Dès le lendemain de sa mort Flaubert le dit : il restera comme « le premier sculpteur de son temps[1] ». Les critiques le jugent comme font les créateurs, et Maxime du Camp n'hésite point à écrire de lui à tête reposée ce qu'en a dit Flaubert tout ému par la nouvelle de sa mort[2]. Tandis que le public d'aujourd'hui, quand il considère la sculpture de l'époque romantique, ne tient plus guère compte que de Rude et de Barye et les laisse seuls faire figure de grands artistes, Delécluze et Maxime du Camp, placés au milieu de cette vivante génération, n'hésitent point à placer, avec David d'Angers, Pradier exactement sur le même rang. « Rude, Pradier, David sont morts, dit Maxime du Camp, qui les remplace? Qui a saisi d'une main victorieuse l'ébauchoir qu'ils maniaient si magistralement? » et quand il veut citer l'élite des artistes qu'il put voir autour de lui, — la fleur des artistes romantiques, — il cite même Pradier avant Rude et le premier après Delacroix.

Aux yeux de l'Europe entière Pradier personnifiait la sculpture française; l'Institut était fier de son talent, et son immense renommée semblait le juste fruit des œuvres nombreuses et supérieures qu'il avait produites[3].

Dans l'appréciation que l'on portait sur son talent, on tenait grand compte de son extrême habileté professionnelle. Il avait une telle facilité d'exécution que les plus maladroits, les femmes mêmes, qui avaient sous sa direction l'occasion de travailler auprès de lui, se croyaient, le voyant faire, capables de faire comme lui-même[4]; il était capable de modeler en huit jours une figure de 2 mètres de haut[5]. Le modèle de sa statue de Jouffroy en terre, de grandeur naturelle, a été fait en seize jours. Le modèle de la statue du maréchal Soult fut livré en dix-huit jours au mouleur. Praticien d'une habileté hors

1. 9 juin 1852.
2. *Les Beaux-Arts à l'Exposition Universelle.* Paris, 1867, passim.
3. Auguste Galimard. Salon de 1842.
4. Étex *Pradier*, sa vie, ses ouvrages.
5. G. Planche, *Portraits d'artistes*, t. II, p. 349.

ligne, passionné pour le travail, il taillait le marbre avec une sorte de fièvre. Il n'était point de ceux qui abandonnent à leurs metteurs au point les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de la besogne, ou, comme Rodin, qui n'ont jamais attaqué le marbre. C'était plaisir de le voir, nous conte un spectateur, le ciseau à la main, faisant voler le Carrare en éclats. Il ne croyait pas sa tâche achevée au moment où le mouleur avait reproduit son modèle : il prenait le maillet des mains du praticien, quand son travail était arrivé aux trois quarts, et se réservait ainsi la faculté de corriger dans le marbre des fautes qu'il apercevait dans le plâtre. Cette manière de procéder, lui assurait une grande supériorité, car elle lui permettait de modifier sa première pensée et de recommencer avec le ciseau ce qu'il avait fait avec l'ébauchoir. Excellent ouvrier autant qu'artiste éminent, il maniait la masse, le ciseau, la râpe avec une dextérité et une rapidité inconcevables. *Il enlève le marbre par copeaux*, disait un de ses praticiens plein d'admiration. S'il s'agissait de percer un trou, de couper un tenon, il n'appelait personne à son aide, et faisait lui-même ce que tant d'autres font faire. On le vit, quand la charrette était déjà à sa porte, modifier un pli de draperies, un mouvement de cheveux, en deux coups de masse si fortement appliqués que l'on eût pu croire que la statue allait en être brisée[1].

Le rang où ses contemporains plaçaient Pradier nous frappera plus encore par son élévation, si nous voulons bien nous introduire un instant dans l'intimité de ses élèves. Son prestige à leurs yeux était considérable, et il nous est facile de mesurer exactement à quel niveau il atteignait : ils le tenaient exactement pour l'égal d'Ingres. Or on faisait d'Ingres le même cas que nous en faisons aujourd'hui : Ingres et Pradier se faisaient mutuellement pendant, et le jeune Etex avait divisé son temps en trois parties égales dont il consacrait l'une à l'École des Beaux-Arts, la seconde à l'atelier d'Ingres, la dernière à l'atelier de Pradier. Ils composaient un de ces couples d'artistes comme l'histoire de l'art en présente plusieurs, formés d'un peintre et d'un sculpteur qui semblent poursuivre avec des forces égales chacun dans son domaine un pareil idéal. De leur œuvre découlait un même enseigne-

1. Du Camp, I, 342.

ment, et leurs deux carrières se déroulaient avec un parallélisme frappant, jalonnées de sujets chrétiens et de sujets païens, d'Odalisques, d'Homères, et d'hommages napoléoniens ou orléanistes.

La primauté généralement reconnue de Pradier n'empêchait pas qu'on lui adressât un certain nombre de critiques, ou pour mieux dire des critiques d'un certain ordre, qui nous étonnent par leur singularité. Ne lui reprochait-on pas en effet d'avoir violé une des premières lois de l'art : la chasteté[1]? La pudeur des critiques romantiques était facile à alarmer, l'ardeur de leurs sens bien excitable, puisqu'ils éprouvaient le besoin d'écarter leur vue de certaines figures trop désirables, selon eux, ou trop provocantes. Ils en apercevaient même certaines qui, disaient-ils, devaient inspirer une répugnance obstinée à tous les esprits qui comprennent les devoirs de la statuaire.

Il est indéniable qu'une certaine volupté que nous allons jusqu'à trouver troublante n'est pas absente de l'œuvre de Pradier. Si l'on accepte la froideur comme critérium de la beauté, les critiques que l'on formulera en application d'un tel principe ne manqueront pas de paraître fondées.

Mais il nous semble qu'en admettant une pareille théorie on serait amené à condamner d'autres ouvrages encore que ceux de Pradier, et plusieurs des Grecs même, qui ne s'interdisaient pas aussi rigoureusement que semblait le croire Gustave Planche d'exprimer les délices de la chair. On connaît de divins fragments grecs empreints d'un sentiment fort chaleureux, et, passant d'un bond par-dessus les siècles, sans faire halte dans la Renaissance ni dans le XVIIIe siècle, où tant d'œuvres plastiques apparurent chargées d'un attrait bien violent, si nous considérons les productions de l'un de nos plus célèbres contemporains que nous avons déjà nommé, de Rodin, nous y verrons l'effet d'une passion sensuelle qui eût paru singulièrement répréhensible aux critiques d'il y a cent ans. Ces étreintes, ces enlacements de corps si frémissants et si sensibles peuvent avoir sur les sens un effet autrement persuasif que les plus aimables figures dues au ciseau de

1. G. Planche, *Portraits d'artistes*, t. II, p. 354.

Pradier. Du début à la fin du XIXe siècle, la statuaire a singulièrement progressé dans la représentation des émois charnels, et il n'y a plus guère d'artistes aujourd'hui dont les ouvrages paraîtraient admissibles, si on voulait les juger d'après les rudes principes qui guidaient dans leurs appréciations les rigoureux censeurs de Pradier.

Sans doute nos appréciations ne paraîtront-elles pas à l'avenir moins entachées que les leurs de préjugés. Nos façons de voir n'aspirent pas à paraître universelles, ni seulement admissibles à ceux qui les contrôleront dans un siècle. Nous savons bien que nos jugements ne serviront guère alors que comme des témoignages sur nous-mêmes, à supposer que quelqu'un veuille bien alors prendre le soin de se soucier de nous.

Tout en respectant donc les préjugés de nos prédécesseurs, il nous est difficile de ne pas souligner les inconséquences qu'il put leur advenir de commettre. Qu'en vertu d'un certain idéal ils ne se soient pas trouvés conduits à adresser des critiques identiques aux parties correspondantes de l'œuvre d'Ingres, voilà qui nous semble singulier. Car les œuvres d'Ingres correspondent à celles de Pradier jusque dans ces parties où flotte une sensualité précise, où se révèle un érotisme délicat. On ne révélera rien à personne en disant qu'une étrange volupté circule en maint endroit des œuvres du peintre de l'*Apothéose d'Homère*. C'est d'un pinceau bien caressant qu'il a modelé les portraits des belles dames qui sont venues poser devant lui. Ses odalisques et ses baigneuses font courir une guirlande de chairs bien attirantes d'un bout à l'autre de son œuvre. Stratonice, Françoise de Rimini, sont des pages bien ardentes sous leur froideur de convention et l'homme qui à quatre-vingts ans concevait *le Bain Turc*, on peut penser de lui que les glaces de l'âge n'avaient guère modéré sa curiosité concupiscente. Cependant, c'est tout au plus une langueur voluptueuse[1] que l'on veut bien reconnaître chez lui.

On s'explique mal d'où provient cette différence de comportement du public envers ces artistes jumeaux. Peut-être est-ce de l'empiétement sur leur œuvre de ce que l'on pouvait connaître de leur vie. Nul n'ignorait que l'existence d'Ingres

1. G. Planche, t. I, p. 205.

était d'une parfaite correction bourgeoise, tandis que celle de Pradier n'avait été ni très calme, ni très sérieuse. Les ouvrages de chacun d'eux se coloraient d'un reflet de leur réputation d'homme privé. Le sérieux d'Ingres effaçait le libertinage de sa pensée, la légèreté de Pradier soulignait chez lui le même trait.

En outre, ayant vécu beaucoup plus longtemps que Pradier, Ingres a bénéficié des puissants privilèges qui s'attachent à la longévité. C'est chose inappréciable pour une réputation d'homme public qu'une vie qui s'achève au milieu de ce respect universel qu'attire le grand âge à l'homme qui y parvient. Cette couleur vénérable de leur dernier temps se répand sur le cours entier de leur vie et la farde. Leurs adversaires ont disparu. Leurs cadets sont désarmés. Un accord universel se fait sur leur nom comme sur leur œuvre. Voltaire, Hugo, Anatole France terminent en patriarches des existences qui ne furent pas toujours exemplaires ni édifiantes : leur vie entière s'en trouve embellie.

Ingres jouit du même avantage. Toute critique s'efface dans la rayonnante apothéose du vieillard. Lui, comme Pradier, contemplait cependant bien toutes choses d'un même œil, mais évidemment leur manière d'être différait et avait toujours différé. Voici à l'appui de cette proposition deux anecdotes qu'il est aussi divertissant que significatif de rassembler. Elles les montrent l'un et l'autre en rapport avec leurs modèles.

La première est contée par Alphonse Karr. Pradier avait promis de lui montrer un des plus jolis modèles qu'il eût rencontrés.

C'était en effet une ravissante créature, si parfaite de formes qu'elle en devenait statue. Tout à coup Pradier en la considérant fronce le sourcil, change de couleur, quitte ses outils, s'avance rapidement vers elle. Là il regarde de près et touche du doigt.

— Ah! coquine, s'écrie-t-il, ah! gueuse, ah!...

Je passe la meilleure partie des épithètes qu'il accumula à l'endroit de la jeune fille.

Elle le comprenait bien, car, répondant non pas aux épithètes, mais à la pensée du maître, elle disait en hésitant :

— Mais non, monsieur Pradier, vous vous trompez.

— Ah! je me trompe! Non seulement tu es... tout ce que je viens de dire, mais encore tu es menteuse et bête... tu te figures que je ne vois pas les traces de ta sottise, que je ne vois pas que tu as mis un corset.

Et, se tournant vers Alphonse Karr, il prononça cette parole admirable : — Ah! mon ami, que la Providence agit donc légèrement en confiant un corps magnifique à ces drôlesses imbéciles!

Puis, saisissant à poignée les vêtements qu'elle avait quittés, Pradier les lui jeta :

— Habille-toi et va-t'en; ne reviens plus; je ne veux plus te voir; va-t'en.

Et il ajoutait, encore ému :

— Ma main tremble. Je hais cette fille.

L'autre anecdote est rapportée par Amaury Duval d'après ce que lui racontait un jour une charmante fille qui posait pour Ingres. « Si vous saviez, disait-elle, tous les cris d'admiration qu'il pousse quand je travaille chez lui!... j'en deviens toute honteuse... Et quand je m'en vais, il me reconduit jusqu'à la porte, et me dit : « Adieu, ma belle enfant » et il me baise la main. »

Sachant que l'un de ces deux maîtres tenait les créatures d'après qui il travaillait pour des drôlesses imbéciles, mais que l'autre les traitait en personnes à qui il faut baiser respectueusement la main, les contemporains n'arrivaient plus à discerner qu'Ingres et Pradier les utilisaient exactement aux mêmes fins.

PIERRE LIÈVRE

(*A suivre.*)

LE SYSTÈME BANCAIRE AUX ÉTATS-UNIS

Bien qu'il ait beaucoup évolué depuis ces dernières années, le système bancaire américain reste assez complexe, en raison de la diversité des institutions qui le composent, et des différences dans les législations en vigueur dans les quarante-huit États.

Cette complexité s'explique, dans une large mesure, par les conditions dans lesquelles s'est développé, au cours du siècle dernier, le réseau bancaire des États-Unis. La première banque s'est installée à Philadelphie en 1781, mais, durant les dernières années du XVIIIe siècle et le début du XIXe, l'expansion des banques a été très modérée. L'activité des établissements était limitée à peu près exclusivement à l'émission des billets et à des opérations financières pour le compte du gouvernement; en outre, chaque création de banque devait être sanctionnée par une décision spéciale des autorités législatives de l'État. Parfois même l'État était le fondateur ou le principal actionnaire de la Banque. Il en résultait une ingérence de la politique dans le domaine bancaire qui donna lieu à de nombreux abus et favorisa la corruption.

En 1838, une loi de l'État de New-York permit à toute personne ou association de personnes de fonder une banque et d'émettre des billets moyennant le dépôt, dans les caisses du Trésor de l'État, de titres spécialement désignés (obligations des États-Unis, de l'État de New-York, lettres de gage, etc.). Plusieurs États suivirent bientôt cet exemple, sans prendre

toujours les précautions, pourtant bien fragiles, édictées à New-York pour assurer à l'actif des banques une certaine liquidité. Ces lois présentaient toutes le défaut capital de ne contenir aucune clause obligeant les banques à conserver une encaisse en rapport avec leurs engagements (billets ou dépôts).

Cette lacune fut corrigée ensuite dans divers États après que des paniques et des krachs importants eurent montré la nécessité d'obliger les banques à maintenir une partie de leur actif sous une forme liquide. Ce n'est cependant qu'en 1863 que le Congrès, légiférant pour l'ensemble du territoire des États-Unis, a fixé les conditions auxquelles devaient se soumettre les banques émettant des billets; ce fut l'origine des banques nationales qui eurent la charge d'assurer la circulation fiduciaire du pays jusqu'en 1913, époque à laquelle furent créées les banques de Réserve Fédérale. Celles-ci, au nombre de douze, furent superposées, à cette époque, à l'organisation bancaire existante; elles étaient appelées à jouer, aux États-Unis, le rôle de Banque Centrale ou de Banque des Banques, à l'exemple des grands instituts d'émission européens (Banque de France, Banque d'Angleterre, Reichsbank). L'étendue du territoire américain et les différences de conditions économiques suivant les régions firent écarter le principe d'une banque unique; le territoire des États-Unis fut divisé en douze districts, dits « districts de Réserve Fédérale[1] »; dans chaque district, la banque de Réserve Fédérale joue, à l'égard des banques relevant de son autorité, les fonctions de « banque centrale ».

***

Pour faciliter la classification des établissements bancaires de toute nature opérant aux États-Unis, on peut d'abord distinguer deux grandes catégories : 1° les banques « publiques » constituées sous forme de sociétés anonymes conformément à la loi fédérale sur les banques ou à la loi de l'État où elles ont leur siège, et 2° les banques privées organisées sous une

1. Les sièges des douze banques de Réserve sont : Boston, New-York, Philadelphie, Cleveland, Richmond, Atlanta, Chicago, Saint-Louis, Minneapolis, Kansas City, Dallas, San-Francisco.

autre forme que la société anonyme. Bien que parmi les banques privées on compte certains établissements, comme la Banque Morgan, dont le rayonnement est universel, les grandes banques américaines sont constituées principalement en sociétés par actions.

Les banques publiques ou par actions se subdivisent ensuite d'après la catégorie des opérations qu'elles effectuent, ou plutôt — car les banques américaines ont de plus en plus tendance à étendre le champ de leur activité et à ne plus se spécialiser dans telle ou telle branche du commerce de banque — d'après leurs principales opérations; c'est ainsi qu'on compte : les banques commerciales (Commercial Banks), les Trust Companies, les banques d'Épargne (Savings banks), les banques de crédit agricole (Farm Loan Banks) et les banques de Réserve fédérale (Federal Reserve Banks). Il faudrait ajouter à cette énumération, bien qu'il ne s'agisse plus spécifiquement de banques, les sociétés de placement, ou « investments trusts », qui ont pour objet de gérer un portefeuille de titres. Ces entreprises ont pris, pendant la période de hausse du Stock Exchange en 1928-1929, une grande expansion et avaient des attaches très étroites avec les banques. C'est à ce titre seulement qu'elles méritent d'être mentionnées ici.

Toutes les institutions que nous venons d'énumérer n'ont pas un statut juridique uniforme. Les unes sont soumises — tant pour les formalités de constitution que pour les opérations — à la législation fédérale, ce sont : les banques de Réserve Fédérale, les banques de crédit agricole, et les banques commerciales qui se sont conformées aux dispositions de la loi de 1863, et qui sont appelées banques commerciales nationales, ou plus simplement « banques nationales ». Toutes les autres institutions sont assujetties à la législation de l'État où elles ont leur siège; telles sont notamment les banques privées, les banques d'épargne, les Trust Companies et les banques commerciales qui ne se sont pas pliées aux exigences de la loi fédérale de 1863, et qui sont dénommées « banques commerciales d'État » ou plus simplement « banques d'État ». La principale différence entre les banques commerciales nationales et les banques commerciales d'État est que les premières ont pu seules, à partir de 1863, émettre des billets.

Cette faculté a été retirée aux banques qui sont restées soumises à la législation d'État.

La distinction entre banques nationales et banques d'État est importante à un autre point de vue : celui du contrôle auquel sont soumises les banques. Les banques commerciales nationales sont placées sous la surveillance du Contrôleur de la Circulation, fonctionnaire fédéral qui siège à Washington; les banques commerciales d'État, comme les Trust Companies et les banques privées, dépendent du Super-intendant bancaire de l'État.

D'une manière générale, les législations des États étant moins rigoureuses que la législation fédérale, — elles autorisent notamment la création de succursales, — beaucoup de banques commerciales nationales se sont transformées après la guerre en banques d'État.

L'ÉMISSION DES BILLETS AUX ÉTATS-UNIS

Jusqu'en 1913, le système bancaire américain était dépourvu d'organisme central chargé de la fonction d'émettre des billets et d'assurer une distribution raisonnable du crédit. Chaque banque opérait pour son propre compte, et ne pouvait espérer aucun appui du dehors si des difficultés temporaires résultant de brusques retraits de dépôts, par exemple, venaient à se produire. La circulation fiduciaire était constituée essentiellement, à cette époque, par des billets du Trésor, — reliquats des émissions faites au cours du XIXe siècle, — par des certificats d'or et d'argent, — émis contre dépôt à la Monnaie Fédérale de lingots d'or ou d'argent, — et surtout par les billets des banques nationales, c'est-à-dire des banques commerciales constituées conformément à la loi fédérale de 1863.

Cette loi contenait des dispositions très sévères destinées à éviter le retour de krachs analogues à ceux qui avaient marqué le début du XIXe siècle lorsque l'émission des billets était libre. Les banques nationales étaient placées sous la surveillance du Contrôleur de la Circulation résidant à Washington; elles ne pouvaient émettre des billets que pour la contre-valeur au pair des titres du Gouvernement qu'elles avaient déposés au Trésor. Ce système avait le grave incon-

vénient de ne donner aucune élasticité aux émissions de billets et ne permettait pas d'adapter le volume de ces émissions aux besoins du commerce. Dans les périodes de prospérité, notamment, les cours des titres du Gouvernement s'élevaient très au-dessus du pair; les banques nationales étaient peu désireuses d'acheter des titres à ce moment, puisqu'elles ne pouvaient créer, en contre-partie, que des billets pour la valeur au pair des titres, c'est-à-dire pour un montant inférieur au prix d'achat. Il en résultait que, dans les périodes où le commerce était actif, et où, par conséquent, les besoins d'instruments monétaires étaient plus importants, la circulation des billets ne s'accroissait pas dans des proportions suffisantes. Les banques se trouvant gênées pour satisfaire aux demandes du public, les déposants prenaient peur et retiraient leurs fonds. C'est ce qui a fait dire souvent que le système bancaire américain portait en lui-même, avant la guerre, des germes de panique.

Le second défaut du système était le fait que les banques nationales, comme d'ailleurs toutes les banques d'État, étaient tenues de conserver sous une forme liquide — en or, argent, certificats d'or ou d'argent, billets du Trésor des États-Unis — des réserves représentant au minimum, suivant les villes où elles avaient leur siège, 25 ou 15 p. 100 de leurs dépôts; il en résultait une immobilisation de fonds considérable.

Le troisième défaut résidait dans l'absence complète d'un marché de l'escompte organisé. L'absence d'organisme auprès duquel les banques pussent réescompter les effets, en cas de nécessité, avait pour conséquence d'inciter les banques à conserver par devers elles, en temps normal, des encaisses très supérieures à leurs besoins et à se montrer très prudentes dans leurs escomptes. Le crédit était donc très peu répandu.

***

La création, en 1913, de douze banques de Réserve Fédérale eut pour but de remédier à ces trois défauts; et, bien que le système établi ne fût pas absolument parfait, il a rendu, pendant et après la guerre, d'incontestables services. Les facilités de crédit que — trop libéralement parfois — les

banques de réserve ont données à l'économie américaine, ont été un appoint important dans le développement de l'activité industrielle et commerciale pendant et après la guerre.

LE SYSTÈME DE RÉSERVE FÉDÉRALE

La loi de Réserve Fédérale a divisé le territoire des États-Unis en douze districts, et établi dans la principale ville de chacun de ceux-ci une banque de Réserve Fédérale. Le capital de ces établissements est souscrit par les banques ayant leur siège dans le district; ce capital est d'au moins 4 millions. Les banques nationales sont obligatoirement actionnaires, c'est-à-dire membres du système de Réserve Fédérale (*Member Banks*); pour les banques d'État, les Trust Companies et les banques privées, l'adhésion au système n'est que facultative, mais, en raison des avantages que confère la situation de *Member Bank*, le nombre des établissements bancaires faisant partie du système de Réserve a rapidement augmenté.

Chaque banque de Réserve joue, à l'égard des banques de son district, le rôle de banque centrale; elle est administrée par un conseil de neuf directeurs dont six représentent la banque, le commerce, l'agriculture et l'industrie du district, et les trois autres sont nommés par le Conseil de Réserve Fédérale (Federal Reserve Board), organisme siégeant à Washington, présidé par le secrétaire du Trésor lui-même, et qui exerce un contrôle supérieur sur les opérations des banques de Réserve Fédérale et des banques adhérentes.

Les banques de Réserve Fédérale ont pour principale fonction de fournir du crédit aux banques adhérant au Système (*Members Banks*). Celles-ci peuvent se procurer des fonds auprès de leurs banques de Réserve en présentant à l'escompte soit des traites commerciales, soit des billets à ordre souscrits par elles-mêmes mais garantis par des titres du gouvernement fédéral; cette dernière opération équivaut à une véritable avance sur titres. Seules les *Members Banks* peuvent bénéficier de ces facilités de réescompte; les banques ne faisant pas partie du système ne peuvent en user qu'en recourant à l'intermédiaire d'une *Member Bank*. La loi de Réserve avait édicté

des règles assez strictes sur la qualité des effets de commerce que les banques étaient autorisées à recevoir des banques adhérentes. Le papier « éligible » à l'escompte des banques de Réserve devait être soit des billets à ordre souscrits par les banques et garantis par des titres du gouvernement, soit des acceptations ou du papier de commerce portant au moins un endos de banque adhérente; les effets devaient être créés à l'occasion d'une opération de commerce ou dans l'intérêt de la production industrielle et agricole. Ces règles ont été modifiées tout récemment dans un sens plus libéral. La crise économique ayant beaucoup réduit le volume du papier de commerce, de nombreuses banques adhérentes se trouvaient presque complètement démunies de papier éligible et n'auraient pu, au cas où elles auraient dû faire face à de gros retraits de dépôts, mobiliser rapidement leur actif auprès de la banque de Réserve de leur district. Aussi la loi du 27 février 1932 — dite Glass-Steagall Act — a-t-elle atténué, temporairement, les exigences de la loi de Réserve et donné aux banques adhérentes des facilités d'emprunts plus étendues. La garantie des billets à ordre peut être constituée notamment par des titres autres que les titres d'État, et plusieurs banques adhérentes peuvent, en se groupant, emprunter sur leur seule signature auprès de la Banque de Réserve.

Les banques de Réserve ne peuvent mettre du crédit en circulation par le réescompte que si les banques adhérentes leur en font la demande. Mais elles ont un moyen d'agir directement sur le volume des disponibilités monétaires dans le pays, et d'accroître l'aisance du marché des capitaux, c'est d'acheter elles-mêmes, sans intermédiaire, comme une simple banque privée, des titres d'État ou des acceptations. Ces opérations — dites *open market operations* — ont pris une grande importance dans ces dernières années. Par elles, en effet, les banques de Réserve alimentent en crédit non seulement les banques adhérentes, mais l'ensemble des banques américaines; aussi, lorsqu'elles ont essayé, en 1930 et 1931, d'enrayer la baisse des prix en augmentant le volume du crédit, est-ce à des opérations de cette nature qu'elles ont eu recours. Les *open market operations* ont été l'instrument principal de la politique des banques de Réserve depuis la guerre; mais leur

maniement est assez délicat et elles n'ont pas toujours donné les résultats qu'on espérait.

Depuis la création du Système de Réserve Fédérale, les banques privées, membres du Système de Réserve, ne sont plus tenues de garder une encaisse correspondant au montant de leurs dépôts, il suffit qu'elles conservent un certain montant au crédit de leur compte à la Banque de Réserve. Les banques de Réserve, à leur tour, doivent avoir une réserve en or égale à 40 p. 100 des billets en circulation et une réserve en or ou en monnaie légale (certificats d'argent, billets du Trésor) de 35 p. 100 du montant des dépôts qu'elles ont reçus. Les réserves métalliques des États-Unis ne sont donc plus éparpillées entre toutes les banques, mais sont concentrées aux mains des douze banques de Réserve Fédérale. Cette concentration leur confère une plus grande efficacité.

Toutefois, le régime d'émission des billets par les banques de Réserve est tel que, jusqu'à une date récente, celles-ci pouvaient fort bien détenir une encaisse-or représentant un gros pourcentage des engagements à vue et être néanmoins très gênées pour accorder de nouveaux crédits. Aussi, en présence de l'aggravation de la crise économique, a-t-il été nécessaire de modifier la loi de réserve, afin de rendre plus souple son application et de permettre aux Instituts d'émission américains de venir en aide aux banques dont les actifs étaient trop fortement immobilisés.

LES CARACTÉRISTIQUES DU SYSTÈME BANCAIRE AMÉRICAIN

Cette rapide énumération des différents rouages du système bancaire américain suffit pour montrer que le caractère distinctif du système n'est pas la simplicité. L'organisation bancaire aux États-Unis est sur ce point très différente de celle des pays européens; mais cette complexité s'explique par les conditions dans lesquelles se sont créées et développées les banques américaines. Aussi bien, l'étendue du territoire des États-Unis, la diversité des besoins des différentes régions, suivant la nature de leur activité économique (agricole ou industrielle), la pluralité de législations sont autant d'éléments

permettant d'expliquer pourquoi l'organisation bancaire américaine est peu comparable à ce qu'on peut voir de ce côté de l'océan. Le système américain diffère, notamment, sur de nombreux points du système français. Il n'y a pas, aux États-Unis, de grandes banques ayant établi, à l'exemple de nos sociétés de crédits, un réseau de succursales sur toute l'étendue du territoire. La législation fédérale a longtemps interdit aux banques d'avoir des succursales; seules, les banques d'État pouvaient, lorsque la législation qui les régissait ne s'y opposait pas, ouvrir des comptoirs. En 1927, afin de favoriser la transformation des banques d'État en banques nationales, et d'accroître ainsi le nombre des banques adhérentes au système de Réserve Fédérale, la loi Mac Fadden décréta que les banques d'État, ayant déjà des succursales, auraient le droit de conserver ces succursales lorsqu'elles se mettraient sous le régime de la législation fédérale. Néanmoins, même à l'heure actuelle, la faculté pour les banques américaines d'ouvrir des succursales est très limitée; souvent elles ne peuvent étendre leur rayon d'action au delà des limites de la ville où elles ont leurs sièges, jamais en tout cas elles ne peuvent dépasser les frontières de l'État. Les circonstances ont provoqué, dans les dernières années, un mouvement de concentration sous la forme de groupements de banques conservant en façade leur indépendance mais placés sous le contrôle de tel ou tel établissement important. Cette évolution, connue aux État-Unis sous le nom de « Chain Banking », est considérée, dans les milieux politiques et financiers, comme une des causes d'aggravation des faillites de banques qui ont eu lieu dans ces dernières années, et de nombreuses autorités bancaires soutiennent qu'une revision de la loi fédérale sur les banques dans un sens plus libéral, en vue de leur permettre d'établir des succursales, ne pourrait avoir que des avantages.

Ce morcellement de l'activité bancaire en un très grand nombre d'établissements, disposant souvent de ressources absolument insuffisantes, présente de réels dangers dans une période où, comme c'est le cas actuellement, la défaillance des débiteurs oblige les banques à vivre sur leurs réserves. Aussi a-t-on essayé, aux États-Unis, de parer à ce danger en établissant un contrôle très sévère sur les opérations des

banques. Ce contrôle est exercé pour les banques nationales par le Contrôleur de la circulation, qui siège à Washington, et ses adjoints; les banques d'État sont sous la surveillance du Superintendant bancaire de l'État. En outre, toutes les banques faisant partie du système de Réserve Fédérale sont surveillées par la banque de Réserve de leur district. Les mesures de contrôle consistent en des examens périodiques de la comptabilité et des opérations de la banque, le contrôleur pouvant faire annuler une opération qui lui semble dangereuse pour la solvabilité de l'établissement. Toutes les banques sont en outre tenues de publier périodiquement leur bilan. Ce sont là des pratiques appliquées dans certains pays européens, en Allemagne notamment, mais totalement inconnues en France.

Il faut bien dire aussi que la grande majorité des banques américaines n'ont pas le passé ni les traditions des grandes banques françaises et que, faute d'expérience, elles ont tendance à se lancer dans des entreprises où la spéculation joue un rôle trop important. La tutelle dont elles sont l'objet se trouve ainsi en partie justifiée, bien qu'elle soit très souvent inefficace. Dans ces derniers mois, notamment, où les défaillances bancaires ont été très nombreuses, par suite de l'aggravation de la crise, le fonctionnement du contrôle des banques aux États-Unis a été assez sévèrement critiqué.

Une autre divergence entre l'organisation bancaire américaine et l'organisation française réside dans ce fait qu'aux États-Unis, toutes les banques sont placées dans un état de demi-vassalité par rapport à leur Institut d'Émission. Cet état de dépendance confère à celui-ci comme à celles-là des obligations et établit entre elles et lui des liens assez stricts. D'ailleurs, à la différence du système européen, on a créé, en 1913, non pas une, mais douze banques d'émission aux États-Unis. De la sorte, la politique de l'Institut d'Émission peut mieux s'adapter aux besoins des banques de sa région.

En France, au contraire, il n'existe pas de relation d'interdépendance aussi stricte entre l'Institut d'Émission et les banques privées; la Banque de France n'a aucun droit de regard sur les opérations des sociétés de crédit; elle a seulement le droit de discuter les signatures qui lui sont présentées et refuser à l'escompte les effets portant des signatures

n'offrant pas toutes les garanties désirables. Ajoutons que les banques de Réserve, à la différence de la Banque de France, ne font aucune opération pour le compte des particuliers ou des commerçants. Elles sont exclusivement des banques centrales.

LES BANQUES AMÉRICAINES ET LA CRISE MONDIALE

Il semble que la réglementation et le contrôle auxquels sont soumises les banques américaines devraient donner toutes les garanties désirables au point de vue de la sécurité des banques. Or, il est loin d'en être ainsi; et ceux qui, en France, regrettent la liberté laissée aux banques pourraient méditer avec profit les leçons de l'expérience américaine. Le contrôle exercé sur l'activité des banques aux États-Unis n'a pas empêché celles-ci de prendre, durant la période de prospérité, des engagements imprudents; aussi, lorsque la crise économique actuelle et la baisse des prix ont commencé à faire sentir leurs effets, les banques ont-elles été souvent dans l'impossibilité de recouvrer les sommes qu'elles avaient prêtées; leur actif a été ainsi plus ou moins immobilisé, et elles se sont trouvées aux prises avec de sérieuses difficultés pour faire face aux retraits de dépôts qu'elles subissaient. La situation critique de certains établissements incitait en effet le public américain à retirer ses dépôts et à conserver ses avoirs sous la forme de billets ou de monnaies. En vue d'éviter une panique du public et un « run » des déposants aux guichets des banques, le gouvernement fédéral a été obligé de prendre des mesures pour secourir les établissements en difficultés.

La politique quelque peu imprudente des banques américaines après la guerre s'explique dans une très large mesure par le fait qu'elles n'étaient pas préparées au rôle que leur a naturellement conféré après l'armistice la situation prépondérante des États-Unis au point de vue économique et financier.

Jusqu'en 1914, l'activité des banques américaines était consacrée tout entière au financement de l'économie intérieure. A cette époque, non seulement le commerce et l'industrie nationale absorbaient toute la masse des épargnes,

mais, en outre, les États-Unis étaient emprunteurs de capitaux au dehors.

La guerre a complètement modifié sur ce point la politique des banques américaines. Sous l'influence de l'expansion de la production et du commerce, l'activité bancaire aux États-Unis s'était développée avec une rapidité tout à fait remarquable pendant les hostilités. On comptait, aux États-Unis, en 1920, plus de 30 200 banques, au lieu de 26 000 en 1913, et les ressources dont disposaient ces établissements dépassaient 45 milliards de dollars. Les moyens de crédit des banques américaines étaient tels qu'après les hostilités, tout en continuant à alimenter largement en capitaux l'économie intérieure, elles furent obligées de chercher à l'étranger des placements pour la masse énorme de capitaux qu'elles détenaient. Elles furent amenées ainsi peu à peu à se substituer, dans une certaine mesure, aux banques anglaises, pour fournir au monde les capitaux dont il avait le plus urgent besoin après quatre années de destruction. Toutefois, les banques américaines n'avaient, pour remplir ce rôle, ni les traditions, ni la documentation qu'une longue expérience avait conférées aux établissements de la Cité à Londres.

En accordant largement leur appui aux États ou aux collectivités étrangères, — soit directement par des ouvertures de crédit, soit indirectement en plaçant des emprunts étrangers auprès du public, — les banques américaines contribuaient tout d'abord à hâter le relèvement des pays appauvris par la guerre et notamment de l'Europe. Elles donnaient également à ces pays une capacité d'achat dont l'industrie américaine était la première à bénéficier. D'autre part, l'aide financière aux pays de l'Amérique du Sud renforçait l'influence des États-Unis dans ces pays et développait les relations d'affaires entre eux. A cet égard, les banques ont été, après la guerre, les auxiliaires les plus précieux de l'expansion économique des États-Unis.

On devait redouter par contre de voir les banques se laisser gagner par l'ambiance et, entraînées par l'hymne à la prospérité, alors de mode aux États-Unis, perdre la notion de ce qui était raisonnable et de ce qui ne l'était pas et dépasser le but poursuivi. L'augmentation du stock d'or,

résultant du solde actif de la balance des comptes, la politique de facilité du crédit et du bon marché de l'argent que les banques de Réserve adoptèrent à partir de 1927, entraînèrent les banques à accroître à leur tour, sans prendre toujours les précautions nécessaires, leurs opérations de crédit. Elles furent ainsi les principales animatrices de mouvement spéculatif qui se développa au marché des valeurs de New-York en 1928-29, et qui aboutit, après une hausse sensationnelle des cours, au krach d'octobre 1929.

Depuis cette époque, la baisse des prix des marchandises et des titres a créé de très grosses difficultés aux banques, car celles-ci ont vu se déprécier peu à peu le gage — titres, marchandises, immeubles — qui leur avait été remis en nantissement des avances à long terme qu'elles s'étaient laissées aller à accorder parfois un peu imprudemment. La liquidation des avances sur titres a été relativement la plus aisée quoiqu'elle n'ait pas pu se faire sans pertes sensibles. Le total des avances sur titres, avances aux courtiers et aux clients accordées par l'ensemble des banques adhérentes du système de Réserve Fédérale, s'élevait, à la veille du krach d'octobre 1929, au chiffre de 10 400 millions de dollars; à la fin de 1931, elles n'étaient plus que de 7 304 millions de dollars. Elles ont vraisemblablement diminué encore depuis lors; néanmoins, ces prêts constituent pour les banques une immobilisation, car la situation du Stock Exchange de New-York, à l'heure actuelle, rend très difficile la réalisation du gage sinon à des cours ridiculement bas. Il en est de même des prêts accordés sur hypothèques à des propriétaires fonciers, dans les villes ou dans les campagnes, et des prêts agricoles gagés par des stocks de céréales ou par du bétail. Dans tous ces cas, il y a eu une dépréciation du gage telle que les banques se trouvent dans l'impossibilité de rentrer dans leurs fonds en faisant vendre le gage.

L'immobilisation de l'actif des banques a été accentuée, de surcroît, au cours de l'année 1931, par la suspension des paiements en Allemagne, en Autriche, ainsi que dans la plupart des pays de l'Amérique latine. Les créances que les banques américaines avaient sur ces pays, et qui représentaient soit des ouvertures de crédit, soit des dépôts en compte, soit des

intérêts échus de dettes à long terme, sont devenues irrécouvrables, et les accords de moratoire intervenus ne prévoient que des remboursements échelonnés sur une longue période. Quelques chiffres donnent une idée de l'ampleur des placements effectués par les États-Unis à l'étranger. A la fin de l'année 1930, on estimait que les capitaux américains placés à l'étranger à long terme représentaient 15 675 millions de dollars et que le total des placements à court terme dépassait 1 725 millions de dollars. Voici quelle était, à cette date, la répartition géographique des placements à long terme.

PLACEMENTS A LONG TERME DES ÉTATS-UNIS
(millions de dollars).

Canada	3 942
Europe	4 929
Mexique et Amérique Centrale	969
Amérique du Sud	3 042
Indes Occidentales	1 233
Afrique	118
Asie	1 023
Océanie	419
TOTAL	15 675

Sur les 1 725 millions de dollars que les États-Unis avaient prêtés à court terme à l'étranger, l'Allemagne avait reçu, d'après l'enquête qui fut faite par les comités d'experts réunis à Bâle en août et en décembre 1931, près de 500 millions de dollars qui ont été complètement bloqués.

Cette immobilisation de l'actif des banques américaines n'avait pas été sans provoquer quelque inquiétude parmi leurs déposants, particulièrement à l'étranger. C'est qu'en effet, durant le boom du Stock Exchange, en 1928-1929, l'activité de la spéculation sur les titres avait fait hausser le taux de l'argent à vue (Call Money) à un niveau excessivement élevé. Le Call Money fut coté jusqu'à 20 p. 100 en mars 1929 et la moyenne des taux pour les neuf premiers mois de l'année fut de près de 8 1/2 p. 100. Des taux aussi rémunérateurs avaient naturellement attiré une masse énorme de capitaux étrangers et on estime qu'au moment du krach de Wall Street il y avait sur le marché américain plus de trois milliards

de dollars placés à court terme qui pouvaient de ce fait être retirés très rapidement.

En 1930, il y eut déjà quelques retraits de fonds des banques, mais c'est en 1931, à la suite de la défaillance du Crédit Anstalt en Autriche et de la cessation des paiements des banques allemandes, que les retraits de dépôts des banques américaines se développèrent. On savait, en effet, les banques américaines assez fortement engagées dans ces deux pays et aux retraits de fonds de l'étranger vinrent s'ajouter ceux du public américain. Vers cette époque — juin 1931 — la thésaurisation des billets et autres instruments monétaires commença à prendre, aux États-Unis, des proportions inquiétantes pour la solidité du système bancaire.

Ainsi, tandis qu'une notable partie de leur actif était devenue irrécouvrable, les banques américaines furent obligées, au cours de l'année 1931, de faire face à des retraits de dépôts importants.

Leur position était rendue plus difficile par le fait que, en raison du ralentissement des affaires, le volume des effets de commerce ou des acceptations de bonne qualité et réescomptables auprès des banques de Réserve (Papier éligible) avait sensiblement diminué; beaucoup de banques ne détenant plus d'effets éligibles, ne pouvaient plus se procurer, auprès de la banque de Réserve de leur district, en réescomptant leur portefeuille, les disponibilités qui leur étaient nécessaires. Par ailleurs, les banques de Réserve elles-mêmes se trouvaient, à la fin de l'été 1931, dans une position telle que l'on pouvait craindre un moment qu'elles ne pussent plus donner aux banques privées tout l'appui dont ces dernières auraient besoin.

La suspension de l'étalon-or en Grande-Bretagne, survenant au moment où la position bancaire américaine était sérieusement discutée, ne fit qu'accentuer la panique parmi les déposants. Les retraits de fonds étrangers furent en octobre 1931 d'une si grande ampleur et exercèrent sur le dollar une telle pression qu'en cinq semaines environ 740 millions de dollars-or (19 milliards de francs) furent exportés en presque totalité vers l'Europe.

Les retraits se sont poursuivis avec quelques accalmies

jusque dans la première quinzaine de juin, entraînant une sensible diminution du stock d'or des États-Unis. L'encaisse-or des banques de Réserve, qui s'élevait à 3 486 millions de dollars le 16 septembre 1931, avait fléchi, au début de juin 1932, à 2 627 millions de dollars. On estime qu'à la suite des retraits effectués, les avoirs étrangers à court terme placés dans les banques américaines ne sont plus que de 700 millions de dollars environ. Si une nouvelle panique se produisait sur le dollar, elle ne pourrait donc maintenant être provoquée que par une fuite du public américain lui-même devant sa monnaie, comme cela fut le cas en France en 1925-26.

La crise du dollar d'octobre 1931 était aussi bien la conséquence de la situation gênée des banques que de la crainte que les banques de réserve ne pussent maintenir l'étalon-or et continuer à vendre de l'or sans limite à leurs guichets pour l'exportation. Le gouvernement américain fut donc amené à reprendre, à la fin de 1931 et au début de 1932, deux sortes de mesures pour parer à la crise que traversait le système bancaire américain. D'une part, en constituant d'abord le *National Credit Corporation*, puis la *Reconstruction Finance Corporation*, il mit à côté des banques des organismes pouvant, en cas de difficultés graves, leur venir en aide au moyen de prêts directs. Les fonds de ces organismes furent en partie versés par l'État, en partie empruntés. En même temps, le gouvernement américain se préoccupait de modifier, dans un sens plus libéral, les règles du fonctionnement des banques de Réserve Fédérale, en vue de permettre à ces dernières de venir plus largement en aide aux banques ainsi qu'à l'industrie et à l'agriculture.

Comme nous l'avons dit, les retraits de fonds étrangers avaient été motivés, en grande partie, par la crainte que les banques de Réserve fussent incapables d'accorder aux banques privées les facilités de crédit qui pourraient leur être nécessaires, et d'assurer, en même temps, sans restriction, la convertibilité-or du dollar.

On peut s'étonner que pareille crainte se soit manifestée, alors que le pourcentage de couverture des engagements des banques de réserve par l'encaisse était de près de 80 p. 100, tandis que la loi n'exigeait qu'une couverture de 40 p. 100

en or pour les billets en circulation et de 35 p. 100 en or et monnaie légale pour les dépôts. Mais, pour apprécier avec quelque exactitude la situation d'ensemble des banques de Réserve, il faut tenir compte du fait que, si les banques de Réserve ont pour mission de mettre en circulation les billets de banque par les opérations de crédit auxquelles elles se livrent, elles n'émettent pas effectivement les billets de réserve. Ceux-ci sont émis par le Federal Reserve Board qui les remet, par l'intermédiaire de ses agents aux douze banques de Réserve. La loi organique du Système de Réserve Fédérale de 1913 exige une couverture-or de 40 p. 100 des billets en circulation. L'agent de réserve ne peut remettre des billets à une banque de réserve que contre versement d'une contre-partie en or et en effets éligibles, l'or représentant 40 p. 100 desdits billets émis. Il résulte de cette disposition que, sous le régime de la loi de 1913, si les banques de Réserve ayant émis des billets — comme elles l'ont fait sur une grande échelle de 1929 à 1931 — pour acheter des titres d'État, désiraient de nouveau se procurer des billets, elles ne pouvaient le faire, d'après les règlements alors en vigueur, qu'en versant la contre-partie intégrale en or des billets demandés, les titres d'État n'étant pas considérés comme des effets éligibles. Aussi, jusqu'à une date récente, pouvait-on dire que, lorsque les banques de Réserve développaient les facilités de crédit en achetant sur le marché libre soit des titres, soit des effets libellés en monnaies étrangères (qui ne sont pas éligibles), elles hypothéquaient directement leur encaisse dans la proportion de 100 p. 100. C'est ainsi qu'au début d'octobre 1931, sur une encaisse-or de plus de 3 100 millions de dollars, le montant de l'or « libre », c'est-à-dire pouvant servir à gager de nouveaux crédits, dépassait à peine 500 millions.

Dans les milieux financiers américains on s'était rendu compte, dès cette époque, du danger qui pouvait résulter d'une marge de crédit de Réserve aussi faible; d'autant plus que, le public continuant à retirer ses dépôts des banques, il importait que celles-ci puissent toujours trouver, auprès des Instituts d'Émission, l'appui dont elles pouvaient avoir besoin. Aussi la loi Glass-Steagall du 27 février 1932, à laquelle nous

nous sommes déjà référés précédemment, a-t-elle admis que, désormais, les titres du Gouvernement américain seraient assimilés à du papier éligible et pourraient être remis à l'agent de Réserve Fédérale, en contre-partie des billets que celui-ci remettrait aux Banques de Réserve. De plus, la même loi donnait aux banques des facilités nouvelles pour emprunter auprès des Banques de Réserve en les autorisant notamment à se faire accorder des avances sur titres autres que des titres d'État. Les dispositions de la loi du 27 février 1932 ont contribué, dans une forte mesure, à renforcer la confiance du public américain dans les banques, car, depuis deux ou trois mois, on a constaté un ralentissement de la thésaurisation des billets et le nombre des faillites de banques a diminué.

Le Système de Réserve Fédérale a été assez vivement attaqué dans ces dernières années, et certains l'ont accusé d'avoir favorisé le mouvement spéculatif qui s'est développé au Stock Exchange de 1927 à 1929. Un projet de loi a été déposé devant le Congrès par le sénateur Glass, en vue d'établir un contrôle plus strict du Gouvernement sur la politique et les opérations des banques de Réserve. Le projet autoriserait également les banques nationales à avoir des succursales.

Par ailleurs, en présence de la prolongation de la crise, et du grand nombre de faillites de banques survenues depuis deux ans, — faillites qui n'ont affecté aucun établissement important, — le Gouvernement américain envisagerait une vaste réforme qui tendrait à uniformiser le régime des banques d'État et des banques nationales. Ainsi, toutes les banques situées sur le territoire des États-Unis seraient soumises à la législation fédérale.

Mais c'est là une œuvre de longue haleine. Pour le moment les banques ont à poursuivre la liquidation des lourdes pertes qu'elles ont subies du fait de la crise. La tâche sera longue et ardue, car les mesures prises pour éviter une aggravation de la crise ont eu seulement pour résultat de retarder son évolution et de rendre plus pénible la réadaptation aux conditions nouvelles.

HENRI GARDEL

LE PASSÉ DE SOBAKINE[1]

Le soir, Sobakine rentra chez Kosténeuve, épuisé par la fatigue morale. Le petit cercle d'invités était déjà réuni : Doumanine, Zaviékoff, — un gros général aide de camp de l'empereur, — madame Tvorogoff, une jeune veuve, la baronne von Eselkopf, et quelques autres.

Il va sans dire que là, comme au ministère, on parlait de Raspoutine.

— Quelle journée intéressante, monsieur Sobakine! — dit la baronne dès qu'il fut entré au salon. — Racontez-nous vite tout ce que vous savez.

— Une journée intéressante, dites-vous? — répondit Sobakine. — Une journée affreuse, une journée de deuil plutôt. Quant aux nouvelles, je n'en ai pas. Je n'en sais pas plus que les autres.

— Mais cependant, — fit le général, — qu'avez-vous entendu dire précisément?

— Oui, — ajouta Kosténeuve. — Dites-nous ce que vous avez entendu au ministère.

— Très peu de choses, — fit Sobakine. — Du reste, moi-même, j'ai évité toutes les conversations de ce genre. J'étais occupé par mon travail.

Kosténeuve lui jeta un regard d'intelligence.

— Je voudrais bien savoir ce que pense de cet événement votre ami Granitzky, — dit la jeune veuve. — Je ne l'ai pas

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er août.

vu depuis longtemps, — ajouta-t-elle avec un soupir. — L'avez-vous vu aujourd'hui au ministère?

— Oui, — fit Sobakine. — Mais je ne lui ai pas parlé. Il était entouré, comme d'habitude, de ces youpins de journalistes. Que pourrait-il dire? il est très content, sans doute.

La jeune veuve n'attendait que cette réponse.

— Mais oui, — dit-elle, — tout le monde est content. On est bien débarrassé de ce cauchemar qui nous poursuivait depuis plusieurs années. Youssoupoff, le grand-duc, sont les héros du jour. Maintenant on va faire la guerre comme on le doit, jusqu'à la victoire finale. Tout le monde l'affirme.

— Oh! que c'est intéressant! — s'écria la baronne.

— Belle compagnie de héros! — dit Sobakine. — Un grand-duc, un prince allié à la famille impériale, et un député de l'extrême droite! Tout ceci pour un meurtre.

— Cette guerre, qu'on va continuer jusqu'à la victoire, comme vous le dites, — ajouta Doumanine, — elle n'aurait jamais dû être commencée. C'est une guerre stupide, que nous faisons pour les beaux yeux des Anglais et des Français. Nous luttons contre un régime pareil au nôtre pour satisfaire des républiques, car l'Angleterre, à mon avis, est une république pire encore que celle de la France. Par qui est-elle dirigée? Par des youpins et des francs-maçons. C'est elle qui a machiné toute cette guerre en vue de détruire ses deux ennemies, l'Allemagne et la Russie, à la fois. Il faudrait que les Allemands soient nos alliés et non nos ennemis, comme ils le sont maintenant.

— En qualité de sujet fidèle de mon empereur, — dit Kosténeuve, — je ne puis partager votre avis, monsieur Doumanine. C'est notre tsar, lui-même, qui a voulu défendre les Serbes et qui a déclaré maintes fois que la guerre serait continuée jusqu'à la fin victorieuse. Pour moi, le tsar ne peut pas faire de stupidités. Donc, la guerre est justifiée, et il n'y a rien à discuter.

Sobakine comprit que son beau-père voulait tout simplement couper court et éviter la dispute qui commençait. Il crut de son devoir de l'appuyer.

— Oui, — dit-il, — c'est malheureux, mais il faut continuer quand même, puisque Sa Majesté l'ordonne.

Mais le gros général prit tout à coup le parti de Doumanine.

— Vous oubliez, Excellence, — dit-il à Kosténeuve, — que Sa Majesté peut avoir de mauvais conseillers qui l'entraînent sur une fausse voie. Je ne dis pas que la guerre avec l'Allemagne soit stupide, mais c'est une grande erreur pour nous tout de même. Je partage l'opinion de M. Doumanine et je pense avec lui que ce sont les intrigues de l'Angleterre qui nous ont obligés à faire la guerre aux Allemands. Quant à moi, je déteste les Anglais et je me réjouis chaque fois qu'ils essuient un échec sur le front. C'est un grand malheur pour nous que la mort de Raspoutine, car il était le seul homme capable de faire comprendre au tsar la nécessité d'une paix séparée et immédiate avec l'Allemagne. Peut-être l'empereur aurait-il, à la fin, écouté ses conseils.

— C'est vrai, c'est vrai! — s'écria la baronne. — Je déteste les Anglais aussi, et je me réjouis de leurs pertes. Les Français ne valent pas mieux. Que signifie notre lutte avec l'Allemagne? Il y a tant d'Allemands en Russie! C'est la lutte d'un cadet contre son frère aîné.

— Oui, elle est peu raisonnable, cette guerre, — avoua Sobakine.

Madame Tvorogoff se tournait de tous les côtés et ne savait à qui répondre. Heureusement pour elle, le domestique annonça que le dîner était servi.

A table, la dispute était sur le point de recommencer. Kosténeuve trouva un nouveau moyen pour l'arrêter. Il dit :

— Je comprends, mon général, les sentiments qui vous animent contre cette malheureuse guerre. J'ai failli oublier que votre fils est au front, exposé au danger. Que fait-il maintenant?

— Oh! — dit le général. — J'ai réussi à obtenir pour lui une belle situation. Il est tout à fait hors de danger. Il est dans l'intendance de la première division. Cela ne veut pas dire qu'il porte l'uniforme de ce service, ce serait honteux pour un officier de la garde. Mais il est attaché provisoirement à l'intendance, bien que son nom soit resté sur les listes de son régiment. Ainsi je suis tranquille, il ne risque plus rien. Il y a assez de victimes, je ne veux pas que mon garçon en augmente le nombre.

— Mais pourquoi ne l'avez-vous pas fait nommer au quartier général? — demanda Kosténeuve.

— Ah! c'est que, voyez-vous, le quartier général...

Le dîner se passa en discussions sur les intrigues de l'état-major et sur les querelles entre les commandants en chef des différentes armées. Les sujets de conversation dangereux avaient été évités.

V

Jusqu'à ce jour, Sobakine n'avait jamais eu de programme politique et ne jugeait les personnes et les événements que du point de vue de ses propres intérêts; ainsi, il détestait la guerre parce qu'elle l'empêchait d'administrer la province dont il était le vice-gouverneur et de devenir gentilhomme de la cour; il était épouvanté par la mort de Raspoutine, parce qu'elle signifiait l'affaiblissement de la situation de son beau-père et la ruine de ses propres projets. Mais les paroles de Doumanine et du général Zaviékoff, aide de camp de l'empereur, firent cristalliser d'un coup les sentiments vagues de Boris et leur donnèrent un fond plus net et plus précis. La guerre était déraisonnable, parce qu'on la faisait au profit des Anglais et des Français. L'empire allemand devenait par contre sympathique, comme « frère aîné » du régime autocratique de la Russie. La mort de Raspoutine n'était pas seulement un malheur pour Boris et Kosténeuve, mais c'était aussi un désastre pour tout le pays, car on avait tué le seul homme qui pouvait persuader le tsar de terminer cette guerre stupide.

Après le dîner chez Kosténeuve, Sobakine avait repris son calme, malgré toutes les émotions de cette journée. Il avait beaucoup perdu par la mort de Raspoutine, mais, d'autre part, cette perte était presque compensée par ce qu'il avait acquis : une notion exacte des événements. Tout devenait clair pour lui, et il s'expliquait beaucoup de choses. Pourquoi, par exemple, les partis de gauche s'étaient-ils réunis dans un élan patriotique au début de la guerre, et avaient-ils appuyé le gouvernement? Parce que ce gouvernement faisait la guerre contre lui-même, en aidant les

républiques occidentales ennemies de la Russie. Pourquoi les journaux faisaient-ils une campagne acharnée contre l'influence des Allemands en Russie? Parce que ces Allemands étaient l'appui du régime actuel, du régime autocratique. Pourquoi détestait-on l'impératrice, Alexandra Féodorovna? Parce qu'elle comprenait mieux que son mari les intérêts de la Russie.

Sobakine dormit peu pendant la nuit. Il songeait aux résultats de ses découvertes. Jusqu'à présent, il n'avait jamais osé exprimer ouvertement ses idées sur la guerre, la question allemande en Russie, Raspoutine. Il lui paraissait qu'il fallait les cacher, qu'elles étaient honteuses. Maintenant, il pouvait se prononcer sans gêne, puisqu'il savait bien en quels termes il fallait s'exprimer. Quel profit pourrait-il en tirer? Il pourrait se faire des relations parmi les personnes liées au parti allemand de la cour, le parti de l'impératrice, le parti qui avait, et qui aurait toujours la plus grande influence sur toutes les affaires en Russie. C'est ainsi que Boris ferait sa carrière sans l'aide de Raspoutine, ni même de Kosténeuve. Son esprit travaillait. Il ne pensait plus à la révolution.

Le premier à qui il essaya de parler le lendemain au ministère fut Bimberg. A sa grande satisfaction, ce petit bout d'homme à la voix grêle et mielleuse le comprit du premier coup.

— Mon cher Boris Fédorovitch, — lui dit-il, — hier déjà je me suis aperçu que vous n'êtes ni un traître, ni un imbécile, comme le sont la plupart de nos collègues. Que faire, mon ami? les temps sont durs. Patience, patience quand même! Notre heure viendra peut-être. Il ne faut qu'une seule chose : travailler, travailler... Quand on n'est pas nombreux, on doit être encore plus actif.

— Oui, — dit Sobakine, — je le comprends bien. Mais que puis-je faire, moi, par exemple? Je n'ai pas de fonctions. Donc, je ne puis servir à rien du tout.

— Mais ça changera, mon cher, ça changera. Je vous dis : patience. En attendant, observez tout le monde. Lorsque vous aurez le pouvoir, vous saurez à quoi vous en tenir à l'égard de chacun.

Sobakine fut très satisfait de cette conversation.

Le dimanche matin, il fut réveillé de nouveau par le téléphone. C'était encore une fois son beau-père qui parlait. Il lui communiqua la toute dernière nouvelle : on avait découvert un des caoutchoucs de Raspoutine accroché à une ferme d'un pont sur la Néva. On supposait donc que le cadavre du staretz devait se trouver quelque part sous la couche épaisse de glace recouvrant le fleuve.

— Aujourd'hui même on va sonder, — dit Kosténeuve. — A deux heures de l'après-midi. Ce soir on connaîtra les résultats.

— Si j'allais assister à ce sondage? — demanda Boris.

— Pour quoi faire?

— Mais comme ça... pour rendre, du moins, le dernier hommage au corps.

— Allez-y si vous le voulez, — dit Kosténeuve. — Cela ne fera de mal à personne et, d'autre part, peut-être que cela servira à votre carrière. Allez-y, c'est une bonne idée.

Après le déjeuner, Boris revêtit sa grande tenue et se rendit aux Iles, à l'endroit où l'on avait trouvé le caoutchouc de Raspoutine.

Déjà de loin on avait le sentiment que quelque chose d'extraordinaire allait se passer. Des agents de police étaient massés à tous les coins de rue. Un peloton de cosaques se tenait sur le quai. Le pont était interdit aux passants; quant à la circulation des voitures, elle était interrompue à la distance d'au moins un kilomètre. Une foule de curieux, malgré la forte gelée, se pressait sur le trottoir.

Sobakine paya son cocher et se dirigea tout droit vers le pont. Le sondage était commencé : une large trouée s'ouvrait dans la glace. Une couche épaisse de neige couvrait le quai ainsi que le fleuve qui s'estompait dans une brume légère. Il faisait très froid. Sobakine releva le col de sa capote et se mit à observer autour de lui.

C'était un étrange spectacle. Une quantité de hauts fonctionnaires, qui, grâce à leurs uniformes d'apparat, avaient pu franchir la ligne des sentinelles se tenaient en silence sur le quai. On apercevait plusieurs chapeaux galonnés et emplumés, des pantalons blancs aux bandes dorées. Quelques personnes parlaient à voix basse, comme on l'aurait fait pendant une

cérémonie religieuse. Pourtant Sobakine avait l'impression qu'il assistait non pas à une cérémonie, mais plutôt à un scandale public.

Un mouvement soudain se produisit. Quelques agents, d'un pas rapide, et en retenant leurs sabres, descendirent du pont sur le quai. On entendit une voix sonore qui donnait des ordres. Un brigadier de police s'approcha du groupe où se trouvait Sobakine en priant de s'écarter un peu du passage.

— Rien que trois pas en arrière, Excellences, — disait-il.

— Est-ce qu'on a retrouvé le corps? — demanda quelqu'un.

— Oui, Excellence, on l'a retrouvé. Il est ligoté de chaînes avec des poids. C'est pourquoi il a été difficile de l'amener à la surface.

— Les scélérats! — dit une voix dans la foule des uniformes.

Un militaire de haute taille, avec un air de commandement, s'approcha de Sobakine.

— Je suis le colonel Womann, venu de Tzarskoïé Sélo avec une mission de l'impératrice, — dit-il. — Êtes-vous le sous-préfet de Petrograd?

— Non... — dit Sobakine. — Je suis vice-gouverneur en Pologne.

Le colonel parut surpris.

— Mais alors, que faites-vous ici? — demanda-t-il.

Sobakine répondit non sans quelque gêne :

— Je suis venu rendre un dernier hommage au corps de Grigory Efimovitch qui était de mes amis.

Le colonel fut étonné encore davantage.

— De vos amis?

— Oui, — insista Sobakine. — Il devait même passer chez moi la soirée d'aujourd'hui.

Womann le regarda avec attention.

— Pardon, — dit-il. — Votre nom, s'il vous plaît?

— Sobakine, Boris Fédorovitch.

Womann sourit.

— C'est vous le gendre de Kosténeuve?

— Oui, j'ai épousé sa fille.

— Charmé de faire votre connaissance, monsieur, — dit Womann. — Mais voudrez-vous m'indiquer où je pourrais trouver quelqu'un de la préfecture?

— Par ici, — dit Sobakine lui montrant une maison qui donnait sur le quai. — Je crois que vous y trouverez le préfet.

— Alors j'y vais. Au revoir, monsieur.

Après cette rencontre, Sobakine jugea qu'il ne lui restait plus rien à faire là. On l'avait vu, on lui avait parlé, sa présence était donc signalée. C'était le but de sa démarche. Il partit à la recherche d'un fiacre. La foule des fonctionnaires s'ouvrit respectueusement à son passage : on l'avait vu causer amicalement avec Womann qui appartenait à l'entourage intime de la tsarine. Les actions de Boris étaient en hausse et il n'avait pas perdu son temps sur le quai de la Néva.

Mais sa santé se ressentit de cette station prolongée dans le froid. Le lendemain il tomba malade et le médecin constata une légère grippe ou, comme on disait alors, de l'influenza. Boris dut garder le lit pendant une semaine entière et ne revint à son service qu'au début du mois de janvier. Pendant toute sa maladie il fut d'une humeur massacrante, accrue encore par la lecture des journaux. A chaque ligne il voyait les intrigues françaises et anglaises, chaque pseudonyme cachait un juif ou un franc-maçon. Même le *Novoïé Vrémia* ne lui donnait pas satisfaction, car Bimberg lui avait dit que ce journal de droite avait été acheté depuis un certain temps par la Banque de France.

Rentré au ministère après sa guérison, Sobakine se rendit compte qu'un changement s'était produit pendant son absence. Rien n'avait bougé, tout était comme autrefois, et cependant... une atmosphère étrange s'était répandue dans tous les bureaux, une atmosphère de négligence et de paresse. Tout le monde avait la sensation que cet état de choses ne pouvait durer longtemps. Une catastrophe était proche. Les nerfs étaient tendus, on s'attendait chaque jour à quelque nouvelle extraordinaire. Tout le monde observait devant Sobakine une grande réserve : on devait savoir qu'il avait assisté volontairement à la découverte du cadavre de Raspoutine. Tout cela était fort désagréable, écœurant; Boris se sentait étranger parmi ses propres collègues.

VI

Quelques jours après sa rentrée au service, Sobakine fut demandé un soir au téléphone. C'était le secrétaire du ministre Protopopoff qui l'informait que le ministre allait le recevoir le lendemain, à quatre heures après-midi, pour une affaire confidentielle de grande importance. Boris se creusait en vain la tête pour deviner ce que cela pourrait bien être. La seule chose à faire, c'était d'attendre avec patience le lendemain.

A quatre heures précises il entrait dans le vestibule du vaste appartement du ministre, 61 quai de la Moïka, presque vis-à-vis du palais où avait été tué, trois semaines auparavant, « notre ami » Raspoutine.

On le fit attendre. Un gouverneur venu de province était dans le cabinet du ministre. On entendait la voix aiguë de Protopopoff qui, sûrement, lavait la tête du gouverneur. Sobakine, inquiet, demanda au secrétaire :

— Il est de mauvaise humeur, le ministre?

Le secrétaire fit un geste de désespoir.

— Si ce n'était que cela! Il se passe dans ce bureau — il montra la porte — des scènes bien étranges.

— Mais quoi donc?

— Vous le verrez vous-même peut-être. A quoi bon raconter?

Dix minutes après, la porte du cabinet s'ouvrit et le gouverneur parut, le visage tout congestionné. Le secrétaire passa chez Protopopoff et ressortit quelques instants après pour introduire Sobakine.

Entré dans le bureau, Sobakine s'attendait à voir Protopopoff tel qu'il l'avait connu quelques mois auparavant, lorsque celui-ci était député du centre de la Douma. Mais quelle fut sa surprise lorsqu'il se trouva en face d'un militaire!

Protopopoff portait un uniforme de général. Il l'avait revêtu en qualité de chef des gendarmes. Boris se rappela avoir entendu dire que le premier acte de Protopopoff, nommé ministre de l'Intérieur, avait été de se commander un uniforme de général. Sobakine avait cru, jusqu'à ce moment, que ce n'était qu'un « potin » sans fondement.

— Que c'est bizarre! — se dit-il. — Nous voici tous deux, civils jusqu'au bout des ongles, habillés en militaires. On dirait un général donnant avant la bataille des ordres à un colonel.

Il ne savait pas encore à quel point il était près de la vérité.

— Bonjour, monsieur Sobakine, — dit Protopopoff en le priant de s'asseoir. — Je vous ai convoqué pour une affaire de grande importance et tout à fait secrète. Des personnes, devant l'autorité desquelles je m'incline profondément, m'ont dit que vous êtes un homme auquel on pourrait tout confier.

— Je ferai de mon mieux pour justifier cette confiance, — dit Sobakine.

— Oui, mon cher, — reprit Protopopoff en se levant tout à coup et en posant sa main sur l'épaule de Boris (ce dernier se leva aussi immédiatement). — Oui, on a besoin d'hommes comme vous. Le temps où nous vivons est horrible, il est affreux. La kramole (il employa ce mot de l'ancien russe, qui signifie la tendance à la haute trahison et à l'émeute), la kramole est partout. Nous nous trouvons en face d'un danger énorme, monstrueux. Depuis qu'on a assassiné le pauvre Raspoutine, cet ange gardien de la famille impériale et de toute la Russie, le danger est devenu plus grand encore. L'hydre de la révolution ose lever la tête. Mais tous ces misérables, tous ces scélérats de révolutionnaires, — s'écria-t-il d'une voix perçante, — ils ignorent une chose : c'est que l'ange gardien existe malgré sa mort!

Sobakine entendit des notes hystériques dans la voix de Protopopoff. Le ministre continuait toujours, en élevant la voix de plus en plus :

— Je vous dis qu'il vit, cet ange gardien! Depuis la première vision que j'ai eue au Palais en présence du tsar et de la tsarine, je sens que l'esprit saint de Grigory Efimovitch est avec moi, il est en moi-même! Sa force miraculeuse, c'est moi qui la possède! c'est lui qui parle par ma bouche, et que le grand Dieu notre Seigneur soit témoin (il leva les bras au plafond) si je ne fais pas tout mon possible pour protéger mon tsar que j'adore : Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, ainsi soit-il!

Il se mit à se signer devant les ikones qui étaient disposées en grand nombre contre la muraille dans un coin du bureau.

Sobakine restait debout, l'air hébété, ne sachant quelle attitude il devait prendre. En regardant les ikones, il fit aussi deux ou trois signes de croix, puis resta immobile. Si quelqu'un avait pu lui suggérer ce qu'il devait faire!

Mais Protopopoff ne le regardait même pas. Il courait d'un bout de la pièce à l'autre en poussant des cris et des exclamations variés.

Il se calma enfin, et en s'arrêtant devant Sobakine lui dit :

— Je vais nommer une commission secrète pour recevoir six cents mitrailleuses qui se trouvent actuellement entre les mains des autorités militaires de Petrograd. Vous ferez partie de cette commission. Vous allez vous rendre immédiatement chez le directeur du département de la police qui vous donnera tous les détails. Pas un mot à personne. C'est tout ce que je voulais vous dire. Au revoir, et dépêchez-vous. Pas un instant à perdre.

Sobakine sortit stupéfait de chez Protopopoff. Il lui semblait avoir eu affaire à un fou. Mais, d'autre part, les six cents mitrailleuses n'étaient pas une plaisanterie. Boris aurait préféré ne pas faire partie de cette commission secrète, en compagnie de fonctionnaires de la police. Et si, tout à coup, il y avait vraiment une révolution et si elle réussissait? Que ferait-on alors des membres de la commission des mitrailleuses? Il était dégoûtant même d'y penser. Ces idées ne cessèrent de le hanter, tandis qu'il se rendait au département de police.

La visite chez le directeur du département eut un caractère sérieux qui contrastait avec la réception chez Protopopoff. Le directeur fit immédiatement appeler un colonel de gendarmerie et un fonctionnaire qui devaient former, avec Sobakine, la commission. Le colonel nota l'adresse de Sobakine et lui dit que les travaux de la commission commenceraient dès le surlendemain. Sobakine serait informé du lieu et de l'heure de la première réunion par une lettre ou par téléphone.

— C'est un peu bizarre, — dit enfin Sobakine. — Je dois vous avouer que je n'ai aucune compétence en matière de mitrailleuses. Que vais-je donc faire dans cette commission? Et à quoi servira ma participation à ses travaux?

— C'est ce que je me demande aussi, — fit le directeur. — Mais, du moment que le ministre l'a ordonné, tout sera comme il le veut. Il n'a probablement pas assez de confiance en nous, il veut surveiller la commission. Cet œil, ce sera vous sans doute.

Boris haussa les épaules et prit congé. A sa rentrée chez lui, Marie lui demanda avec impatience.

— Dis-moi donc, Boris, de quoi s'agissait-il? Papa a déjà téléphoné deux fois pour savoir si tu es rentré de chez Protopopoff.

Boris la regarda, il hésitait. Que pouvait-il leur dire, à elle et à Kosténeuve?

— C'est idiot, — dit-il, — cette affaire-là. Elle est secrète mais elle n'a pas de sens. Et désagréable surtout.

— Mais qu'est-ce donc? — insistait Marie.

— Oh! ma mie! si je pouvais seulement te le dire! mais je n'en ai pas le droit. Affaire secrète, malheureusement. A ton père je le dirai peut-être, mais ce ne sera pas par téléphone, bien entendu.

Tout le reste de la journée il fut distrait, il fronçait les sourcils et marmottait entre ses dents. Kosténeuve téléphona encore à plusieurs reprises, et à chaque sonnerie Boris demandait à sa femme de répondre qu'il n'était pas encore rentré. Le soir, les jeunes Sobakine dînèrent à la maison. Lorsqu'on servit le dessert, Boris s'écria tout à coup :

— Cela ne peut pas être sérieux! Il est fou!

— Qui est fou? — demanda Marie en ouvrant de grands yeux.

— Mais ce diable de Protopopoff. Il est fou pour tout de bon. Il faudrait l'envoyer au sanatorium. Je vais aller chez ton père et je lui raconterai tout.

Kosténeuve écouta le rapport de Boris avec beaucoup d'attention, sans dire un mot. Son récit fini, Boris demanda :

— Que pensez-vous de tout cela?

— Ah! — fit Kosténeuve d'un ton fâché. — Tout va mal. Peut-on nommer des ministres pareils au moment du danger? Six cents mitrailleuses.... où va-t-on les garder? Comment s'en servir en cas d'urgence?

— Ce qui m'intéresse le plus, — dit Sobakine, — c'est

de savoir si je dois vraiment faire partie de cette commission.

Kosténeuve le regarda, étonné.

— Mais je pense bien, — dit-il. — Vous avez reçu l'ordre du ministre. C'est votre devoir de lui obéir. A quoi avez-vous songé en me posant cette question?

— Eh bien, ça va, — dit Boris en soupirant. — J'obéirai. Je vais m'occuper des mitrailleuses....

La nuit, il eut des cauchemars. Il voyait Protopopoff en uniforme de général, célébrant la messe dans une église. Protopopoff répétait : Je suis l'ange gardien; au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, ainsi soit-il! — et il levait les bras devant l'autel. Puis Boris braquait une mitrailleuse contre une foule de révolutionnaires. La foule avançait, mais la mitrailleuse ne partait pas, parce que Sobakine ne savait pas la faire fonctionner. Et il se réveillait tout couvert de sueur froide.

Deux jours après, il parcourait un vaste dépôt d'armes et de munitions dans l'île Aptékarsky, accompagné du colonel de gendarmerie, du fonctionnaire du département de la police et de deux officiers d'artillerie. Les mitrailleuses étaient rangées en grand ordre, leurs parties métalliques en cuivre et en acier étincelaient. La commission faisait le compte de ces engins en s'arrêtant de temps en temps pour en essayer un au hasard et s'assurer qu'il était en bon état. Alors un des deux officiers s'asseyait sur le petit siège de la mitrailleuse, prenait les manivelles et expliquait comment on pouvait s'assurer que l'arme fonctionnerait si on la chargeait avec des cartouches. Au grand étonnement de ses collègues, Sobakine témoigna du plus vif intérêt en écoutant ces discours. Il se faisait expliquer par l'officier tous les détails du mécanisme, il se mettait lui-même sur le siège et touchait les manivelles. Le colonel des gendarmes riait :

— Je vois, — disait-il à Sobakine, — que vous ne vous contenterez pas du rôle de membre de notre commission. Vous vous préparez à tirer sur la foule.

A quoi Boris répondait gravement :

— J'aime à être bien au courant de tout ce que je fais.

Pour finir, les militaires prirent Sobakine pour le chef de

ses collègues, et le général ne s'adressa plus qu'à lui seul en dédaignant les deux autres.

Quand toutes les formalités de réception furent terminées et pendant que l'on signait le procès-verbal, le général demanda à Sobakine :

— Dites-moi, Excellence, si ce n'est pas un secret : comment vous servirez-vous de tous ces engins? Avez-vous un plan quelconque pour leur répartition? Avez-vous suffisamment d'hommes capables de les manier?

Le colonel des gendarmes répondit pour Boris.

— Rien de plus simple. Les mitrailleuses seront placées aux greniers et sur les toits des bâtiments les plus élevés de la ville. La répartition sera faite d'après un plan approuvé par notre ministre lui-même. Son but est de tenir sous le feu, en cas de nécessité, toutes les grandes places et les rues principales de Petrograd.

— Qu'avez-vous dit? — demanda le général. — Aux greniers et sur les toits?

— Oui, — fit le colonel. — Les greniers, les toits, les mansardes, quoi?

Le général garda le silence un moment, puis il dit :

— Connaissez-vous l'inclinaison maxima qu'on peut donner au canon d'une mitrailleuse?

— Pourquoi voulez-vous que je le sache? — fit le colonel. — Je suppose que le maximum se trouve précisément là où il doit se trouver.

— Je ne dis pas non, — répliqua le général. — Mais... du reste, vous ferez ce que vous voudrez.

Kosténeuve fut vivement intéressé par le récit de cette séance. Boris lui raconta tout, sans rien oublier, le même soir. Après ce récit, Kosténeuve resta pensif et soucieux. Boris s'inquiéta de cette attitude.

— Excellence, — dit-il enfin, — est-ce que le danger est véritablement aussi sérieux?

— Oui, à ce qu'il paraît, — répondit Kosténeuve. — Des événements fâcheux approchent. Quoi qu'il en soit, une émeute aura lieu, sans doute, et Dieu sait comment elle finira... Il est trop tard maintenant pour juger qui est le coupable... Mon cher Boris Fédorovich, — dit-il après un

moment de silence. — Nous sommes seuls maintenant et j'en profite pour vous demander une chose. Si vraiment une révolution surgissait, si tout tombait en ruines, il peut arriver que nous soyons séparés les uns des autres. Il peut se faire ainsi que je ne revoie pas ma fille pendant très longtemps. Donnez-moi votre promesse que vous serez toujours un bon mari pour elle, que vous serez très gentil avec elle, que vous ne lui ferez aucun mal. Elle vous aime, ma fille, elle vous aime plus que vous ne le croyez. Elle sera toujours pour vous une fidèle épouse. Partagez donc avec elle toute votre vie, ses moments de bonheur, de soucis.

Boris fut bouleversé par ce discours. Il se leva et tendit solennellement la main à Kosténeuve.

— Je vous donne ma parole, — dit-il, — et vous assure que, moi aussi, j'aime Marie plus que vous ne le croyez. Mais pourquoi cette promesse? Et pourquoi croyez-vous être séparé de votre fille?

— Oh! mon ami, — dit Kosténeuve, — qui sait ce qui peut arriver? Je suis plus âgé que vous, et je vois plus loin que beaucoup d'autres. Depuis un certain temps il me semble être à bord d'un navire en perdition. Le navire est en train de sombrer, et j'ai perdu tout espoir qu'il puisse être sauvé. Je ne voudrais même pas en assumer la direction... Savez-vous que j'ai renoncé, il y a quinze jours, à faire partie du gouvernement?

— Comment? — s'écria Boris, stupéfait.

— Oui. J'ai été convoqué à Tzarskoïé Sélo et l'empereur m'a proposé un portefeuille. Je ne vous dirai pas de quel ministère il s'agissait, cela n'a aucune importance. Mais j'ai répondu à Sa Majesté que ma santé ne me permettait pas de prendre une aussi grande responsabilité. Et, comme vous le voyez, je suis resté comme j'étais. Le tsar n'a peut-être pas été très content,... mais que faire?

— Mais pourquoi avez-vous agi ainsi? — interrogea Sobakine. — Renoncer à un poste de ministre... je n'aurais jamais cru que cela fût possible.

— Si c'était arrivé il y a un an, — dit Kosténeuve en se levant, les mains dans les poches, — j'aurais réfléchi, j'aurais hésité. Mais maintenant... maintenant, tout, ou presque tout,

est perdu. Je ne veux pas participer aux sottises que l'on fait chez nous tous les jours. On nous a menés au bord d'un précipice, et il ne nous reste plus qu'à y tomber...

— Mais n'y a-t-il vraiment pas moyen d'éviter le désastre? — demanda Sobakine. — Et si l'émeute était matée à l'aide des troupes qui se trouvent actuellement sur le front? Il y a encore un grand nombre de régiments fidèles. On supprimerait la Douma, on signerait la paix séparée avec l'Allemagne...

Kosténeuve le regarda avec surprise.

— Tiens! — dit-il. — Mais c'est un véritable programme politique que vous énoncez. Je vous croyais encore trop jeune pour avoir des idées de ce genre. Seulement vous faites la même erreur que Zaviékoff, Doumanine et beaucoup d'autres. Vous vous imaginez que le tsar — ou le gouvernement — peuvent réellement retirer des régiments du front, supprimer le parlement, signer la paix, etc. Ils ne peuvent rien, mon cher, parce qu'ils n'osent rien faire, voilà le secret de notre situation. Rappelez-vous la mort de Raspoutine et tout ce qui a suivi. Il y avait trois coupables, comme vous le savez : le grand-duc, le prince et le député. Après l'assassinat on a bien arrêté le prince et le grand-duc, mais qu'a-t-on fait du député? Le député est allé tranquillement au front où personne n'a osé le toucher, parce qu'il est très populaire dans l'armée, qu'il est adoré des officiers et des soldats. Il est vrai qu'il a eu beaucoup de mérite, qu'il a su organiser le service de la Croix Rouge sous le feu même de l'ennemi, comme nul ne l'avait fait. Mais il n'en est pas moins vrai que l'homme qui a porté le coup mortel à l'ami de l'empereur ne se cache pas, et continue à jouir de la liberté... N'est-ce pas la révolution? A quoi bon songer après ceci à la dissolution de la Douma ou à la paix séparée? tout cela est impossible, et c'est ainsi que nous roulons vers le précipice. Il n'existe pas de force qui puisse nous arrêter...

Le même soir, Boris, rentré chez lui, écrivit une lettre au directeur du département de la police, en l'informant que sa santé ne lui permettrait pas de continuer ses travaux dans la commission des mitrailleuses, et que les forces lui manqueraient pour supporter le fardeau qu'on lui imposait.

— Si Protopopoff est mécontent, tant pis! — décida Sobakine. — Je ne veux pas participer à cette aventure. Si j'ai fait mes confidences à Bimberg, si j'ai pris froid sur le quai de la Néva, ce n'est pas pour être mêlé à cette sale affaire du département de la police. Kosténeuve doit exagérer le danger de la révolution, mais quelque chose va certainement arriver, et j'aime mieux me tenir à l'écart pour attendre la fin de la tempête.

Pendant quelques jours il resta chez lui, puis il recommença à se montrer à son service, en passant son temps avec Bimberg, Kriegel et quelques autres, avec qui il pouvait parler sans se gêner. Fait étrange! le directeur du département de la police n'avait jamais répondu à sa lettre, et Protopopoff ne s'était jamais rappelé la nécessité d'avoir Sobakine dans la commission des mitrailleuses. Boris fut oublié par tout le monde, et il en fut très content.

Sa conversation avec son beau-père l'avait profondément impressionné. Il devint plus prévenant envers Marie, la traita avec plus de tendresse, commença à s'intéresser à sa vie et sembla redevenir le Boris de ses fiançailles. Seul, un ton de légère condescendance persistait lorsqu'il s'adressait à sa femme. Marie l'excusait de bon cœur. Elle se sentait heureuse de voir que son mari n'était pas aussi mauvais et ennuyeux qu'elle le croyait au temps de Granitzky. Elle voyait maintenant que son père avait eu raison : Boris était un excellent mari et elle ne regrettait pas de l'avoir épousé. Quel bonheur, si toute sa vie pouvait se passer aussi tranquillement!

Elle éprouva surtout ce sentiment un soir qu'elle était avec Boris chez ses parents. On avait causé du passé, et évoqué la première rencontre avec les Sobakine. On avait ri en se rappelant les efforts de la sœur de Boris qui tâchait de le rapprocher de sa future fiancée. On parla de la déclaration que Boris avait faite à Marie sur la patinoire de la Fontanka. Puis madame Kosténeuve raconta quelques événements de la vie de Marie lorsque celle-ci était petite. Boris, à son tour, narra quelques sottises qu'il avait faites lorsqu'il était écolier. Les bûches pétillaient dans la cheminée, la petite Olga dormait à côté dans sa voiture. On

resta ainsi jusqu'à une heure très avancée. Aussi décida-t-on que la petite passerait la nuit chez sa grand'mère.

Boris et Marie sortirent vers minuit de chez les Kosténeuve. A cette époque la ville de Petrograd ne s'endormait habituellement que beaucoup plus tard; aussi, à minuit, y avait-il encore une certaine animation dans les rues. Mais ce jour-là, tout était désert. Il n'y avait pas un fiacre, pas un seul passant; dans le calme profond de la nuit, les grands réverbères électriques jetaient une clarté éblouissante sur la neige qui étincelait et s'irisait sous leurs rayons et craquait sous les pieds. Il y avait quelque chose de pesant dans ce calme mortel, quelque chose d'affecté dans l'aspect de ces grands bâtiments avec leurs fenêtres aveugles, sans lueurs, ne donnant qu'un faible reflet de la rue.

Les jeunes Sobakine durent aller à pied, et, sous l'oppression de ce silence absolu, Marie sentit tout à coup une terreur qui l'envahissait.

— Boris! Boris! — s'écria-t-elle. — C'est le calme avant l'orage! regarde ces maisons silencieuses qui se pressent l'une contre l'autre! Que dissimulent-elles? J'ai peur. J'ai le sentiment qu'il se prépare quelque chose de terrible. Protège-moi!

Elle se serrait contre lui. Ému, il passa son bras autour de sa taille.

— Sois tranquille, chérie, — lui dit-il. — Ne crains rien. Si même il arrive quelque chose, les six cents...

Mais il n'acheva pas cette phrase et dit tout court :

— Allons plus vite! il fait froid. Ce sont des bêtises!

VII

Boris fut réveillé par la voix de sa femme, qui disait dans la pièce voisine :

— Ce n'est pas possible! qu'allons-nous faire?

— Je ne sais pas, madame, — répondit la voix de la bonne, — mais je n'ai rien pu avoir de plus. Une foule assiège les boulangeries; on fait la queue....

— Mais comment monsieur va-t-il prendre son café? cela ne nous suffira pas.

— Qu'est-ce qui est arrivé? Viens ici, Marie, — cria Boris.

Marie, qui avait l'habitude de se lever beaucoup plus tôt que lui, entra dans la chambre à coucher avec un petit pain qu'elle tendit à Boris.

— Regarde, — dit-elle. — C'est tout ce qu'on a consenti à vendre à la bonne. Il n'y a pas suffisamment de pain dans les boulangeries et on ne donne qu'une livre à chaque acheteur.

— C'est désagréable, — dit Sobakine, — mais que faire? c'est la guerre. En Allemagne on a réduit les portions de pain depuis 1914. Je prendrai mon café avec des biscuits.

Pendant qu'il prenait son café, la bonne accourut tout à coup, haletante, de la cuisine.

— Monsieur, madame! — s'écria-t-elle. — Dieu! Dieu! qu'est-ce qui se passe? La cuisinière raconte que toutes les rues sont pleines d'ouvriers en grève. Les ouvriers de Poutilovsky, les ouvriers d'Okhta... Ils crient...

Elle s'arrêta.

— Eh bien! que crient-ils? — interrogea Boris tout en continuant à manger.

— Ils crient... — répondit la bonne en baissant la voix. — Je n'ose répéter... ils crient : à bas le gouvernement...

Elle rougit jusqu'aux oreilles.

— Ah, ah! — fit Sobakine tranquillement. — Ils crient cela? Et que fait la police?

— Je ne sais pas. Annouchka a vu, elle pourrait vous le dire.

Après avoir fini son repas, Boris passa dans la cuisine.

— Bonjour, Annouchka, — dit-il à la cuisinière. — Racontez-moi ce qui se passe. Il y a des démonstrations dans la ville?

— Oui, monsieur, *monstrations*, c'est cela. Mais pas trop, du reste. Ils se tiennent très gentiment, les ouvriers. Ils se promènent, puis ils crient un peu, voilà tout.

— Et la police?

— Il n'y a pas de police. Je n'ai pas vu un seul agent. Il n'y en a même pas aux carrefours.

— Tiens, tiens! — fit Sobakine. — C'est bizarre. Mais qui dirige la circulation? Nos fiacres ne sauraient circuler sans ordres des agents.

— Mais aujourd'hui, monsieur, il n'y a pas non plus de fiacres. Ils sont aussi en grève, — dit la cuisinière.

La figure de Sobakine s'allongea. Il était prêt à entendre n'importe quoi, mais l'absence de fiacres... cela lui paraissait trop fort.

— Comment, pas de fiacres? Mais alors, il faut que je me dépêche d'aller au ministère. Je mettrai au moins trois quarts d'heure pour y arriver à pied.

Il revêtit sa capote, fit ses adieux à Marie et descendit dans la rue.

Il était midi. Les trottoirs et le pavé de la Nevsky étaient noirs de monde. La cuisinière n'avait pas menti : il n'y avait ni fiacres, ni agents. A un carrefour, Sobakine vit stationner un détachement d'infanterie, les carabines en faisceaux. Tout le monde, soldats et officiers, aussi bien que les passants, avait l'air joyeux. Il faisait beau, et le soleil — chose rare à Petrograd — jetait ses rayons obliques et rougeâtres sur les bâtiments, sur le pavé couvert d'une légère couche de neige, sur la foule pressée. Tout ce tableau n'avait rien de commun avec une émeute.

Sobakine traversa plusieurs rues. Un groupe le prit pour un officier. Les ouvriers ôtèrent leurs casquettes et crièrent : Vive l'armée!

Sobakine, flatté, salua le groupe et s'éloigna avec beaucoup de dignité. Les cris continuèrent quelque temps encore après son passage.

Au ministère il ne trouva que la moitié du personnel. Une commission quelconque, de peu d'importance, siégeait dans la salle du conseil du ministre. Quelques fonctionnaires flânaient dans les couloirs, les autres étaient assis à leurs places sans rien faire. A l'arrivée de Sobakine, tout le monde s'élança vers lui avec des exclamations :

— Comment, vous êtes venu en uniforme?

— Il est courageux, ce monsieur Sobakine!

— On vous a laissé passer tranquillement?

— On ne tire pas dans la rue? Il n'y a pas de bagarres?

— Qu'est-ce qu'il y a de nouveau?

— Mais patience, messieurs, — dit Sobakine. — Je ne puis répondre à tout le monde à la fois. Tout est tranquille,

tout va bien, il n'y a pas de bagarres, on m'a laissé passer librement. Maintenant, dites-moi, pourquoi serait-il dangereux de venir ici en uniforme? Savez-vous que la foule m'a acclamé à mon passage?

— Comment cela?

— Mais oui! on a crié : Vive l'armée!

Tout le monde partit d'un grand éclat de rire.

— Vous ferez bien, malgré tout, de retourner chez vous habillé en civil, — dit quelqu'un. — On ne vous prendra pas chaque fois pour un officier. Et si on reconnaît l'uniforme de vice-gouverneur...

— Alors, quoi? — questionna Sobakine, inquiet.

— Alors, qui sait...? On a déjà attaqué aujourd'hui quelques agents de police, c'est pourquoi ils ont été retirés de leurs postes.

C'est alors que Sobakine eut pour la première fois une idée exacte de ce qui se passait. Il pâlit.

— Vous avez peut-être raison, — dit-il d'un air abattu. — Mais où diable vais-je donc me procurer ici des vêtements civils?... en voilà une situation!

— Envoyez votre huissier chez vous. Il vous apportera vos vêtements.

— Parbleu! — fit Sobakine. — Il ne me reste pas d'autre ressource. Je vais appeler l'huissier.

Deux heures après, il cheminait vers son domicile avec beaucoup moins d'aplomb qu'en venant au ministère. Il s'excusait chaque fois que quelqu'un le poussait, il faisait des détours pour éviter les groupes au milieu desquels il apercevait des orateurs prononçant des discours. Il souriait, il faisait un visage aimable à tout le monde, soldats et ouvriers. Et c'est ainsi qu'il parvint à la maison.

— J'aurais mieux fait de ne pas sortir, — dit-il à sa femme. — Il paraît que c'était dangereux de se montrer dans la rue en uniforme de vice-gouverneur. Quel aspect étrange que celui de la Nevsky aujourd'hui! Mais, du reste, tout est assez tranquille. Étais-tu très étonnée de voir l'huissier que j'ai envoyé pour chercher mes habits?

— Papa a téléphoné, — fit Marie pour toute réponse.

Sobakine s'aperçut qu'elle avait l'air très accablé.

— Mauvaises nouvelles?

— Non... pas trop mauvaises... — répondit-elle. — Mais il y a quelque chose dans le ton de papa qui me déplaît. Je ne puis pas l'expliquer, mais je le sens; je sens...

Elle fondit en larmes.

— Oh! ma pauvre petite sotte! — murmura Boris en la caressant avec tendresse. — Peut-on s'affliger pour des choses qu'on ne peut pas même s'expliquer? Mais je crois qu'il serait prudent de ne pas sortir de la maison aujourd'hui.

Pendant toute cette journée et celle du lendemain, les jeunes Sobakine suivirent les événements d'après les rapports de leurs domestiques. C'était surtout Annouchka qui apportait les nouvelles. On téléphona plusieurs fois chez Kosténeuve et chez les vieux Sobakine. Le père de Boris lui conseillait incessamment de ne pas sortir.

— Tu peux très bien t'en passer, Boria, — disait-il. — Dieu sait ce qui peut arriver à chaque instant. Pourquoi risquer?

Tout au contraire, on comprenait que Kosténeuve avait le désir de voir chez lui Marie et Boris, seulement il n'insistait pas sur ses invitations. Boris, lui-même, n'aurait pas été fâché d'aller chez son beau-père, mais, comme on ne pouvait s'y rendre qu'à pied et qu'il fallait traverser la Nevsky, il n'osait s'y décider.

— Croyez-moi, Excellence, — disait-il par téléphone, — je ne demande pas mieux que de vous voir. Mais peut-être serait-il plus prudent de remettre ceci à demain.

— Peut-être, — répondait Kosténeuve. — Oui, oui, mon ami, peut-être avez-vous raison. Restez chez vous.

Le matin de la troisième journée n'apporta rien de sensationnel. Mais, au début de l'après-midi, la bonne se précipita comme un ouragan dans le salon. Les jours précédents, elle avait obtenu la permission d'y entrer sans être appelée, pourvu qu'elle eût quelque chose à annoncer.

Son aspect était si extraordinaire, que Sobakine, qui était en train de lire un roman, se souleva sur son fauteuil.

— Qu'y a-t-il?

— Les soldats... les soldats de Préobrajensky!...

— Eh bien, les soldats?...

— Ils se sont révoltés!

— Pas possible!

— Si, si!... Ils ont tué leurs officiers et ils sont sortis des casernes. L'ami de notre concierge Simon les a vus de ses propres yeux. Ils couraient comme des fous en poussant des cris épouvantables. Et la musique courait aussi. Et elle jouait la.... la *Martillaise*! et on criait « hourrah! » Et puis les cosaques qui étaient dans la rue ont vu tout cela et ont crié « hourrah » aussi. Et les soldats avaient des rubans rouges sur les épaules. Et lui, l'ami de Simon, il est venu aussi, un ruban sur son pardessus. Et il dit, l'ami : Dieu soit loué, tout ira bien maintenant, c'est la liberté du peuple; à bas les Boches!

Sobakine devint blême.

— Vous... vous mentez! — dit-il enfin. — Tout cela n'est pas possible. Pourquoi est-ce qu'on ne tire pas sur ces misérables?

— Mais qui tirera? — répondit la bonne. — Tout le monde est d'accord, le peuple, les soldats, les cosaques... Il n'y a que les policiers qui seraient contre. Mais ils n'osent pas montrer leur nez dans la rue.

— Ah çà! — fit Sobakine sans écouter la bonne. — Çà, les soldats de Préobrajensky! tout le monde est devenu fou alors? que fait Protopopoff?

Il courut au téléphone, décrocha nerveusement le récepteur et pressa le bouton. Il voulait parler à Kosténeuve. Seul, celui-là pouvait lui expliquer les événements.

Mais, au moment où il espérait entendre le central, une sonnerie bourdonna à son oreille. C'était Kosténeuve lui-même qui lui téléphonait.

— Boris Fédorovitch! — dit-il d'une voix rauque. — Appelez Marie au téléphone, et vite! Je vous parlerai après.

— Oui, monsieur, — répondit Boris. — Marie, ton père t'appelle.

— C'est moi, mon petit papa, — disait Marie un instant après. — Oui, nous savons déjà.... Oui, c'est affreux... Tout est perdu? Comment?... Papa, pourquoi dis-tu cela? Papa, tu parles comme si nous ne devions plus nous revoir... Nous viendrons chez toi dès que cela passera... trop tard? Pourquoi trop tard?...

Boris écoutait anxieux. Marie lui remit le récepteur. Son

visage était plein de douleur; les larmes brillaient dans ses yeux.

— Tiens, dit-elle. — Papa veut te parler.

Elle s'approcha de la fenêtre et appuya son front contre la vitre.

— Boris Fédorovitch, — disait Kosténeuve d'un ton pressé, — il ne me reste pas beaucoup de temps, et je ne veux que vous rappeler une chose : vous souvenez-vous de la parole que vous m'avez donnée à propos de ma fille?

— Oui, — répondit Sobakine. — Mais quel rapport?...

Il lâcha tout d'un coup le récepteur, bouleversé par le cri de sa femme.

— Ah! ah! ils le tuent! ils le tuent!... Boris!...

Boris se précipita, affolé, vers la fenêtre.

Trois hommes luttaient sur le trottoir d'en face. L'un, dont on ne voyait que le dos, était un officier. Les deux autres étaient des soldats qui l'attaquaient à coups de sabre. On apercevait leurs visages contractés par la fureur. L'officier luttait avec l'énergie du désespoir. On entendait, à travers les vitres, le cliquetis des armes qui s'entre-choquaient.

Tout à coup un troisième soldat accourut, et, passant derrière le dos de l'officier, lui appliqua un violent coup de sabre sur la nuque. L'officier chancela et fit deux pas en reculant et en se penchant à gauche. L'arme tomba de sa main. Boris ferma les yeux.

— Grand Dieu! — gémit-il. — Dieu notre seigneur!...

Il détourna la tête pour ne pas voir.

— Ils le dépouillent! — s'écria Marie. — Ils ont pris son sabre! ils fouillent dans ses poches!

Avec un grand effort sur lui-même, Boris ouvrit les yeux et regarda encore. L'officier gisait seul sur le trottoir; sa jambe se tordait en convulsions. L'autre jambe restait ployée sous le corps. Un rayon de soleil brillait sur l'épaulette dorée. Auprès de cette épaulette, un peu plus loin à gauche, il y avait quelque chose que Boris n'osait pas regarder : quelque chose de noirâtre qui s'élargissait en faisant fondre la neige...

Boris se retourna vers sa femme; ses lèvres tremblaient, il ne pouvait prononcer une parole.

— Il faut lui porter secours, — dit enfin Marie. — Peut-être qu'il vit encore.

— Non, non! — s'écria Sobakine épouvanté. — Tu veux qu'on vienne nous massacrer aussi?

Mais le concierge Simon et son ami s'approchaient déjà de l'infortuné. Ils l'examinèrent, puis le concierge ôta son chapeau et se signa. L'ami, toujours décoré du ruban rouge, suivit son exemple.

— Mort! — fit Boris en se signant à son tour. — Assassiné en plein jour, sur un trottoir de Petrograd!

— Je vais aller voir le concierge, — dit Marie. Et sans attendre la permission de Boris, elle s'enfuit comme une flèche.

Sobakine s'éloigna de la fenêtre et s'effondra sur un fauteuil. Tout à coup son regard s'arrêta sur le récepteur décroché qui était resté sur le bureau.

— Il faut téléphoner encore à Kosténeuve, — se dit-il. — Nous n'avons pas terminé notre conversation. De quoi s'agissait-il donc?

Il demanda le numéro de son beau-père. Deux, trois, cinq minutes s'écoulèrent. Le central ne cessait d'appeler, mais Kosténeuve ne répondait pas.

— Allô, mademoiselle, sonnez encore, — suppliait Boris. — On doit répondre...

Marie rentra.

— D'après le concierge, ces soldats étaient ivres, — dit-elle. — Le colonel les a arrêtés pour leur demander s'ils avaient la permission de sortir de la caserne. Alors ils l'ont attaqué. Quelle horreur! c'est ça, la révolution? On a téléphoné à la Croix Rouge pour faire emporter le corps.

— Ton père ne répond pas, — dit Boris sans lâcher le récepteur, appliqué à son oreille.

— Comment cela? Laisse-moi essayer, peut-être qu'il y a une erreur de numéro.

Mais toutes les tentatives pour communiquer avec Kosténeuve restèrent sans résultat.

Une heure plus tard, on sonna à l'entrée.

— Qui pourrait venir chez nous maintenant? — demanda Boris. — Attendez, n'ouvrez pas. Je me sauve.

Il se précipita dans la salle à manger et se plaça de manière à voir ce qui allait se passer dans l'antichambre. Quelle fut son horreur, lorsqu'il vit entrer deux soldats, baïonnette au canon! Il recula, culbuta deux chaises, et se trouva au bout d'un instant dans la cuisine. Annouchka le regarda avec surprise.

Quelques minutes s'écoulèrent. Puis il entendit sa femme appeler : Boris! — Il ne répondit rien. Enfin, Marie le trouva blotti à la porte de service.

— Pourquoi te caches-tu? dit-elle — d'un ton mécontent. — Viens donc, on a besoin de toi. Où est ton revolver?

— Mon revolver?...

— Mais oui, où est-il? on va nous le prendre. J'ai dit que je ne savais pas où tu le gardes.

— Mais je ne veux le rendre à personne! — fit Sobakine. — Dis aux soldats que je n'en ai pas.

— Dis-le toi-même si tu veux. Viens au salon et dis que tu n'as pas de revolver. Peut-être qu'ils te croiront.

— Ah bien, non, je n'irai pas. Dis-le-leur, toi.

— Rendez le revolver, barine, — l'interrompit Annouchka. — A quoi vous servira-t-il? Vous ne savez pas tirer.

— Eh bien! on m'attend, — dit Marie. — Veux-tu venir?

Sobakine fit un geste de désespoir.

— Le revolver... — dit-il avec un soupir. — Le revolver se trouve dans le troisième tiroir, côté gauche, de mon bureau. Tiens, voici la clef. Appelle-moi dès qu'ils seront partis.

Après le déjeuner, les jeunes Sobakine essayèrent encore de communiquer avec Kosténeuve, mais toujours en vain. Boris téléphona alors chez son père pour lui raconter ce qu'ils avaient vu avec Marie par la fenêtre. La voix d'Olga lui répondit :

— Papa ne peut pas venir au téléphone, il est au lit, bouleversé par les événements. Ce qui se passe auprès de notre maison est encore plus horrible que chez vous : on tire de tous les côtés.

— Qui est-ce qui tire? — demanda Boris.

— Je n'en sais rien. On ne peut même pas déterminer d'où partent les coups. Il paraît que ce sont les soldats révoltés qui tirent en l'air. Prête l'oreille et tu les entendras aussi.

Ce n'est pas possible que ces bruits ne parviennent pas jusqu'à vous.

En effet, Sobakine perçut des coups lointains. Depuis ce moment, il ne cessa d'écouter. Les bruits étaient parfois; fréquents; parfois ils s'apaisaient en s'éloignant.

Tout à coup Sobakine se redressa et demanda un silence absolu à sa femme et à la bonne qui se trouvaient avec lui au salon. Un bruit rythmique parvint de loin à leurs oreilles.

— Tra-ta-ta-ta-ta...

— Qu'est-ce que c'est? — interrogea Marie.

— Les mitrailleuses! — dit Sobakine avec enthousiasme. — Les mitrailleuses de Protopopoff!

Il s'excitait, il courait d'une fenêtre à l'autre et regardait dans toutes les directions, comme si vraiment il espérait apercevoir ces mitrailleuses qu'on entendait maintenant tirer presque sans arrêt, mais à une grande distance.

Le crépuscule hâtif de Petrograd descendit sur la ville. A l'approche de la nuit, des lueurs écarlates embrasèrent le ciel. La bonne annonça que c'étaient les commissariats qui brûlaient. Elle demanda la permission d'aller voir l'incendie et revint au bout d'une demi-heure, les joues brûlantes, énervée.

— On a jeté les dossiers et les archives dans la rue par les fenêtres et on a fait des bûchers avec. Il fait clair comme pendant le jour. Des morceaux de papier enflammé s'envolent dans l'air. On dirait un feu d'artifice!

Sobakine courait toujours d'une fenêtre à l'autre pour écouter les mitrailleuses; de temps en temps il accourait au téléphone pour appeler Kosténeuve. Mais Kosténeuve ne répondait pas.

Ainsi se termina la journée. Mais, en dépit de tout ce qu'il avait appris et vu, Sobakine ne se rendait pas compte encore de la gravité des événements. C'étaient surtout les coups de mitrailleuses qui le rassuraient en lui donnant l'espoir que tout finirait bien. Il ne savait pas que les agents qui actionnaient ces engins étaient enfermés dans les greniers sans être dirigés par personne, sans recevoir d'ordre, sans être en liaison avec un chef, sans comprendre la situation, sans même savoir sur qui et pour quelle raison il fallait tirer. Sobakine ne

savait pas, non plus, que les mitrailleuses, placées à une quinzaine de mètres au dessus du sol, ne pouvaient atteindre absolument personne, et que leurs balles ne faisaient que percer, tout au plus, les vitres du premier ou du deuxième étages des bâtiments en face...

C'est ainsi que Protopopoff avait organisé la répression des émeutes.

VIII

Le lendemain Sobakine se réveilla de bonne heure, et, sans faire sa toilette, se précipita au téléphone pour appeler son beau-père.

A sa grande satisfaction, le central lui répondit :

— Occupé.

Enfin! cela signifiait que Kosténeuve était là! Boris craignait qu'il n'eût été assassiné comme l'officier d'hier.

Au bout de dix minutes Sobakine téléphona encore et reçut la même réponse :

— Occupé.

— Il n'y a rien d'étonnant, — se dit-il. — Mon beau-père communique probablement à cet instant avec d'autres hauts fonctionnaires pour éclaircir la situation. Peut-être qu'on lui a offert de nouveau un poste de ministre. Il y aura beaucoup de changements, sans doute. Pourvu qu'on ne m'oublie pas! Dans des moments comme celui-ci, on peut obtenir un bel avancement.

Un quart d'heure après, il appela de nouveau.

— Occupé.

— Oh là là! — se dit Boris. — Son Excellence devient très bavarde. Il pourrait nous sacrifier quelques minutes, tout de même.

Au bout d'une demi-heure, Kosténeuve causait encore. Boris, enragé, demanda au central de lui faire savoir quand le numéro de son beau-père serait libre. Le central promit, mais le temps se passait et Kosténeuve causait toujours.

Sobakine perdit patience, et, après avoir fait sa toilette, se dirigea vers la salle à manger. Sa femme y était déjà, avec la bonne.

— Crois-tu? — dit-il à Marie. — Ton père n'arrête pas de

causer par téléphone. J'ai appelé dix fois son numéro; il est toujours occupé. Si ça marche de cette façon, il ne reste rien d'autre à faire que de nous rendre chez lui. Dites-moi, — demanda-t-il à la bonne, — est-ce qu'aujourd'hui le calme est rétabli dans la ville? Il me semble qu'on ne tire plus.

— Oui, monsieur, — fit la bonne. — Tout est tranquille. Quant à la Douma et au gouvernement, on dit...

— Ces bruits ne m'intéressent pas, — interrompit Sobakine. — Allons, Marie, prenons notre café, puis nous irons chez ton père.

— Tu as eu tort de ne pas écouter la bonne, — lui dit sa femme quand celle-ci eut quitté la salle à manger. — Elle raconte des choses! La Douma siège, les ministres sont en prison, le tsar est arrêté à mi-chemin entre le quartier général et Petrograd.

Sobakine la regarda, surpris.

— Tu crois à tout cela? pour moi, ce sont des balivernes. Moi, je connais la situation un peu mieux que toi; c'est que, vois-tu, il y avait six cents mitrailleuses préparées par Protopopoff pour tirer sur les révolutionnaires. Hier ces mitrailleuses ont tiré, et j'espère qu'elles ont fait de bonne besogne. Du reste, nous le saurons tout à l'heure. As-tu fini ton repas? j'ai fini le mien. Allons chez ton père.

Ils s'habillèrent et sortirent dans la rue, qui était presque déserte. Mais à peine eurent-ils tourné dans l'avenue qu'un nouveau spectacle se présenta à leurs yeux. Une foule animée circulait sur les trottoirs, beaucoup de passants avaient arboré à leurs pardessus un nœud de ruban rouge. Plusieurs bâtiments étaient décorés par des drapeaux de même couleur. De gros camions passaient, pleins de soldats révoltés, en capotes, avec le ceinturon blanc des régiments de la garde, carabines en mains. Les camions étaient aussi décorés de drapeaux rouges, et à leur passage la foule les acclamait d'un « hourrah » retentissant. On apercevait aussi parfois des camions remplis de policiers et d'hommes en civils, qui étaient gardés par quelques soldats armés. C'étaient des prisonniers qu'on conduisait à la forteresse. Rien ne faisait supposer que l'émeute eût échoué.

En voyant tout ce qui se passait, Sobakine finit par comprendre enfin la situation. Ce jour-là, aucun journal n'avait paru, mais le syndicat des journaux de la capitale avait publié quelques bulletins concernant les derniers événements. Boris acheta un de ces bulletins et apprit tout : la décision de la Douma, l'arrestation des ministres, la formation du gouvernement provisoire. La nouvelle de l'abdication n'était pas encore parvenue, mais le bulletin disait que le train du tsar était bloqué près de la station de Dno, entre le quartier général et Petrograd. La bonne des Sobakine avait eu raison.

Boris dut s'appuyer contre un réverbère pour digérer ces nouvelles. Il garda un moment cette attitude en jetant tout autour de lui des regards éperdus. Il interrogea enfin sa femme.

— Chérie, les magasins sont-ils ouverts?

— Oui, il y en a quelques-uns, — répondit Marie.

— Tu me trouveras ici, au même endroit. Va chercher une mercerie et achète-moi... un bout de ruban rouge.

— Comment?

— Un ruban rouge, pour l'attacher à mon pardessus. Tous ces idiots portent un ruban rouge, je veux leur ressembler pour pouvoir passer librement.

Marie obéit, et un quart d'heure après ils continuèrent leur chemin vers la Nevsky.

A ce moment une manifestation passait par cette grande « perspective ». La musique en avant, jouant la *Marseillaise*. Une foule de gamins avec des drapeaux écarlates. Plus loin, des ouvriers portant une toile énorme, sur laquelle on voyait la devise : « Toute l'autorité au gouvernement provisoire! » La foule, sur les trottoirs, les acclamait avec des cris assourdissants.

Sobakine se découvrit devant les drapeaux. Puis, lorsque la tête de la procession fut passée, il demanda à un inconnu qui était auprès de lui :

— Veuillez me dire, monsieur, savez-vous s'il est permis de traverser la rue?

L'homme tourna la tête et Sobakine vit avec surprise que c'était l'agent de police qui avait été souvent posté non

loin de la maison de Kosténeuve. Maintenant il était en civil. L'agent, l'air sombre et les sourcils froncés, répondit sans reconnaître Sobakine :

— Mais qui pourrait le défendre? Vous le voyez vous-même : tout est permis maintenant.

Et, sur un ton d'ironie virulente, il ajouta :

— C'est la liberté!

— Merci, monsieur, — fit poliment Sobakine, et il traversa la rue, suivi de sa femme.

En s'approchant du domicile de son beau-père, il commença à devenir nerveux. Il ne leur restait plus que trois rues à traverser, puis deux, puis une seule rue enfin.... Voici l'entrée des Kosténeuve. Cette entrée, d'habitude solitaire et gardée par un concierge de taille formidable, en casquette et en uniforme galonné, était maintenant pleine de vie et de mouvement. Des hommes entraient et sortaient, hommes en casquettes d'ouvriers, en blouses noires sous leurs pardessus déboutonnés. Que signifiait cela? les Sobakine entrèrent dans le vestibule.

Le concierge était là, assis sur une chaise. Il ne portait plus d'uniforme. Les hommes que Marie et Boris avaient aperçus de loin, montaient et descendaient l'escalier, d'un air affairé. Plusieurs fumaient, l'atmosphère était lourde et puante. Le beau tapis sur les marches était couvert de boue humide, le marbre portait des traces de crachats.

En apercevant le ruban rouge de Sobakine, le concierge se souleva, mais, l'ayant reconnu, il se rassit tout de suite, et dit sans se découvrir :

— Ah! c'est vous, camarade Sobakine?

Boris s'attendait à tout, sauf à un accueil de ce genre. Pour toute réponse, il balbutia quelques phrases incompréhensibles, mais Marie interrogea le concierge brièvement :

— Qu'est devenu papa?

— Je n'en sais pas plus que vous, — répondit le concierge d'un ton bourru. — Il ne se trouve plus ici depuis hier après midi.

— Et maman?

— Elle est partie aussi.

— Où sont-ils partis?

— Je vous ai dit : je n'en sais rien. Ils sont partis à pied, avec deux petits sacs à la main. Ils se sont enfuis, comprenez-vous? Je ne crois pas qu'ils soient restés à Petrograd.

— Pouvons-nous monter dans leur appartement?

— L'appartement est occupé par une organisation anarchiste.

Anarchistes! voilà qui étaient ces hommes affairés, vêtus de blouses noires. Voilà pourquoi le téléphone était occupé depuis le matin! Boris et Marie se regardèrent. Le visage de Marie exprimait la douleur — celui de Boris, l'effroi.

Le concierge jeta à Marie un regard de sympathie.

— Vous ferez bien de vous éloigner d'ici, — dit-il.

— Mais... — fit Sobakine.

— Allez-vous-en, vous dis-je, — répéta le concierge. — Comprenez-vous, il est de votre intérêt de partir le plus vite possible. Tout ce monde-là — il montra des yeux deux anarchistes qui descendaient l'escalier à ce moment — n'est pas trop bienveillant pour votre famille.

— Partons, partons, — dit Sobakine à Marie en se tournant vers la sortie. Un coup de revolver retentit dans la rue, et il s'arrêta devant la porte.

— Eh bien, vous n'avancez pas? — demanda le concierge. — On entendit encore trois coups, dont deux très rapprochés l'un de l'autre.

— On tire... — dit Sobakine sans bouger.

— Cela ne doit pas vous arrêter, — répondit le concierge. — Si vous ne partez pas, Dieu sait ce qui peut vous arriver ici. De quoi avez-vous peur? On tire quelque part à gauche, tournez donc sur votre droite.

— Il a raison, Boris, — dit Marie, en rejetant les pensées dans lesquelles elle était plongée jusqu'à présent. — Sortons et tournons à droite. Adieu! — fit-elle au concierge.

— Adieu, madame, — répondit celui-ci.

Ils sortirent et tournèrent à droite. A peine eurent-ils fait une vingtaine de pas qu'un tonnerre de coups de carabine retentit quelque part devant eux, du côté de la Nevsky.

— Oh! oh! — gémit Sobakine. — Je n'irai pas. Tournons en arrière. Là, on ne tire plus.

Il se mit à courir en glissant maladroitement sur la glace qui couvrait le trottoir. Marie le suivait avec peine. Ayant atteint le coin, il s'arrêta, essoufflé.

— Écoutons, — dit-il. — D'où viennent les coups?

On ne tirait plus. Tout était tranquille. On n'entendait dans le lointain que le brouhaha et les cris de « hourrah » de la foule sur la Nevsky.

— Nous nous éloignons de notre maison. Que faire?

— Retournons sur nos pas, — répondit Marie. — Nous n'arriverons jamais chez nous par ici.

Et, comme pour encourager Sobakine à suivre le chemin indiqué par sa femme, quelques nouveaux coups partirent du côté vers lequel il s'était élancé un instant plus tôt. Il pivota brusquement sur ses talons.

— Allons! — décida-t-il. — Quoi qu'il en soit, c'est la seule direction que nous puissions prendre.

Ils passèrent pour la seconde fois devant l'entrée des Kosténeuve, d'où le concierge leur jeta un regard ironique. Puis ils tournèrent résolument vers la Nevsky.

La grande avenue y conduisant fourmillait de monde. Un régiment d'infanterie venait de passer, se dirigeant vers la Douma, et la foule n'avait pas cessé de crier, en manifestant ses sympathies à l'armée.

Boris et Marie furent entraînés par cette foule qui les arrêta. Sobakine regardait autour de lui non sans curiosité. On eût cru assister à une manifestation patriotique plutôt qu'à une révolution.

— Regarde, Marie, — dit-il, — que c'est bizarre! S'il n'y avait pas de rubans rouges, on dirait...

Il n'acheva pas. Une rafale de détonations tomba du haut d'un grand bâtiment en face. Les balles pleuvaient sur la maison, auprès de laquelle s'étaient abrités les Sobakine. En relevant la tête, on pouvait apercevoir, à la hauteur du premier étage, une rangée de petits flocons de poussière soulevés par les balles. La foule ne manifestait plus, elle se dispersait, elle fuyait de tous les côtés.

— Aïe, aïe! — cria Sobakine aux premières détonations. Puis il poussa un hurlement sauvage et s'élança au hasard. Une nausée lui monta à la gorge, ses jambes se dérobaient

sous lui. Il fit une dizaine de pas et tomba, en se rappelant qu'il était bon de se coucher sous le feu de l'ennemi. Il essaya de ramper, puis resta immobile. Marie se pencha vers lui.

— Es-tu blessé? — demanda-t-elle.

La mitrailleuse cessa de tirer aussi subitement qu'elle avait commencé.

— Oui... oui... j'ai senti quelque chose me brûler la jambe.

— Où donc? Fais voir.

— Je n'en sais rien... par ici... par là...

— Il n'y a aucun trou dans tes vêtements. Relève-toi. Il est peut-être dangereux de rester ici. Tout le monde s'est enfui.

Boris se releva avec effort. Non, il n'était pas blessé, seulement il s'était fait un peu de mal en tombant. Il ne pouvait pas marcher, il boitait. Marie le reconduisit derrière la porte cochère de la maison, auprès de laquelle ils se trouvaient. Là il s'assit sur le siège réservé au gardien de nuit.

Quelques minutes s'écoulèrent dans un silence absolu; Boris chargea Marie de voir si tout était redevenu tranquille dans la rue.

Oui, tout était tranquille. Alors il se leva et quitta l'abri de la porte cochère. Le trottoir était de nouveau plein de monde. Une voiture de la Croix Rouge stationnait à quelques pas, deux hommes portaient un brancard. C'était la seule victime de cette pluie de balles, victime atteinte par ricochet.

Les Sobakine reprirent leur chemin. Boris s'arrêtait tout le temps, il était essoufflé comme un homme qui aurait parcouru à la hâte une dizaine de kilomètres. Son nœud rouge était défait et le ruban pendait d'une façon ridicule. A chaque arrêt Marie l'attendait patiemment, silencieuse.

Ils traversèrent la Nevsky, puis encore quelques rues et arrivèrent enfin à leur maison.

A plusieurs reprises, Boris s'arrêta dans l'escalier, portant chaque fois la main à sa poitrine. Ils atteignirent leur porte. Il mit la main dans sa poche et retira sa clef. Mais il ne pouvait pas l'enfoncer dans la serrure.

Marie lui prit la clef et ouvrit la porte.

Tandis qu'elle ôtait son manteau dans l'antichambre, elle

entendit des bruits étranges qui sortaient du cabinet de son mari.

Elle s'y précipita. Boris était là, assis, en chapeau et en pardessus, la tête appuyée contre le bureau. Son corps s'agitait convulsivement.

C'était une crise. Il sanglotait.

IX

Tout était perdu, tout était fini. Les projets, les espoirs de Sobakine s'étaient envolés en fumée. Quel goût la vie pourrait-elle désormais avoir pour lui? Depuis son enfance, il n'avait rêvé qu'à une brillante carrière administrative, au pouvoir, aux honneurs des grands postes qu'il était destiné à occuper. Où était tout cela maintenant? Il n'y avait plus ni conseillers de collège et de la cour, ni gentilshommes, ni vice-gouverneurs. Il n'y avait plus de décorations, plus de crédits secrets du département de la police. Il ne lui restait donc plus rien dans ce monde. C'était un vide.

Et ce qu'il y avait de plus terrible, c'était la disparition de Kosténeuve. Marie cachait son chagrin et pleurait lorsque personne ne la voyait. Mais Boris lui-même n'était pas loin des larmes, chaque fois qu'il pensait à son beau-père. C'était le seul homme qui aurait pu le guider. Sans lui, Sobakine se sentait perdu.

Il fallait maintenant songer aux moyens de vivre. Ses parents n'étaient pas très riches, mais lorsque la guerre avait commencé, ils avaient converti en marks d'argent finlandais tous les titres qu'ils possédaient; lors de son mariage, Boris avait reçu une certaine part de ce capital, qu'il augmenta avec la dot de sa femme. Tout cela — environ quarante mille marks, ainsi que les bijoux de Marie et l'argenterie la plus précieuse — fut mis dans un coffre-fort d'une des premières banques de Pétrograd. Cela représentait une petite réserve, qui cependant ne rapportait pas d'intérêts, et, si elle en avait rapporté, ils eussent été insuffisants pour assurer l'existence des Sobakine. D'autre part, toucher à ce capital ce serait la ruine. Depuis que le traitement de Boris avait été supprimé, il ne lui restait plus pour vivre que les sommes

portées au crédit de son compte-courant à la même banque. Ce compte-courant serait épuisé au bout de quelques mois, mais tant pis. Peut-être, alors, un nouveau changement se produirait-il, favorable à la famille Sobakine. En attendant, il fallait réduire les dépenses au minimum : simplifier la cuisine, économiser le bois de chauffage et l'électricité, congédier la nourrice de la petite Olga, aussitôt que cela serait possible. Il ne restait rien d'autre à faire.

Boris apprit bientôt que tous les postes de gouverneurs et de vice-gouverneurs étaient supprimés. Son père ne réussit pas non plus à conserver sa situation, le conseil du ministre étant supprimé comme inutile. Plusieurs fonctionnaires du ministre perdirent également leur situation, dont Kriegel, Bimberg et beaucoup d'autres amis de Boris. La plupart ne s'étaient même pas donné la peine de revenir à leur bureau après le coup d'État. Granitzky devint, pour un très court délai, président du comité du ministère, ensuite il démissionna aux premiers changements du gouvernement provisoire et disparut de l'horizon.

MICHEL DE POURICHKEVICH

(*A suivre.*)

L'OCCUPATION DU TAFILALET
ET SES CONSÉQUENCES

L'année 1932 tiendra, dans les annales de la pacification marocaine, une place plus grande encore que l'année 1923, au cours de laquelle le général Poeymirau installa notre contrôle au cœur du Moyen-Atlas.

L'occupation du Tafilalet, les 15 et 16 janvier 1932, marque le début d'une série d'opérations heureuses conduites avec hardiesse, après une préparation longue et minutieuse, et qui, à la fin du mois de juillet, nous ont conduit dans les hautes vallées du Grand-Atlas, autour d'une « tache », refuge des derniers irréductibles, créée par nos avances convergentes.

La pacification des marches marocaines a plus progressé au cours de ces six mois qu'elle ne l'avait fait depuis quatre ou cinq ans. Nous recueillons là les fruits d'une action politique, menée par des officiers de renseignements qui ont su vaincre leur allant, pour se contraindre à de patients travaux d'approche. Et l'on conçoit que M. Lucien Saint, Résident général de France au Maroc, se félicite du succès d'une méthode de pacification, pour l'application de laquelle le général Huré a été le chef le plus précieux.

En effet, le Résident Général, pendant ces deux ou trois années de préparation qui ont précédé l'occupation rapide du Tafilalet, a dû résister à maintes sollicitations, à des pressions même. Qu'on se souvienne de l'année 1929, où à la suite de trois engagements meurtriers, cinq cents hommes tués ou blessés représentaient notre tribut à l'insoumission

de la montagne marocaine. L'opinion publique comprenait mal, que trois ans après le Riff, notre installation au Maroc pût coûter si cher. Au Parlement, l'action massive, immédiate, avait ses chauds partisans. Nos officiers eux-mêmes, dans la troupe particulièrement, énervés par une défensive constante, qui fatiguait leurs hommes, ne parlaient que d'en finir rapidement. Des intérêts particuliers, enfin, n'envisageaient pas sans espoir une opération de grande envergure, menée avec de gros effectifs, qui eût nécessité des fournitures, des transports considérables.

Il convient, aujourd'hui, de rappeler que, si le succès remporté est si peu coûteux, au regard des résultats obtenus, c'est parce que trois années de patience, d'efforts, de palabres avec les insoumis, ont précédé l'intervention décisive.

***

La région insoumise du Maroc constituait jusqu'à l'an dernier, un vaste îlot, limité au sud par nos postes sahariens, à l'est par notre ligne du Ziz, à l'ouest par le pays Glaoua qui est dans l'obédience du Pacha de Marrakech. Au nord cette tache s'élargissait jusqu'aux derniers glissements du Moyen-Atlas, en bordure de l'Oued El Abid, balcon du Tadla, qui domine une région fertile, hinterland de Casablanca.

Il existait une solution de continuité entre ce front du Tadla, front de montagnes, et celui du Tafilalet front saharien. Mais entre ces noyaux d'insoumission, les relations étaient constantes, et l'on ne saurait mieux comparer l'ensemble de la dissidence qu'à un vaste corps nerveux, sensible aux contacts qui affectent un point quelconque de la périphérie.

Le Tafilalet, paré du prestige sanglant d'une opération malheureuse pour nous en 1917, résumait pour l'opinion, sinon pour les troupes mêmes, la dissidence marocaine.

Pour le service de renseignements, cette oasis de vingt kilomètres de longueur sur quinze de largeur, épanouie au sud d'Erfoud, notre dernier poste, entre les vallées parallèles du Ziz et du Gheris, avait depuis longtemps perdu son mystère. Les quatre-vingt mille habitants, enrichis par la culture d'une terre irriguée, intermédiaires commerciaux de la dissidence,

ne laissaient pas passer une semaine sans envoyer leurs émissaires se plaindre au « Bureau ». Des litiges anciens séparaient les districts et les clans, qui avaient, fort imprudemment, appelé comme arbitres les gens de la montagne. Ceux-ci étaient devenus des protecteurs de plus en plus exigeants, qui tenaient les Ksouriens paisibles dans une demi-vassalité.

Les Aït-Atta, qui nomadisent sur les pentes du Djebel Sarro et jusqu'au Dadès et au Draa, les Aït-Moghad, dont les terrains de parcours vont du Todra au Haut-Gheris, exerçaient ainsi une suzeraineté elle-même soumise à l'arbitrage de Belkacem-N'gadi, l'ancien lieutenant et assassin de l'agitateur Nifrouten.

On conçoit donc que les Tafilaliens, commerçants adroits, pour qui la sécurité est la condition de leur prospérité, aient appelé de tous leurs vœux l'arrivée des Français. Ils ne tenaient que médiocrement à ce que leur oasis servît de relais et de marché aux djouch Aït-Atta, Aït-Moghadi ou Aït-Hammou. On ne saurait guère commercer fructueusement avec des gens qui n'obéissent qu'à la loi du fusil.

Les officiers de renseignements écoutaient les doléances, notaient les informations, mais se gardaient bien de promettre une occupation prochaine.

Ils savent en effet qu'on ne contrôle des nomades comme les Aït-Atta et leurs cousins qu'en occupant leur terrain de parcours. Or notre installation au Tafilalet n'eût pas gêné les intérêts essentiels des insoumis. Tout au plus leur eût-elle fermé une voie d'accès commode vers les confins algéro-marocains; mais, en revanche, elle leur donnait un objectif à portée de la main, les Ksouriens devenus ennemis et nos postes avec leur ligne de ravitaillement, distendue sur plus de cent kilomètres.

Il ne fallait pas répéter la faute de 1917, où, pour avoir écouté les invites des Ksouriens et nous être installés chez eux, nous avions eu un soulèvement général qui gagna tout l'Atlas jusqu'à Tadla. Peu coûteuse en elle-même, l'occupation eût imposé, par la suite une lourde charge de protection, pour les ravitaillements des postes, aventurés très loin d'une base. Or, l'expérience de la guerre au Maroc prouve surabondamment que le coût d'une opération active n'est rien au

prix des pertes qu'entraînent convois et ravitaillements.

M. Lucien Saint et ses collaborateurs immédiats, les généraux Huré et Noguès, s'attachèrent donc tout d'abord à fortifier nos positions dans les régions soumises du Tadla et de la zone Glaoua, afin de les mettre à l'épreuve du reflux inévitable des dissidents rejetés vers l'ouest. Dans le même temps l'action politique, appuyée par l'aviation et par des installations de postes destinées à assurer un contact plus étroit avec l'adversaire, était intensifiée. Elle jouait des lassitudes et des rivalités, promettait un commandement à tel guerrier fameux que gênait le prestige du meneur Belkacem, monnayait les hésitations, donnait à tel notable ambitieux le moyen de comparer les bienfaits matériels de notre présence à la vie en montagne insoumise.

Lentement un filet se tendait qui allait enserrer le Tafilalet. L'équipement des pays voisins s'achevait. Je me souviens de l'hiver 1930, où je visitais la ligne du Ziz et les approches de l'oasis. Sur la terrasse du bordj d'Erfoud, un jeune lieutenant me décrivait, perdus sous les palmes, les Ksours du Tafilalet, nappe verte entre des montagnes mauves.

Il me parlait de l'oasis comme s'il l'eût habitée. Rien ne lui échappait de sa vie la plus secrète. Il en savait les potins et les disputes et le nombre de sacs de douros, les têtes de bétail, les chevaux et les fusils aussi.

Il rongeait son frein, peu sensible aux arguments de Rabat, au grand plan qui emplissait les dossiers. Il ne pensait qu'à son affaire à lui qui était de pousser un peu au delà de ses promenades quotidiennes, de planter son fanion sur le kzar de Belkacem, d'engager la poursuite, et de prendre ainsi le contrôle d'une tribu, qu'il formerait, éduquerait selon les bonnes règles, en seigneur.

Qu'on le laissât partir sur son cheval bai, dans l'aube glacée, le mousqueton à la main, et serrés derrière lui, ses moghaznis barbus, le fusil droit sur la cuisse : un bref baroud; et son domaine délimité au galop de sa bête.

« Les vieux Marocains », chefs de bureau des Affaires Indigènes, commandants de territoire, étaient sensibles à ces impatiences. Le Maroc préserve de vieillir et la fougue donne aux colonels des cœurs de lieutenants. Mais, eux, connaissaient

« le Plan ». Ils savaient que son succès pouvait être compromis par l'excès de cran d'un jeune. Il fallait donc calmer, apaiser, rendre la main, donner confiance dans ces projets minutieux, qui engageaient la ruse et la patience, plus que le courage bouillant.

Puis le moment vint où le dispositif fut prêt. Sur les confins algéro-marocains, le général Giraud tenait magnifiquement sa place. Loustal, caïd du Tadla, Catroux de Marrakech étaient à pied d'œuvre. Et, en pointe naturellement, comme toujours, Bournazel, le Bournazel du Riff, et Schmidt, son compère, prêt à pousser de l'avant avec les goumiers vains de leur gandourahs neuves et les partisans haillonneux, avides de butin.

***

Octobre à décembre 1931, sur la route du Ziz — qui offrira bientôt au tourisme les sites les plus merveilleux, l'alternance de la montagne aride et du jardin que les orangers abritent, la steppe où rien n'arrête l'œil et les nappes d'eau glacée — sur la route, que la légion a marquée de son sceau, la circulation s'est accrue.

Précédés de leurs automitrailleuses, les convois de camions réglés comme des trains partent des bases de Boua-Sidi, de Ksar-es-Souk, de Kerrando, dominés sur tout leur parcours par les silhouettes immobiles des goumiers, qui font corps avec les roches rousses. A chaque débouché de vallée, un peloton de Légion montée ferme les voies d'infiltration. Képi blanc, derrière les murettes grises, éclair d'un canon de mitrailleuse, mulets groupés à couvert.

Devant les casbahs rouges, les enfants, apprivoisés, saluent les soldats. Seuls, les chiens enroués et hirsutes aboient encore aux jambes maigres des partisans.

Les détachements de Légion et de tirailleurs « marchent la route », dans la poussière blanche, annoncés, ceux-ci par des chants étrangers, ceux-là par le claquement inlassable de mains, accompagnant une ritournelle que chaque incident de l'étape nourrit d'une strophe naïve.

Hautains et clos, sur leurs chevaux qui encensent, les spahis dédaignent les irréguliers qui font danser leurs haridelles.

L'artillerie chemine en lourde colonne, et c'est à elle que va l'admiration révérencieuse des indigènes, pour qui le canon possède toujours la baraka. Des avions volent haut, noyés dans un ciel incandescent.

Magnifiques jours de soleil auxquels succèdent les nuits glaciales qui font serrer autour des feux les corps engourdis.

En avant d'Erfoud, les officiers de renseignements battent l'estrade, entretiennent l'inquiétude des insoumis, dispersent leur attention. Dans le Bordj d'Erfoud, les émissaires se succèdent devant le bureau du commandant, apportant chacun un élément nouveau d'information, dont l'ensemble permet de suivre, de jour en jour, les réactions de l'adversaire. Devant le magasin d'armes, les partisans touchent cartouches et musette neuve.

Durant le mois de décembre, le général Catroux à l'ouest, le général Giraud au sud-est poussent des avances, resserrent l'étreinte. Tout est prêt. La ligne du Ghéris est tenue. Le Dadès et le Todra sont parés, pour recevoir les réactions des insoumis refoulés. Nous avons du monde sur le Draa. Entre l'Algérie et le Maroc, l'accord inauguré par la création du Commandement des Confins algéro-marocains est parfait.

Le Tafilalet est un fruit mûr. Une simple rectification de front suffira pour le cueillir.

Entre le 1er et le 15 janvier, Paris a pris connaissance de la situation, étudié le dispositif, approuvé les mesures prises par la Résidence.

Dans la nuit du 14 au 15 janvier, les troupes sont mises en place : au nord de l'oasis, le groupement Schmidt, appuyé par la cavalerie du colonel Lahure, à l'est le groupe Croizet, au sud le groupe Bournazel : ce sont les irréguliers, goums, moghaznis et partisans.

Les réguliers, tirailleurs et légion, de Denis et de Trinquet sont disposés en rideau, au sud et sud-ouest, prêts à appuyer l'action des forces supplétives.

Toutes ces troupes ne représentent pas une forte armée. Nous sommes loin des cent bataillons qui, jusqu'en 1929, étaient considérés comme indispensables par les experts. Il y a là 8 bataillons, 4 compagnies montées de Légion, 8 escadrons de spahis et Légion, 2 escadrons motorisés; 1 escadron

d'automitrailleuses, 3 groupes de batterie (75 et 155), 2 sections de chars d'assaut, 5 escadrilles, 6 goums à pied et à cheval, les moghaznis et les partisans des tribus soumises. C'est un outil souple, rapide, suffisamment puissant pour résister à un retour massif de l'adversaire.

***

Les camps se sont endormis tôt ce soir du 14 janvier. Le réveil aura lieu avant l'aube. Les hommes, dont certains ont fourni des étapes de 50 kilomètres sur des pistes difficiles, se sont endormis rapidement. Et les plus joueurs d'entre les tirailleurs, ceux qui, sous leur guitoune, ont toujours des cartes étalées autour d'une bougie, dorment aussi. Seules, les sentinelles veillent, le regard et l'oreille tendus, interrogent la nuit. Des chevaux se mordent, hennissent et ruent. Dans la montagne, très loin, des feux luisent, grandissent, s'éteignent pour éclater encore. L'adversaire veille lui aussi. Ses guetteurs sont à leur poste, adroitement disséminés, aussi immobiles que le tronc de l'arbre ou le quartier de roc qui les abritent. Les chefs de guerre se sont réunis dans l'oasis, autour du thé de Belkacem n'Gadi, le grand chef. Un plan de bataille se dessine. Ces gens ont l'instinct de leur guerre, qui est l'utilisation d'un sol qu'ils connaissent, au profit d'une arme dont ils usent avec économie et précision. Faut-il résister sur place, défendre la palmeraie, la Kasbah de Belkacem, ou vaut-il mieux se replier, en faisant le coup de feu, observer les mouvements de la colonne, être prêt à bondir sur l'escouade attardée, la batterie ou le convoi en difficulté?

Les opinions s'affrontent. Tel guerrier jeune, mais renommé pour les Djouch fructueux qu'il a mené, veut s'accrocher à nos troupes, les environner d'un essaim de tireurs adroits, gagner de vitesse spahis et goumiers, multiplier les attaques, les conduire jusqu'au corps à corps. Tuer, tuer. Mais les vieux, dont les cuirs tannés portent les traces des balles reçues depuis 1912, ceux qui n'ont jamais voulu se soumettre, qui, devant notre avance, ont reculé pas à pas, en faisant tête chaque fois qu'ils l'ont pu, ceux qui se sont battus sous Fez en 1912, qui étaient à Khenifra pour le massacre de la colonne Laverdure,

qui nous ont, en 1917, jetés hors du Tafilalet en égorgeant une compagnie de Sénégalais, qui se sont battus désespérément dans la tache de Taza, qui ont cru que le jour de la libération était arrivé avec Abd el Krim, les vieux grognards de la dissidence, eux, opinent pour la retraite rapide. Des groupes de deux ou trois guerriers agiles couvriront seuls le repli de la harka. Les Français ne dépasseront pas le Tafilalet, pensent-ils. Ils bâtiront des postes, sans s'engager dans la montagne. Proies faciles, les corvées de travail, les corvées d'eau que la passivité du dissident trompe et qui se font enlever quand se relâche la vigilance.

Ils citent les hauts faits de l'année 1929. Atchana, Aït-Yacoub, Djani, tant de Roumis tués, d'armes enlevées, de trophées promenés à travers la montagne. Patience donc. Que les Français avancent avec leurs autos, leurs canons, leurs légionnaires et leurs spahis. Il y aura beaucoup de bruit, puis le calme des travaux de route et de construction. Alors recommenceront les jours fructueux, Inch' Allah.

L'avis des anciens l'emporte. Ils ignorent que cette décision était prévue par le commandement, qu'elle est dans son plan, et que cette retraite qu'ils méditent, elle se fera par un couloir déterminé, que nous avons jalonné de postes, par là, où nous avons décidé et non ailleurs.

Ainsi les irréductibles seront groupés, concentrés dans quelques hautes vallées, nouvelle « tache » qui s'effacera peu à peu.

Du côté français, on a paré à toutes les éventualités. Il se peut que l'adversaire refuse le combat et se replie, là où nous voulons le conduire. Il se peut aussi que les fractions s'obstinent, méprisant le danger de l'encerclement, dans la défense de la palmeraie.

Aussi a-t-on laissé aux partisans, aux goumiers du commandant Schmidt et à ceux du capitaine de Bournazel, la charge de nettoyer la Palmeraie. Troupe allégée, maniable, entraînée par des chefs qui connaissent le pays, elle se battra avec les méthodes mêmes de l'adversaire, évitant ainsi les trop lourdes pertes.

***

15 janvier, à l'aube, un seul coup de clairon a éveillé les camps, donné le départ aux forces supplétives

A sept heures, la préparation d'artillerie commence. Tir de précision qui ne touche que les Ksours ennemis, épargnant ceux des Filaliens paisibles; celles des Kasbahs qui restent hors de portée sont bombardées par l'aviation.

A huit heures, Belkacem est obligé de quitter son château, manière de quartier général, contre quoi les obus s'acharnent. Le grand chef se réfugie dans une tour de garde, d'où il perd le contrôle de son monde. Ceux de ses hommes qui voulaient la résistance sur place sont bientôt démoralisés par un bombardement si intense, contre lequel rien ne peut les protéger. Derrière ce rideau de fer et de feu qui progresse, avancent les goumiers, et nos soumis, galvanisés par leur chef.

Ils abordent vers onze heures l'intérieur de la Palmeraie, gagnant de séguias en séguias, faisant le coup de feu derrière les clôtures. Il n'est pas 15 heures que Riçani, poste de commandement de Belkacem, est encerclé. A 16 heures, un fanion de goum remplace sur la tour l'étendard de Belkacem, qui a fui, laissant ses femmes et ses serviteurs. A la nuit, il quittera l'oasis, entouré de quelques fidèles, perdant ainsi tout prestige, poursuivi par les spahis du colonel Lahure, qui enlèvent le 17 au matin, après une chaude bagarre, le village de Mocissi, tenu par l'arrière-garde du chef ennemi.

Les spahis ont couvert 120 kilomètres, enlevé le convoi de Belkacem, dispersé sa garde, ramené 50 prisonniers, sans perdre un seul homme.

L'occupation du Tafilalet est achevée.

Le fanion du général Giraud est planté devant la porte de Riçani où les hommes du capitaine de Bournazel venant du sud de la Palmeraie opèrent leur jonction avec ceux de Schmidt partis du nord.

15 000 familles ont renvoyé, le 16, leurs notables pour demander la soumission. Ils acceptent toutes nos conditions, ces conditions qui visent bien plus à les préserver qu'à les châtier.

Grande liesse dans les Ksours libérés de la tutelle des

Nomades. Ces cultivateurs, ces commerçants, n'aiment rien moins que le baroud. A d'autres le fusil, l'odeur de la poudre et les razzias. Ils sont au monde, eux, pour labourer, cueillir des dattes, acheter et vendre le thé, le sucre, les cotonnades.

Leur fortune va croître. Ils auront de belles gandourahs de soie comme les riches Fasis et leurs femmes les plus beaux fichus. Déjà ils trouvent dans les partisans une clientèle facile à contenter. Ils n'ont pas un regard de pitié pour les prisonniers, ces hommes qu'ils respectaient encore la veille. Bien plus, ils les injurient, leur crachent au visage, avec ce mépris absolu du Marocain pour le vaincu.

***

Le Tafilalet est entre nos mains. Menée avec les forces relativement faibles dont nous donnions plus haut les effectifs, cette opération a démontré, une fois de plus, l'excellence d'une méthode qui ne demande à l'intervention du groupe mobile que la sanction d'un long travail politique.

Pour ces deux journées décisives nous n'avons à déplorer qu'un lieutenant tué, un tirailleur blessé.

Pour les troupes régulières, la tâche guerrière est terminée. Leur seule présence suffira à donner une assise solide à l'action des éléments légers.

Fidèles à la tradition romaine et française, légion et tirailleurs, vont tracer des routes, bâtir des postes, dessiner un marché, couvrir le bled d'un réseau d'ouvrages, de constructions, dont l'existence donne déjà un cadre précis à la vie des tribus récemment ralliées.

Mais pour le service de Renseignements une activité plus intense est la conséquence immédiate du succès qu'il s'agit d'exploiter. Nous avons frappé un grand coup, détruit le prestige de Belkacem, donné la mesure de notre puissance. Outre celle des Ksouriens, notre avance a provoqué la soumission immédiate des insoumis les plus voisins de notre ligne : plus de cent mille âmes ramenées au Maghzen. Mais on ne saurait se contenter de ces gains relativement aisés. La montagne berbère retentit des échos de nos armes. Nos canons, nos tanks, nos mitrailleuses, la fuite de Belkacem, le cran de Bournazel ou de Schmidt, alimentent les conversations des

douars insoumis. Transmis par cette mystérieuse télégraphie des vastes espaces, la nouvelle touche déjà le Draa, le Dadès, gagne même les avancées du Rio de Oro. Dans une quinzaine, elle sera connue en Mauritanie, dans un mois en Tripolitaine, au Soudan égyptien, en Syrie. Fez en est déjà informé, et Marrakech aussi.

Après l'action, il faut « causer », et c'est toute la tâche multiforme du Service de Renseignements. Causer, en langage renseignements, cela veut dire prendre contact avec des gens qui, nous ignorant, nous prêtent des intentions qui les inquiètent, c'est tantôt rassurer ou convaincre, tantôt menacer, promettre et tenir, faire appel aux sentiments les plus divers, au courage, à l'esprit de clan, à l'ambition, à la cupidité.

Causer, c'est aussi ouvrir, en avant de nos lignes, un marché, où, au jour choisi, se rencontreront, autour des éventaires, soumis et insoumis, frères et cousins. Le marché est le lieu de rencontre, neutre, protégé par une sécurité tacitement accordée.

Les irréductibles y viennent pour vérifier ce que disent les soumis de leur nouvel état. Ils visitent les champs nouvellement labourés, palpent les semences distribuées. C'est un début d'apprivoisement. Se connaître, tout est là. Connaître « le Hakem », l'Officier au képi bleu à soutaches noires, autrement qu'au bout d'un guidon de fusil, frôler son burnous, écouter ses plaisanteries, les conseils qu'il donne. L'ennemi, le Roumi, s'humanise ainsi pour les montagnards. Ils parleront de lui, citeront tel mot qu'il a dit, lorsqu'ils regagneront, à la tombée du jour, leurs hautes vallées près des neiges. Ils l'appelleront par son nom, vanteront sa jeunesse ou l'éclat de ses bottes. Sans doute, cette sympathie naissante ne les empêchera pas, le lendemain, de tirer sur lui, s'il descend vers l'oued, de lui tendre une embuscade s'il gagne la montagne. C'est un des caractères de cette guerre marocaine que l'estime des adversaires, la cordialité des rapports, pendant les trêves. Je me souviens d'un bled du Moyen-Atlas, dont une tribu était coupée en deux fractions; l'une ralliée, l'autre en fuite. L'officier de Renseignements « causait ». Et l'on vit, un matin, les mulets des dissidents venir chercher au douar des soumis

du blé et de l'orge, comme ils étaient venus, huit jours plus tôt, après un combat, chercher, au poste de l'officier, les cadavres de leurs tués.

***

La création du Service des Renseignements au Maroc est l'œuvre du maréchal Lyautey, qui n'a pas cessé, pendant la durée de son proconsulat, d'apporter toute son attention au recrutement de ces spécialistes de la politique indigène, sur qui le sort du Protectorat a constamment reposé. Il a voulu faire des officiers de renseignements une élite dans une armée d'élite. Chez eux, les qualités de l'esprit sont toujours à l'échelle de celles du caractère et de celles du corps.

C'est le Service de Renseignements qui a préparé notre avance progressive, de la mince ligne d'étapes Rabat-Fez-Taza vers le Moyen-Atlas. Son action sur les tribus a permis de tenir en pleine guerre, avec des effectifs réduits, des régions dont la pacification était récente. S'il n'a pu, au moment de l'invasion riffaine, parer entièrement à l'insuffisance de nos moyens, il a, pendant le printemps 1925, au nord de Fez et de Taza, galvanisé, jusqu'à la dernière limite, la résistance des tribus de couverture.

Après la soumission d'Abd-el-Krim, il a repris en main les régions soulevées. La tâche était singulièrement délicate. En moins d'un an, il avait ramené le calme dans les douars reconstruits.

La même méthode, souple et nuancée, nous a donné les territoires au sud de Marrakech, dont les habitants faisaient leur soumission en 1928, après des mois de pénétration pacifique.

Il a poursuivi sa tâche au Tadla et au Tafilalet, et le succès des opérations de 1932 lui est dû, pour une grande part.

La tâche essentielle d'un officier de renseignements, c'est le contrôle de la tribu au sein de laquelle il réside, et dont la soumission est son œuvre.

Au-dessus du caïd, chef indigène il représente à la fois la France et le Maghzen.

Il soutiendra l'autorité du caïd, tout en prévenant les exactions.

Nulle carrière n'est plus tentante pour un homme de vingt ou trente ans que ce métier de pacificateur.

Les satisfactions qu'elle offre sont innombrables et elles engagent l'esprit, le courage sportif autant que le cœur. Tous ces képis bleus que j'ai connus de 1921 à 1926, en tache de Taza, et dans le Rif, que j'ai retrouvés plus tard, aussi nets, jeunes et magnifiques, sur les flancs du Tafilalet ou en bordure du Tadla, ont des qualités parentes. La même vocation leur a fait choisir un service qui exige autant qu'il donne. Ils avaient le goût très vif de l'indépendance, celui de la solitude active, la passion du risque et aussi, inavoué, le sens d'un certain apostolat. Amoureux de la Rome antique, nourris de son esprit, ils ont retrouvé là-bas les traces des légions.

Bournazel, La Tour, Maistre, Chappedelaine et Tournemire, et leurs anciens, Pollet, Lahure, Schmidt, Nivelle et Hayard, et Loustal qui a fait du Tadla son fief, le Maroc est devenu pour eux une patrie d'élection, le climat nécessaire à leur vie totale. On les imagine mal, ces seigneurs du bled, accoutumés aux vastes décors dans lesquels s'exerce une autorité limitée par leur seule conscience, on les voit mal, tenus dans les règles d'un tableau de service, sur le terrain de manœuvres d'une garnison de France, dans la cour d'une caserne, dressant des hommes selon des règles étroites.

Quand une permission les ramène en France, après un séjour marocain de deux ou trois années, fertile en épisodes, ils y goûtent, tout d'abord, les charmes d'une vie policée, les plaisirs de la ville; puis, sournoise, la nostalgie du bled s'insinue, décolore les aspects de la vie française, fait ressortir les cadres et les barrières. La tribu leur manque, et ses litiges, et ses palabres. Ils ont hâte de retrouver l'horizon familier, les ravins nus, les rocs dont l'aridité donne tant de prix au vert des cultures, à ces îlots qu'ils appellent jardins et dont le souvenir détruit pour eux l'harmonieuse beauté d'un parc français, la fraîcheur d'un gazon arrosé et peigné.

Ils n'ont pas encore quitté leur maison provinciale ou parisienne, qu'ils envisagent déjà leur programme, les arguments qui décideront, au retour dans nos lignes, telle fraction obstinée, le châtiment d'un clan de coupeurs de route, l'élargissement des terrains de labour, l'amélioration du troupeau.

Ce sont ces hommes qui, de janvier à juillet 1932, ont préparé la progression constante de nos troupes.

En effet, depuis l'occupation du Tafilalet, notre avance n'a plus cessé. Dès qu'un nouveau secteur était équipé en postes et en pistes, les groupes mobiles allaient de l'avant, provoquant de nouvelles soumissions.

C'est ainsi que le 10 mai, le groupe mobile de Meknès suivant la rive droite de l'Oued el Abid, atteignait la ligne des hauts sommets Ayachi-Maasker qui culminent à 3 751 mètres, progressait ensuite par la vallée supérieure de l'Oued Ansegmir au sud-ouest de Tounfit, et gagnait enfin le col de N'Idguit où il entrait en liaison avec les troupes des confins algéro-marocains. Vingt kilomètres avaient été parcourus, en haute montagne, sans aucune perte.

Les conséquences de cette marche rapide ne se faisaient pas attendre. Les Aït bou Arbi du Tagount, les Aït Yayah se soumettent, et leur présence dans nos lignes assure une protection plus efficace à la route Fez-Tafilalet.

Au début de juillet, M. Lucien Saint se rendit dans la région de Tounfit pour y recevoir la soumission des Aït Yafelman du Semghat, des Aït Icha enfin, dont le pays jouxte celui des Aït Haddidou et des Aït Chokmanc, dernier réduit de la dissidence en Grand-Atlas.

Dans le même temps, le général Catroux, commandant les troupes de Marrakech, occupait la zone de l'oued Ahansal et provoquait des soumissions chez les Aït bou Knien.

Aït Chokmanc et Aït Haddidou étaient l'âme de la résistance de la Haute-Montagne. Leur éloignement ne nous permettait pas d'engager auprès d'eux l'habituel travail de pénétration politique.

Les opérations de printemps ont donc eu pour objet la dissociation des ceintures de tribus qui interdisaient le contact. Ces tribus ou leurs fractions essentielles se sont soumises.

Maintenant, nous pouvons attaquer directement les Aït Haddidou et leurs compères Aït Chokmanc.

Pour ces obstinés, la vie va devenir difficile dans une région que la neige recouvre entièrement dès octobre. Ils n'auront plus la ressource de venir se ravitailler au Tafilalet, et en arrière de nos lignes. Trop de barrages les en séparent. Il

convient d'ailleurs de préciser que les irréductibles du Grand-Atlas ne sont pas des héros de légende qui préfèrent la mort à la perte de leur liberté. En réalité, il s'agit, outre certains nomades qui ont toujours vécu du fusil, d'un ramassis de gens qui n'ont pas voulu se soumettre, depuis des années; déserteurs, coupeurs de routes, assassins vivant de rapines.

Notre action politique dans les mois qui vont suivre pourra nous rallier des fractions de tribus, quelques douars, mais n'atteindra pas ceux qui craignent un juste châtiment.

Ils se replieront alors, à la faveur de la nuit et de l'hiver, gagneront l'ultime réduit, ce Rio de Oro espagnol, où nous n'avons pas le droit de les poursuivre.

Retraite longue et périlleuse, où ils courront le risque d'être tués ou pris par leurs amis de la veille.

La paix française a gagné les plus hautes cimes de la montagne berbère. Qu'on n'imagine point toutefois que, dans ces régions soumises, la sécurité soit totale. Pendant de longs mois, la vigilance la plus constante sera indispensable. Et, cependant, il faudra encore enregistrer l'enlèvement d'une corvée, la perte d'une sentinelle, parce que nos hommes s'accoutument à la menace du tireur caché derrière une pierre, négligent les précautions lorsqu'ils descendent au puits, ou à la coupe de bois.

Risques que court toute police, il faut le dire, et que l'on ne saurait entièrement supprimer.

Pendant des mois, et des années même, la présence de la troupe sur ces marches sera indispensable. Mais, dans ce Maroc où tout évolue et progresse suivant une cadence que nous avons peine à suivre, le temps agit plus puissamment qu'ailleurs. Déjà, des réalisateurs tracent, en esprit, les grandes lignes de l'époque prochaine où tourisme et prospection minière donneront à ces régions une vie nouvelle, où, sans étonnement, les Chleuhs, qui il y a trois mois nous tuaient des hommes tiendront leur place de travailleurs intelligents et consciencieux.

GEORGES R. MANUE

NAPOLÉON EN LITHUANIE

1812

(D'APRES DES DOCUMENTS INÉDITS)

I

Les archives de l'Europe orientale n'ont pas encore livré toutes les richesses qu'elles contiennent sur l'épopée napoléonienne. Leurs documents n'ont même pas été dénombrés et quand les mémoires ou les souvenirs des contemporains ont été rédigés dans des langues aussi peu accessibles à l'érudition courante que l'ukrainien, le blanc-russe ou le lithuanien, il ne faut pas s'étonner que certaines recherches donnent des résultats quasi-inespérés.

Le fonds lithuanien, de tous le plus ignoré, mériterait d'être exploré avec patience et attention. Il vient de nous révéler des souvenirs extrêmement curieux d'un ecclésiastique lithuanien, nommé Butkevicius, qui, après avoir longtemps exercé les fonctions de curé dans la paroisse de Vilkaviskis, mourut, en un âge très avancé, à Prienaï, en 1871. Ce témoignage d'un observateur intelligent et instruit n'était pas destiné à être publié : aussi l'auteur avait-il laissé courir sa plume avec abandon, en toute sincérité, bien assuré que nul, après sa mort, ne s'aviserait de relire les feuillets qu'il noircissait dans sa langue maternelle méconnue et proscrite[1]. Cette naïveté sans apprêt, nous essayerons de la conserver dans

1. Archives de la ville de Prienaï, région de Kaunas.

notre traduction. Les spécialistes n'auront sans doute pas de peine à relever quelques erreurs historiques de détail, soit dans l'exposé des événements, soit dans la nomenclature des noms de lieux ou la désignation des personnes.

En esprit méthodique et clair, l'auteur indique, dès l'abord, l'objet de son mémoire :

« Je n'ai pas l'intention d'analyser ici la vie de Napoléon ou d'étudier ce génie qui l'a rendu célèbre. Je ne veux que transcrire les impressions qu'il a fait naître en moi, quand je l'ai vu, à Vilkaviskis, entouré de sa puissante armée, puis, quelque peu après, à Seniai, pendant la retraite, quand il revenait vers la France dans un simple traîneau, seul, et presque sans escorte. Je veux en outre rappeler quelles furent les conséquences du passage de Napoléon dans cette partie de la Lithuanie, où j'avais vu s'affirmer la puissance de l'Empereur des Français. »

Ce préambule suffirait à lui seul à piquer notre curiosité. Laissons donc la parole au narrateur.

« En contemplant la brillante comète de 1811, les habitants de la Lithuanie s'attendaient à assister à un événement extraordinaire, mais ils ne se doutaient pas qu'ils verraient, l'année suivante, une aussi grande armée traverser leur pays.

» Quelques semaines avant la venue des Français, on reçut un ordre de réquisitionner tout le pain, tout l'alcool et tous les vivres de la région. On lut en même temps, dans le *Journal de Varsovie*, dont le sous-préfet recevait l'unique exemplaire destiné au district, que l'armée de Westphalie était arrivée à Varsovie et qu'en Allemagne on faisait des préparatifs pour recevoir la Grande Armée. Quelques jours après, d'importants détachements de cavalerie française firent leur apparition aux environs de Seniai, dont je fréquentais alors le lycée. Le chef de toute la cavalerie était le général Grouchy, et le corps qui cantonnait à Seniai était sous les ordres d'un général bavarois, le prince de Wrède. Ce dernier, mécontent de voir que les habitants de cette ville n'avaient pas célébré avec assez d'enthousiasme son arrivée dans leurs murs, frappa leur cité d'une contribution de guerre de 24 000 francs, avec menace de tout mettre à feu et à sang, si cette somme n'était pas versée le lendemain. Le sous-préfet intervint

auprès du général Grouchy pour faire rapporter cet ordre inhumain et il eut gain de cause. Mais le prince de Wrède se vengea des habitants en faisant arracher la paille des toits pour la donner aux chevaux et en dévastant les champs de céréales au lieu de se contenter des prestations en foin qui avaient été prévues par le gouvernement local. Le prince fit sortir de la ville deux régiments de dragons qui y avaient passé la nuit; il les fit bivouaquer dans les champs et leur ordonna de piller et de saccager les potagers et les jardins. Quelques arbres même furent ébranchés et mutilés, mais aucun ne sécha, les blés, versés ou foulés par la cavalerie, repoussèrent et les habitants firent de bonnes récoltes cette année-là. Je ne saurais considérer ce fait comme un miracle, mais le tiens, nonobstant, pour un événement rare et remarquable.

» Après le détachement du général bavarois, les habitants de notre pays virent passer divers autres corps, de toutes les nations, qui les maltraitèrent. Ils pillaient tout ce qui leur tombait sous la main et en particulier les vivres. Le lycée fut fermé et les soldats, logés dans les églises, dormaient sur les autels et profanaient les temples de Dieu.

» Une division d'éclaireurs, composée de cavalerie italienne, parut aux environs de la ville. Elle était commandée par le général Dombrowski [1], et son état-major fut logé quelques jours en ville. Soit habitude, soit qu'ils y fussent forcés par le besoin, ces éclaireurs fouillèrent partout en réclamant des vivres et des bijoux. Ils découvrirent la cave du curé et y trouvèrent quelques tonneaux d'une bière dite bière de mars. Elle plut aux Italiens et ils en burent tant qu'ils s'enivrèrent tous. Poussés alors par cette envie jalouse qui caractérise si bien leur nation, ils décidèrent de n'en point laisser pour les autres et rompirent les tonneaux. La bière se répandit dans toute la cave, et si vite que les Italiens commencèrent à nager et à appeler au secours. Quelques soldats ivres furent tirés au dehors, mais deux avaient déjà péri. Les autorités militaires soupçonnèrent les habitants de trahison; les prêtres rendus responsables de la mort de ces soldats s'enfuirent dans les forêts. Comme j'habitais alors chez mon oncle, on voulut,

1. Ce n'est pas celui des légions polonaises. R. M.

malgré ma jeunesse, me faire passer devant un tribunal et me fusiller. Ce que voyant, je quittai la maison et me sauvai aussi dans un bois, à vingt verstes de Seniai.

» Puis je m'en fus chez un de mes oncles, l'abbé Marcijauskas, de la paroisse de Rudamina. Là tout avait été pillé. Il ne restait plus dans le pays que le vicaire Ulidavicius, grand aumônier de l'armée polonaise et le principal du collège de Zamoscie avec sa gouvernante. Tous les autres avaient fui dans les forêts avec ce qu'ils avaient de plus précieux et les animaux domestiques. Je n'avais pas mangé depuis trois jours et je demandai au curé de me faire préparer une collation, car j'étais au bout de mes forces. Quelle ne fut pas ma joie quand je vis la gouvernante préparer et mettre du pain au four, puis plumer et faire rôtir une oie qu'une paysanne avait apportée à mon oncle! Tout à coup nous entendîmes, dehors, un grand bruit. C'était les dragons bavarois qui revenaient pour parachever le pillage, et je pleurai quand ils découvrirent, dans le four, l'oie et le pain et qu'ils s'en saisirent. Par bonheur un lieutenant du régiment de uhlans de la garde de Napoléon, M. Tadas Tedvenas habitait, à Rudamina, chez une de nos parentes. Il dit au chef du détachement bavarois qu'il était chargé de protéger les habitants et fit rendre à ses hommes ce qu'ils avaient volé. Les Bavarois obéirent, mais, à vingt verstes de là, ils ravagèrent le village de Simnas et saisirent 4 500 roubles qui appartenaient à l'église.

» Mon oncle, pendant ce temps, était parti à Vilkaviskis chez son médecin où se rassemblaient les principaux chefs de l'armée française. Il ne fut pas possible de lui renvoyer des chevaux pour le ramener. Le lieutenant Tedvenas proposa d'y envoyer son ordonnance, un paysan lithuanien, qui, lui aussi, servait dans la Garde. Je revêtis donc des habits de paysan et je partis, accompagné de l'ordonnance, qui était en uniforme, pour Vilkaviskis. En route nous rencontrâmes force détachements qui prenaient le soldat pour un courrier et nous faisaient place. Souvent les militaires que nous dépassions demandaient leur chemin au « Monsieur » que je figurais, et qui, ne connaissant pas le français, se bornait à répondre : « Garde impériale ». L'ordonnance

ajoutait alors, sans doute pour m'encourager : « En avant, marche ! » Puis il jurait abondamment et j'entendais revenir souvent le mot « bougre ». Nous fîmes route toute la journée et toute la nuit pour arriver enfin à Vilkaviskis, qui est à 50 verstes de Rudamina. La route était pleine de soldats et de caissons. A la porte de la ville nous dûmes attendre six heures. Mon oncle avait été relégué dans son écurie, avec le médecin et sa famille, car sa maison avait été réquisitionnée pour loger le vice-roi d'Italie, Eugène, et le prince héritier de Bavière. La cure était occupée par Joachim Murat, roi de Naples. Les maréchaux, les généraux et les autres officiers supérieurs habitaient en ville.

» Napoléon arriva, le lendemain, de Kœnigsberg. Il n'y eut pas de préparatifs pour sa réception, mais les habitants, par curiosité, sortirent de leurs demeures pour contempler le grand héros.

» Au coucher du soleil, nous vîmes s'élever, sur la route, un tourbillon de poussière et les trompettes annoncèrent l'arrivée de l'Empereur. Quelques instants après, Napoléon apparut, assis sur un fourgon qu'il conduisait lui-même. Des trompettes le précédaient et il était encadré par une escorte composée de quelques officiers et sous-officiers de cavalerie. Il portait, comme on le représente encore sur certains tableaux, l'uniforme des guides, avec une redingote courte, de couleur sombre et il était coiffé de son légendaire petit chapeau. »

II

« Arrivé à Vilkaviskis, Napoléon se dirigea tout droit vers le château, où un logement lui avait été préparé. La figure de l'Empereur, malgré la poussière, laissait voir la fatigue, l'agitation et le mécontentement que lui avaient laissés les mauvaises nouvelles reçues en chemin. Sa mauvaise humeur se changea en colère quand il apprit, à Vilkaviskis, que non seulement l'armée, mais la Garde elle-même, manquaient de vivres. Il ne dormit pas de toute la nuit et on s'affaira de toutes parts à organiser des fours pour le pain. Aussi l'armée resta-t-elle quatre jours de plus à Vilkaviskis et

la guerre fut déclarée à la Russie également quatre jours plus tard qu'il n'avait été prévu. Les soldats devaient se reposer des fatigues d'une longue marche, et, pendant ce temps, on complétait les approvisionnements. Napoléon prenait souci du bien-être de sa Garde, car celle-ci, exténuée par la longueur de la route, commençait à murmurer. Il s'entretint avec les soldats et ordonna de leur distribuer une double ration de vivres et de vin.

» Le cabinet de travail de Napoléon avait été installé dans un pavillon rustique entouré de hauts peupliers. Sur son bureau, de nombreuses cartes étaient étalées. A une autre table étais assis le maréchal Berthier, grand chef de l'État-major de la Grande Armée. Napoléon, quoiqu'il fît très chaud, avait gardé sa redingote sombre et son petit chapeau qu'il avait sur la tête en parlant aux généraux et aux maréchaux, tandis que ceux-ci l'écoutaient debout et découverts. Souvent il marchait autour du bureau, et regardait les plans et les cartes tout en donnant des ordres. Pendant tout son séjour à Vilkaviskis, il fut certainement de très mauvaise humeur, car il dictait ses lettres d'une voix terrible. Je passais chaque jour quelques heures dans la cour de la propriété à regarder de près l'empereur Napoléon dont j'avais tant entendu parler pendant mon enfance, en m'efforçant de graver ses traits dans mon souvenir.

» Quand l'armée fut reposée, elle reçut des ordres pour une grande revue. Venaient d'abord l'infanterie et la cavalerie de la Garde, puis les fantassins de toutes les nations; en troisième ligne la cavalerie des Alliés et quelques régiments français de cuirassiers, enfin l'artillerie avec ses réserves et ses parcs. L'armée avait été rassemblée, en lignes serrées, au sud de la ville, dans la vallée qui borde les jardins du curé et du pharmacien et se développait sur un espace de sept verstes de long sur trois et demi de large.

» A six heures du matin, Napoléon sortit de son logement entouré de son État-Major de généraux, de maréchaux et de nobles. L'or et l'argent brillaient sur leurs tuniques. Les maréchaux portaient tous des costumes différents et des plus riches. Parmi tous les autres on distinguait l'uniforme de Murat, qui ressemblait à celui des hussards et tout étincelant

de pierres précieuses. Il était coiffé d'un chapeau à la Henri IV, avec de riches plumes de couleurs diverses disposées en étoile. Napoléon, avait une tenue simple, l'uniforme bleu de la Garde avec le ruban de la Légion d'Honneur. Mais son cheval retenait l'attention de tous : il était blanc comme du lait et ses rênes, qui tombaient jusqu'à terre, étaient couvertes de pierres précieuses. Dès qu'avec sa suite il arriva à la hauteur de la Garde, celle-ci l'acclama, aux cris de « Vive l'Empereur », et l'armée présenta les armes. Le maréchal Berthier lut le texte de la déclaration de guerre à la Russie et l'ordre de franchir la frontière. De nouveau l'armée présenta les armes, on cria « Vive l'Empereur », et on sonna la générale. Puis Napoléon avec sa suite s'arrêta devant chacune des trois autres lignes et la même cérémonie se répéta.

» Quand l'Empereur fut rentré en ville, une grande animation s'empara de l'armée. Tous les détachements faisaient leurs préparatifs de départ. Le roi Murat était à l'avant-garde. Celle-ci se composait de quelques régiments de cavalerie : les uhlans de la Garde, de Krasinski, le 8e régiment de uhlans du prince Radziwill, le 6e uhlans de Pougovski, les hussards rouges de Hollande et les hussards noirs de Prusse qui avaient pour insigne une tête de mort.

» Murat était accompagné du général Krasinski. Il n'avait pas quitté sa tenue de parade et portait une redingote blanche avec un col rabattu vert, un pantalon noir à galons d'or, une coiffure triangulaire, avec sur le devant, un soleil d'or, au milieu duquel brillait la lettre N surmontée d'une couronne. Ce shako était ombragé de riches plumes. Le roi de Naples donnait l'impression d'un bel homme d'une trentaine d'années : il montait un joli cheval arabe dont Napoléon lui fit compliment quand il défila, pendant la revue, à la tête de son régiment.

» Ce même jour, après le déjeuner, l'Empereur partit inspecter deux corps qui étaient demeurés à vingt verstes de Vilkaviskis. L'armée tout entière ne mit pas plus d'un jour à quitter la ville. La plus grande partie des troupes, qui s'appela dès lors la « Grande Armée », prit la direction du Niémen. Certains corps se dirigèrent, par Tilsitt, sur Riga; d'autres suivirent la rive droite du Niémen pour se joindre

à la 5e division, qui était sous les ordres du roi de Westphalie, frère de Napoléon. Elle passa par Augustavas (Augustowo) et prit la route de Gardinas (Grodno).

» Comme toutes les routes étaient encombrées par l'armée, je ne pouvais me remettre en chemin avec mon oncle et nous restâmes encore quelques jours à Vilkaviskis. On parlait beaucoup de la guerre et on disait que Napoléon s'attendait à rencontrer les Russes dans la grande vallée qui se trouve aux environs de Vilkaviskis. Il supposait que l'empereur Alexandre, pour préserver son pays de l'invasion, avait décidé de porter la guerre au delà de ses frontières. Déçu dans ses hypothèses, l'Empereur voulut se venger en attaquant à l'improviste Vilna, où se trouvait alors un gouverneur russe. Mais ayant appris que, loin de venir à sa rencontre, Alexandre et son armée battaient en retraite dans la direction du centre de la Russie, Napoléon ne chercha plus à dissimuler son dépit. Sa mauvaise humeur avait encore d'autres raisons : l'armée manquait de vivres et la vieille Garde murmurait.

» Je me souviens que nous nous étonnâmes de constater qu'après la déclaration de guerre l'armée française n'avait pas fait de prières. Les Français étaient persuadés qu'ils tenaient le succès et cette conviction audacieuse les perdit. Toute cette immense armée n'avait pas de prêtres et seuls les uhlans de Krasinski étaient accompagnés par un abbé, qu'ils entretenaient à leurs frais, un ancien religieux de l'ordre des Dominicains, nommé Gutkauskas.

» Étant heureusement revenu avec mon oncle à Rudamina, je repris mes études au lycée. On disait, à Seniai, que le roi de Westphalie n'avait pas réussi à arrêter le corps de l'amiral Tchitchagov, qui venait de Turquie renforcer l'armée russe et que la cavalerie polonaise avait subi de grosses pertes près de Mir. Beaucoup de Polonais avaient trouvé la mort près de Smolensk. On disait aussi que Riga n'avait pas été prise à cause d'un désaccord qui s'était élevé entre le maréchal Oudinot et le général prussien York. Napoléon ne cachait pas son mécontentement et avait perdu l'espoir de gagner la bataille. Enfin le *Journal de Varsovie* publia la nouvelle que l'armée française, après la bataille de Mozaisk,

était entrée à Moscou qui fut brûlée sur l'ordre du comte Rostopchine, gouverneur général. Laissant de côté cette partie de l'histoire, je veux raconter, d'après des sources dignes de foi, comment Napoléon entra en Russie. »

III

« Le jour même où Napoléon quitta Vilkaviskis, il arriva au village de Skriaudziai, à quarante verstes de son point de départ. L'Empereur logea chez le curé.

» Le curé le reçut solennellement et quand Napoléon lui demanda s'il parlait français, il répondit, en latin, « qu'il ne possédait pas cette langue ». L'Empereur dit alors : « Nous allons donc parler latin. » J'ai entendu dire depuis qu'il aimait fort la littérature romaine, portait souvent dans sa poche un Salluste et lisait volontiers l'*Histoire de la guerre de Jugurtha*. Entré dans sa chambre, Napoléon demanda qu'on lui servît à dîner, mais le prêtre répondit qu'il n'avait rien à lui offrir, qu'on lui avait tout pris et qu'il ne lui restait plus que sa soutane. L'Empereur lui demanda des détails et quand le curé lui eût raconté comment on lui avait enlevé son pain, ses vivres, son bétail et jusqu'aux semences, il voulut savoir si le prêtre n'avait pas de regrets. Celui-ci répondit qu'il n'en avait pas, mais qu'il espérait que la paix lui rendrait ses biens. Napoléon lui frappa sur l'épaule et dit : « Voilà bien la première fois que je rencontre un prêtre qui n'est pas avide. » Puis il lui donna une nouvelle tape sur l'épaule et l'assura qu'il l'aimait sincèrement.

» Tout en arpentant la chambre, Napoléon se plaignit d'avoir faim. Mais il aperçut une poule dans le jardin et s'écria : « *Reverendissime, ecce est pulla!* » Il appela un officier, mais sans l'attendre, courut lui-même au jardin pour attraper la poule. Il la saisit et l'apporta au curé : « Si tu es aussi bon cuisinier que bon prêtre, dit-il, tu me feras grand plaisir en la faisant cuire. »

» Le curé, aidé de deux officiers, car il n'y avait plus de femmes au village, mit la poule au pot. Comme on manquait de vaisselle, le bouillon fut servi dans des assiettes de soldat, et on mangea du biscuit en guise de pain. Napoléon ne fit

pas honneur au potage, mais il dévora presque la moitié de la bête, but un peu de vin et s'assoupit sur un banc pendant une demi-heure. Après ce court repos, l'Empereur fit donner un cheval au curé et lui proposa de l'accompagner. La présence de ce prêtre auprès de l'Empereur intriguait la curiosité des habitants et ils en cherchaient la raison. On supposait que Napoléon, en faisant ce geste, voulait témoigner sa sympathie à la religion et aux prêtres.

» Toute l'armée devait se réunir dans une grande plaine située au bord du Niémen et qui était dominée par une colline. Napoléon la gravit, y fit installer deux obusiers, inspecta les environs et ordonna de construire deux ponts sur le fleuve. Napoléon était mal disposé : il n'avait pas encore éprouvé de résistance, même quand il avait franchi la frontière de la Russie. Il aperçut, à la jumelle, de l'autre côté du Niémen, quelques Cosaques, qui, débouchant de la forêt de Pazaislis, lâchèrent contre les troupes quelques coups de pistolet et disparurent.

» L'Empereur, toujours suivi du prêtre, passa le premier le Niémen et fut accueilli, sur la rive opposée, par le général Krasinski et les colonels des 6e et 8e régiments. Ils lui dirent que ces troupes avaient pris la ville de Kaunas (Kovno) qui se trouvait à une distance de quelques verstes et que la cavalerie avait passé le fleuve à la nage. Je dois ajouter que, au cours de cette opération, deux cents hommes et autant de chevaux se noyèrent. Kaunas n'avait fait aucune résistance. Mais l'Empereur ne se déridait pas et il ne répondit pas aux saluts des habitants de cette ville, qui le nommaient leur père et leur libérateur. Il était à l'hôtel de ville, quand il reçut la visite des maréchaux et des généraux, et il leur demanda rudement pourquoi ils avaient laissé brûler les dépôts de pain de Kœnigsberg et perdu tant de vivres dans le Niémen. Pendant toute la journée, le curé resta dans la même maison que Napoléon. A la fin il pria les personnes de la suite de l'Empereur de lui faire rendre sa liberté. Le soir même, Napoléon le fit appeler, lui donna une forte somme d'argent et le congédia en disant : « *Reverendissime, vale, memento mei ad altare Dei.* » Il dit au maréchal Berthier de donner un cheval au prêtre et de le faire accompagner par

un trompette jusqu'à son village, ce qui fut fait. C'est ainsi que le curé, monté sur le cheval avec lequel il avait accompagné Napoléon, revint heureusement chez lui. Il avait conservé quelque fierté de cette aventure et racontait souvent cet épisode. Mais il ne voulut jamais dire à personne quelle somme il avait reçue de l'Empereur. Quand il mourut, on apprit qu'il avait eu 20 000 francs, somme qui fut retrouvée et partagée entre ses parents.

» La colline d'où Napoléon contempla le Niémen s'appelle aujourd'hui encore, la « colline de Napoléon ».

» Lorsque l'armée quitta l'ancienne principauté de Varsovie, les maraudeurs mirent à l'épreuve la patience des populations. Ils attaquaient les maisons des grands propriétaires et les dévalisaient. Les détachements de Kaunas, Vilnius (Vilna), Gardinas (Grodno), envoyés à leur poursuite exécutaient, sur les places publiques, les pillards qu'ils avaient pu surprendre. Où il n'y avait pas d'armée, entre le Niémen et la Prusse, les habitants constituèrent une garde territoriale pour se défendre contre les maraudeurs. Ces difficultés occupaient tellement la population qu'elle ne prêta pas grande attention à la retraite des Français en Russie.

» Un an après, quelques détachements, les derniers de la Grande Armée, passèrent par Seniai, où je poursuivais mes études. On plaisantait les dragons français, récemment métamorphosés en uhlans et qui avaient échangé le fusil court et la baïonnette contre la lance. Les Français, qui n'étaient pas habitués à cette arme, n'arrivaient pas à la manier avec aisance. »

IV

« Les grands froids commencèrent de bonne heure, en 1812, avant même la fin de l'automne. Il gelait déjà, les matins d'octobre. Les journées était belles et sans pluie, mais, au mois de novembre, on nota souvent 20° de froid. Le premier signe de la situation difficile dans laquelle se trouvait l'armée française fut le passage de nombreux employés de l'intendance qui rentraient en France avec le butin et les femmes. Ils faisaient partie, pour la plupart, de

la noblesse polonaise. Ce n'est qu'au milieu de novembre que des officiers d'artillerie polonaise, pendant une halte à la cure, parlèrent, pour la première fois, de la retraite de la Grande Armée. Quelques jours plus tard on annonça que Napoléon avait quitté Moscou, et presque aussitôt arrivèrent au village de nouveaux détachements d'artillerie polonaise avec des canons et des caissons. Ces éléments n'avaient pas subi de pertes, parce que, dans l'artillerie polonaise, les chevaux étaient ferrés à glace, comme c'est l'usage dans les pays du nord, tandis que les Français, pour avoir négligé cette précaution, perdirent en route leurs pièces. L'artillerie était suivie par la cavalerie polonaise. Beaucoup d'hommes marchaient à pied, et on voyait plus d'officiers que de soldats. Dans le 4e régiment de chasseurs il y avait encore beaucoup de chevaux : tous les officiers étaient montés et portaient des vêtements ecclésiastiques, preuves de leurs pillages. Le colonel Dolfus en particulier, avait amassé une énorme quantité de richesses prises aux églises. Arrivé à Seniai, il réquisitionna mon logement et donna mon lit à un officier malade, son neveu, que je reçus l'ordre de bien soigner. J'eus ainsi l'occasion d'inspecter le butin du colonel : deux grandes caisses de tableaux ornés de pierres précieuses, beaucoup d'orfèvrerie d'église, un immense sac tout plein de belles robes et de manteaux de fourrures. Le soir, le colonel portait un vêtement court, qui avait appartenu certainement à une dame riche, en étoffe précieuse, brodé de fleurs d'or et doublé d'hermine. Les culottes et les dolmans du colonel et de son neveu étaient aussi doublés d'hermine.

» Quelques jours après passa à Seniai le 5e corps qui se composait, en majeure partie, de Polonais. Ayant appris que le prince Poniatowski et le général Dombrowski devaient loger, à sept verstes de là, chez un grand propriétaire, nommé Volmer, chef de notre garde nationale, nous allâmes voir ces deux hommes célèbres. A Seniai s'étaient peu à peu rassemblés les restes de l'armée polonaise. Elle était en grand désordre et très fatiguée, mais son chef, le général Krasinski, arriva dans un landau tiré par six chevaux noirs, dont l'opulence contrastait avec la misère de ses pauvres soldats. A ce moment, Dieu sait pourquoi! le bruit se répandit de l'arrivée

des Cosaques. Les trompettes donnèrent l'alarme, et toute l'armée se rassembla sur le marché. Il y avait en tout 4 000 hommes, mais comme ils n'écoutaient plus leurs chefs, ils n'arrivaient pas à se ranger en bon ordre et formaient une cohue. Alors le général apporta un gros rouleau : c'était les drapeaux. Il ordonna aux soldats de rentrer dans leurs foyers et fit transporter les drapeaux à Varsovie. Aucun ne s'égara et je les vis plus tard à l'arsenal de cette ville. En 1830 ils furent transportés à Pétersbourg et exposés à la cathédrale de Kazan.

» Quand le général fut parti, tout s'apaisa. Des soldats français passaient par la ville, mais personne ne s'intéressait beaucoup à eux et on ne pensait déjà plus à Napoléon. Mais, le 8 décembre, pendant la leçon de chimie, au lycée, un de nos professeurs entra et demanda au prêtre qui faisait le cours : « As-tu vu Napoléon, et te souviens-tu de sa figure? Il y a ici, avec le maréchal Caulaincourt, un personnage qui lui ressemble. »

» Le prêtre déclara qu'il avait vu de loin, en 1806, Napoléon à Varsovie, mais il me désigna en disant que je devais bien le reconnaître puisque j'avais eu l'occasion de le voir à Vilkaviskis.

» Nous allâmes donc tous deux à l'auberge. Napoléon allait et venait dans la grande salle, tout en s'approchant du feu, mais l'hôtesse le bousculait souvent en passant près du fourneau où elle préparait le repas des voyageurs. L'Empereur portait l'uniforme des chasseurs, et par-dessus, une jaquette courte doublée d'hermine. Il avait remplacé son traditionnel petit chapeau par un bonnet d'hermine doublé de velours vert. Je le reconnus sans peine. Mon professeur me dit de n'en pas prévenir l'assistance, car Napoléon voyageait sans doute incognito. La salle était pleine de gens, mais lui ne semblait voir personne. Parfois, près du feu, il s'approchait de l'hôtesse et murmurait : « Ah la belle Polonaise! » Tout à coup nous vîmes entrer un officier de la Garde, en grande tenue, qui, après avoir salué l'Empereur, s'adressa à lui en lui disant « Sire ». Napoléon lui répondit : « Mais où as-tu pris qu'il faille me dire Sire? » Alors l'officier, montrant la Légion d'Honneur qu'il portait sur sa poitrine, déclara qu'il

avait eu l'honneur de la recevoir des mains de l'Empereur après la bataille de Wagram. Napoléon rasséréné répliqua : « S'il en est ainsi, je n'ai plus besoin de cacher mon nom. Va me chercher le sous-préfet, car j'ai besoin de lui. »

» Quand il sortit, l'officier ordonna à tout le monde de se découvrir pour honorer la présence de l'Empereur. Napoléon, touché de cette attention, remercia en ajoutant qu'il ne voulait gêner personne. L'hôtesse ne l'empêchait plus de rester auprès du feu et il avait retrouvé toute sa bonne humeur. Il causait avec les femmes. L'une surtout, celle du juge de paix, avait retenu son attention par sa beauté et sa jeunesse. Il lui en faisait compliment, lui tapotant du doigt les épaules, le visage ou l'oreille.

» Le sous-préfet arrivé, il passa dans une autre pièce avec le maréchal Caulaincourt, le général Rapp et les autres officiers. Il redoutait le trajet qui lui restait à faire jusqu'à la frontière, 50 verstes en forêt à parcourir de nuit, sous la menace des Cosaques. On tint conseil et il fut convenu que le sous-préfet l'accompagnerait jusqu'à Augustovas (Augustovo).

» Napoléon mangea beaucoup et trouva excellentes les côtelettes de mouton aux carottes qui lui furent servies. C'était son premier repas véritable depuis son départ de Moscou. Pendant le déjeuner, il aperçut, au mur, un tableau qui le frappa et demanda qu'on le décrochât pour lui permettre de le voir de plus près. Cette peinture représentait l'empereur Alexandre en 1807, quand ce souverain, dans un bateau près de Tilsitt lui avait présenté le roi de Prusse vaincu. Cette rencontre fournit à l'Empereur matière à réflexions philosophiques. Il déclara que l'empereur Alexandre était bon et bien élevé, que son frère, le prince Constantin était un militaire dévoué dont il avait pu admirer la bravoure. Il se rappelait encore la beauté de la reine de Prusse, dont il avait fait la connaissance à Tilsitt, quand la paix fut conclue.

» Napoléon sortit ensuite sous la véranda et passa en revue la garde nationale de Seniai, qui se composait de paysans et de citadins vaguement équipés. Après avoir regardé le détachement de sapeurs qui figurait au premier plan, il se tourna vers le général Rapp, se mit à rire et déclara : « Comme c'est

ridicule! » De fait nos gens étaient ridicules, avec leur tunique et leurs pantalons en gros drap gris. Mais Napoléon admira l'adresse et l'endurance de ces soldats qui manœuvraient lestement par un froid de 20°, et quand la garde nationale, sur le commandement de son chef, un vieillard de quatre-vingts ans, le salua en criant : « Vive l'Empereur! » il parut très content et remercia joyeusement. Il demanda au sous-préfet combien le district pouvait fournir d'hommes. En apprenant qu'on pouvait en tirer plus de 2 000 soldats, il compta que les cent districts de la principauté de Varsovie donneraient au moins 200 000 hommes et cette pensée le réjouit. « Messieurs, dit-il, du courage! » On venait d'amener trois simples traîneaux. En quittant l'auberge il sourit à l'hôtesse et lui dit : « Adieu, baba! » Il s'installa dans le premier traîneau avec son fidèle Roustan. Le général Rapp s'assit derrière lui. Le maréchal Caulaincourt et le général Sokolnicki prirent place dans ce second véhicule, tandis que le troisième était occupé par deux ordonnances et les bagages. Comme le sous-préfet n'était pas prêt, le convoi fut obligé de l'attendre une bonne demi-heure. »

V

« A son premier arrêt, au relais de Gilicij-Brasta, Napoléon fit demander aux habitants s'ils avaient vu des Cosaques aux alentours. A Augustovas, il se sépara du sous-préfet, en le remerciant de l'aide qu'il lui avait donnée et en lui promettant de ne pas l'oublier. Il devait, comme nous le verrons, tenir parole.

» A Varsovie, Napoléon s'arrêta à l'hôtel Anglais, et, après y avoir passé une nuit, se hâta de partir pour Paris. Il ne reçut pas de visites et s'entretint seulement avec son ministre, M. de Pradt, auquel il demanda de l'argent avant de poursuivre sa route.

» En terminant ces Souvenirs, je tiens à transcrire une conversation que j'eus avec l'ancien chef de poste de Mariampolé.

» Comme j'étais à Mariampolé, et me promenais parmi les cochers occupés à atteler leurs chevaux, Napoléon vint à

moi et me fit dire, par un interprète, qu'il espérait que je lui serais dévoué. Il remettait son sort entre mes mains. Il devait partir au plus vite, et il voulait commander des relais, au nom du maréchal Caulaincourt, jusqu'à Varsovie. Il ne fallait parler à personne de son arrivée, mais, en cas de danger, le prévenir aussitôt. Je l'assurai que j'étais prêt à donner ma vie pour lui et il me tendit sa main, que je baisai affectueusement. Je fus très inquiet près de Baigrod, quand j'entendis dire par des Juifs qu'ils avaient vu des Cosaques dans la vallée de Bobr que nous devions traverser. Je fis un rapport de ce que j'avais entendu au colonel V... qui le transmit à l'Empereur. Quand il fut persuadé que nous étions presque à la frontière de la Prusse, il dit d'en suivre la direction, et, après un jour et une nuit de voyage, nous arrivâmes sans encombre à Varsovie où il descendit, comme il avait été prévu, à l'hôtel Anglais. Je reçus de son agent, M. de Pradt, 25 000 francs.

» Rentré à Mariampolé, le chef de poste fut aussitôt arrêté par les autorités russes qui l'accusaient d'avoir favorisé la fuite de Napoléon et exilé en Sibérie où il resta deux ans.

» En 1814, après son abdication, Napoléon envoya de l'île d'Elbe, par un courrier diplomatique, une lettre de remerciements au sous-préfet de Seniai avec une magnifique bague. Sur une très belle améthyste se détachait la lettre N surmontée de la couronne impériale en brillants. Les orfèvres de Varsovie estimèrent ce chef-d'œuvre à plus de 10 000 zloty (1 500 roubles d'argent). Mais le sous-préfet, qui avait été révoqué, était tombé dans une extrême misère et il se défit de cette bague, « la cédant à un Juif qui lui en donna 400 thalers. »

RENÉ MARTEL

EN L'HONNEUR DE JOSEPH HAYDN

(1732-1932)

« Les artistes français réunis au Théâtre des Arts pour exécuter l'immortel ouvrage de la *Création du Monde* composé par le célèbre Haydn, pénétrés d'une juste admiration pour son génie, le supplient de recevoir ici l'hommage du respect, de l'enthousiasme qu'il leur inspire et la médaille qu'ils ont fait frapper en son honneur. »

Paris, *1er Thermidor, an IX de la République Française.*

En l'honneur de Joseph Haydn qui allait bientôt célébrer son soixante-seizième anniversaire, les Viennois organisèrent le 27 mars 1808 une grande *académie*, c'est-à-dire un concert solennel, dans la salle de l'Université. Certains membres de l'Association des Amateurs eussent volontiers fait inscrire au programme des compositions inédites ou relativement mal connues. Mais puisque l'Europe, depuis dix ans, ne se rassasiait point d'applaudir *la Création*, beaucoup d'autres jugèrent préférable de reprendre une fois de plus cet oratorio sublime. Au reste, pour attirer le public, le librettiste Giuseppe Carpani venait de substituer à l'ennuyeux texte allemand un poème italien de sa façon : voilà qui mettrait pleinement en valeur l'harmonieuse majesté des airs et des ensembles. Et pourvu que Joseph Haydn en personne daignât s'arracher

pour un jour à son ermitage, ainsi qu'on l'en priait, rien ne manquerait à la splendeur de cette belle fête.

Soupçonnaient-ils, ces admirateurs au zèle intempérant, à quelle douloureuse épreuve ils condamnaient le vieux maître? Faute de l'avoir approché en ces dernières années, trop peu se rendaient compte de son affaiblissement irrémédiable. Le septuagénaire vivait confiné dans sa maisonnette des champs, aux portes de Vienne, non par misanthropie, car son humeur demeurait toujours douce et sociable, mais afin de ménager avec soin le peu de forces qu'avaient épargnées l'âge et les infirmités. Hélas! être immortel et néanmoins se survivre!... Haydn, surpris par une déchéance de plus en plus rapide, n'avait pu achever son dernier quatuor. Deux fragments seuls, un andante et un menuet, étaient en vente chez l'éditeur. Et pour s'excuser que le reste fût silence, pour prendre congé de ses fidèles, l'auteur avait joint à cette partition suprême, en guise d'adieu, quatre mesures d'un quatuor vocal sur ces paroles :

Hin ist alle meine Kraft,
Alt und schwach bin ich...
« Toute ma force a défailli,
Me voilà faible et vieillissant... »

Aussi, à la première annonce de la cérémonie que l'on préparait, s'exhala-t-il en gémissements. Il mourait d'envie d'y assister, balbutiait-il à travers ses pleurs. Mais, dans l'état lamentable où se trouvait sa pauvre carcasse, fallait-il se donner en spectacle?... Heureusement, une amie dévouée, mademoiselle Madeleine de Kurzbeck, pianiste et musicienne accomplie, eut raison de ses alarmes. Sa sollicitude, ses tendres exhortations l'apaisèrent. Haydn, faisant effort sur lui-même, consentit enfin à réentendre ses divines harmonies auprès de ceux qu'il se plaisait à nommer « ses enfants ».

Une imposante rumeur de trompettes et de timbales, des hourras, des vivats, de gracieuses acclamations féminines l'accueillirent dans l'*aula* de l'Université, lorsqu'il y parut, le 27 mars 1808. L'élite des musiciens accourait lui rendre hommage, Salieri, Hummel, Conradin Kreutzer, Gyrowetz, et tout le premier un homme trapu, à figure de cyclope, Beethoven. Ces artistes célèbres s'empressaient autour de l'invalide en

lui baisant les mains. Subitement, chacun se tut : l'orchestre préludait. A ses dissonances affreuses, à ses longs cheminements à travers les tonalités mineures les plus mornes, les plus rébarbatives, on reconnaissait la description du Chaos. Elle fut écoutée en silence. Mais les applaudissements éclatèrent derechef, lorsque trente-deux choristes eurent proclamé à toute voix l'éblouissant message :

— *Et la lumière se fit!...*

Les accords d'*ut majeur* retentirent avec une intensité extraordinaire. Et parmi le saisissement général, on entendit ce cri :

— Ce n'est pas de moi que vient cela, c'est d'en haut...

Haydn élevait au ciel ses faibles vieilles mains. Elles tremblaient; mais, à vrai dire, de froid autant que d'émotion, car le sang ne circulait plus assez vite en ses veines épuisées. Ses deux voisines, mademoiselle de Kurzbeck et la princesse Marie-Sophie Esterhazy de Galantha, inquiètes, lui enveloppèrent les jambes des châles soyeux et chauds qu'elles avaient aux épaules. Sur-le-champ, plusieurs autres dames de la plus haute distinction se hâtèrent d'offrir leurs écharpes, leurs fourrures, leurs cachemires, et chacune sans le moindre bruit, par respect pour le chef-d'œuvre.

Aussitôt après la première partie, l'infirme fut ramené au carrosse de la princesse Esterhazy dans lequel il était venu. Comme on la transportait lentement à travers la salle, Haydn, du haut de son fauteuil, adressait aux exécutants et au public force gestes d'amitié, de reconnaissance, de bénédiction, d'adieu, tout en versant des larmes...

Dès le lendemain, le déclin se précipita. Et vers le mois de novembre 1808, un observateur sans illusions, Jean-Frédéric Reichardt, ne pouvait se défendre d'un pressentiment sinistre en lui rendant visite[1].

Haydn était assis devant une table recouverte d'un tapis vert où il appuyait les deux mains, en habit gris à boutons blancs, la perruque soigneusement frisée et poudrée. De prime abord, les regrets s'épanchèrent :

— Voilà ce qu'on gagne à se surmener la cervelle, — marmottait-il. — Un enfant, je ne suis plus qu'un enfant...

1. Cf. Jean-Frédéric Reichardt, *Vertraute Briefe*, neuvième lettre.

On recourut alors à des jeux innocents qui ne manquaient jamais de le distraire. Haydn, ragaillardi, se mit à plaisanter et à faire des risettes. Puis il proposa au visiteur de lui montrer ses trésors. Il s'agissait d'une collection assez hétéroclite de parchemins, d'objets d'art, de bijoux et de décorations qu'il avait formée pièce à pièce, au cours de sa glorieuse carrière. Le patriarche maniait complaisamment un chronomètre en or : l'amiral Nelson le lui avait offert en échange de sa plume. Ou bien un solitaire de trois cents ducats : c'était un présent du feu roi de Prusse. Ou bien encore un ruban cramoisi : l'insigne de grand bourgeois de Vienne y était suspendu. Entre toutes ses médailles, il affectionnait particulièrement celle de l'Institut de France, dont il était associé étranger pour la classe des Beaux-Arts, et celle de la Société Philharmonique de Pétersbourg, si remarquable par cette inscription : *Au nouvel Orphée...* Et Haydn ne se lassait pas de fourrager parmi ces joyaux, ces cordons, ces tabatières, derniers témoignages d'une popularité qui fut immense...

Le reste du temps s'écoulait en exercices de dévotion, car il avait toujours été fort pieux, ou bien encore en parties de cartes. A la moindre amélioration, sa fidèle amie Madeleine de Kurzbeck entr'ouvrait le clavecin. « Presque sans voix l'un et l'autre », écrivait plus tard un témoin de leurs concerts, « ils chantaient néanmoins des duos qui avaient tout à la fois quelque chose de sépulcral et de céleste[1]. » A dire vrai, Haydn, sur le tard, ne supportait plus la musique. Il se bornait à tapoter ou bien à fredonner sa mélodie favorite, cet *Hymne autrichien* qu'il avait écrit pour l'empereur François II.

Hélas! au bout d'un semestre, vers le printemps de 1809, quelle catastrophe! L'Autriche tombait à genoux. En vain le pieux cantique invoquait-il sur son bien-aimé souverain toutes les faveurs du Ciel. Le petit-fils de cette auguste Impératrice-Reine pour laquelle fut composée la symphonie *Marie-Thérèse*, le neveu de cette infortunée Reine de France dont une autre symphonie perpétuait également le souvenir, errait au loin, fugitif, éperdu, sans trésor et sans armées. Napoléon, qui avait occupé Vienne une première fois en 1805, y rentrait, plus formidable que jamais, le 13 mai 1809. Et

1. Cf. Jean de Carro, *Mémoires*, p. 40.

maintenant, de son lit de mort, le fidèle serviteur des Habsbourg pouvait entendre rugir les quatre cents bouches de bronze de la bataille d'Essling. Toute une civilisation dont il incarnait depuis si longtemps les grâces, la bonhomie délicate et souriante, périssait avec lui. Il n'est pas exagéré de le dire : l'art musical du XVIIIe siècle acheva de s'éteindre le 31 mai 1809, dans cette petite maison de la banlieue viennoise.

***

En l'honneur de Joseph Haydn, de nombreuses cérémonies avaient eu lieu en 1909 pour l'anniversaire de sa mort. Le temps présent n'est plus aussi favorable aux fêtes de l'esprit pur. Mais jusqu'en cette dure année 1932, malgré la détresse universelle, tous ceux qui n'ignorent pas ce que la musique doit à un artiste insigne ont tenu à célébrer le deuxième centenaire de sa naissance. Joseph Haydn, on le sait, est venu au monde sur les confins de la Hongrie et de la Basse-Autriche, à Rohrau, le 31 mars 1732.

La commémoration n'a pas eu à Paris tout l'éclat désirable. Diverses associations orchestrales et vocales ont dû s'abstenir, paralysées par leurs embarras matériels. On n'a point remis à l'étude l'oratorio des *Saisons*, jadis si populaire. Seule, la « Chorale protestante », dirigée par M. Georges Schott, a bien voulu nous offrir une exécution à peu près intégrale de *la Création*[1]. Félicitons-nous de cette soirée intéressante. M. Brandicourt fut tour à tour un archange Raphael et un Adam également remarquable. Mademoiselle Mathiot, à la voix limpide, sut tenir fort agréablement le personnage d'Ève. On ne regrettait en somme que le petit nombre des instruments à cordes : leurs chances vis-à-vis des bois et des cuivres étaient vraiment trop inégales.

A défaut d'une *académie* grandiose comme celle du 27 mars 1808, nous eûmes du moins à Paris certaines révélations piquantes. Il est de notoriété que la Société des Concerts du Conservatoire détient en manuscrit une symphonie très savoureuse de Haydn dont elle se réserve jalousement le

1. Le 27 février 1932, en l'église luthérienne de la Rédemption.

privilégé. Eh bien! aux Concerts Pasdeloup, le 2 avril, M. Rhené-Baton voulut à son tour nous présenter une symphonie inédite. Madame Rœsgen-Champion, claveciniste d'un talent exquis, nous donna la primeur de deux concertos pour *cembalo*, récemment identifiés à la Bibliothèque d'État de Berlin : tous deux sont écrits en *fa majeur*, avec accompagnement d'un orchestre à cordes auquel s'adjoignent pour celui-ci deux flûtes, pour celui-là deux cors *ad libitum*[1]. M. Alfred Cortot profita du festival organisé par la Société Philharmonique pour exhumer une *Symphonie concertante* bien digne de revoir le jour, à l'extrême satisfaction de son auditoire qui n'en connaissait pas une note[2]. Enfin, la Société française de Musicologie eut l'art de concilier le goût des recherches érudites avec le souci d'honorer les maîtres en leurs productions les moins éphémères[3]. Son excellent programme comportait des mélodies sur des textes anglais, curiosités un peu vieillotes auxquelles M. Pierre Bernac prêta les séductions de sa voix et de son style; puis deux trios pour deux flûtes et violoncelle qui abondent en trouvailles délicieuses, et là-dessus deux chefs-d'œuvre par excellence, les quatuors à cordes *opus* 74 n° 2 et *opus* 76 n° 1, admirablement servis par le Quatuor Calvet.

Ce fut tout...

Les cérémonies, on le devine, n'eurent pas ce caractère expéditif, de l'autre côté du Rhin. Allemands et Autrichiens ont tenu à célébrer Joseph Haydn longuement, comme il le méritait. Nous n'avons suivi leur activité que d'assez loin. Mais les nombreux amateurs des émissions par T. S. F. ont dû se rendre compte de la place réservée à Joseph Haydn : elle fut prédominante. On a recueilli tour à tour, pour les confier aux ondes, plusieurs symphonies, de la musique de chambre, des sonates, des romances, des cantates, des messes et des oratorios. Jusqu'aux petits opéras improvisés pour le théâtre du prince Esterhazy, jusqu'aux *burlette*, légers intermèdes comiques, dont on a ranimé le souffle. Des experts ont prononcé que ce fatras n'était pas si négligeable et qu'il

1. Le 26 mars, aux Concerts Colonne, et le 23 avril, à la salle Gaveau.
2. Le 27 avril, à la salle Pleyel.
3. Le 2 mai, à la Maison Gaveau (salle des Quatuors).

fallait en tirer parti. L'opéra héroï-comique *Orlando Paladino* et l'opéra-bouffe *la Canterina* ont obtenu en conséquence les honneurs de la radiodiffusion.

En même temps, les éditeurs allemands sortaient enfin de leur morne léthargie. Par dévotion pour Haydn, ils jetaient à pleines mains sur le marché non seulement ses œuvres capitales, mais encore telles compositions secondaires dont les spécialistes eux-mêmes soupçonnaient à peine l'existence. Certes il n'y avait pas grand risque à publier un recueil complet des sonates pour piano[1], un album de mélodies[2], une réduction pour piano et chant de la *Messe de Nelson*[3]. Mais quelle hardiesse, quelle abnégation, que d'offrir à une élite infiniment restreinte de lettrés et de curieux un *Air sur la bataille d'Aboukir*[4], *Douze allemandes pour orchestre*[5], un choix de *Vingt-quatre canons*[6], un premier cahier de *Six sonates pour deux violons et violoncelle*[7], et de charmants *Trios pour deux flûtes et violoncelle*[8], ceux-là même dont le succès fut si vif à la Société française de Musicologie!...

Ces initiatives ont-elles bénéficié des encouragements officiels? Peut-être la politique est-elle venue ici au secours de la musique. En vérité, les anciens Empires Centraux ne négligent pas la mémoire de leurs savants, de leurs philosophes, de leurs poètes et de leurs musiciens. Quelle ferveur, quelle explosion d'enthousiasme autour de ces tombeaux! En 1927, le centenaire de Beethoven. En 1928, celui de Franz Schubert. En 1932, le double jubilé de Gœthe et de Joseph Haydn...

A la vérité, l'Allemagne a revendiqué Joseph Haydn de très bonne heure. Dès 1810, Griesinger le proclamait par sa notice :

L'Allemagne, par sa mort, éprouve une fois de plus une perte nationale, car Haydn avait inauguré une époque nouvelle dans la culture de la musique. Ses accords universellement intelligibles ont

1. Breitkopf et Haertel, Leipzig.
2. Peters, Leipzig.
3. *Ibid.*
4. Adler, Berlin.
5. Kistner, Leipzig.
6. Peters, Leipzig.
7. *Ibid.*
8. Nagel, Hanovre.

servi le prestige des artistes allemands bien mieux que les lettres de l'alphabet[1].

Allemand, Joseph Haydn l'était sans aucun doute par le langage, l'éducation et le cœur. Il a donné en 1797 aux Autrichiens leur hymne national. D'autre part, son attachement pour les Habsbourg ne l'empêchait pas de rendre à leur plus illustre antagoniste un hommage funèbre, alors qu'il écrivait en 1786 les *Plaintes de l'Allemagne sur la mort de Frédéric le Grand*. Ce sont là des titres sérieux. Son nom décèle toutefois une origine croate. Il a vécu plus de trente années en Hongrie, chez un prince magyar. Et l'Allemagne n'a contribué à sa gloire que tardivement. S'il faut en croire le témoignage de Dittersdorf, Joseph II, son souverain immédiat, le jugeait sans bienveillance, critiquant ses badinages, l'accusant d'étouffer les chanteurs sous la masse accablante de l'orchestre, reproche que Sa Majesté Impériale adressait également à Mozart[1]. Dans le Nord, Philippe-Emmanuel Bach le ménageait assez, en reconnaissance peut-être de la vénération invariable que lui témoignait de loin cet Autrichien. Mais les autres compositeurs et théoriciens septentrionaux se défiaient de Haydn. Ils goûtaient fort peu son enjouement, sa verve humoristique, encore moins la franche rusticité de ses menuets et la désinvolture de ses rondos. En somme, Joseph Haydn doit le meilleur de sa réputation à ses admirateurs étrangers.

Lui-même en convenait. Toute une série de ses symphonies, introduites à Paris aux Concerts spirituels, puis aux Concerts de la Loge Olympique, avait charmé les mélomanes. Plus tard, ses deux voyages à Londres lui valurent une consécration triomphale. Enfin, après le succès de *la Création* à Paris, il reçut une adresse collective qui l'attendrit jusqu'aux larmes. Les artistes français réunis au Théâtre des Arts, le 1er thermidor, an IX de la République Française, « pénétrés d'une juste admiration pour son génie », le priaient d'agréer leurs hommages en même temps qu'une médaille spécialement frappée en son honneur. On avait raffolé de Haydn sous Louis XVI; on en raffola encore sous la Révolution, le

1. Cf. Georg-Auguste Griesinger, *Biographische Notizen über Joseph Haydn*, Breitkopf et Haertel, Leipzig, 1810, p. 3.

2. Cf. *Lebensbeschrerbung*, Reclam, Leipzig, p. 176-177.

Consulat et l'Empire. Ainsi, dès cette époque, Haydn appartenait au monde; son œuvre s'imposait par sa valeur universelle. Sans vouloir donc méconnaître ses racines allemandes, nombreuses évidemment et si fortes, nous croyons peu conforme à la vérité historique de rapporter cette œuvre entièrement à l'Allemagne. Ce serait la diminuer, l'appauvrir. A travers cette production immense qui remplit un demi-siècle, on distingue les traits de l'Europe contemporaine : telles *arias* italiennes aux volutes luxuriantes, tels mouvements allègres et prestes à la manière de Domenico Scarlatti, s'entrecroisent avec les réminiscences du *volkslied* et du *singspiel*, et puis encore avec force refrains croates, hongrois, espagnols, écossais ou gallois, car Haydn, lui aussi, prenait son bien où il le trouvait. Pour peu que l'on connaisse la plus célèbre de ses symphonies, *la Surprise*, on sait à quel point il s'était familiarisé avec l'Opéra-Comique parisien et ces vieilles chansons françaises que les armées du Roi enseignaient volontiers aux nations étrangères.

Outre le portrait apocryphe d'un musicien plus allemand que nature, éliminons encore celui de « Papa Haydn ». Les chroniqueurs modernes en ont vraiment abusé. Que sont-ils allés choisir dans une carrière magnifique de soixante-dix-sept années? Le crépuscule, l'affaiblissement sénile... Ainsi le personnage qu'ils nous présentent n'est plus que l'ombre de lui-même. C'est un vieux petit Autrichien à jabot de dentelles qui, entre une prise de tabac et une tasse de café au lait, débite à ses amis de mornes enfantillages. On touche à l'heure désolée où Joseph Haydn, doutant de sa Muse, ose à peine chevroter un duo avec mademoiselle de Kurzbeck.

Voilà donc l'image favorite de nos fins connaisseurs. Peut-on les détromper? En vérité, il est bien tard... Soudain, quel réconfort! Après tant de niais, un sage élève la voix, prononce des paroles justes. M. Friedrich Blume, musicologue allemand de valeur, ne se contente pas d'étudier subtilement les quatuors de Haydn. Il proteste contre l'effigie triviale et ridicule que l'on promène sans trêve sous nos yeux. Ce « Papa Haydn » de comédie, ce bourgeois rococo dénué de tout génie, favorise

1. Cf. *Josef Haydns künstlerische Persönlichkeit in seinen Streichquartetten*, Peters, Leipzig, 1932, p. 46-47.

les pires erreurs. Ne va-t-on pas bientôt nous en débarrasser?... On ne saurait mieux dire. Ces remontrances ont le sévère accent qui touche. Puissent-elles donner à réfléchir! Avant de rendre hommage à Haydn, commençons par lui rendre justice...

***

En l'honneur de Joseph Haydn, que n'a-t-on mené à bien deux entreprises absolument indispensables? Tout d'abord, une édition des œuvres complètes, comme il en existe pour les autres maîtres de la musique. Ensuite une grande monographie, comparable aux deux livres qui aujourd'hui font si bien revivre Mozart : celui de Teodor de Wyzewa et de M. Georges de Saint-Foix en France; celui de Hermann Abert en Allemagne. Or, qu'a-t-on fait depuis 1909 pour Haydn? Ses œuvres complètes, préparées par le professeur Mandyczewski, en sont toujours à leurs commencements, et la maison Breitkopf s'abstient de leur donner une suite. Quant à l'étude fondamentale si nécessaire, comment pourrait-elle aboutir, en l'absence d'une documentation sûre et intégrale? Ainsi notre principale ressource demeure la compilation du négociant C.-F. Pohl, en dépit de son désordre et de ses obscurités. Cette situation malencontreuse n'a d'ailleurs pas empêché nos contemporains de fêter avec chaleur un artiste qu'ils ignorent profondément. Pour eux, Joseph Haydn n'est point un méconnu. Il est plutôt un inconnu.

Sa célébrité repose en partie sur des légendes. Qui n'a entendu parler de ce morceau fameux, le *Menuet du bœuf*? Haydn, selon certains nouvellistes, l'aurait écrit pour les noces d'un boucher, et celui-ci, dans sa joie, l'aurait gratifié d'un bœuf. Cette fadaise ayant été recueillie en 1810 par des auteurs français, le conseiller de légation Griesinger, ami personnel et biographe très vigilant de Haydn, se dépêcha de protester en ces termes :

Anecdote fictive. Du moins, il ne souvient pas aux plus anciens et intimes amis de Haydn de la lui avoir entendu conter. Or, il ne l'eût certainement pas oubliée[1].

1. Cf. Griesinger, *ouvrage cité*, p. 2.

Peine inutile. Malgré tout, cette niaiserie court depuis ce temps nos manuels, et le *Menuet du bœuf*, cher aux pianistes en herbe, continue à jouir d'une vogue inépuisable...

Combien, d'autre part, on se trompe sur le véritable caractère de Haydn!... Parce qu'il a vécu chez de grands seigneurs qui ne passaient aucune incartade à leurs subordonnés, parce que, redoutant un éclat, il a supporté sans révolte une épouse laide, acariâtre, dépensière et foncièrement inapte à le comprendre, on en a conclu qu'il n'avait jamais eu de tentations, jamais de bouillonnements intérieurs. Nous connaissons à présent la vérité. Haydn, malgré sa placidité apparente, a dû souffrir cruellement. Il détestait sa femme. Admirateur impénitent du beau sexe, il s'accordait toutefois certains dédommagements, et ceux-ci le consolaient de sa longue patience. Quel ne fut pas son engouement pour la cantatrice Luigia Polzelli, puisqu'il s'engagea par écrit à l'épouser aussitôt qu'il serait veuf! Que d'amourettes encore à Vienne, quand il y accourait seul, venant d'Eisenstadt ou d'Esterhaz! puis à Londres, pendant ses deux voyages! Et de quel malicieux sourire, dans sa vieillesse, n'accompagnait-il pas cette recommandation qu'il faisait à ses visiteurs, au moment des adieux :

— Allons, saluez bien pour moi les belles dames et demoiselles...

C'était un homme à passions violentes et d'une imagination de feu. Tel il apparaît aujourd'hui, d'après les documents les plus sûrs. Mais les musiciens auraient pu s'en douter par la lecture de ses partitions où se rencontrent, surtout pour la période antérieure à 1780, tant de pages fougueuses, tourmentées, pathétiques. La superbe et très bizarre symphonie en *fa mineur*, surnommée *la Passione*, finit par un presto qui annonce déjà les colères et les désespoirs de Beethoven. Certes, ce n'était pas sans bonnes raisons qu'un psychologue sagace, Teodor de Wyzewa, diagnostiquait ici une crise romantique. Il y a chez Haydn une énergie, une âme virile et véhémente, dont on a tenu trop peu de compte.

Les jugements portés sur son œuvre ne sont pas moins futiles. C'était l'usage autrefois de considérer Haydn comme le père de la symphonie; ou plutôt, c'était un dogme. Aussi quelle

catastrophe lorsque, sur la fin du XIXe siècle, on découvrit que l'Italie, la France et les diverses écoles de l'Allemagne et de l'Autriche avaient eu des symphonies avant l'avènement de Joseph Haydn! Du moins, prétendirent alors les fidèles, Haydn avait certainement inventé le quatuor à cordes. Le conflit s'envenima. Les Italiens et leurs champions invoquèrent le témoignage de Giuseppe Carpani d'après lequel le musicien Mysliweczek se serait écrié en sa présence à Milan vers 1778, tandis que l'on exécutait certaines « symphonies » de Sammartini :

— Enfin, je découvre le père du style de Haydn!...

A quoi l'on pouvait objecter que ces « symphonies » n'étaient pas nécessairement des quatuors à cordes. Mais pourquoi, au lieu de s'engager dans une querelle sans fin, ne point consulter Joseph Haydn en personne? C'est ce que fit le consciencieux Griesinger. Et voici le résultat de son enquête, trop rarement cité :

Je demandai à Haydn s'il avait connu dans sa jeunesse les œuvres de Sammartini et ce qu'il en pensait. Haydn me répondit qu'il en avait entendu autrefois quelques-unes, sans trop les apprécier, car ce Sammartini n'était qu'un barbouilleur. Il rit de bon cœur en apprenant la prétendue découverte de Mysliweczek et me déclara qu'il ne se reconnaissait point d'autre modèle qu'Emmanuel Bach et que la circonstance suivante, absolument fortuite, l'avait induit à s'essayer dans le cadre du quatuor. Un certain baron Fürnberg, possédant une terre à Weinzierl, à quelques postes de Vienne, invitait de temps à autre son curé, son intendant, Haydn et Albrechtsberger (frère du réputé contrapontiste qui jouait du violoncelle) à faire un peu de musique chez lui. Ayant été prié par Fürnberg de composer un morceau d'ensemble pour les quatre dilettantes, Haydn, alors âgé de dix-huit ans, accepta la proposition. Ainsi vint au monde son premier quatuor (en *si bémol*), dont le succès fut de prime abord si considérable qu'il se résolut à persévérer dans ce genre[1].

La loyauté bien connue de Haydn ne permet pas de révoquer en doute son témoignage. Tout au plus, trahi par sa mémoire, a-t-il pu se rajeunir outre mesure en datant le premier quatuor de sa dix-huitième année. Suivant l'opinion généralement reçue, l'ouvrage remonterait plutôt aux environs de 1755. Haydn l'aurait donc écrit à vingt-trois ans. Son initiative

1. *Ibid.*, p. 14-16.

n'en demeure pas moins spontanée, originale et merveilleusement féconde.

D'après cela, il semble qu'aucun problème de priorité ne puisse se poser entre Haydn et Boccherini. En effet, si les premiers essais de Haydn sont effectivement de 1755, ils ont précédé d'au moins un lustre les six premiers quatuors (ou « symphonies ») que le jeune maître de Lucques devait écrire en 1761 et publier à Paris en 1767.

La confrontation des textes et des dates permet de suivre sans trop d'effort les polémiques souvent très vives qui se sont instituées autour de Haydn et de son importance historique. Faut-il l'avouer toutefois? Ces débats nous étonnent par leur stérilité. Que Haydn ne doive rien à Sammartini ni à Boccherini, comme cela paraît vraisemblable, s'ensuit-il qu'il ait inventé de toutes pièces le quatuor à cordes? Non, selon toute apparence, il n'est pas plus le père du quatuor à cordes que de la symphonie. La genèse et le développement des types musicaux soulèvent des questions obscures, presque insolubles. Faudrait-il rechercher l'auteur de la première fugue ou du premier canon? de la première suite ou de la première sonate? Autant rechercher le premier arbre d'une forêt vénérable. Le quatuor, au dire des historiens, serait éclos en Italie entre 1730 et 1750. Soit, mais de toute manière, n'est-ce pas Joseph Haydn qui lui a conféré ses titres artistiques?

Le débat se simplifie et s'éclaire, sitôt que l'on substitue à la notion de priorité celle de supériorité. L'importance historique de Haydn ne tient pas à la création d'un genre déterminé. Sa mission ne fut point d'être le premier, mais le meilleur.. En cette période de transition ambiguë et si trouble à laquelle aboutissait le déclin du contrepoint, vers le milieu du XVIIIe siècle, on recherchait avec embarras un vocabulaire, une syntaxe, une poétique pour la sonate naissante et ses formes dérivées. Joseph Haydn eut l'art de s'exprimer plus librement et plus éloquemment que quiconque dans le nouveau langage. Il ne souffrit pas des hésitations et des scrupules qui paralysaient tant d'autres. Certes un Philippe-Emmanuel Bach se livrait avant lui à de curieuses expériences qui dénotaient un esprit plus délié et plus subtil. Par malheur, l'instinct primordial, essentiel, faisait défaut, en sorte que

l'impression finale demeurait indécise. Haydn, d'un œil clair, évita ces tâtonnements. Chez lui, nulle contrainte, nulle affectation didactique. D'emblée, avec une autorité naturelle, il découvre ce que les autres en sont encore à chercher : un style.

Pour honorer sa mémoire, le plus bel hommage à lui rendre serait précisément d'étudier ce style, d'en suivre les vicissitudes à travers une existence laborieuse, une œuvre diverse et colossale où l'on compte cent quatre symphonies, quatre-vingt-trois quatuors, quarante-quatre sonates, cinq oratorios, et tant de trios, concertos, opéras, messes, motets, compositions variées pour baryton et lyre, que nous ne finirions plus ici de les énumérer. Alors seulement apparaîtra en pleine lumière le mieux doué des prédécesseurs immédiats de Mozart, seul digne précurseur de ce jeune dieu charmant. Mais jusqu'à la consommation d'un travail aussi vaste, il conviendra de s'exprimer avec prudence, car la plupart de nos vues sur Haydn seront sujettes à révision.

CONSTANTIN PHOTIADÈS

TABLEAUX DES LACS

Lac de Thoune. — Le lac alpestre, d'un bleu d'œil scandinave, entre de glissantes parois de granit. Tout à l'extrémité, dans la verdure, Interlaken, ses innombrables hôtels, ses tennis, ses marchands, leurs vitrines de chalets aux carreaux faits de fragments de miroirs, de cornes d'isards, d'ailleurs fausses, formant le manche de coupe-papiers inemployables. Interlaken et ses thés, où des moineaux gras qui jouent l'ortolan viennent réclamer des miettes, jusque sur le bord des tasses débordantes de café au lait.

Des alpinistes vêtus de vert chicorée, ronds comme des futailles, courts sur pattes, coiffés d'un tyrolien, des bretelles de cuir aux épaules, une épouse au côté droit, plus larges des flancs qu'ils ne le sont eux-mêmes, jupes courtes, chaussettes sur des bas, souliers pesant, mamelles pour allaiter toute une crêche. L'indescriptible dans le bouffon qui fait pleurer.

Jadis, pour les familles, entre les lacs de Brienz et de Thoune, Interlaken, c'était presque toute la Suisse. Promenades en voiture, ascensions, grands hôtels, dans lesquels se retrouvaient des smalas nombreuses, des dames drapées comme des tartanes barbaresques, échouées comme des otaries dans les rocking chairs, flanquées de rejetons qui excursionnaient dès le matin, avec ceux des tribus amies et rivales et dansaient, le soir, le boston. Ces familles avaient leurs Princes, leur dynastie régnante, leur Sultan, leur Tsar,

leur vénérable Empereur d'Autriche-Hongrie, leur Roi d'Espagne adolescent, sans parler des Bulgares, des Serbes, des Monténégrins, et de leurs Altesses royales. Les grands-duchés fournissaient aussi les Monseigneurs et les Madames à révérences et troisième personne, dont on entendait parler autour des tasses de café noir, après dîner : « J'ai dit alors, à Son Altesse, de vouloir bien me permettre... » ou : « Je lui ai répondu : « — Monseigneur, je préférerais mourir » à l'instant!... » Et autres fadeurs dont on faisait des histoires en y accrochant ces titres-là, dans les hôtels, entre personnes qui ébauchaient ces relations dont on pensait, dès le premier contact, faire des attachements éternels. Un nombreux personnel privé, des relations situées alentour des trônes, ont toujours été la parure de ceux qui veulent en imposer dans les auberges.

On célébrait, sous les toits à clocheton de pseudo-chalets, des messes orthodoxes et des messes catholiques. Et presque tout le monde parlait français, avec un accent oriental. L'air sentait le tabac d'Égypte et les yeux avaient la sclérotique bleue. Des Anglais se distinguaient dans la foule; les seigneurs polonais ou allemands vivaient encore avec des manières de grands seigneurs, même s'ils étaient petits. Enfin, j'ai connu, vers la fin de l'adolescence, un Interlaken qui semblait le Square de l'Europe, au milieu de montagnes d'ailleurs grandioses, à l'arrière desquelles se dressait le massif de la Jungfrau et dans le voisinage immédiat de ce ravissant lac de Thoune, contourné de crêtes pointues, hérissées de partout. Une route sinueuse bordait difficilement cette longue gousse de porphyre remplie de son eau couleur d'œil ibsénien. Dans une atmosphère transparente, légèrement embrumée, des nuages rôdaient et rôderont toujours à mi-hauteur des flancs abrupts, formant une chaîne mouvante sous laquelle l'eau trompeuse et bleue du lac semblait dire, dans un murmure de saules : « Ne m'oubliez pas! »

A Spiez, l'hôtel est bâti sur un petit promontoire avançant dans le lac et flanqué de quelque vestige pittoresque d'habitation féodale. Une double rangée de tilleuls maintenus bas prolonge son ombre sur l'eau qui perd ses airs de fjord pour devenir provinciale, poissonneuse et saumâtre. Des colonies

d'abeilles et de guêpes continuent de vivre depuis des générations, abritées du soleil et bourdonnantes, domestiquées, domptées, affairées autour des tablées d'Allemands et d'Anglais assis devant le café au lait traditionnel, le thé et les pâtisseries.

Le débarcadère est voisin. Pour faire la traversée du lac, pour en suivre les contours et s'arrêter aux bourgades qui ont pu se loger sur ses bords, d'immenses bateaux blancs, à aube, donnent à toute cette eau si bleue, si transparente, si calme, dans des remous bruyants, toutes sortes d'airs de navigation lointaine. On s'attendrait presque à voir entassés sur le pont, enchaînés par le capitaine, les Indiens de Chateaubriand, les nègres de Bernardin de Saint-Pierre, ceux de *l'Oncle Tom* — et, peut-être, Joséphine Baker. Une atmosphère *Robinson Crusoë* émane indiciblement de ce navire, évoquant un Lapérouse pour enfants.

Mais, au lieu de marins hâlés ou de cargaisons humaines coiffées de plumes, ainsi qu'on les imagine sur les papiers peints de l'époque romantique, nous voyons alignés sur les bancs de ces paquebots lilliputiens, une petite aile piquée derrière leurs feutres verts, des Allemands attablés devant une bouteille de bière, quelques charcuteries, ou (pour y revenir toujours) une tasse de café au lait.

En venant de Gstaad et après avoir longtemps suivi de profondes vallées, ce lac de Thoune procure une grande impression de fraîcheur. Il garde la virginité lointaine, rude (mais tout de même un peu moins empoisonnée) que prennent les héroïnes de Wagner.

Parfois, on a l'impression que cette Walkyrie liquide, nourrit en cachette, cependant, des enfants à la mamelle. Il traîne, sur ces rives, on ne sait quels airs d'étables, de lessives, de cuivres bien astiqués.

Ce ne sont pas des déserts où ne peuvent respirer que les héros d'une mythologie farouche. Une douce vie bourgeoise, parmi des tonnelles de rosiers, des glaïeuls et des rudbeckias, des dahlias et des marguerites, se déroule sur ces bords, à travers les variables saisons. C'est toujours un peu encore le printemps et c'est aussi, tout de suite, les nues.

Mais, dès que glisse, d'un de ces lointains boucliers pressés sur nos têtes, le plus léger rayon de soleil, les barques fou-

lant l'eau limpide, l'égouttement des rames, les échos qui se jouent sur cet azur liquide, la promenade rythmée, active et paisible, créent une atmosphère où nous retrouverons cette saveur rare de printemps qui ne finit pas, mêlée à l'haleine d'un hiver qui serait là, tout proche, comme, dans une coupe d'eau, un glaçon.

***

Lac de Genève. — *Vevey.* — Des escaliers de ciment descendent les baigneurs jusqu'à l'eau qui ne connaît point de marée. Différents agrès, des bouées surmontées d'échelles acrobatiques, des plongeoirs pour tous les sauts, donnent un air de préau d'école à cette plage volontairement créée. En fait, les groupes qui s'y retrouvent sont presque toujours sous la surveillance d'une maîtresse ou d'un moniteur. Il se respire là je ne sais quelle atmosphère de *Mädchen in Uniform* qui donne à ces plaisirs, un but, une raison, des résultats, une moralité.

Sur la plage, toutes les filles jouent comme des garçons, les unes à saute-mouton, les autres à la course. Elles sont d'ailleurs entraînées et leur robuste jeunesse fait plaisir à voir. Elle enchante. Mais c'est une sorte de gymnase au bord de l'eau. Les enfants, les plus jeunes eux-mêmes, y font « sport ».

Le sable n'a pas la blonde mollesse de celui dans lequel les pieds enfoncent, lorsque l'Océan se retire sur les côtes de la Vendée. Ce sable-ci, on le prit au flanc de quelque colline, on l'apporta. Ce n'est pas cette pulvérisation dorée des coquilles brisées contre le rocher par la mer, c'est un sable tout à fait terrestre. Dans l'encadrement de pierres qui le maintient, il est devenu gris.

Le ciel n'est jamais stable aux regards, sur les bords du Léman, comme on peut le contempler, au delà de la Méditerranée, d'un outremer ou d'un bleu de Prusse sombre devant l'azur. Tantôt, le beau temps fait monter du lac des brumes qui voilent l'horizon et font croire à la mer. Tantôt, le vent les disperse; sur l'autre rive, les montagnes apparaissent violettes ou d'un gris d'acier, si brusquement rapprochées

qu'elles nous étouffent et que l'on croirait en quelques instants pouvoir traverser ce fleuve encaissé, dans lequel se reflètent les murs de Saint-Gingolph et du Bouveret.

Sur une sorte de terrasse qui domine cette plage créée, architecturée, improvisée avec l'aide du fer, du maçon et des matériaux les plus récents comme les plus solides, sur une terrasse, un pavillon, lui aussi coulé dans le ciment, abrite un orchestre de quelques musiciens.

Architecte de Zurich. Extrêmement adroit. Où sont les casinos d'antan? Tout est là d'aujourd'hui et même un peu, déjà, de demain. Strict, rigide, net, coloré, luisant de céramiques, tout blanc, tout jaune, destiné au plus grand nombre, à la fois monacal, hygiénique, soviétique — et parfait.

A proximité de Genève et de Lausanne, il semble qu'on en soit ici à mille lieues. Et les catastrophes prévues ne paraissent inquiéter personne. Peut-être tant de complications ne sont-elles entretenues que par ceux qui prétendent les résoudre?

Sur un rectangle couvert de carrelage glissant, des couples viennent danser. Quelques-uns ont gardé leur costume de bain. C'est une parodie un peu luthérienne de Juan-les-Pins. Très honnête, moins internationale, plus juvénile aussi.

Des demoiselles de service apportent les orangeades et la bière. Il semble, malgré la Suisse, qu'un air de France ait traversé ce voile de brume légère qui fait croire à une mer sans rides, au delà des pirogues et des plongeoirs.

Les maillots des baigneuses se réduisent, pour le dos, tout au moins, au minimum de tissus. Après avoir joué au ballon sur une herbe, si verte qu'il ne saurait s'en trouver de semblable ailleurs qu'en Normandie, au printemps, les groupes voisinent et demeurent étendus à plat, pour prendre des bains de soleil et de camaraderie. On pense au Pr Hébert, aux émules d'Isadora Duncan et des écoles germaniques ayant peut-être commencé, naguère, avec le Dr Knept, qui faisait marcher les adeptes de sa méthode, pieds nus dans la rosée.

Les Allemandes sont nombreuses à Vevey. Chaque après-midi nous en voyons deux, particulièrement robustes et amples, l'estomac solide, les hanches vastes, qui s'exhibent

avec une sorte de fierté animale que nous ne trouverions pas sur les plages de France. Elles vont se plonger dans l'eau, offrir leurs larges épaules à la douche de plein vent, puis s'étendre au soleil, sans changer de costume. Leur tricot fume au soleil, sur leurs formes massives. Considérables, importantes, elles se redressent, l'heure du goûter venue, remplies de prévenances futiles, l'une pour l'autre. Elles sortiront d'un sac des choses substantielles, qu'elles mangeront en ouvrant et fermant bruyamment la bouche, faisant manœuvrer leurs dents comme des fantassins d'ivoire, — pour s'étendre de nouveau sous le soleil genevois, brûlant, dans un ciel orageux et voilé; puis, bientôt repartir, massives et légères, vers l'eau qui les attend.

***

Lac Majeur. — *Pallanza.* — J'avais conservé le souvenir de guitaristes dans la nuit et d'une eau lisse comme le parquet d'une salle de bal, sur laquelle se mouvait, à l'aide de quelque mécanique, cette barque chargée de canzonnettistes dont l'air du soir absorbait les refrains.

L'hôtel paraît vide, trop vaste, avec trop de chambres désertes et de mélancoliques figurants dans celles qui sont occupées. Les couples, qu'on voit au restaurant ou au jardin, semblent jouer des scènes dont les acteurs ont depuis trop longtemps disparu du théâtre.

Ils n'ont pas l'air d'être venus pour leur propre compte. Ils semblent poursuivre les rites d'une sorte de religion dont le texte se serait perdu. Ils dînent par deux à des petites tables, qu'ils font avancer sur la terrasse pour mieux apercevoir devant eux le profil des *Iles* célèbres et redire les noms d'*Isola Bella,* d'*Isola Madre,* et lever un bras vers le fond du décor chargé de montagnes qui se chevauchent dans la nuit approchante et que leur éloignement bleuit.

Les pergolas sont chargées de chèvrefeuilles, de jasmins et de clématites. Dans le jardin le plus proche, les hauts magnolias au feuillage luisant, exhalent les senteurs de leurs fleurs odorantes : l'*oléa-fragans* répand alentour des éma-

nations sucrées. On ne sait quel trouble monte au cerveau; c'est peut-être cette langueur que tant de pauvres gens qualifient de *paradisiaque*. Le succès de l'un des premiers romans de Boylesve vint de ce titre évocateur et olfactif : *le Parfum des Iles Borromées*, qui n'était dû, je pense, qu'aux saveurs de l'*oléa-fragans*.

Aussi loin que les yeux suivent les rives, le long du lac, aucun plongeoir, aucune plage : point d'autre sport que celui de l'amour ou son simulacre. Grande mélancolie. Depuis trop longtemps, ces rives ont offert leurs décors. Il semble bien que les passants d'aujourd'hui, qui n'ont pas éprouvé le besoin d'évoluer, en venant accomplir ici leur période de lune de miel, agissent sous l'influence des parents qui, jadis, les ont devancés. Ils se croient amoureux. Il n'est que de les regarder pour se persuader du contraire.

A la table précédant la mienne, un couple retient mon attention. *Elle* est plus âgée que lui. Je l'imagine, *Lui*, quelque gentillâtre du midi. Il n'a pas les manières de Paris. Ce voyage représente, pour sa part, des prodiges de mensonge et d'adresse. Il a dû s'évader d'un ménage régulier, fermé comme un coffre-fort dans le sous-sol d'une banque. Qui dira ce qu'il lui fallut entreprendre? Quelle suite de ruses, quelle servitude poursuivie, consentie, l'amenèrent à ces quelques jours de faux bonheur volé qu'il passe ici, auprès de cette femme, dont il commence à voir ce qu'il aurait, tout de suite aperçu, comme les autres, s'il n'avait été prisonnier du coffre-fort.

Elle n'est plus jeune, en effet. Elle n'est pas vieille, non. Mais, elle le devient. Autrefois, elle dut produire quelque éclat aux lumières, avec des airs de cavale, sous ses épais cheveux noirs. Son œil, convexe à l'excès, son nez trop long aux narines relevées, ses lèvres vastes, donnent à ce visage une façon de sensualité hardie, mais que la jeunesse en fuyant, rend soudain timide et lasse. Ce visage, d'où quelque sculpteur ancien eût fait jaillir des flammes, ressemble à une éponge pétrifiée. Elle regarde le paysage avec mélancolie.

— Demain... demain... demain... — semble-t-elle soupirer, avec la violence d'une sirène d'usine. Demain, le gentillâtre aura regagné son château, ses poivrières 1830 et ses fermiers. Il lui faudra recommencer à mentir devant l'épouse défiante

et les enfants, dont la cuillère fait toujours trop de bruit dans les assiettes.

Un tel couple sur cette terrasse, devant les Borromées et ces lointaines montagnes bleues empruntées au Vinci et qui m'évoquent encore nos rudes et récentes descentes du Simplon, un tel couple gâterait (non pas tant par ce qu'il montre que par tout ce qu'il évoque) les plus beaux décors.

Je m'attends, à chaque bouchée qui l'étouffe, à voir verser à l'héroïne que m'envoie le hasard, un torrent de pleurs. Elle n'a même pas faim, cette ogresse, près de son petit châtelain qui essaie de la regarder encore avec amour. Ah! tout ce qu'elle lui évoquait, enfermé dans ses poivrières! Elle a dû chanter *Lakmé*, naguère, sur quelques scènes d'opéras de province. Ce n'est pas elle qu'il crut découvrir, le pauvre, en la rencontrant, mais Brunehilde ou, peut-être, plus justement, Carmen.

Je crois bien que je me suis levé de table, sans finir de dîner, pour aller longer le lac sur la grand'route, ce qu'on aperçoit, du lac, par endroits, entre les jardins des villas, leurs noirs magnolias aux corolles blanches qui demeurent visibles dans le crépuscule et lancent, à la manière d'actrices d'opéra, mais qui seraient muettes et jeunes, tout un soir, leur parfum suave, comme un chant.

***

Isola Bella. — Depuis Pallanza, un canot à pétrole nous a fait traverser le lac Majeur à une vitesse qui n'est pas en harmonie avec le but de la promenade. En cette saison, cinq heures passées, il ne faudrait aborder à *Isola Bella* que porté par les rames.

Rien n'est de grande qualité dans le détail de cette « merveille » du lac Majeur. Il faut lui reconnaître grande allure, pourtant. C'est le dessein primitif de l'initiateur qui soulève presque tout de suite, une certaine qualité d'admiration et la maintient, en dépit des erreurs et des faiblesses. Avoir construit sur un rocher, sur un schiste presque submergé, ce palais dont les fenêtres ouvrent aujourd'hui sur des terrasses verdoyantes, et qu'une quantité de terre suffisante y ait été apportée pour que puissent s'y développer et désor-

mais s'y maintenir des pins parasols magnifiques, les cyprès et les arbres les plus divers, de contrées lointaines, voilà qui semble défier la raison. Mais la nécessité d'engendrer, de croître, de multiplier est si profonde dans la nature, qu'il suffit, sous le soleil, de pouvoir rapprocher d'une graine, un peu de terre et d'eau, pour que des prodiges s'accomplissent.

Une petite église, une auberge, deux ou trois habitations que couvre la vigne, un semblant d'abri pour les barques et, tout de suite, les arcades qui portent l'édifice, on ne sait quel air de palais, nous font oublier les difficultés premières, le tour de force, le schiste submergé, l'îlot sans contours, ni végétation.

Un vestibule avec une immense cheminée et, bien entendu, de vieux petits canons, des cuirasses sur les murs de marbre. Peu de sites au monde semblent aussi parfaitement destinés à éloigner toute pensée de guerre, cependant. Puis des degrés. Les larges escaliers forment un des attraits d'*Isola Bella*. Les marches, de proportions heureusement équilibrées, d'une matière durable, sont une des plus précieuses acquisitions de l'homme qui construisait. Les Chinois, qui nous ont devancés dans l'actuelle période de civilisation de la Terre, — qui en a connu d'autres! — les Chinois, comme les Égyptiens et les Grecs, avaient compris, non seulement l'utilité, qui n'a pas besoin qu'on l'exprime, mais la grandeur, une certaine majesté dans le silence, le sentiment de créer sa domination, qui naît chez l'homme ayant fendu son horizon d'un escalier et l'aplanissant, le rythmant, grâce à des paliers successifs et placés où il faut.

Les salles d'*Isola Bella*, innombrables (et toute la partie centrale de la façade principale est inachevée), ne semblent destinées ni aux heures des repas, ni à celles que tout homme, prince ou chemineau, consacre au sommeil. Dans cette suite de vastes galeries et de pièces aux plafonds si élevés, je ne sais où je voudrais voir placer la table de mon dîner, mais encore moins, où je pourrais imaginer dormir. Le cicerone me montre le lit où, pendant une nuit, reposa Bonaparte, « trois ans avant Marengo », ajoute-t-il. Il nous plaît de penser que notre Bonaparte ait dormi là. Peu lui importaient les couches offertes par ces petits hasards quotidiens dont s'environne une grande

pensée et l'activité frémissante de celui qui n'a jamais envisagé que le monde fût trop vaste pour être conquis. Il dormait partout; sur le sol, sur les sangles d'un lit de camp, à cheval même. Mais, s'il entrait dans un palais dont les hôtes avaient fui ou dont ils lui faisaient honneur, c'est sur le lit le plus magnifique qu'il s'allait jeter et posait la tête.

Le baldaquin de ce lit, devant lequel nous sommes là, tout seuls, le noir cicerone bien stylé et moi, évoque plutôt quelque cardinal sybarite et diplomate. Aucune cheminée dans la chambre, — peut-être l'a-t-on supprimée depuis? — ni rien qui représente ce que nous appelons le confort et qui semble élémentaire, aujourd'hui. De ce côté, les fenêtres du palais ouvrent à pic sur le lac. De son lit, Napoléon eut-il le loisir d'apercevoir jusqu'aux Alpes voilées la nappe resplendissante de l'eau? Je le souhaiterais, car des générations de nobles Borromée ont passé, le décor a subi des transformations, mais ces cimes et cette eau n'ont point changé.

Dans une autre de ces salles démesurées, se dresse, et pour longtemps encore, le lit d'une reine d'Angleterre, femme d'un des George et qui fut reçue là, quelques jours. Le lit est adossé à une cloison qui sépare, en deux parties, le fond de la chambre. Derrière la face postérieure de cette cloison, se dissimule un lit analogue, mais surmonté d'un dais moins somptueux : celui de la dame d'honneur. Une souveraine d'Angleterre en voyage, ne devait point passer seule la nuit dans une chambre. Quelle chambre! On y donnerait un bal. Mais, comment se lavait-on les mains?

Le salon précédent est orné d'un trône, d'une trône italien du XVIIIe siècle, c'est tout dire. La majesté s'y présente avec des allures d'opéra et même de ballet. Je ne sais plus si cette salle du trône fut aménagée pour la Reine ou bien pour un séjour qu'un pape aurait fait à *Isola Bella*. Le lampas cramoisi, les tapisseries des sièges, les décorations murales, ornées de tableaux de fleurs peints sur marbre, tout est brillant, dansant, fastueux, encombrant, illogique, flatteur, joyeux, dédaigneux de ce qui est utile et sert de cadre au commun des mortels.

Le stuc fournit avec le XVIIe siècle, l'un des charmes de la décoration italienne, dès l'époque de la décadence. Il se

prête aux caprices, à tous les caprices de l'arabesque, il s'allonge à se rompre dans les étirages les plus fragiles et se repose aux empâtements des courbes. Les fragments de marbre précieux sertis dans les encadrements de stuc, la proportion et même la disproportion de ceux-ci, donnent aux salles et aux plafonds d'*Isola Bella* une somptuosité qui, pas plus qu'à Venise, n'est sereine. Elle vint avec l'usage du café en Europe, les nuits qui supplantaient le jour, le Marivaudage, le Goldonisme, le goût immodéré de la danse et du jeu. On n'imagine point Casanova dans un décor de Bellini. Dans ces salles de fête, rien ne semble accordé à la méditation, sinon ce que Dieu a créé et que, par les fenêtres, les stores n'empêchent point complètement d'apercevoir.

***

Les jardins artificiellement conçus d'*Isola Bella*, sont des murs formant des cubes superposés. Au pied des quatre faces, graduellement superposées, les constructeurs ont apporté de la terre. Le long des murs, on palisse aujourd'hui, face au nord, les camélias et, sur les autres orientations, les lauriers-roses, les grenadiers, les citronniers, de manière à créer une architecture verte, vivante, fleurie, parfumée et qui va, par endroits, se couvrir de fruits. Les différents paliers de ces terrasses chargées de statues forment la proue de l'île. Ces dieux et ces personnages sculptés, la tête environnée ou surmontée de motifs de fer forgé, ne valent rien dans le détail, mais ils donnent à l'ensemble une façon de mélancolique majesté, que les verdures seules et les fleurs ne procurent jamais à un jardin.

Le prince Borromée est attendu ce soir même, dans quelques instants. Nous profitons de cette toilette de l'arrivée, des allées le long desquelles le sable ressemble à la laine d'un tapis et de cet épluchage qui n'a laissé aux plantes que les fleurs fraîches. Les récents arrosages ont rafraîchi l'air de la fin éblouissante du jour.

Je cherche à me représenter la vie de ceux qui, jusqu'à l'automne, reviennent habiter là. Sur ce vert et fastueux radeau, éternellement à l'ancre près de la rive de Stresa aux

fenêtres des caravansérails fermées. Au loin, les Alpes; vers le levant, les côtes basses, la Lombardie; puis, l'étendue liquide et découpée des fins invisibles du lac. Les prédécesseurs ne sont-ils pas bien encombrants ici, pour un vivant, avec leurs tiares sur les murs, leurs arabesques de stucs, leurs salles fastueuses créées pour recevoir, éblouir, leurs chambres où les lits conservent à jamais des empreintes si émouvantes, — après le lit de Bonaparte, celui de Berthier, — qu'il ne saurait venir à l'esprit de ceux qui savent, d'y dormir? Et, partout, sous d'immenses couronnes de marquis l'impérieuse et morose devise, en caractères médiévaux et qui ne semblerait nulle part moins à sa place : *Humilitas!*

***

Lugano. — Ce lac de la Suisse italienne est le plus suisse, peut-être pourrait-on plutôt dire : le plus allemand de tous les lacs. Depuis dix ans, Lugano est devenu le port, le refuge, de ceux qui ne se sentent plus suffisamment en sécurité à Berlin, surtout lorsque leur fortune exige de prendre quelques précautions. Des écrivains dont les œuvres ont rapporté des sommes importantes, à l'étranger, comme M. Emil Ludwig, ont préféré se fixer sur les rives limitées, certes, mais encore paisibles, de Lugano, à peu de distance des pays où leur production s'est le plus développée. Les entretiens de M. Ludwig avec M. Mussolini figurent à toutes les vitrines, entre le livre sur *Napoléon* et celui sur *Bismarck*, traduits en italien comme en français.

La ville de Lugano s'agrandit toujours. Ses premiers monuments lui gardaient un air d'Italie, mais ceux qu'on y construit se ressentent de l'influence de la population nouvelle. Adieu ces manières de palais, ces frontons, ces pilastres et tout ce qui évoque le temps de Stendhal : *Il Municipio!* On se croyait à Gênes. Les quartiers neufs, au contraire, nous transportent au cœur de Charlottenburg. Posséder une villa sur les bords de Lugano est le rêve de nombreux Allemands, un rêve que, d'ailleurs, beaucoup ont réalisé. Ces nouveaux Suisses font construire de vastes habitations. Les hôtels du rivage regorgent de Berlinois, de Munichois en vacances. Il n'est pas

jusqu'à Dantzig et Hambourg qui ne vienne grossir cette population d'été. Autant Pallanza paraît dédaigner les plongeoirs et les sports, autant on les voit en honneur à Lugano. Ce ne sont que radeaux, cabines, échelles, jeux de mer et ce ne sont aussi que dames gonflant leurs maillots, familles entières rassemblées sur un sable parcimonieusement offert, crânes rasés et poitrines velues. Les restaurants sont bondés à l'heure de midi, les chambres encombrées de lits. Une partie de l'Allemagne vient faire « Méditerranée » à Lugano.

***

Lac de Côme. — *Como.* — La façade de la cathédrale m'a laissé, dès mon premier passage, l'impression d'une feuille d'enluminure. J'imagine paradant devant le portail, un jour de fête religieuse du printemps, les princesses et les évêques de Bonozzo Gozzoli ou les moines et les poètes de Carpaccio, ces jeunes gens au justaucorps et au maillot rayé, coiffés d'une toque à plume d'aigle et qui semblent des échassiers pensants. L'artiste qui ornait un peu plus tard la façade tournée vers le lac, vers le nord, en a sculpté deux dans le marbre qui évoquent à jamais ces contemporains d'un temps qui a si parfaitement réalisé une formule. Les architectes qui travaillaient pour eux croyaient, sans doute, comme aujourd'hui les nôtres, que le temps et les hommes cesseraient d'évoluer, après eux.

L'un des rêves que j'ai parfois formés, en errant, c'est de devenir le libraire qui occupe sous les arcades, face à la cathédrale, cette petite boutique dont la décoration des débuts de Napoléon, fait penser que Stendhal y pénétra.

Le soleil dore la pierre. Devant ce décor si plat, si sobre et si somptueusement secret, nous restons tête levée, essayant de nous rappeler la date de notre dernier passage et de retrouver les anciennes impressions. Un quart d'heure s'écoule. Et puis, il faut partir, repartir, toujours, laissant les dames de Pisanello, respirer l'œillet carminé qu'elles tiennent entre le pouce et l'index et les charmants conteurs de Mantegna ou ces prélats gantés de soie et drapés d'une pourpre vermeille que Paris Bordone a peints sur des tapis d'Orient. Revien-

drons-nous, une fois encore? A qui montrerons-nous, alors, tout en haut de la façade, cette fleur forgée, et tout en bas, ces marbres jaunis et polis au frottement de misérables défunts dont rien ne subsiste et dont tout subsiste, peut-être, autour de nous dans l'angoisse qui fait hésiter et fermer les yeux avant de repartir?

Ce qu'on nommait *le voyageur*, ajoutait aux monuments et aux sites, en renommée. Gœthe se retrouve à Naples, devant les vases étrusques de Sir Hamilton, tandis que lady Emma danse pour lui et mime les statues antiques. Byron nage à jamais dans le courant du Bosphore, vers Rouméli Hissar et Wagner lance aux échos du Grand Canal la plainte désespérée de Tristan.

Le voyageur était noble. Il avait mérité ses enivrements, il gagnait sa joie et rejoignait ceux qui l'avaient précédé dans leur pèlerinage vers le Beau.

Vint *le touriste*! Le touriste énumère, il additionne. Il part avec un itinéraire fixé d'avance. A chaque étape, il biffe quelques lignes. Il croit se déplacer pour apprendre. Mais il ne connaît de son voyage, tout d'abord, que l'itinéraire. Il ne va point chercher de grands fantômes, affronter les maîtres, faire le contrôle de ce qu'il savait déjà et de ce qu'il ignore, constater s'il avait raison dans ses enthousiasmes ou ses défiances. Il veut, dans le minimum de temps, avoir réalisé le maximum de kilomètres, de monuments, de sites, de tableaux et d'individus. Parfois il se contente des kilomètres. Plus les générations passent, plus la rapidité des moyens de locomotion se multiplie et se perfectionne, plus le touriste devient insensible, inexpressif, odieux.

Le touriste gâte leurs étapes aux derniers voyageurs. Il ne parle plus des monuments, des musées, des vestiges romains. J'en ai vu détourner la tête en contournant l'arc de triomphe d'Orange, dans la crainte qu'on ne leur proposât de faire halte, un instant.

Ce qui intéresse le touriste, ce sont les auberges, ce qu'on appelle à leur intention : *hostelleries*, comme pour leur laisser dans leur vocabulaire, au moins un mot du passé.

Ah! l'histoire du fameux *chef*, de Saulieu, qui était au service de l'empereur d'Allemagne, nous l'a-t-on assez souvent —

et différemment — racontée, depuis dix ans! Les déplacements de ce cuisinier, qui doit être à Mâcon, aujourd'hui intéressent beaucoup plus les *touristes*, je vous assure, que l'heure d'ouverture des palais, musées, etc. Un voyage ne se conçoit plus par arrêts, selon les curiosités, beautés, raretés à voir, mais par cuisines. Le jour où les *touristes* auront bien décidément fixé leur choix sur les casseroles et laisseront le reste aux *voyageurs*, ils nous redeviendront, peut-être, sympathiques. Mais, le malheur, c'est qu'ils n'ont pas encore opté.

***

Bellagio. — Est-ce à Bellagio ou à Pallanza, que nous transportait *Amants*? Je me suis posé maintes fois cette question, depuis quelques jours. Je penche pour Pallanza, mais la mémoire est hasardeuse. Et c'est peut-être Bellagio. Peu importe. A Bellagio, comme à Pallanza, j'ai retrouvé Donnay, *Amants*, Jeanne Granier qui pleure et le sourire de Guitry, le mot amer dit entre les dents. Maurice Donnay a fait connaître les lacs italiens, au temps d'*Amants*, à bien des gens qui les eussent toujours ignorés.

Dans l'atmosphère qui se respire encore à Bellagio, sous la pluie, je retrouve ces dames que j'ai découvertes à la fin de l'adolescence, fréquentées, et qui ne cessent point d'errer là. Vous souhaiteriez de retrouver Fabrice del Dongo ou la comtesse Pietranera, vous rencontrez dans les jardins de l'hôtel qui bordent le lac, ces personnes qui semblent bien avoir été plus grandes que celles d'aujourd'hui, dont le corset comprimait les caprices des seins, dont la croupe était encombrante, drapée, suggestive... Les femmes dociles sont souvent parvenues à supprimer toute courbe depuis douze ans. C'est un miracle. C'en est un, d'autant plus certain que leur ligne s'infléchira, quelque jour, lorsque le bon plaisir du couturier l'imposera.

Il pleut sur le lac de Côme, il pleut sur Bellagio, sur les montagnes qui ferment le cercle de l'horizon, et que les nuages font disparaître ou dont ils ne laissent plus apercevoir tour à tour que quelque partie assombrie, bleu nuit. Des éclairs traversent ces masses mouvantes, zébrées par les averses;

quelques lointains roulements de tonnerre se font entendre répercutés par les eaux.

La pluie donne à la journée un air d'octobre pourrissant. L'eau du lac est grise, les nuages accumulent des murailles que l'on croirait à jamais infranchissables; l'égouttement de l'eau crée un accompagnement mélancolique au spleen qui ne manque point de peser sur les voyageurs de vingt ans qui font leur apprentissage de couple destiné à subir des avatars.

L'heure du thé se prolonge dans le grand salon, au plafond à caissons, meublé comme pour un ténor vénézuélien qui aurait donné des concerts dans certaines cours d'Europe, à la fin du siècle dernier. Ni jazz, ni phono. Pour toute musique, le bruit des voix qui se contraignent.

Villa Serbelloni, autres villas, appartenant à des Américaines, on ne sait plus à qui?... La pluie, les averses, l'orage, une atmosphère d'eau bouillante et de courants d'air froids.

Toute la nuit, un plongeoir amarré devant la terrasse de l'hôtel et qu'agitent les petites vagues levées par le vent, fait entendre un bruit sec et monotone. Ici, l'hôtel est presque vide, avec seulement ses jeunes ménages en voyage de noce. A dîner, dans la salle à manger trop vaste, par petites tables rondes de deux, ces couples qui vont affronter la vie sont agréables à regarder. Rien n'est plus agressif qu'un jeune ménage amoureux et laid, qui prodigue les coquetteries. Ceux-ci, presque tous français, sportifs certainement et qui s'observent entre eux, offrent un spectacle qui n'est point suranné, enfin.

Les nouveaux couples paraissent relativement tôt. Les jeunes femmes ont mis des robes claires, leurs bras et leur dos sont nus; mais, signe des temps, les jeunes maris, sauf un, n'ont point revêtu leur smoking. Ils ont endossé des complets plus clairs que dans la journée. Sous les lustres qui pleurent d'abondants et miroitants cristaux des règnes de Victoria, et d'Élisabeth d'Autriche, c'est un tableau charmant — et tout de même un peu mélancolique, n'est-ce pas?

ALBERT FLAMENT

LES LIVRES D'HISTOIRE

Quand l'Europe prenait son essor. — Une histoire d'Espagne.
A propos de Richelieu.
L'art religieux après le Concile de Trente.

Il est bon de lire des histoires conçues sur des plans différents. C'est un moyen de secouer l'esprit d'inertie qui fait adopter sans examen les idées constamment répétées. A cet égard, l'Histoire générale dirigée par MM. Louis Halphen et Philippe Sagnac, *Peuples et Civilisations* (Alcan), est toujours intéressante. Le dernier volume paru, l'*Essor de l'Europe*, est de M. Halphen. Le titre déconcerte un peu : il s'agit de la période qui va du XIe au XIIIe siècle. Nous ne sommes pas habitués à y placer « l'essor » de l'Europe, raison de plus pour voir de quoi il s'agit.

A vrai dire, depuis la fin de l'empire romain, l'Europe avait donné surtout le spectacle du piétinement dans l'instabilité. Les chefs barbares, même les plus puissants et les plus intelligents, n'avaient rien fondé de durable, pas plus Attila que Théodoric, Clovis ou même Charlemagne. Aucun de leurs châteaux de cartes n'avait survécu à son architecte. Au XIe siècle, il restait deux décors : le Saint-Empire où se perpétuait une prétention beaucoup plus qu'une force, et l'empire byzantin, suprême épave de la civilisation gréco-latine, fier de représenter une auguste tradition, mais la représentant bien piètrement. La chrétienté était comme assiégée, le monde méditerranéen paraissait à la veille de passer à

l'Islam, la barque de Saint-Pierre changeait sans cesse de pilote au gré des lointains empereurs ou des féodaux proches. Aucune cohésion des peuples occidentaux ne semblait à la veille de se produire, encore moins de se traduire par un mouvement qu'on pût considérer comme un essor, voire comme un simple sursaut.

A la fin de ce même siècle qui s'annonçait si mal, la roue a tourné. L'Europe a réagi, la première croisade a eu lieu. Les Turcs et encore plus les Mongols restent aux portes, mais ils trouvent désormais à qui parler et leurs succès ne mettront plus en péril l'existence même de l'Europe. Des États se créent et prennent racine; l'idée même d'État central, qui avait à peu près disparu dans l'émiettement féodal, est restaurée à la lueur des principes de droit et de gouvernement dont l'obscure conscience avait traversé malgré tout la nuit du pré-moyen âge. Certes, il n'était ni possible, ni désirable de rétablir les cadres et les formes de la Rome antique. Ceux qui croyaient y travailler étaient victimes de leur imagination. On ne remonte pas le cours des âges, le christianisme n'était pas une révolution de surface, le nouvel ordre de choses qui tendait à se dégager ne pouvait, en des traits essentiels, rappeler l'ancien. Mais on ne pouvait s'en rendre compte, l'esprit humain ne saurait concevoir l'ordre, la paix et le progrès que sous les formes qu'il leur a connues dans le passé. Il faudra des tâtonnements, des convulsions sanglantes, des erreurs prolongées avant que l'Europe trouve sa voie. L'essor n'est qu'une mise en train, ce n'est pas une apogée. Il n'y aura même jamais d'apogée européenne proprement dite; il y aura des périodes de prépondérance pour telle ou telle puissance européenne, Espagne, France, Angleterre, Allemagne, jusqu'au jour où la scène de l'histoire se sera tellement agrandie que la prépondérance d'un État du vieux continent n'est plus à concevoir. L'essor de l'Europe, c'est le départ de la formation des divers États européens.

La formation des États se manifeste extérieurement par la formation des langues modernes et encore plus par leur emploi littéraire. Jusqu'ici, la seule littérature était la littérature de langue latine. Les clercs écrivent une langue classique et d'autant plus soignée qu'elle n'a plus rien de popu-

laire. Une langue redevient savante dès qu'elle est morte. Les lettrés, les humanistes font du Virgile, de l'Horace, du Salluste, ils écrivent du latin scolaire. A vrai dire, la langue vulgaire dont usent les trouvères et les jongleurs n'est pas non plus la langue populaire, contrairement à ce qu'on a dit et cru longtemps; du moins elle est vivante, elle est au-dessus, non en dehors de la langue vulgaire, elle lui insuffle de la dignité et du prestige. C'est en français que le pape prêche à Clermont la première croisade. La *Chanson de Roland* qui date du début du XIe siècle est d'un lettré, mais, comme on dirait maintenant, d'un lettré de l'enseignement moderne. Et il en va de même en Italie et en Espagne.

L'Europe se forme, elle se particularise en s'opposant. Il n'y avait jamais eu en pratique d'unité chrétienne, même à l'époque des croisades, mais on avait eu longtemps le sentiment que cette unité était souhaitable et possible. Ce sentiment se perd, les souverains tiennent tête au pape, même le chef du Saint-Empire romain germanique, qui reçoit protocolairement sa couronne du Saint-Siège. L'essor de l'Europe c'est, en ce sens, la faillite de la chrétienté. C'est aussi la faillite de l'impérialisme. De la lutte du Sacerdoce et de l'Empire tous deux sortent vaincus. Ce qui triomphera, ce sont les États nationaux. La poussière féodale s'agglutine en royaumes. Ce phénomène s'accomplit aux XIIe et XIIIe siècles. Le mot « essor » l'exprime à merveille. « L'essor, dit Littré, est l'action de l'oiseau qui s'élance pour prendre son vol. » Ce n'est pas le vol de l'aigle, c'est sa sortie du nid. L'essor de l'Europe, c'est son battement d'ailes au bord des temps modernes.

***

« L'Espagne que l'on se propose d'étudier ici, c'est l'Espagne vue du dehors et dans la mesure où elle intéresse l'étranger, particulièrement nous autres, Français. » C'est en ces termes que M. Louis Bertrand expose au début de son introduction la conception de son *Histoire d'Espagne* (Fayard).

On a trop l'habitude de « considérer l'Espagne comme en vase clos ». Les Pyrénées sont une barrière, on en a fait un isolateur. L'Espagne a été pendant huit siècles en lutte contre

l'Islam pour la reconquête de la Péninsule, ce qui l'a forcément éloignée des affaires européennes. On en a trop facilement conclu que cette lutte n'intéressait qu'elle et qu'un Cid Campeador est comme un héros d'une autre planète, ou pour le moins d'un autre âge. On n'a pas non plus attaché assez d'importance à la découverte de l'Amérique. Il est trop simple de se dire qu'elle aurait eu lieu tôt ou tard, par l'un ou par l'autre, et que la face du monde n'en eût pas été très changée. Il n'est pas indifférent que les deux tiers du nouveau continent soient de civilisation latine, ce qui aurait pu ne pas se produire, ce qui ne se serait pas produit, si Christophe Colomb n'avait trouvé appui auprès de la reine Isabelle. M. Louis Bertrand regarde aussi comme une contribution essentielle et heureuse au progrès de la civilisation occidentale l'établissement de la monarchie absolue en Espagne d'abord. La lutte sans compromission contre la Réforme est caractéristique de la politique espagnole. Si le catholicisme a gardé la moitié de l'Europe et spécialement toute l'Europe latine, c'est sûrement au roi Catholique qu'il le doit pour la plus grande part. Nul ne dira que le rôle de l'Espagne en tout cela ait été d'ordre local.

Nous sommes moins frappés de l'influence qu'a pu exercer sur le monde la dernière période de l'histoire d'Espagne, remplie par ses tentatives pour rester une grande puissance européenne. Il y a eu là, bien des efforts stériles et épuisants pour un résultat bien mince. L'Espagne a soutenu, aux XVIIe et XVIIIe siècles, une série de guerres de prestige qui ne lui ont servi de rien, qui n'ont servi à personne. Elle a conservé son indépendance et son individualité quand on les a menacées chez elle; elle a perdu toutes ses possessions au dehors pour n'avoir pas compris, après et déjà avec Philippe II, que le meilleur moyen de rester maître chez soi est de ne pas chercher à l'être chez les autres.

M. Louis Bertrand estime que l'Espagne est méconnue, voire calomniée par beaucoup d'historiens modernes imbus de préjugés absurdes soigneusement amassés et transmis par l'esprit de parti, de rancune ou d'anticléricalisme. Les Juifs n'ont pas pardonné à Isabelle et Ferdinand; les protestants en veulent encore à Charles-Quint et à Philippe II; les libres

penseurs fulminent contre l'Inquisition telle que se la figuraient les Philosophes du XVIIIe siècle. L'expulsion des Morisques a été assurément une grande faute et un grand malheur pour l'Espagne; ce n'est pas une raison pour exagérer à plaisir leurs vertus et leurs talents, pour donner à croire que toute civilisation et science étaient réfugiées en eux et sont sorties d'Espagne avec eux. On fait du reste la même chose pour les Incas. M. Bertrand ne croit pas au « bon sauvage » à la Jean-Jacques, ce sont nos Philosophes qui ont « inventé les Incas ».

Nous croyons en avoir assez dit pour expliquer le succès que ne manquera pas d'avoir ce dernier-né de M. Louis Bertrand. Son *Louis XIV* en est à la 111e édition, en dépit — ou à cause — de son allure systématique. Le grand public aime les romans à thèse. Les ouvrages historiques de M. Louis Bertrand ne sont pas des romans, mais ils défendent des thèses. Et ils les défendent avec une franchise de ton, une vivacité de style, une richesse d'idées dont le charme s'impose même aux esprits moins imaginatifs.

***

On vient de transférer une vieille statue de Richelieu dans la petite ville qui lui doit sa forme actuelle, dans la terre familiale qu'il fit ériger en duché à son profit. Y était-il né? Lui-même n'en sait rien ou trouve commode de n'en rien savoir. Quand il fait reconstruire le château de ses ancêtres, il ordonne de conserver la chambre où il est venu au monde. D'autre part, dans une lettre lue par le Président du Conseil municipal aux fêtes récentes, il écrit formellement : « Si je n'étais Parisien, vous pourriez trouver étrange que je sollicitasse les affaires de Messieurs de Paris; mais ma naissance m'ayant rendu tel, il m'est impossible de ne pas suivre l'inclination que j'ai de servir une ville où je suis né. » M. Hanotaux ne se prononce pas. M. de Saint-Aulaire, dans son *Richelieu* qui vient de paraître (Dunod), conclut en faveur de Paris. La chambre que le cardinal fit conserver à Richelieu serait simplement celle où il avait été conçu, celle que ses parents partageaient bour-

geoisement, à la mode du temps. On voit que M. de Saint-Aulaire est ambassadeur. Cette solution diplomatique met tout le monde d'accord.

Le lieu de naissance de Richelieu est contesté; son mérite le fut de même. M. de Monzie, dans son discours ministériel à Richelieu, rappelle après Voltaire qu'il mourut « admiré et haï ». C'est déjà beau pour un grand homme d'État d'être admiré le jour de son enterrement. Le règne de Louis XIV se confine dans le culte exclusif du Grand Roi. On passe volontiers sous silence ceux qui lui ont préparé la voie, Henri IV aussi bien que Richelieu. Dans le dictionnaire historique de Moreri Richelieu n'est pas encore hors cadre. En face de son nom le savant bénédictin écrit : « Voyez Du Plessis. » Il n'y a pas aujourd'hui beaucoup de candidats au baccalauréat qui y songeraient. Le XVIIIe siècle non plus n'est pas très chaud pour Richelieu. Son éloge est réservé aux discours de réception à l'Académie. Nous sommes plus justes aujourd'hui. Nous souscrivons volontiers à l'hommage que lui rend Mignet : « Il eut les intentions de toutes les choses qu'il fit. » Il n'a pas eu souvent à dire : « Je n'ai pas voulu cela. » Il a son but, il y va sans défaillance, ce qui ne veut pas dire sans détours, car il a trop le sens du réel pour croire qu'on peut en politique avancer toujours d'une marche directe et sûre. Nos hommes d'État contemporains ont à compter avec les ignorances et les préjugés du peuple souverain; ceux d'autrefois avaient affaire à un souverain mieux informé, mais qui avait aussi ses partis pris. Le cabinet du Roi était « plein de précipices », autant que les couloirs du Palais-Bourbon.

Il n'y a plus guère à ajouter à ce que nous savons de Richelieu, après tant de travaux dont il a été l'objet, bien que la magistrale histoire commencée par M. Hanotaux se soit arrêtée presque au seuil de sa carrière. M. de Saint-Aulaire nous donne beaucoup moins une biographie en forme qu'une série de réflexions suggérées à un vétéran de la carrière par l'œuvre nationale du plus grand de nos hommes d'État. De là une liberté d'allure qui n'a rien de l'historien professionnel. Il est sévère pour Marie de Médicis, qui, à vrai dire, n'a jamais séduit personne, pas même son favori Concini, en dépit des bruits semés par les mauvaises langues de la cour

lors de la naissance de Gaston d'Orléans. Richelieu la défend sur ce point, par des raisons physiologiques. La complexion du maréchal d'Ancre, dit-il, était telle « que la vertu ne faisait nullement partie de sa chasteté ».

Anne d'Autriche n'est pas beaucoup mieux traitée. Comme reine, elle est un agent de discorde, elle tient un cercle de mécontents, elle est en correspondance secrète avec son frère, le roi d'Espagne, et cette correspondance n'est pas purement familiale. Elle restera « infante » jusqu'au moment où elle deviendra régente. Elle n'a pour Gaston d'Orléans ni estime, ni inclination; elle l'encourage néanmoins à ne pas se marier, ou, si l'on préfère, elle encourage ceux qui l'en découragent, comme la fameuse duchesse de Chevreuse, la déesse de l'intrigue et des intrigues, qui disait d'elle-même qu'elle était plus facile à prendre par ses amis que par ses ennemis. La Reine aura beau dire qu'elle n'est pour rien dans tout cela, Louis XIII à son lit de mort reste persuadé du contraire. Pressé par son confesseur de lui pardonner ses offenses, il répond : « Dans l'état où je suis, je suis obligé de lui pardonner, mais je ne suis pas obligé de la croire. »

Le portrait de Louis XIII appellerait plus de commentaires. Tout ce que dit M. de Saint-Aulaire du sérieux de son esprit, de sa droiture de conscience, de sa vocation militaire, de son désir de justice est incontestable. La nature de ses rapports avec son ministre est éclairée avec finesse. Louis XIII enfant a été négligé, sa mère s'en est à peu près désintéressée, Concini a d'autres chats à fouetter, — ce qui n'empêche pas le jeune roi de l'être souvent, même après son sacre. Le journal du médecin attaché à sa personne, Héroard, en tient note. Il n'était pas gai de caractère, il ne le devint pas à ce régime. « Quand il n'est pas battu, il est saigné ou purgé. » De ce train, sa santé, qui n'avait jamais été brillante, devient de plus en plus précaire. De nature il était « rechigneux », disait son père. Il restera très renfermé, il n'a pas confiance, et on ne saurait le lui reprocher. De là à en faire une sorte d'Hamlet, comme y tend M. de Saint-Aulaire, il y a un pas. Mademoiselle de La Fayette, pour qui il a une inclination fort bien analysée dans un volume récent, *le Roman de Louis XIII*, par M. Louis Vaunois (Grasset), n'a rien d'une Ophélie. C'est une Ophélie qui entrera au

couvent, *invitus invita* assurément, mais avec autorisation du roi, sans drame ni littérature.

Quant à Richelieu le Roi n'a pas pour lui une affection de cœur, ni même ces entiment de sympathie sportive que lui avait inspiré de Luynes, mais lui attribuer de la jalousie à l'égard de l'homme qui tenait pour lui les « leviers de commande », c'est se tromper de siècle et de milieu. M. de Saint-Aulaire donne finement les raisons pour lesquelles un souverain héréditaire de droit divin lui paraît à l'abri d'une pareille préoccupation. « Une des forces de la monarchie, dit-il, c'est que les rois tolèrent plus facilement que les autres chefs d'État des hommes supérieurs auprès d'eux, parce qu'ils leur sont eux-mêmes trop supérieurs par la naissance et qu'ils sont trop absorbés dans la continuité de leur lignée pour être aussi jaloux des individus éphémères. » Ce raisonnement est logique, ce qui n'implique pas qu'il soit toujours vrai. Saül, vainqueur des Philistins, ne fut pas ravi d'entendre la foule crier sur son passage : « Saül en a tué mille, et David dix mille. » On répondra que Saül était un roi de fraîche date. Soit, mais Guillaume II a disgracié Bismarck : dira-t-on qu'il n'était pas suffisamment infatué de sa naissance?

***

Restons au XVIIe siècle. Un bien piquant petit livre nous y invite. Nous avons déjà eu l'occasion de signaler les premiers volumes de la collection des Châteaux historiques (Calmann-Lévy). Un spécialiste très averti de la chronique du grand siècle, M. Émile Magne, nous présente aujourd'hui *le Château de Saint-Cloud*. Il est difficile de traiter un sujet circonscrit avec plus de précision et d'agrément. Gardons-nous de résumer un travail qui est à lire. Le château qui a été détruit en 1870 n'était pas le château primitif. Le château primitif remontait à Hiérosme de Gondi, il datait du règne d'Henri III, c'est celui où Henri III fut assassiné. Il passe alors en diverses mains, d'où il sort toujours embelli et agrandi, jusqu'à ce qu'il soit acquis par Philippe d'Orléans, frère de Louis XIV.

Monsieur ne pouvait se contenter de ce qui avait suffi avant lui. Il fera construire le palais qui sera pendant deux siècles une des plus agréables résidences royales, princières ou

impériales des environs de Paris. Mais ce qu'on sait moins, c'est que la célèbre Madame, Henriette d'Angleterre, ne l'a pas connu sous cette forme. Elle a vécu, elle est morte dans la « maison de Gondi ». C'est là qu'eurent lieu les scènes pathétiques de sa fin, et aussi beaucoup de scènes moins édifiantes entre elle, son mari, et les fâcheux damoiseaux dont s'amourache Monsieur. M. Magne s'oriente dans toutes ces intrigues scabreuses avec une dextérité enviable. Il n'est pas facile de le suivre sur ce terrain délicat, doublement délicat quand on voit Madame disputer à Monsieur son favori en titre, le fameux comte de Guiche, celui dont nous avons rencontré récemment l'équivoque silhouette dans l'affaire de Dauger, l'homme au masque de fer. C'est le fils du Guiche de Rostand, devenu maréchal de France et duc de Gramont depuis le siège d'Arras. Il est aussi brave que son père, c'est un des héros du passage du Rhin, mais il a le malheur d'aimer les hommes plus que les femmes, et moins platoniquement, ce qui complique sa vie et lui attirera bien des tribulations qu'il n'avait pas volées.

La maison princière est le manoir à l'envers. Monsieur avait été proclamé « la plus jolie créature de France ». Il était en effet une fort jolie femme et n'était jamais aussi heureux qu'en carnaval où les bals masqués étaient pour lui autant de triomphes féminins. Henriette d'Angleterre est fine, lettrée, artiste, en quoi elle ne déplaît pas à son mari, qui était lui-même tout cela, mais elle était très maigre et ce n'était pas encore la mode. Le Roi, qui plus tard l'appréciera, raillait son frère « d'épouser les os des Saints Innocents ». Le ménage fut bientôt un enfer. Le duc d'Orléans ne sauvait même pas les apparences, ce qui ne l'empêchait pas d'être jaloux. Il fit si bien qu'il finit par avoir des raisons de l'être. « Je ne vous ai jamais manqué » lui dira Madame au lit de mort. Il n'en parut pas très convaincu. M. Magne non plus.

***

On est confus de signaler en passant une œuvre capitale comme le volume dont M. Émile Mâle vient d'enrichir l'histoire de l'art : *l'Art religieux après le Concile de Trente* (Colin).

Ce quatrième volume est la conclusion des trois précédents, et digne d'eux. Il embrasse même un champ plus étendu, car il ne s'agit plus ici de la France seule, ni même de la France avant tout. Le sous-titre est explicite : « Étude sur l'iconographie de la fin du XVIe siècle, du XVIIe, du XVIIIe siècle. Italie, France, Espagne, Flandres. »

La Réforme a entraîné la Contre-Réforme. L'art religieux n'a plus l'indépendance, la liberté d'allure qui le caractérisaient aux XIVe et XVe siècles. La Renaissance, surtout en Italie, avait mis au service de l'art chrétien toutes les ressources de l'art païen. Il en était devenu moins chrétien. L'iconographie religieuse s'était parfois laïcisée, ou tout au moins complue dans des sujets où la première préoccupation n'était pas dogmatique. Ces sujets, la façon de les traiter avait encore ajouté à leur apparence profane. Les réformés avaient dénoncé comme des scandales ces concessions à l'esthétique grecque. Ils obtenaient satisfaction. La papauté, après le Concile de Trente, avait repris en main la direction de l'art comme celle de la doctrine : la nudité était proscrite dans les tableaux religieux, le centre de l'art religieux rénové est Rome et c'est pourquoi l'Italie passe avant la France dans le plan suivi par M. Mâle. Il y a désormais pour les scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament des thèmes, des indications, dont il n'est plus permis de s'écarter. Le Concile de Trente demandait aux artistes travaillant pour le sanctuaire de ne pas verser dans l' « insolite ». On retrouve partout les mêmes dispositions générales. Il y a une parenté visible dans toutes les Nativités comme dans les Crucifixions. Elles peuvent ne pas être de la même école, elles sont de la même famille.

Est-ce à dire qu'il n'y ait plus d'individualité, plus de caractère dans l'art chrétien ainsi tenu en lisière? A première vue, on pourrait le croire et M. Mâle, avec une belle franchise qui l'honore, rappelle qu'il l'a d'abord cru. « Désormais, avait-il écrit, il y aura encore des artistes chrétiens, il n'y aura plus d'art chrétien. » Il ne l'écrit plus aujourd'hui, vérification faite. L'unité de l'art chrétien, en tant qu'il est l'interprète de la doctrine, n'exclut pas la vie et le sentiment. La conformité n'est pas l'uniformité. L'orthodoxie ne condamne pas

nécessairement au genre Saint-Sulpice. Les grands artistes n'asservissent pas leur originalité pour avoir accepté une discipline commune. Ils restent personnels, mais non comme des enfants perdus. Prétendre les étudier sans tenir compte de la pensée directrice qui les inspire, « ce serait vouloir étudier les planètes sans savoir qu'elles tournent autour du soleil ». L'image est frappante.

N'essayons pas de donner au pas de course une idée de la richesse de documentation et de pensée qui illumine chaque ligne de cet in-quarto de 532 pages, illustré de 294 gravures dont toutes ont leur raison d'être spéciale. Ne faisons pas comme madame de Staël qui demandait à un illustre philosophe de lui résumer son système en cinq minutes, entre la poire et le fromage. M. Mâle part de ce fait que l'Église, aux XVIIe et XVIIIe siècles, imprime un caractère réfléchi et ordonné à l'art religieux. Quel est ce caractère? C'est la question que pose sa préface et à laquelle son livre répond.

A. ALBERT-PETIT

PARMI LES LIVRES

Pascal, par **Léon Brunschvicg** (*Rieder*).

On sait que l'on doit à M. Léon Brunschvicg l'édition définitive des œuvres de Pascal, qui parut, en 14 volumes, de 1904 à 1914, dans la collection des grands écrivains de la France. Les immenses travaux qu'exige la préparation d'une édition critique de cette importance ont été conduits par lui avec une maîtrise consommée, et reconstituent dans ses détails toute la genèse de l'œuvre pascalienne, les rapports de Pascal avec les savants de son temps et surtout avec Port-Royal. L'auteur avait donc à sa disposition tous les matériaux nécessaires pour écrire l'histoire de cette vie, si courte et si pleine, matériaux inédits, éprouvés, critiqués, solides. Mais M. Brunschvicg n'est pas seulement critique et historien, il est surtout philosophe et métaphysicien, l'un des plus éminents et des plus originaux de ce temps. Il démêle avec aisance la complexité de la pensée de Pascal polémiste, savant, apologiste. De là l'intérêt exceptionnel d'une biographie de Pascal par M. Brunschvicg, qui s'ajoute si heureusement à ses études sur le *Génie de Pascal*, qui furent publiées en 1924. Au cours de ces 154 pages concentrées, où se trouvent mises au point bien des questions controversées, l'auteur nous montre « d'abord les trois sortes d'activité de Pascal et ses trois personnalités masquées, *Louis de Montalte*, l'auteur des *Lettres provinciales*, *Amos Dettonville*, anagramme de Louis de Montalte l'auteur des traités de géométrie infinitésimale, et *Salomon de Tultie*, autre anagramme de Louis de Montalte, qui aurait signé l'apologie de la religion chrétienne si la mort n'était survenue. Expérience chrétienne, expérience morale, expérience scientifique sont solidaires chez Pascal, et « ces trois personnalités masquées ne sont qu'un seul et même homme ». — Mais « ni *Amos Dettonville*, ni *Louis de Montalte*, ni *Salomon de Tultie* ne se confondent avec Pascal lui-même dans le caractère particulier de son humanité ». Son œuvre faite, Pascal « demeure en face de son propre drame », et c'est l'objet du dernier chapitre du livre que de reconstituer ce drame, marqué tour à tour par l'influence de la grâce et

l'entraînement de la nature, et qui finit par l'absorber tout entier dans la préparation de la mort.

Ce beau livre, comme ceux de la Collection *Maîtres des littératures* contient 60 planches en héliogravures particulièrement bien choisies, portraits de Pascal, de ses parents, de ses amis, photographies des lieux où il vécut, photographies de ses manuscrits.

La Mystique de Baudelaire,
par **Jean Pommier** (*Les Belles Lettres*).

« Inspecter l'invisible et entendre l'inouï étant autre chose que reprendre l'esprit des choses mortes, Baudelaire est le premier voyant, roi des poètes, un vrai dieu. » Cette citation d'Arthur Rimbaud éclaire l'étude de Jean Pommier, étude qui sera désormais l'introduction nécessaire à la lecture et à la compréhension de Baudelaire.

Jean Pommier commence par étudier le fameux sonnet des « Correspondances », les sensations parallèles qu'il déclenche, sens respirés, parfums entendus, thèmes visuels transposés dans l'ordre auditif. Ces transpositions, ces synesthésies ne sont pas fortuites, elles supposent un symbolisme senti et vivant; le monde extérieur devient pour Baudelaire le temple de la nature parlante, et de Swedenborg, de Lavater, et de sa physiognomonie, de Charles Fourier et de son système il dégage une mystique, et il se pénètre de cette certitude qu'à tout signe extérieur répond un symptôme intérieur, et que la nature est un vaste système de correspondances et de symboles. Les figures mêmes de la rhétorique, comparaisons, métaphores, allégories, sont la constatation de cette réalité spirituelle. Ainsi pour le mystique chrétien le monde sensible n'est qu'une transposition, une figuration grossière, mais pleine de sens et de leçons, des réalités éternelles. Les recherches patientes entreprises par l'auteur pour établir une relation entre la pensée de Baudelaire et les systèmes de Swedenborg, Lavater et Fourier, pour dégager dans leurs particularités les influences exercées sur lui par V. Hugo et Gautier montrent à quelle puissance de divination et de pénétration peut aboutir la méthode historique que M. Lanson introduisit dans la critique littéraire et qu'il fut de bon ton, quelques années avant-guerre en certains milieux, de réprouver et de honnir. Mais pour qu'elle donne ces résultats, il faut qu'elle soit maniée par une intelligence forte, une imagination active, qui sache du pullulement nécessaire des fiches dégager la signification spirituelle et qui apporte dans le travail d'érudition le sens instinctif des correspondances et une aptitude à dégager les similitudes, analogue à celle

du poète. Les méthodes d'érudition seraient méthodes de mort si elles n'étaient mises en œuvre par des esprits ayant déjà vécu et expérimenté les réalités qu'ils étudient. Le rénovateur des études renaniennes, par l'expérience ancienne qu'il a eues des choses religieuses, par ses études récentes et ses aptitudes foncières était particulièrement qualifié pour débrouiller les éléments constitutifs de la pensée de Baudelaire et de la mystique qui inspire jusqu'à ses comptes rendus de Salons entre 1855 et 1860.

L'Éclairage de Paris à l'époque révolutionnaire,
par le **Colonel Herlaut** (*Mellotée*).

L'éclairage de Paris pendant la Révolution, auquel M. le colonel Herlaut vient de consacrer cette minutieuse étude, n'avait pas, semble-t-il, laissé dans l'histoire de souvenirs particuliers, et ne paraissait point mériter qu'on écrivît, à son sujet, tout un livre. La qualification de Paris « Ville Lumière » est bien postérieure; elle date du Second Empire, de l'Exposition de 1867, et évoque les émerveillements du public devant les longues files de réverbères au gaz bordant à l'infini les nouvelles avenues percées par Haussmann. La technique de l'éclairage sous la Révolution est rappelée seulement par le cri fameux : « A la lanterne! », et par ces exécutions sommaires opérées par l'émeute, en ces mois où, l'autorité royale effondrée n'ayant été remplacée par rien de solide, toute espèce de légalité était en vacances. Or, et précisément parce qu'elle va au fond des choses, cette description d'un grand service public parisien pendant une période de crise fait comprendre la vie de Paris d'alors bien mieux qu'un ouvrage de pure histoire politique; ainsi les événements se découvrent sous un tout autre jour, et plus exact, lorsqu'on passe de l'*Histoire* d'Aulard, à *La vie chère sous la Terreur*, de Mathiez.

Au cours du XVIIIe siècle, les chandelles de suif « enfermées dans de lourdes lanternes, aux verres enfumés » avaient été remplacées par des lampes à huile, dont la flamme était réfléchie par des miroirs argentés. Tous les soirs, les allumeurs, accompagnés de leur aide, ouvraient les boîtes renfermant les cordes suspendant les lanternes, descendaient les lanternes, y allumaient les mèches des lampes, et « la boîte de verre hexagone remontée se balançait avec un clapotement de vitres et de ferraille ». Chaque matin, au lever du jour, les allumeurs se rendaient aux cinq entrepôts, et recevaient des commis un panier contenant des réservoirs de rechange remplis d'huile et de mèches. Ils se dispersaient alors dans leurs secteurs respectifs, ayant chacun vingt-cinq à trente lanternes à nettoyer et

à garnir. Puis ils retournaient aux entrepôts avec les réservoirs vides, et se trouvaient libres de midi jusqu'au soir. Pendant l'après-midi, les commis des entrepôts remplissaient les réservoirs vides, préparaient les mélanges d'huile de baleine et d'huile végétale, différents suivant le nombre d'heures d'allumage prévues et la température. — Le soir venu, les allumeurs ayant fait leur tournée et accompli leur besogne essentielle devaient encore, avant de rentrer, inspecter le fonctionnement de toutes leurs lanternes. En outre, un allumeur par entrepôt était chargé de rondes de nuit.

Le nombre des lanternes passa de 3 742 en 1791, avec 8 488 becs de lumière, à 4 223 en l'an X, avec 9 750 becs. Mais, malgré plusieurs propositions et les démarches répétées de nombreux inventeurs, le matériel ne reçut aucune amélioration technique, parce que le grand homme d'affaires à qui ce service avait été affermé n'avait aucun intérêt à un changement, et qu'il sut, grâce aux relations dont il savait user, ruiner les projets de concurrents possibles.

Trois ordres de faits ont été soigneusement relevés par l'auteur : tout d'abord les vœux des sections et districts, l'action des autorités responsables pour obtenir du concessionnaire de l'éclairage, l'allumage des becs pendant toute la nuit et par tous les temps, — afin de rendre plus grande la sécurité des rues, et d'empêcher les troubles. Ensuite la crise des matières premières, née de la chute des assignats et de la guerre : impossibilité de reconstituer les approvisionnements d'huiles, de faire fabriquer des lanternes. Enfin la crise de salaires née de la crise monétaire : malgré l'interdiction des coalitions, les allumeurs se groupent, revendiquent et obtiennent des augmentations successives; mais la hausse des prix est plus rapide que celle des salaires, et alors que le pain vaut 50 livres la livre, la pomme de terre 260 livres le boisseau, les allumeurs n'obtiennent que 40 sols par lanterne. Du reste, leur agitation corporative particulière, comme les agitations politiques générales, ne leur apportent qu'un résultat décevant : payés avant 1789 un sol par jour et par lanterne, ils retrouvent ce salaire dès l'an VI et y sont maintenus.

Mais le résultat le plus curieux auquel ont abouti les patientes recherches du colonel Herlaut, a été d'établir que malgré les changements politiques incessants, violents, sanglants, malgré 1792, la Terreur, Thermidor et Fructidor, le petit personnel, les fonctionnaires des bureaux de la municipalité restent, et l'auteur cite fort à propos cette phrase de M. Paul-Boncour : les modestes employés « besognent et construisent tandis que les politiciens pérorent. Les régimes s'écroulent..., la construction demeure, et

c'est l'essentiel ». Mais surtout, M. le colonel Herlaut met en lumière cette constatation étonnante qui nous fait entrevoir les dessous ignorés de l'administration sous la Révolution : c'est le même industriel, Tourtille-Sangrain, tenace et souple, entrepreneur de l'éclairage sous l'ancien régime, qui sait rester en place de 1789 au Consulat, et, même lorsqu'il est arrêté comme suspect sous la Terreur, se fait assurer la direction effective de ce service, qui en fait un monopole. Aidé par un autre industriel qui concentre dans ses mains toutes les opérations concernant la fabrication et le transport des huiles, Lepêcheux, il gère pendant des années à son profit un budget de plusieurs centaines de milliers de livres, persévérant, sans scrupules, et intéressant par des subventions occultes les fonctionnaires des bureaux de l'administration parisienne.

Les recherches considérables de l'auteur, sa probité, l'objectivité et la clarté avec laquelle il expose ses résultats font que ce livre est bien à sa place dans une collection fondée par Albert Mathiez, puisque, suivant l'exemple donné par ce maître historien, il montre, sous les apparences, les réalités économiques, administratives et sociales.

JEAN POIRIER

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

TABLE DU QUATRIÈME VOLUME

Juillet-Août

LIVRAISON DU 1er JUILLET 1932

		Pages.
COMTE DE FELS	L'Énigme italienne	5
VALERY LARBAUD	La Chartreuse de Grenade	19
GEORGES DUHAMEL	Tel qu'en lui-même. — II	29
EMIL LUDWIG	Penseurs et Hommes d'action	61
JEAN POIRIER	Georges Cuvier, fondateur de l'Université	85
ALBERT THIBAUDET	Les Idées politiques de la France. — I.	116
PIERRE DE LANUX	Désastre et Renaissance du Sud	145
ANDRÉ THÉRIVE	Anna (*fin*)	179
IGNOTUS	M. Édouard Herriot	213
MARCEL LUCAIN	Le Ministère et la Politique	221
MARCEL THIÉBAUT	Parmi les Livres	231

LIVRAISON DU 15 JUILLET 1932

HENRY BÉRENGER	Les Résultats de Lausanne	241
GEORGES DUHAMEL	Tel qu'en lui-même. — III	254
ED. GISCARD D'ESTAING	L'Or, le Franc et la France	283
JEAN CASSOU	Les mauvais Dimanches	300
J.-E. BLANCHE	D. H. Lawrence et Mabel Dodge	325
ANDRÉ COLLIEZ	L'Enseignement au Maroc	342
ALBERT THIBAUDET	Les Idées politiques de la France. — II	358
T. THOMASSIN	Le Roman d'une Demoiselle d'honneur	386
RENÉ LE SENNE	Le Bergsonisme et la Morale	411
PAUL ALFASSA	L'Exposition Manet	423
LUCIEN CORPECHOT	Souvenirs sur Gyp	434
FRANÇOIS PORCHÉ	Le Théâtre	442
HENRY BIDOU	Voyages et Romans	451
A. ALBERT-PETIT	Le Mouvement historique	460
J.-M. BOURGET	Parmi les Livres	472

LIVRAISON DU 1er AOÛT 1932

		Pages.
LOUIS BARTHOU	Wagner et Judith Gautier. — I	481
HENRY BIDOU	L'Esprit de la nouvelle Italie	499
MICHEL DE POURICHKEVITCH	Le Passé de Sobakine. — I	519
ANDRÉ BEUCLER	Noblesse allemande d'après-guerre	544
GEORGES DUHAMEL	Tel qu'en lui-même. — IV	567
Y.-M. GOBLET	L'Église anglicane	598
ROBERT DE TRAZ	Visite à Dantzig	626
DANIEL MORNET	L'Éveil intellectuel au XVIIIe siècle	641
ALBERT THIBAUDET	Idées politiques de la France (*fin*)	665
FRANÇOIS LEUWEN	Vacances parlementaires	698
ALBERT FLAMENT	Tableaux de Paris	706

LIVRAISON DU 15 AOÛT 1932

LOUIS BARTHOU	Richard Wagner et Judith Gautier. — II	
JACQUES CHARDONNE	L'Amour à la Maison	753
GEORGES DUHAMEL	Tel qu'en lui-même (*fin*)	766
WLADIMIR D'ORMESSON	Les Élections allemandes	792
PIERRE LIÈVRE	Pradier. — I	807
HENRY GARDEL	Les Banques américaines	828
MICHEL DE POURICHKEVITCH	Le Passé de Sobakine. — II	846
GEORGES R. MANUE	L'Occupation du Tafilalet	882
RENÉ MARTEL	Napoléon en Lithuanie	897
CONSTANTIN PHOTIADÈS	En l'honneur de Joseph Haydn	913
ALBERT FLAMENT	Tableaux des Lacs	927
A. ALBERT-PETIT	Les Livres d'histoire	943
JEAN POIRIER	Chronique bibliographique	954

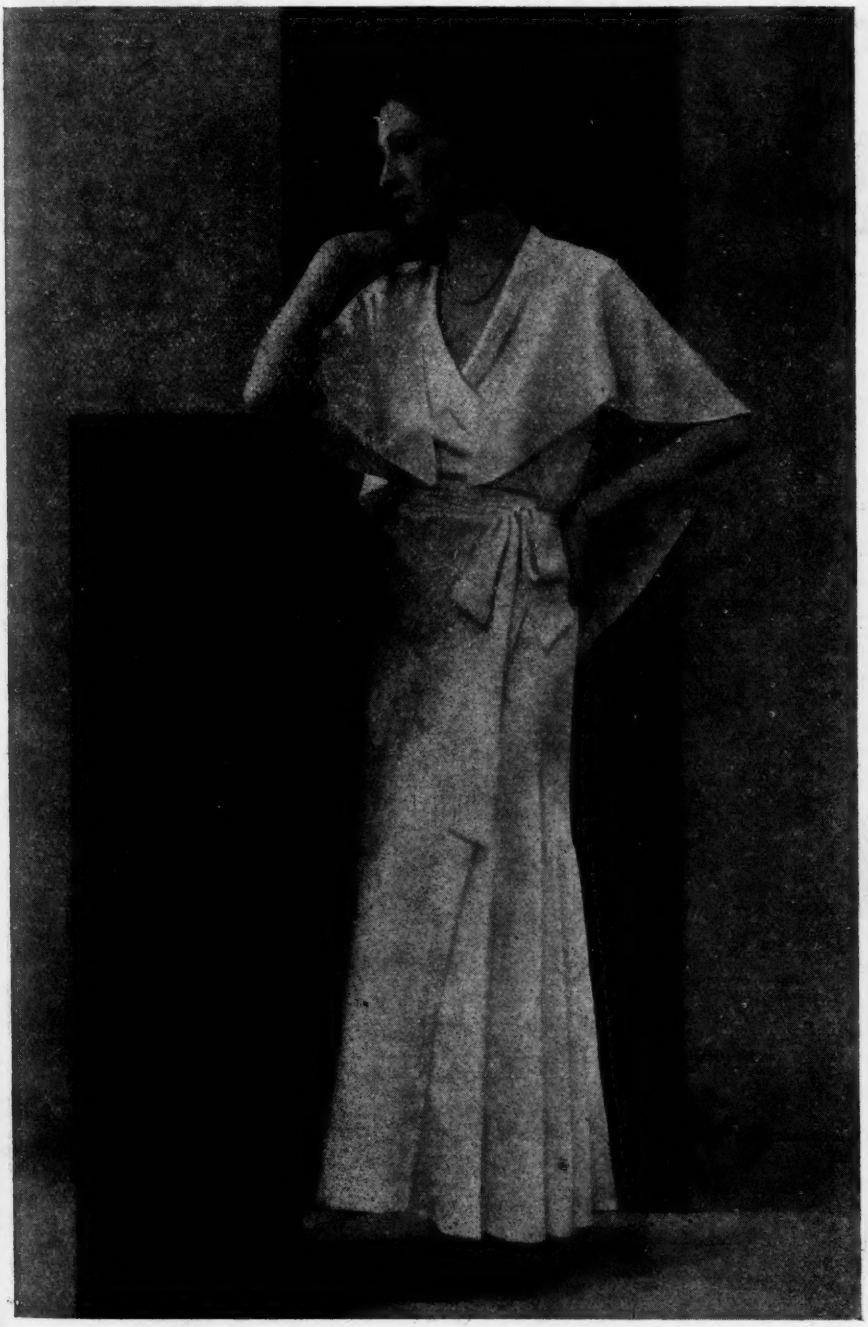


PHOTO HENRI MANUEL.

Déshabillé crêpe satin broché blanc doublé crêpe de chine. Cape formant manches

Création de L. ROUFF, 130, av. des Champs-Élysées, PARIS

A

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

pour favoriser le développement du commerce et de l'industrie
en France

SOCIÉTÉ ANONYME FONDÉE EN 1864

CAPITAL 625 MILLIONS

BANQUE & BOURSE

1450

AGENCES & BUREAUX
EN
FRANCE
ET A L'ÉTRANGER

Correspondants dans le monde entier

MOTOCULTEURS
— SOMUA —
A FRAISE ROTATIVE

Pour la Culture Maraîchère, les Vignobles, les Pépinières et la Petite Culture.

Motoculteur type C, en travail sur une plate-bande, dans un château.

Ils conviennent particulièrement pour l'ameublissement du sol dans les potagers, les vergers et pour les cultures floréales.

Équipés avec outils sarcleurs spéciaux, ils permettent l'entretien des allées

Demandez Renseignements et Catalogues sur les Motoculteurs types C et D aux

USINES SOMUA

146, Boulevard Victor-Hugo — SAINT-OUEN-sur-SEINE

Société au Capital de 44 millions de francs.

LA NATIONALE

Compagnie anonyme d'Assurances sur la Vie

Entreprise privée, régie par la loi du 17 mars 1905

ANCIENNEMENT COMPAGNIE ROYALE D'ASSURANCES SUR LA VIE
FONDÉE EN 1830 – CAPITAL SOCIAL 75 MILLIONS

SIÈGE SOCIAL : 2, Rue Pillet-Will, PARIS

Depuis son origine jusqu'au 1er Janvier 1932, ses opérations ont porté sur :

8 milliards 304 millions 819.113 fr.
de Capitaux assurés

153 millions 502.356 francs
de Rentes Viagères

ASSURANCES EN CAS DE DÉCÈS – MIXTES
ASSURANCES MIXTES COMPLÈTES
AVEC PARTICIPATION DANS LES BÉNÉFICES
ET COUVERTURE DU RISQUE D'INVALIDITÉ
ASSURANCES FAMILIALES, D'ÉDUCATION ET DE DOT

Rentes Viagères

Pour les personnes parvenues à l'âge de la retraite, la Rente Viagère est le remède le plus efficace à la cherté de la vie et **constitue le plus sûr des placements.**

Les garanties les plus importantes
Les tarifs les plus avantageux

Renseignements confidentiels et prospectus gratuits au Siège Social, à Paris, ou chez les Agents Généraux en Province.

Imprimerie BRODARD ET TAUPIN, Coulommiers-Paris.

HENRI CYRAL, ÉDITEUR

118, Boulevard Raspail, PARIS-VIe

Téléphone : Littré 51-18 Chèques Postaux : Paris 225-06

"Collection Française"

La "COLLECTION FRANÇAISE" est créée pour réunir, sous une forme artistique, les œuvres les plus remarquables de la littérature française contemporaine. L'illustration, réservée à des artistes français, s'inspire avant tout du texte et respecte le dessin sans sacrifier au modernisme déformateur.

L'impression est confiée au Maître Imprimeur Coulouma (H. Barthélemy, directeur). Tirage sur papier de grand luxe : Madagascar, Annam, Arches et Rives.

Viennent de paraître :

LES CHANSONS de BILITIS

Par PIERRE LOUŸS

Soixante-neuf aquarelles de **Pierre LISSAC**

JEAN-DES-FIGUES

Par PAUL ARÈNE

Soixante aquarelles de **Fr. de MARLIAVE**

L'ENSORCELÉE

Par J. BARBEY D'AUREVILLY

Soixante aquarelles de **Maurice LEMAINQUE**

Les aquarelles, pour tous les volumes de la Collection Française, sont reproduites à la main, au pochoir, par le Maître-Coloriste EUGÈNE CHARPENTIER.

Tirage de chacun de ces trois volumes :

BILITIS : 21 Madagascar, 18 Annam, 18 Arches, 943 Rives.
JEAN-DES-FIGUES : 20 Madagascar, 17 Annam, 12 Arches, 800 Rives.
L'ENSORCELEE : 20 Madagascar, 16 Annam, 14 Arches, 750 Rives.

Chaque exemplaire sur	Madagascar	avec 2 aquarelles originales	380 fr.
— —	Annam	— 1 aquarelle originale	300 fr.
— —	Arches		250 fr.
— —	Rives		200 fr.

Tous les exemplaires sont numérotés.

Envoi de 2 pages-spécimen contre 1 fr. en timbres. (Étranger : 2 fr.)

AUTOCARS P.-O.

Les voyageurs peuvent obtenir, dans les gares de la Cie d'Orléans désignées ci-après, des coupons provisoires pour tous les circuits automobiles organisés sur le réseau d'Orléans :

Agen, Albi-Orléans, Angers, Angoulême, Aurillac, Argenton-sur-Creuse, Auray, Bergerac, Blois, Bordeaux-Bastide, Bordeaux-St-Jean, Bort, Bourges, Brive, Cahors, Châteaudun, Châteauroux, Châtellerault, Clermont-Ferrand, Coutras, Figeac, Guéret, Issoudun, La Baule-Escoublac, La Bourboule, La Flèche, Le Croisic, Le Mans, Le Pouliguen, Le Mont-Dore, Libourne, Limoges-Bénédictins, Lorient, Montauban, Montluçon, Moulins, Nantes-Orléans, Orléans, Paris (toutes gares du P.-O.), Périgueux, Poitiers, Pontivy, Quiberon, Quimper, Redon, Rocamadour, Rodez, Royat, Saint-Nazaire, Saint-Rémy-les-Chevreuse, Sarlat, Saumur-Orléans, Souillac, Tours, Tulle, Ussel, Uzerche, Vannes, Vendôme, Vierzon, Volvic.

Ces coupons peuvent être délivrés également dans les agences de la Cie d'Orléans, 16, boulevard des Capucines et 126, boulevard Raspail, de même qu'à la « Maison de France », 101, avenue des Champs-Élysées, à Paris.

Des billets définitifs sont remis aux voyageurs en échange des dits coupons provisoires, au moment de monter en autocar.

Dans chaque gare désignée ci-dessus, la vente des coupons d'autocar afférents à des circuits ne partant pas de cette gare ou d'une localité desservie par cette gare, est arrêtée 48 heures avant le départ de chaque circuit d'une journée ou d'une demi-journée et 8 jours avant le départ des circuits de plus d'un jour.

La délivrance des coupons provisoires présente pour les voyageurs le grand intérêt qu'il leur permet de retenir en même temps leur place à l'avance dans l'autocar, dont le nombre de places est limité (droit de location : 2 frs).

FARRÈRE

L'ATLANTIQUE EN ROND

En croisière avec l'Enchanteur

FLAMMARION, 12 frs.

Emprunts 4,5 p. 100 1932

du Gouvernement général de l'Afrique Équatoriale française, du Gouvernement général de l'Afrique Occidentale française, du Gouvernement général de Madagascar, des Territoires du Togo et du Cameroun

autorisés par les lois du 22 février 1931 et approuvés par décrets du 2 août 1932.

Les Gouvernements généraux de l'Afrique Équatoriale française, de l'Afrique Occidentale française, de Madagascar et les Commissariats de la République française au Togo et au Cameroun, procèdent au placement de nouvelles tranches d'emprunts, à concurrence d'un montant nominal maximum de :

450.343.000 francs pour le Gouvernement général de l'Afrique Équatoriale française;
102.092.000 francs pour le Gouvernement général de l'Afrique Occidentale française;
68.061.000 francs pour le Gouvernement général de Madagascar;
44.013.000 francs pour le Territoire du Togo;
12.319.000 francs pour le Territoire du Cameroun.

Ces emprunts sont représentés par des obligations de 1.000 francs et de 5.000 francs nettes d'impôts présents et futurs, et garanties par l'État français.

Prix de placement : 917 fr. 50 par obligation de 1.000 francs; 4 587 fr. 50 par obligation de 5.000 francs, jouissance du 25 juillet 1932.

Intérêt annuel : 45 francs nets par obligation de 1.000 francs; 225 francs nets par obligation de 5.000 francs, payable par moitié les 25 janvier et 25 juillet de chaque année. Le premier coupon sera à l'échéance du 25 janvier 1933.

Amortissement : En 50 ans, soit au pair par tirages au sort semestriels, soit par rachats en Bourse au-dessous du pair, compte tenu de la fraction courue du coupon, et à concurrence de l'emploi de l'annuité totale prévue pour le service de l'emprunt.

Les Gouvernements généraux de l'Afrique Équatoriale française, de l'Afrique Occidentale française, de Madagascar, ainsi que les Commissariats de la République française au Togo et au Cameroun, se réservent le droit de procéder à l'amortissement anticipé de tout ou partie des obligations en circulation, soit à tout moment, par rachats en Bourse au-dessous du pair, compte tenu de la fraction courue du coupon, soit postérieurement au 1er janvier 1936, par remboursement au pair majoré des intérêts courus.

Au cas d'émission de nouvelles obligations assimilables à celles qui font l'objet des présents emprunts, les tirages et les rachats en Bourse pourraient s'effectuer indistinctement sur l'ensemble des titres émis par chacun des Gouvernements généraux et des territoires intéressés.

Les demandes sont servies au fur et à mesure de leur arrivée, jusqu'à concurrence du nombre de titres disponibles, à chacun des guichets des établissements chargés du placement.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

Enregistrement direct des bagages pour un port de débarquement en Afrique du Nord ou en Corse.

Les voyageurs partant d'une gare P.-L.-M. pour l'Afrique du Nord via Marseille peuvent enregistrer directement leurs bagages pour le port de débarquement, en présentant leur titre de parcours par fer et leur billet de passage.

Ceux qui se rendent en Corse via Marseille, Toulon ou Nice peuvent obtenir les mêmes facilités en présentant leur billet de chemin de fer et une pièce attestant que leur place est retenue à bord. Pour obtenir cette dernière pièce, il leur suffit d'adresser, 5 jours avant leur départ, à l'une des Agences de la Compagnie Fraissinet : 5, rue Beauvau à Marseille, quai du port marchand à Toulon, 7, rue Antoine-Gauthier à Nice, une « demande de place » (accompagnée d'un timbre pour la réponse) sur formule que délivrent les gares.

Dans les deux cas, les bagages doivent être classés en deux catégories :

1° Les bagages de cabine, qui sont enregistrés seulement pour la gare desservant le port d'embarquement (les valises et autres bagages « à main » entrent dans cette catégorie);

2° Les bagages de cale, qui sont enregistrés pour le port de débarquement.

Tous les colis doivent être bien conditionnés et munis d'une étiquette portant le nom du destinataire et la désignation de la gare ou du port de débarquement.

PORTER A LA GARE UN COLIS A EXPÉDIER?

Quel ennui! Quelle perte de temps!

Voulez-vous qu'on vienne le prendre immédiatement chez vous?

ÉCRIVEZ OU TÉLÉPHONEZ : *Pour la grande vitesse* au Service du factage P.-L.-M. (enlèvement à domicile) 144, rue de Bercy, à Paris, 12e Arr. -:- Téléphone Diderot 85-10.

Pour la petite vitesse au Service du camionnage P.-L.-M. (enlèvement à domicile) 48ter, Boulevard de Bercy, à Paris, 12e Arr. -:- Téléphone Diderot 85-10.

Les frais de transport sont encaissés à domicile

VIENT DE PARAITRE

RENÉ PUAUX

REVENONS EN GRÈCE

" Terre aimée des dieux "

1 vol. broché 250 p. . 15 fr.

Exclusivité de la
Société commerciale d'Édition et de Librairie
15, rue du Four, PARIS

GRAND RÉSEAUX DES CHEMINS DE FER FRANÇAIS

Billets d'aller et retour ordinaires

Faculté d'Arrêt

Les porteurs de billets d'aller et retour ordinaires ont maintenant la faculté de s'arrêter 2 fois pour un parcours total de 400 kilomètres au moins, 4 fois pour 800 km. et 6 fois pour 1.200 km.

Ces arrêts peuvent avoir lieu soit tous à l'aller soit tous au retour, soit les uns à l'aller et les autres au retour.

L'obligation jusqu'ici imposée au voyageur de prendre avant son départ, soit à l'aller, soit au retour, ses bulletins d'arrêt pour toutes les gares où il désirait s'arrêter est maintenant supprimée. Le voyageur peut désormais à son choix soit prendre tous ses bulletins d'arrêt au moment de son départ, soit prendre à la gare de départ de chaque trajet d'aller ou de retour les bulletins d'arrêt afférents à ce trajet, soit enfin prendre seulement un bulletin d'arrêt pour la première gare d'arrêt et désigner ensuite à chaque gare d'arrêt le point d'arrêt suivant. Le bulletin d'arrêt délivré pour chaque arrêt donne lieu à la perception d'une taxe de 4, 3 ou 2 francs selon que le voyage s'effectue en 1re, 2e ou 3e classe.

Il est rappelé que la durée de validité des billets d'aller et retour n'est pas augmentée du fait de ces arrêts.

Pour tous renseignements complémentaires s'adresser aux gares et Bureaux des Grands Réseaux ainsi qu'aux Agences de Voyages.

CHEZ PLON

EDMOND JALOUX

LA BALANCE FAUSSÉE

Roman in-16 . . . . . 15 fr.

JEAN-LOUIS VAUDOYER

CLÉMENT BELLIN

OU LES AMOURS AIXOISES

(Les permissions de Clément Bellin)

Roman in-16 . . . . . 12 fr.

PIERRE DE LANUX

SUD

" Le Sud des États-Unis, avant, pendant et depuis la guerre de Sécession de 1861-1865, les épreuves qui s'ensuivirent, et la renaissance du Sud, appelé à jouer un rôle capital dans l'Amérique de demain. "

In-16 avec 9 gravures et une carte en dépliant . . . . . 15 fr.

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE DES VOYAGES

Publiée sous la direction de JACQUES BOULENGER

LES VOYAGES ADVENTUREUX DE FERNAND MENDEZ PINTO

(1537-1558)

In-8° écu avec 3 gravures hors texte et 2 cartes . . . . . 18 fr.

FEUX CROISÉS

Ames et Terres étrangères

A. P. HERBERT

ROSES, CŒURS, CHATEAUX

Roman traduit de l'anglais par ADRIENNE TERRIER

Préface de HENRI DUVERNOIS

" Je viens de lire avec ravissement et avec la mélancolie aussi de quelqu'un qui se sépare d'amis nouveaux, mais chers : *Roses, Cœurs, Châteaux*. J'y ai trouvé des personnages que je n'oublierai jamais J'y ai découvert un pays inconnu. Il y a dans ce livre tendre, profond et charmant, tout ce que j'aime à trouver dans un roman : de la vérité, de la pitié, de l'esprit et de l'émotion. "

Henri DUVERNOIS

Deux volumes in-16. . . . . 24 fr.

LE ROSEAU D'OR

Œuvres et Chroniques

MAURICE BARING

LA TUNIQUE SANS COUTURE

Roman traduit de l'anglais par SUZANNE DE COMBETTES

In-8° écu sur alfa tiré à 1.550 exemplaires numérotés . . . . . 25 fr.
Édition ordinaire in-16 . . . . . 15 fr.

LES GRANDES FIGURES COLONIALES

LOUIS ROUBAUD

LA BOURDONNAIS

In-16 avec 4 gravures hors texte . . . . . 15 fr.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, Rue Auber, PARIS-IXe

ŒUVRES
DE
RENÉ BAZIN

de l'Académie Française

Baltus le Lorrain
La Barrière
Le Blé qui lève
Champdolent
Contes de Bonne Perrette
Le Conte du Triolet
Croquis de France et d'Orient
Davidée Birot
Donatienne
De toute son âme
En Province
Gingolph l'abandonné
Le Guide de l'Empereur
Il était quatre petits enfants
L'Isolée
Madame Corentine
Magnificat
Le Mariage de Mlle Gimel, dactylographe
Ma tante Giron
Mémoires d'une vieille fille
Les Noellet
Nord-Sud
Notes d'un amateur de couleurs
Les Nouveaux Oberlé
Les Oberlé
Pages choisies
Paysages et Pays d'Anjou
Récits de la Plaine et de la Montagne
Récits du Temps de la Guerre
Le Roi des Archers
La Sarcelle bleue
Sicile
Stéphanette
Terre d'Espagne
La Terre qui meurt
Une Tache d'encre
Un Monastère de St Pierre Fourier : Les Oiseaux

Chaque volume : **12** fr.

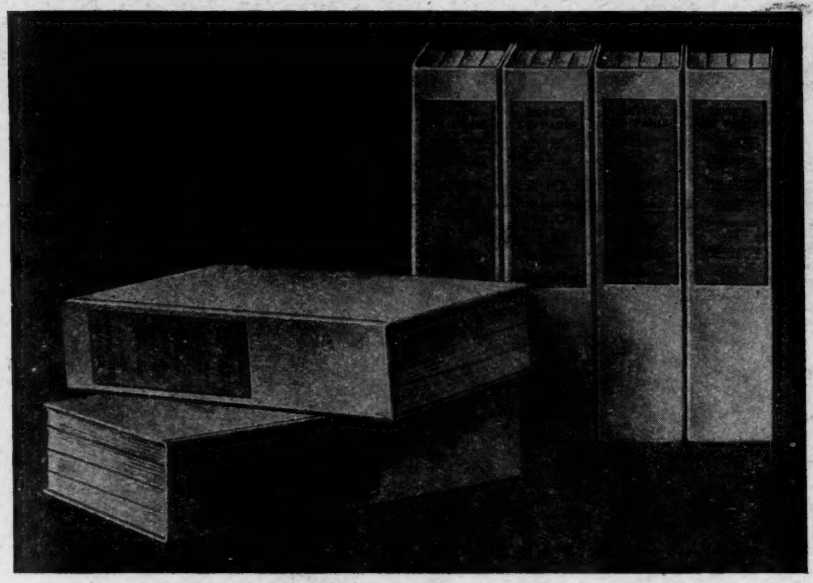
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Imprimerie BRODARD ET TAUPIN, Coulommiers-Paris.

REVUE DE PARIS, 3, Rue Auber, PARIS-IXe

Pour classer vos livraisons de la Revue de Paris

Achetez nos cartonnages spéciaux



Plats et dos de la même couleur que la couverture de la Revue.
Étiquettes rouges collées sur le dos du cartonnage.

Chaque carton-classeur permet de réunir quatre livraisons rognées.

L'étiquette collée indique les principales publications contenues dans les quatre numéros.

Grâce à ces classeurs vous pourrez facilement retrouver dans votre bibliothèque les romans, mémoires, études, etc., publiés par la *Revue de Paris* et les collections de livraisons se présenteront, sur vos rayons, sous l'aspect de véritables volumes.

Prix du cartonnage, permettant de réunir 4 numéros : **5 francs.**

Les abonnés qui en feront la demande recevront dorénavant six fois par an le classeur bimensuel pour la somme globale de **30 francs.**

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE		100 »	51 »	26.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES		106 »	54 »	28 »
ÉTRANGER	Demi-tarif postal	130 »	66 »	34 »
	Plein tarif	160 »	81 »	41.50

LA LIVRAISON — 240 pages — 7 francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *Paris.*

Correspondants à l'étranger :

Alep: Djanji, 24, Bd de France; *Alexandrie* : Librairie Hachette, S. A. 16, Bd de Ramleh; *Amsterdam* : Meulenhoff et Cie; Feikema, Caarelsen et Cie; *Anvers* : La Grande Librairie; *Athènes* : Elefthéroudakis; *Barcelone* : Librairie Française, 8, Rambla del Centro; *Belgrade* : Henri Soubre; *Berlin* : Asher et Cie, Behrenstrasse 17; *Beyrouth*: Bugnard, 5, Av. des Français; *Bruxelles* : Agence Dechenne; Office de Publicité; Lebègue; *Budapest* : Cserepfalvi, Vaci-Utca 10; *Buenos-Ayres*: Libreria Hachette S. A., 49, Maipù; *Copenhague* : Vilhelm Tryde; *Damas* : Makki, rue Salhie; *Elisabethville* : Desclée, Av. Royale; *Florence* : B. Seeber; *Genève* : Naville et Cie, Agence des Journaux; Charles Dürr; *Bucarest* : Cartea Romaneasca S. A.; *Irun* : Sociedad Gal Española de Libreria, 20, Calle de Los Martires de Jaca; *Istamboul* : Messageries Orientales, boîte postale 2 119; *Cologne* : Ausland Zeitungshandel, Disch Haus; *La Havane* : La Casa Belga, René de Smedt, O'Reilly; *Lausanne* : Payot et Cie; *Le Caire* : Librairie Hachette S. A., rue du Télégraphe; *Liége* : V. Bourguignon; *Lisbonne* : Torrès et Cta; *Londres* : Librairie Hachette, 34, Maiden Lane Bedford Street, W. C. 2; *Madrid* : Libreria internacional de Romo, Alcala 5; *Milan* : Bocca; *Montevideo* : Libreria « El Correo », Maximino Garcia; *Montréal* : Déom Frères; *Neuchâtel* : Delachaux et Niestlé S. A.; *New-York*: G. E. Stechert et Cie, 31 East 10 th. Street; *Port-Saïd*: Librairie Hachette, 6, rue du Prince Farouk; *Salonique* : Molho, 19, rue Tsimiski; *Shang Haï*: Librairie Extrême-Orient, 2, route de Vallon; *Sofia* : J. Carasso et Cie; *Tirana* : Guga et Cie; *Turin* : Fratelli Bocca; S. Lattès et Cie; *Varsovie* : Jean Nowicki, 17, Krakowskie-Przedmiescie; *Zagreb* : Soubre, Juriciseva ulica 6; *Zurich* : Paul Morisse.

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 *franc et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Tables décennales : (1904-1903); (1904-1913). — *Chaque livraison* . . . . . 6 fr.

BRODARD et TAUPIN, Coulommiers-Paris.